

Jean BOUTRAIS

MBOZO-WAZAN

Peul et montagnards  
au nord du Cameroun

ATLAS DES STRUCTURES  
AGRAIRES  
AU SUD DU SAHARA 22

collection publiée sous le patronage  
de la Maison des Sciences de l'Homme

ORSTOM

## **MBOZO-WAZAN**

**Peul et montagnards au nord du Cameroun**

« La loi du 11 mars n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> article 40).

« Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal. »

Jean BOUTRAIS  
*Géographe ORSTOM*

**MBOZO-WAZAN**  
**Peul et montagnards au nord du Cameroun**

---

Éditions de l'ORSTOM

**INSTITUT FRANÇAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DÉVELOPPEMENT EN COOPÉRATION**

Collection **ATLAS DES STRUCTURES AGRAIRES AU SUD DU SAHARA N° 22**

**PARIS — 1987**



# Introduction

En géographie physique, les contacts sont des lieux privilégiés d'étude. Ils permettent, par exemple, de restituer des évolutions géomorphologiques ou végétales : contacts entre des massifs anciens et leurs bordures sédimentaires, entre de grandes unités végétales comme les forêts et les savanes tropicales.

En géographie humaine, l'analyse des contacts suscite moins d'intérêt. Les phénomènes ruraux, en particulier, s'étalent en plages dans l'espace et le passage de l'une à l'autre interpose souvent des transitions, des zones intermédiaires. La rareté de solutions de continuité brutales appelle moins l'attention sur les contacts. Pourtant, c'est souvent à sa bordure qu'un terroir ou une région rurale s'appréhende le mieux. Forme et évolution des contacts renseignent sur le fonctionnement et la dynamique de communautés rurales. A une géographie des espaces pleins, d'un seul tenant, s'oppose une géographie linéaire, celle des lignes de rupture, des discontinuités, des clivages entre unités voisines mais différentes. Les relations entre ensembles contigus « passent » par leurs articulations qui jouent un rôle de révélateur.

Les contacts entre plaines inondables et terres sèches exondées sont des lignes privilégiées de peuplement. Les contacts, diffus ou linéaires, entre éleveurs et cultivateurs représentent d'autres secteurs sensibles des espaces ruraux. Il en est de même du pied des montagnes qui juxtapose des économies différentes, voire complémentaires.

\*

Au nord du Cameroun, la limite entre montagnes et plaines est particulièrement nette. Les versants des monts Mandara s'abaissent par de fortes pentes au-dessus des piémonts disposés à leur pourtour. A ce contraste vigoureux de relief s'ajoute une opposition fondamentale entre les populations montagnardes et celles de plaine.

D'un côté, des agriculteurs purs, dispersés et cloisonnés dans leurs massifs ; de l'autre, des agriculteurs certes mais aussi des éleveurs, des commerçants agglomérés en villages et des citadins. Les facilités de déplacement, l'attraction des villes et de leurs grands marchés invitent les habitants de plaine à circuler, à élargir leur horizon villageois.

D'une part, une organisation politique embryonnaire, acéphale et même anarchique, en ce sens qu'elle peut être génératrice de désordre, une société réputée égalitaire, émiettée en petites cellules autonomes ; de l'autre, une centralisation politique, un encadrement de la population par des chefs, une hiérarchie sociale affirmée. Les premiers sont profondément attachés aux montagnes que des générations ont aménagées et humanisées mais le caractère rudimentaire de l'organisation politique ne leur permet pas de maîtriser les désordres internes et les rend fragiles aux menaces externes. Les seconds sont moins porteurs d'une civilisation agraire que d'un modèle d'encadrement politique. La religion animiste des premiers limite les liens de solidarité à la famille ou au massif tandis que l'Islam unifie les autres en une religion universelle.

L'opposition entre les montagnards et les populations dominantes des plaines est donc

particulièrement tranchée. La limite entre les monts Mandara et les plaines du Diamaré représente un clivage majeur de la région. Pourtant, cette séparation n'a pas toujours été complètement étanche. Aujourd'hui, avec l'animation de nombreux marchés ruraux alignés sur cette limite, déplacements et échanges se multiplient entre les montagnes et les plaines. En fait, ils ne datent pas seulement de nos jours.

\*

Séparation ou complémentarité du point de vue humain le long de la limite entre les plaines et les montagnes, le contraste s'impose avec netteté aussi bien dans les paysages que dans les sociétés. La meilleure façon d'étudier ce contact, c'est de procéder de la même façon qu'en géographie physique, en établissant une coupe, un profil qui lui soit perpendiculaire.

Un transect sous forme d'une bande de terrain a donc été suivi, enquêté, cartographié de manière systématique, depuis un sommet de la barrière montagneuse, Wazan, jusqu'au-delà d'un petit village qui lui fait face en plaine : Mbozo. A 40 km au nord de la même chaîne, A. HALLAIRE a étudié, il y a quelques années, le quartier d'un autre massif, situé lui aussi en limite de la zone montagneuse<sup>1</sup>. Bien des points communs apparentent ces montagnards « de bordure ».

Aussi n'était-il pas question de recommencer une étude exhaustive d'une unité montagnarde du même genre. A. HALLAIRE a observé et analysé dans le détail une communauté rurale homogène, en signalant cependant à la fin de son étude que ce petit « monde » ne vivait plus replié sur lui-même.

Cette fois-ci, l'étude est centrée sur le contact entre une petite unité analogue et celle qui lui est opposée en plaine et qui symbolisait « les autres » pour les montagnards. Chaque unité rurale sera abordée dans son opposition initiale puis dans ses interférences actuelles avec celle qui lui fait face.

C'est donc une étude agraire linéaire. Alors que la méthode du terroir prouve le mieux son efficacité dans le cas de communautés rurales homogènes assises sur une plage spatiale d'un seul tenant, celle du transect permet sans doute de décrire des hétérogénéités agraires. C'est un peu comme si l'on avait pris une portion allongée de Hodogway et prolongé le cadre de l'étude jusqu'au-delà de Warba, le village mandara qui se trouve en face des Ouldémé.

---

(1) HALLAIRE (A.), 1971, Hodogway.

# Des rapports difficiles mais anciens

## *Un clivage naturel et humain*

Le petit arrondissement de Méri, situé à l'ouest de Maroua, s'étend à la fois sur une partie des monts Mandara et des plaines du Diamaré. La façade montagneuse barre l'horizon, à l'ouest, sur une vingtaine de kilomètres. Ces massifs marquent la terminaison d'une barrière montagneuse continue qui, au nord, atteint Mora, cinquante kilomètres plus loin. Au sud de la vallée de la Tsanaga, le rebord montagneux devient discontinu, entrecoupé de plaines intérieures (fig. 1).

Des environs de Mora à ceux de Méri, le front montagneux diminue déjà d'ampleur et de compacité. L'altitude des massifs de bordure passe de plus de 1.000 mètres (Mada, Zoulgo) à moins de 900 mètres. De petites vallées échancrent les montagnes puis celle de la Tsanaga les entaille de part en part, isolant le massif Wazan du corps montagneux principal<sup>2</sup>.

Une étroite auréole de glacis d'accumulation, aux sols sableux et graveleux, prend amorce à 520 mètres au pied de l'abrupt montagneux. En « aval », la transition est rapide vers des plaines plus argileuses, parsemées de nombreux massifs-îles granitiques. Une reprise d'érosion dissèque actuellement les plaines. Les rivières, à écoulement saisonnier, ne sont bordées que plus en aval de larges épandages d'alluvions (fig. 2).

\*

Les montagnards de l'arrondissement de Méri sont désignés « Mofou » depuis quelques décennies par l'administration, au même titre que ceux du département de Mokolo, de l'autre côté de la Tsanaga. Le terme entre maintenant dans l'usage courant, bien que les intéressés ne l'emploient pas<sup>3</sup>. Sans doute n'est-ce pas le seul cas d'une dénomination ethnique plaquée sur des populations qui ne la reconnaissent pas.

Au sud de la Tsanaga, il existe pourtant un massif Mofou, prolongeant celui de Diméo, dans le canton actuel dit « Mofou-sud ». Le nom du massif provient lui-même de celui d'un clan Mofou

---

(2) Faut-il écrire « Wazan » ou « Wazang » ? Dans une étude générale (BOUTRAIS, 1973, p. 41), nous avons adopté la seconde graphie, la plus habituelle. Cela nous a valu une critique orale de J.-F. VINCENT pour qui, seule la première transcription est correcte. Le manuscrit de ce texte suivait donc cet avis. Le texte déjà terminé, notre collègue D. BARRETEAU nous informait que la seconde graphie est bien la bonne. N'ayant pas la compétence voulue pour départager les avis, les deux façons d'écrire sont adoptées ici.

D'autre part, le son français « ou » est écrit tel quel et non pas en « u », sauf dans les transcriptions littérales, présentées en italique.

(3) Sauf les scolarisés qui l'apprennent à l'école puis le répètent.



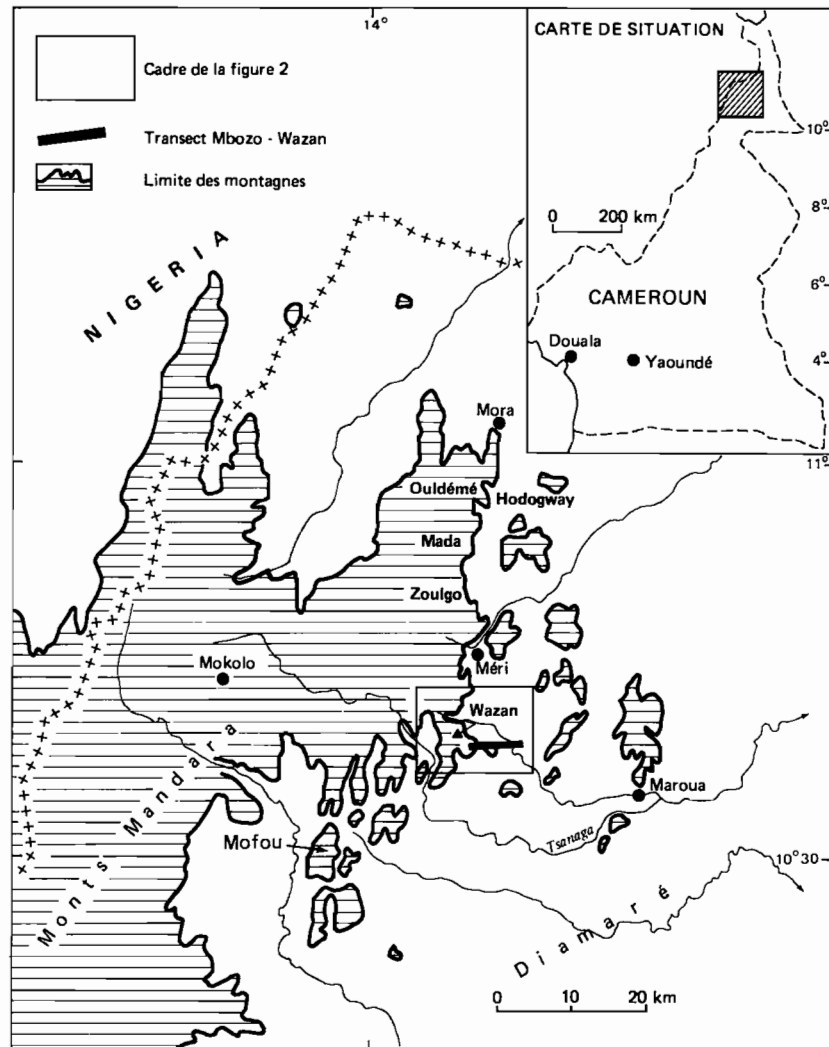
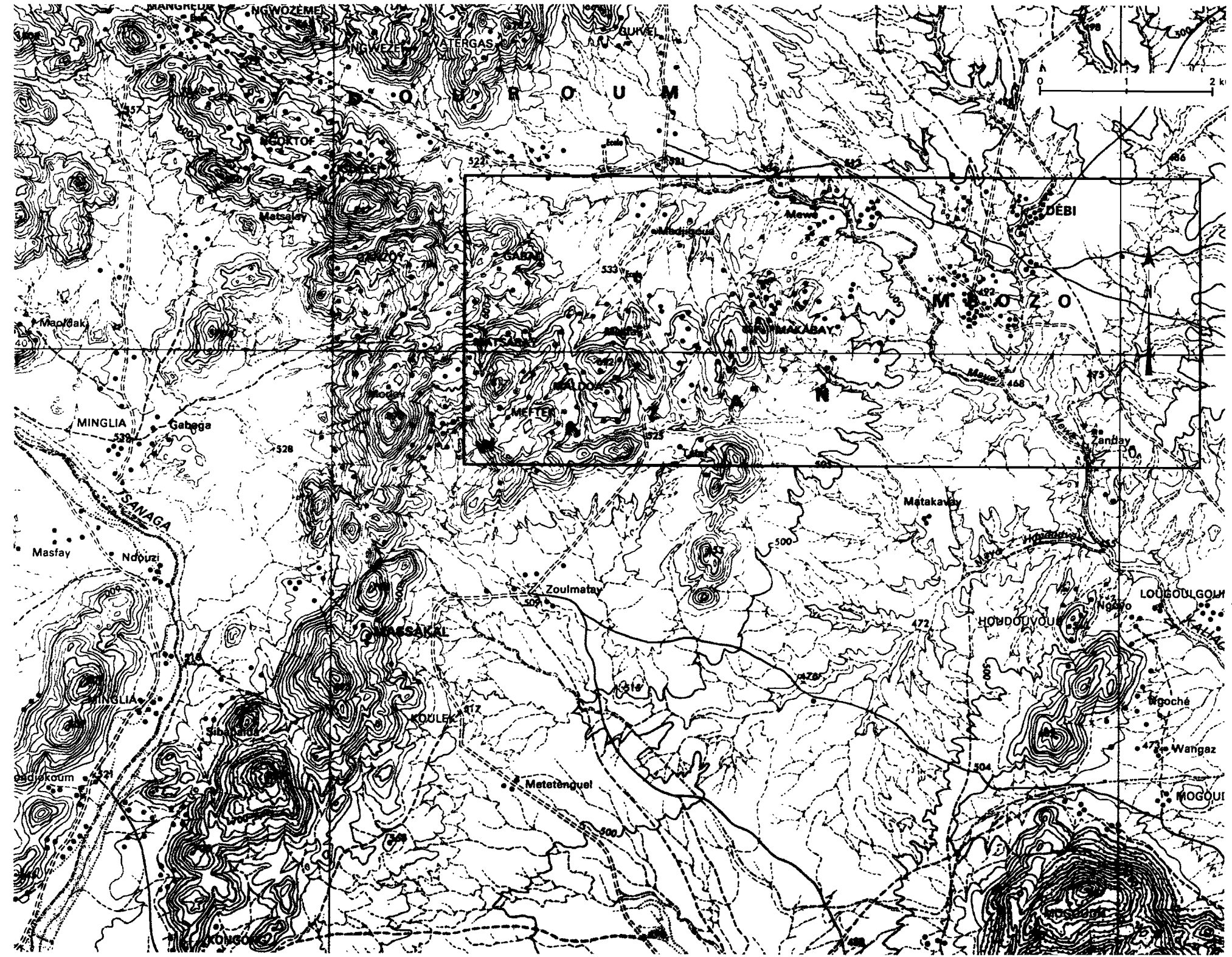


Fig. 1. — Croquis de localisation.

ou, plus exactement, « Mofow ». Ce clan en constitue à lui seul tout le peuplement, alors que dans la plupart des massifs coexistent plusieurs clans d'implantation échelonnée. C'est le seul endroit où les habitants se désignent spontanément comme des Mofou.

La localisation du massif Mofou est importante à relever. Il domine, au nord, une vallée de plus d'un kilomètre de large qui le sépare de ceux de Zidim et de Boudoum au sud. Elle constituait autrefois une voie de passage aisée entre le Diamaré et la plaine de Gawar et, de là, vers le plateau de Mokolo. Elle fut empruntée par les Peul au cours du XIX<sup>e</sup> siècle pour relier Madagali à l'ouest des monts Mandara et Maroua à l'est. Les Peul retinrent le nom des Mofou, les montagnards les plus proches lors de la traversée de la chaîne montagneuse au contact avec

Fig. 2. — Le relief : plaines, montagnes et trouée de la Tsanaga (extrait de la carte Maroua 3a au 1/50 000). Le cadre dans la figure se rapporte aux cartes hors-texte.



les plaines du Diamaré. Puis ils étendirent progressivement cette appellation à tous les montagnards situés en bordure des plaines attenantes à Maroua<sup>4</sup>. Les administrateurs reprirent simplement à leur compte cette habitude par facilité et pour simplifier le puzzle des dénominations montagnardes.

Les habitants de Wazang, Douroum, Douvanger se désignent eux-mêmes : « *Ndu ma ngwa-ay* », les gens des montagnes. Ceux de Douvanger disent aussi : « *Ndu mamba-ay* », « *mamba* » étant l'équivalent de « *ngwa* » = montagne ou colline. Les Dougour se dénomment également : « *Ndui gma-ay* » = les gens des montagnes, ou des rochers.

Les Douvanger incluent dans cette appellation leurs voisins Douroum, Wazang, Méri, Guemjek, Mbokou, Dougour et Tchakidjebé<sup>5</sup>. Pour eux, tous ces gens appartiennent à un même ensemble humain caractérisé par son habitat montagnard. L'appellation peut-elle être étendue aux Molkwo et aux Mokyo qui se partagent une grande montagne plus isolée en plaine ? Il était difficile à nos informateurs d'être nets à ce sujet. Ils ne connaissent pas bien ces autres montagnards qui leur sont trop éloignés (15 à 20 km à vol d'oiseau). Il existe comme un seuil d'éloignement au-delà duquel la conscience d'appartenir à une même unité s'atténue.

« *Ngwa* » désigne la montagne. Il ne s'agit pas simplement d'un relief marqué par son élévation, ses pentes et son sommet. C'est aussi un groupe de peuplement attaché à ce substrat et qui lui confère une identité. Le massif n'est pas ici une notion minérale et neutre. La montagne est, avant tout, humanisée. Elle fait partie de l'identité des gens qui y vivent et qui l'ont façonnée depuis des siècles.

Le terme possède aussi une connotation écologique. « *Ngwa-ay* », ce sont les pierres, celles qui parsèment par exemple les terrains de culture, ou les rochers, ceux entre lesquels se moulent les habitations, qui servent de lieux de repos en scrutant la plaine ou qui marquent des endroits de sacrifices.

A un terme géographique banal qui marque une opposition avec les plaines voisines s'ajoute une référence à l'association d'une population et d'un milieu montagnard. Ces gens ne sont pas seulement des montagnards au sens large du terme, vivant en altitude. Il existe une connexion étroite entre eux et leur montagne vécue dans sa déclivité, ses encombrements de rochers, ses arbres. Rarement l'identification d'une population à un milieu est poussée aussi loin. Est-ce suffisant pour affirmer que chaque groupe humain lié à un massif constitue une ethnie ?

Du point de vue linguistique, les Wazang-Douroum-Douvanger parlent une même langue, dite parfois « mofou-nord », avec cependant quelques nuances dialectales. Les Méri, les Dougour et les Mikiri parlent chacun des langues différentes. D'autre part, les Wazang et Douroum disent n'avoir aucun lien avec les habitants des massifs situés au sud de la Tsanaga : Kilouo, Mombāi, Gouloua, Goudal... De fait, la langue de ceux-ci est différenciée en un « mofou-sud ». Les deux groupes s'opposent aussi dans leur organisation sociale et par leurs cérémonies religieuses. Cependant, eux aussi se disent : « *Ndaw hay nga ngwa* » = les gens de la montagne, par opposition aux habitants des plaines voisines, Peul mais aussi Guiziga<sup>6</sup>.

Ainsi, une dénomination générique s'appliquant, dans l'esprit de ceux qui l'utilisent, à un groupe limité de population, se retrouve pourtant, identique, chez un groupe humain voisin. A une aire de rassemblement restrictive s'en superpose une autre plus vaste, englobant plusieurs ensembles de populations qui adoptent une approche analogue de leur identité : ils se considèrent, avant tout, comme des montagnards.

(4) D'après leurs traditions orales, les Peul de Maroua dénomment depuis longtemps « Moufou » les Douvanger, Douroum, Wazang, Méri, Guemjek (MOHAMMADOU, E., 1976, p. 69-73).

(5) Les Douvanger appellent les habitants des massifs situés au nord et à l'est des « *Sklam* » (?). Ils y englobent les Méri, Guemjek, Mbokou et Dougour.

(6) BARRETEAU (D.), 1983, p. 6.

Plutôt que de leur plaquer un nom d'ethnie forgé de l'extérieur, il est préférable de respecter ce que les habitants ont eux-mêmes conscience d'être. Cette position est également adoptée par un linguiste à propos des habitants du canton voisin de Mokong lorsqu'il se pose la question : « comment donc les désigner autrement que par cette appellation de 'montagnards' qu'ils se donnent eux-mêmes ? »<sup>7</sup>. On objectera le vague de l'appellation et son caractère non ethnique. De fait, ces populations n'utilisent pas de nom d'ethnie pour se désigner. On doit en convenir : elles n'ont pas de conscience commune d'appartenir à une entité ethnique.

L'appellation « Mofou » est, elle aussi, bien vague et fluctuante. On a vu qu'elle tire probablement son origine d'un petit massif situé dans l'actuel canton de Mofou-sud. De là, elle s'est étendue à tous les montagnards de l'arrondissement de Méri, bien plus au nord. Des ethnologues lui accordent maintenant une « couverture » encore plus grande. Ils l'étendent non seulement aux Molkwo et aux Mokyo mais aussi aux Guemjek et aux Zoulgo de l'arrondissement de Mora<sup>8</sup>. Quant aux montagnards au sud de la Tsanaga, ils sont désignés comme « Mokong ». Ainsi, et de façon un peu paradoxale, l'appellation ethnique Mofou est élargie mais surtout décalée par rapport à son lieu d'origine.

Pour préciser leur identité, les montagnards utilisent le nom de leur massif : les gens de Wazang, les gens de Douvanger et, au sud de la Tsanaga : « *Ndaw hay nga Mekang* » = les gens de Mokong, ou, plus simplement : « *Mekang hay* » = les Mokong<sup>7</sup>. Au nord de la Tsanaga, les massifs ont souvent servi de cadre aux cantons actuels tandis qu'au sud, l'émiettement du peuplement a conduit à rassembler, en chaque canton, plusieurs massifs. Le cadre d'organisation se limitait autrefois au massif et, encore maintenant, c'est à son massif que se rattache spontanément le montagnard. Dans ce texte, on emploiera donc le moins souvent possible le vocable « Mofou » pour privilégier les noms de massifs.

L'originalité des Wazan, Douroum et Douvanger tient à leur organisation en grandes chefferies, certains auteurs disent même en « principautés ». Ici, les cantons sont la transposition moderne d'institutions politiques anciennes. Les chefs traditionnels ont été mis à la tête des cantons dont les limites reprennent celles des vieilles chefferies, sauf quelques modifications à Douvanger. L'organisation de ces montagnards autour de chefs puissants qui résidaient aux points culminants des montagnes, les différencie nettement du modèle des sociétés montagnardes sans chef supérieur. Ici, les cantons ne sont pas des créations artificielles. Les chefs puisent leur autorité dans une légitimité historique.

\*

Lors des années cinquante, B. LEMBEZAT estimait un peu rapidement la population des « Mofou » de la subdivision de Maroua à 2.500 ou 3.000 habitants<sup>9</sup>. Cette évaluation est d'autant plus étonnante que, dès les premières années 40, un recensement des seuls Wazan dénombrait déjà 1.300 personnes<sup>10</sup>. Aux Wazan, les chiffres officiels ajoutaient alors 2.500 à 3.000 Douvanger et 2.500 Douroum, soit plus de 6.000 montagnards dits Mofou dépendant de Maroua. Les chiffres avancés par LEMBEZAT sont d'autant plus curieux que cet administrateur avait effectué des tournées dans une partie de ces massifs.

Le recensement de 1957 corrige déjà les précédents qui, manifestement, ne touchèrent qu'une partie des montagnards. Depuis lors, l'augmentation de la population s'accélère d'un recensement à l'autre. L'appoint démographique est de 1.500 personnes en 5 ans, puis de 2.000 encore en 5 ans et, récemment, de 5.500 personnes en 8 ans.

(7) BARRETEAU (D.), 1983, p. 7.

(8) VINCENT (J.-F.), 1972, carte n° 2.

(9) LEMBEZAT (B.), 1961, p. 9.

(10) VAILLANT (A.), 1947, p. 9 et 10.

TABLEAU 1  
Évolution de la population des montagnards de l'arrondissement de Méri.

Cantons	1957	1963	1968	1976
Méri .....	2.800	3.350	3.300 <sup>11</sup>	4.300 <sup>11</sup>
Douvangar .....	2.340	2.730	3.580	5.285
Douroum .....	5.750	6.170	7.090	9.370
Wazan .....	2.360	2.540	2.690	3.455
TOTAL .....	13.260	14.790	16.660	22.410

Il est difficile de discerner dans quelle mesure les augmentations résultent d'une amélioration de la qualité des recensements ou d'un accroissement réel de la population. A partir d'un taux d'accroissement moyen annuel de 1%<sup>12</sup> appliqué aux résultats du recensement de 1968, une population de 22.300 personnes était prévisible en 1980<sup>13</sup>. Or, cet effectif est atteint dès 1976.

Il est probable que le recensement administratif de 1968 n'ait pas comptabilisé tous les montagnards. Mais il est aussi vraisemblable que leur accroissement naturel soit supérieur à 1%, chiffre calculé auprès des « montagnards » situés au sud de la Tsanaga, puis généralisé à une entité dite « mofou ». Les habitants des massifs au nord de la Tsanaga semblent plus proches des taux d'expansion démographique élevés (1,5 à 2,5 % par an) d'autres montagnards des monts Mandara : Mafa, Daba.

TABLEAU 2  
Prévisions et situation récente de la population montagnarde.

Cantons	Prévisions pour 1980, à partir de 1968 :		Résultats en 1976	Densités en 1976
	Population	Densités		
Méri .....	4.760	136	4.300	128
Douvangar .....	4.730	139	5.285	155
Douroum .....	9.350	164	9.370	164
Wazan .....	3.530	126	3.455	123

La population enregistrée par canton en 1976 correspond aux prévisions faites lors des premières années 70 pour l'année 1980, sauf à Douvangar. Dans l'ensemble, le rythme d'accroissement est donc uniforme d'un canton à l'autre. Pourtant, leur densité était assez inégale dès 1968. Cela veut dire que les contrastes de densité se sont encore accentués en 1976. D'autre part, les densités de peuplement montagnard les plus élevées (environ 150 habitants/km<sup>2</sup>) ne freinent pas encore le rythme d'accroissement.

Face à l'entassement humain dans les montagnes, les plaines voisines donnent l'impression d'être presque vides. Les densités varient de 20 à 50 habitants/km<sup>2</sup> mais la population se groupe en villages séparés par des savanes inhabitées. Les anciens habitants des massif-îles sont tous

(11) Plus le petit centre administratif de Méri estimé à 300 habitants en 1968 et à 500 en 1976.

(12) PODLEWSKI (A.), 1966, p. 97.

(13) BOUTRAIS (J.), 1973, fig. 31, p. 269.

descendus (Tchakidjebé, Dougour, Mikiri, Tchéré). Les anciens occupants des environs de Maroua, les Guiziga, s'étaient repliés au pied de petites montagnes d'où ils se sont facilement déplacés vers la plaine.

Insérés entre les mailles de ces villages de cultivateurs, les Peul se répartissent en petits villages d'à peine une centaine d'habitants chacun. Peu nombreux, ils sont pourtant disséminés partout, jusqu'à proximité des montagnes. Leurs troupeaux de zébus parcourent les savanes arbustives de la plaine, entre les massifs-îles. Les Peul des gros villages proches de Maroua y envoient aussi paître des troupeaux.

La faible intensité d'occupation de la plaine par rapport aux montagnes tient sans doute à la pauvreté de sols argileux compacts, les « *harde* », qui occupent de vastes étendues. Mais elle résulte aussi directement de l'emprise politique des Peul. En y pratiquant l'élevage extensif, une activité grande consommatrice d'espace, ils en limitent l'intensité de peuplement. Inversement, la faiblesse de leur peuplement ne signifie pas que les plaines soient pour autant vides et disponibles aux cultivateurs.

\*

La présentation géographique du contact plaines-montagnes démontre la superposition d'une opposition de peuplement et même de civilisations rurales avec la limite de relief. Mais cette dichotomie ne s'est établie que tardivement. Pendant longtemps, des groupes humains ont franchi le contact entre plaines et montagnes. Dans une première phase, les déplacements se sont presque toujours dirigés des plaines vers les montagnes voisines.

### ***De la plaine aux montagnes***

Malgré une homogénéité apparente de peuplement, chaque massif juxtapose plusieurs groupes de parenté bien distincts. Ces groupes relèvent davantage de clans que de lignages ; les traditions orales ne leur mentionnent pas d'origine commune à partir de laquelle ils se seraient séparés par segmentation.

Chaque clan possède un nom et chaque montagnard désigne sans hésiter le nom de son clan. Si le massif fait partie de l'identité des montagnards, leur appartenance à un groupe de parenté déterminé est encore plus significative dans les rapports sociaux. Le mariage est interdit entre les membres d'un même clan. Les membres d'un clan se localisent souvent dans le même massif mais d'autres sont parfois dispersés en plusieurs massifs contigus.

La prise en compte des clans est d'autant plus importante qu'ici leurs rapports ne sont pas égalitaires comme chez la plupart des montagnards des monts Mandara. Chez les Matakam par exemple, les chefs de montagne sont choisis dans un « clan des chefs », mais les différences entre clans ne comptent pas dans les relations quotidiennes qui sont « profondément égalitaires » (MARTIN, J.-Y.). Au contraire, dans chaque massif un clan occupe ici une position sociale privilégiée. Clan du chef, ses membres s'enorgueillissent d'être des « nobles », tandis que les autres sont de simples « citoyens ». Le plus souvent, le clan prééminent n'est pas le plus ancien dans le massif. L'histoire de ces montagnards rend compte de leurs inégalités de statut social.

Le peuplement de chaque massif comprend plusieurs strates, résultat d'apports successifs de population. Beaucoup provenaient des montagnes voisines. Mais d'autres étaient originaires des plaines. Ce furent les apports les plus décisifs pour façonner l'organisation sociale et politique de ces montagnards.



**Des agro-pasteurs devenus montagnards**<sup>14</sup> Contrairement à d'autres parties des monts Mandara, certains massifs étaient peut-être faiblement peuplés il y a quelques siècles. Le massif Wazan n'était alors habité que par les Siler dont il ne subsiste que quelques descendants<sup>15</sup>.

Le discours des clans dominants actuels est presque toujours identique d'un massif à l'autre, à propos de ces autochtones. Ils les décrivent toujours comme de véritables « arriérés ». D'après leur témoignage, le niveau technique des autochtones était très bas : pas d'habitations, seulement des ébauches de champs. Reprenons tel quel le discours des Erketché à propos des Siler de Wazan. Les pauvres Siler vivaient dans des grottes au sommet du massif. Ils ne cultivaient presque pas et ne mangeaient pas à leur faim. Ils étaient paresseux et leurs champs, tout petits, n'étaient pas visibles de la plaine<sup>16</sup>. Ils ne possédaient pas de chèvres ni de bœufs. Les traditions des chefferies soulignent à loisir le dénuement de ces « sauvages ».

Les gens du clan actuel de la chefferie de Wazan ne découvrent les Siler qu'en s'installant en haut de la montagne. Ils leur offrent alors de la nourriture, de la viande et du sel. Ravis de cette générosité, les Siler demandent à nouveau du sel mais ne l'obtiennent qu'en échange de la chefferie. Dès lors, ils deviennent les « *mataï* », les serviteurs des Erketché, les nouveaux venus.

Face au dénuement des anciens montagnards, comment les Erketché disposent-ils, eux, de viande et de sel en abondance ? Ce sont des gens de plaine. D'après leurs traditions, ils sont originaires de Zaway, un village situé près de la petite montagne de Papata, au nord de Maroua, soit à 35 kilomètres du massif Wazan. Là-bas, ils n'étaient pas seulement cultivateurs de mil mais aussi éleveurs de bovins. Chacun possédait quelques têtes de bétail, des « *tla suwé* », les vaches qui ne grandissent pas. Ils ont migré vers Wazan avec ce cheptel. De même, ils emmenaient avec eux du sel noir obtenu par échange contre des esclaves auprès des Wandala ou des Bornouan, au nord<sup>17</sup>.

L'élevage était sans doute pratiqué dans une perspective économique mais aussi dans un but religieux et funéraire. Le sacrifice du bœuf, « *maray* », lié au culte des ancêtres, rythme l'existence de chacun. A leur mort, les adultes sont enveloppés dans une peau de bœuf. Quant aux Siler, leur état de « non-civilisés » se manifestait aussi en ces circonstances puisqu'ils ensevelissaient leurs morts dans des feuilles !

Voilà donc un groupe d'agro-éleveurs relativement prospères, pratiquant des activités complémentaires, bien adaptées à la plaine. Ils s'en éloignent pourtant pour trouver refuge dans les montagnes toutes proches, visibles à l'horizon. Ils s'installent d'abord au pied du massif Wazan. Mais ils perdent une vache, la cherchent et la retrouvent au sommet de la montagne. Ainsi, trois fois de suite... Ils décident alors de « suivre » la vache, en s'installant à l'endroit qu'elle leur a « montré ». Récit probablement mythique. Il met l'accent sur le bovin intervenant

(14) Pour une reconstitution détaillée des origines multiples des Douroum, on se reportera à l'article fondamental de VINCENT (J.-F.) (1981, p. 286 et fig. 2). La distinction est bien marquée entre autochtones et migrants. Cependant, il n'est pas fait mention de la spécificité des groupes venus des plaines renforcer le peuplement montagnard. C'est pourquoi ce point sera développé dans notre texte.

(15) Cependant, la tradition orale des « nouveaux venus » tend sans doute à minimiser l'importance des autochtones. Il faudrait confronter ce point de vue avec celui des autochtones, si, du moins, il en subsiste un.

(16) Cette insignifiance de l'occupation des montagnes légitime en somme la prise de possession par les nouveaux venus. Ceux-ci, à leur arrivée, ne se sont même pas rendus compte de l'existence des Siler ! En fait, la rencontre entre les deux groupes n'a peut-être pas été aussi pacifique que ces traditions le rapportent.

(17) Les Erketché étaient donc insérés dans des circuits commerciaux qui diffusaient déjà loin vers le sud des produits recherchés, comme le sel, sans doute extrait de salines au nord du Bornou. Mais le commerce n'excluait pas les razzias ; mieux, il les préparait peut-être. Les Erketché seraient ainsi partis à cause de l'insécurité de la plaine. Il n'est pas nécessaire de préciser que tout cela est bien antérieur à l'arrivée des Peul ! La diffusion du sel à partir du Bornou explique que le terme bornouan « *manda* » soit devenu commun à toutes les langues locales pour désigner ce produit, même en foulfouldé de l'est.

comme guide du groupe et fondateur de sa nouvelle installation. L'animal transmet une sorte d'ordre que les Erketché finissent par comprendre et par exécuter. Nul doute qu'ils accordaient un grand respect à leur cheptel bovin<sup>18</sup>.

Un autre récit, à peu près semblable, est invoqué pour le choix du site de la chefferie Douroum. Là aussi, de nouveaux venus, originaires d'une colline proche de Maroua, trouvent des autochtones (?) en montagne, les Fogom, et leur ravissent le pouvoir. Une de leurs vaches, « *Ldoguma* » (?), était perdue. Ils la cherchent partout, la retrouvent couchée au sommet de Guivel qui domine la plaine. Tout le clan de la chefferie vient alors s'y établir.

Un récit similaire nous a été rapporté au sud de la Tsanaga, dans le massif Momboï. Un nouveau venu perd un bœuf dans la montagne. Il tente de le ramener chez lui mais n'y parvient pas. Il lui construit alors un abri de paille tressée et revient le lendemain lui amener de la nourriture. Il trouve le bœuf entré en terre ; seules les cornes émergeaient encore<sup>19</sup>. Il décide alors de s'y installer. L'endroit où s'est produit l'événement prodigieux devient un lieu de sacrifices.

Ici aussi, le mythe du bœuf fondateur va de pair avec le ravisement du pouvoir à des montagnards autochtones. A Momboï, les autochtones étaient également « sortis des rochers ». Ils ne cultivaient pas et « vivaient seulement dans les rochers ». Chaque fois, le don de viande et de sel est le subterfuge utilisé pour les usurper<sup>20</sup>.

Dans chaque massif, le mythe du bœuf fondateur est spécifique du clan qui détient la chefferie. Ces clans dominants sont tous originaires des plaines voisines. Les Douvanger habitaient vers Zoumaya, nom d'une ethnie de plaine exterminée plus tard par les Peul. Ils y cultivaient beaucoup de sorgho rouge mais possédaient aussi des troupeaux de bovins avec lesquels ils se déplaçaient dans la plaine. Les Mandzah de Douroum provenaient de la colline de Makabay près de l'actuel Maroua. Eux aussi associaient l'élevage bovin à la culture du sorgho mais, sédentaires, ils enfermaient leurs animaux lors des travaux agricoles. Quant aux Bima du massif Momboï, ils seraient originaires des environs de Bogo, encore plus loin en plaine<sup>21</sup>.

Le transfert, parfois en plusieurs étapes, de groupes humains de plaine vers les montagnes voisines semble une constante de l'histoire de la région. D'autres clans ne détiennent pas le pouvoir en montagne, tout en étant pourtant originaires de la plaine. Ainsi, les Metelever de Douvanger proviennent de Magawa, au sud de Dogba. Les Mohayang de Douvanger sont partis du Mandara en séjournant au pied du massif tout proche de Dougour. Autrefois, tous ces clans

(18) Le rôle symbolique du bœuf dans l'installation d'un groupe montagnard apparaît également dans un récit de fondation transmis par les Guemjek, au nord de Méri. Ici, le bœuf trouve de lui-même une source pour se désaltérer. Son propriétaire, intrigué, le suit, découvre la source et décide de s'y installer (GRAFFENRIED, Ch. de, 1984, p. 111).

Le thème du bovin qui révèle aux hommes l'endroit où habiter en montagne se répète, avec de multiples variantes, d'une population à l'autre.

(19) Ce mythe est déjà signalé par LEMBEZAT (B.) (1961, p. 12) à Goudour, un massif voisin de Momboï.

(20) D'après les Peul de Maroua, les Douvanger auraient eu recours à un autre stratagème pour s'imposer aux Mokousek trouvés sur place (MOHAMMADOU, E., 1976, p. 69-70).

(21) Alors que les Erketché de Wazan affirment toujours qu'ils sont originaires des environs des Papata, VINCENT (J.-F.) (1981, p. 289) a pu remonter plus loin dans leur passé et également dans l'espace. En fait, ils seraient venus de Balda avant de s'installer à Zaway-Papata. Or, Balda est tout proche de Bogo.

Tous ces groupes appartiennent peut-être à un même peuplement ancien des plaines. Les Erketché se seraient déplacés à Zaway au cours du xv<sup>e</sup> siècle. Autrefois au centre de l'actuel Diamaré, ils se sont d'abord rapprochés des collines proches des monts Mandara, puis se sont « réfugiés » dans la chaîne montagneuse.

L'hypothèse habituelle attribue aux montagnans un rôle de refuge pour les populations de plaine. Il convient de la nuancer pour des raisons d'ordre économique. Les premiers migrants dans les montagnes Guemjek quittèrent, eux aussi, la colline de Makabay près de Maroua, à la suite de destructions de récoltes par les criquets et de famines (GRAFFENRIED, Ch. de, 1984, p. 116). De même, les Erketché disent parfois que leurs ancêtres, d'abord au pied de Wazan, gravirent la montagne parce que les récoltes de sorgho y étaient meilleures. Pour les populations de plaine, les montagnes représentaient aussi de « bons pays » agricoles.



pratiquaient de front agriculture et élevage bovin, probablement des taurins. Ainsi se multiplient dans la plaine les repères d'origine de groupes anciennement agro-pasteurs. Ils constituaient un vieux fonds de peuplement homogène qui s'est dispersé<sup>22</sup>.

En juxtaposant leurs traditions d'origine, on aboutit, du moins pour les clans des chefs, à une histoire moins fermée sur les montagnes qu'il l'est parfois affirmé<sup>23</sup>. Le peuplement montagnard s'est renforcé d'apports répétés de groupes venus des plaines voisines. Leurs activités et leur organisation politique les différenciaient nettement des autochtones. Ils supplantèrent les vrais montagnards parce qu'ils étaient peut-être plus nombreux mais surtout mieux organisés en chefferies (fig. 3).

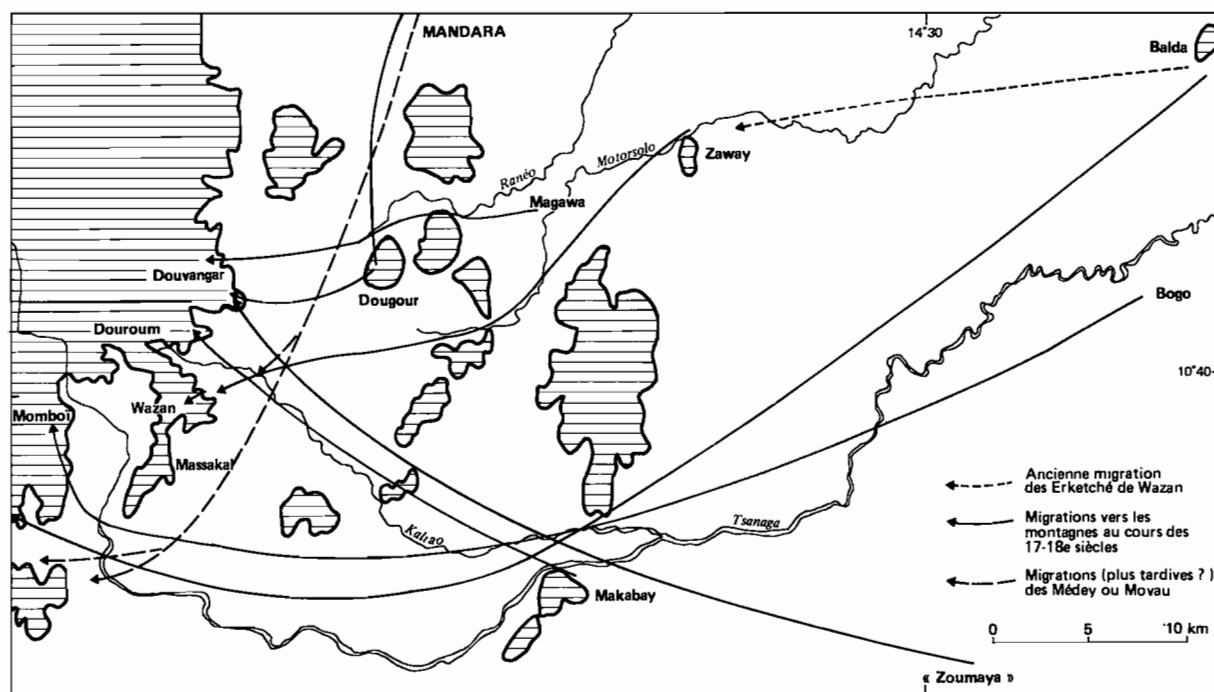


Fig. 3. — Les origines de quelques clans des Wazan et de leurs voisins montagnards.

Les listes généalogiques des chefferies de Wazan, Douvagar, Douroum énumèrent facilement 9, 8 ou 6 générations en montagne. En accordant un intervalle de 30 ans par génération, elles renvoient à la fin du XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>. Jusque-là, les montagnards restituent assez bien leur passé. La succession des généalogies de chefs en montagne constitue

(22) D'après VINCENT (J.-F.) (1981, p. 284), d'autres montagnards situés un peu plus au nord, les Mada, possédaient autrefois des bœufs. La nécessité de disposer d'eau en abondance pour abreuver leur cheptel les aurait même contraints à quitter des montagnes mal pourvues en points d'eau.

De même, les Guemjek et les Zoulgo disposaient au moins de quelques bovins, considérés comme des biens précieux. Un récit de fondation montre des garçons qui, devenus adultes, reçoivent un taureau de leurs parents adoptifs. Ailleurs, la remise d'un taureau et de petit bétail scelle un accord très important entre deux parties. Il intervient en compensation d'un départ forcé ou de l'abandon de la charge de chef (GRAFFENRIED, Ch. de, 1984, p. 112 et 116).

(23) VINCENT (J.-F.), 1981, p. 286.

(24) Affecter une durée de 30 ans par génération n'est-il pas excessif? Un écart de 25 ans correspond peut-être mieux à la durée moyenne séparant les générations. VINCENT (J.-F.) (1981, p. 282) s'est également demandée quelle durée affecter aux générations. On ne peut que renvoyer à ses remarques.

leur temps « historique »<sup>25</sup>. Mais l'accès en montagne s'est produit antérieurement, au cours d'un temps « mythique », sans profondeur temporelle identifiable. Il est difficile de préciser quand les principaux clans abordèrent les massifs : XVIII<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècle ?

L'installation en montagne, ou plutôt la densification du peuplement montagnard, posa en termes dramatiques la question de la survie du cheptel bovin. Bientôt, il ne fut plus possible de le laisser déambuler en vaine pâture. Il fallut se résigner à un élevage à l'étable. Cela supposait un apport régulier de fourrage et un abreuvement sur place, tâches accaparantes s'il en est. La quantité de travail exigée conduisit à restreindre ce type d'élevage à un cheptel minimum. Le mythe de la disparition du bœuf en terre renvoie peut-être à l'abandon du plus gros du cheptel, imposé en montagne par une spécialisation dans les activités agricoles. Du moins, l'attachement des anciens à « *tla gwa* », le bœuf de case, atteste-t-il encore leur ancienne activité pastorale<sup>26</sup>.

Cette activité se perpétue de manière embryonnaire. Le sacrifice du bœuf, le « *maray* », se déroule tous les quatre ans dans les massifs, selon un ordre immuable. Il existe un cycle du « *maray* » qui commence par les massifs-îles isolés dans la plaine (Tchéré, Doungour), gagne les massifs l'un après l'autre en progressant vers le sud (Douvangar, Douroum), puis s'achève à Wazan. Le massif Massakal, à l'extrémité de la chaîne montagneuse, ne célèbre pas le « *maray* », pas plus que les montagnards du canton de Mokong, de l'autre côté de la Tsanaga.

Dans chaque massif, le chef sacrifie le premier, suivi par les chefs religieux de chaque clan, selon leur ordre d'ancienneté dans la montagne. Ensuite, les aînés parmi les héritiers peuvent immoler le bœuf acheté en plaine et engraisé à l'étable durant plusieurs mois. Cérémonie religieuse, le « *maray* » reconstitue d'une certaine manière l'histoire du peuplement montagnard. C'était une institution des groupes originaires de plaine. Ils la pratiquaient déjà avant d'accéder aux montagnes. Malgré toutes les difficultés qu'il soulève en milieu montagnard densément peuplé, l'élevage bovin s'est maintenu à travers les siècles d'une manière symbolique, grâce à sa finalité religieuse.

Il est significatif que les chefferies, une forme de centralisation politique complètement étrangère aux autres montagnards des monts Mandara, soient toutes détenues par des groupes originaires de la plaine. Par contre, aucun des clans qui constituent les Méri ne partage cette origine. Aucun d'entre eux n'a réussi à s'imposer de la même manière que les Douvangar, les Mandzah ou les Erketché. Les Méri ont longtemps vécu dans une véritable anarchie : absence de pouvoir et désordre permanent, qui exprimait peut-être au plus haut degré les défaillances de l'organisation politique habituelle des montagnards. Ils étaient déchirés par des vendettas dégénérant en affrontements continuels entre quartiers. Les administrateurs devaient sans cesse intervenir par des essais de médiation souvent infructueux. Aucune autorité supérieure n'avait le pouvoir d'imposer un règlement pacifique à des quartiers opposés.

Il semble bien qu'à Méri, le chef de Douvangar attisait les conflits dans le but de s'imposer à ses voisins. De fait, ne parvenant pas à reconnaître la suprématie de l'un des leurs, les Méri en vinrent à solliciter leur rattachement à Douvangar en 1938. Mais en contestant par la suite le chef de Douvangar... jusqu'à ce qu'ils soient séparés en un canton indépendant.

Contrastant avec l'inconsistance politique des Méri, leur partage de l'autorité entre plusieurs notables antagonistes, l'organisation des autres massifs au sud est étonnamment centralisée et hiérarchisée. Le chef monopolise les pouvoirs politiques et religieux. Les autochtones furent dessaisis des attributs religieux qu'ils détenaient en tant que premiers

(25) VINCENT (J.-F.), 1981, p. 289.

(26) La race de « *tla suwé* » a disparu. Elle a fini par être remplacée par les zébus quand les montagnards ont pu les acquérir librement sur les marchés de la plaine.

Le clan du chef de Wazan possédait aussi de petits chevaux, peut-être de la race de ceux des Moussey. Mais ces animaux étaient un attribut du chef et de son entourage. Au temps du chef Tsila, au début de ce siècle, il y en avait encore une trentaine à Wazan. Puis ces chevaux auraient été vendus ; il n'en subsiste plus.

occupants<sup>27</sup>. La centralisation politique était un acquis des groupes de plaine. Ils l'imposèrent en montagne à leur arrivée ou, peut-être, après une cohabitation avec les autochtones<sup>28</sup>.

Les chefs de Douvanger, Douroum et Wazan fortifièrent le point culminant de leurs montagnes en de véritables citadelles à plusieurs enceintes, symboles de leur puissance<sup>29</sup>. Leurs gens habitaient à proximité mais, aux générations suivantes, le chef répartissait ses proches dans les quartiers, en tant que représentants<sup>30</sup>. Ainsi, les chefs de quartiers et de massifs dans la grande chefferie Douroum appartiennent au même clan que le chef ; ce sont des parents plus ou moins proches.

Les guerres étaient plutôt rares au sein des chefferies. La centralisation politique fonctionnait efficacement comme régulateur des tensions internes. Le pouvoir du chef se manifestait au besoin par l'écrasement de révoltes ou par l'expulsion.

La dispersion des membres du clan de la chefferie, leur nomination à la tête de massifs insérés dans le territoire, toute cette organisation politique rappelle un peu celle de voisins de plaine comme les Guiziga au sud de Maroua<sup>31</sup>. Le contrôle de la chefferie guiziga sur le pouvoir local est encore poussé plus loin puisque les responsables de village ne sont que des envoyés du chef, de simples représentants susceptibles d'être mutés et révoqués à merci. L'encadrement des Douroum, Douvanger et Wazan présente néanmoins des similitudes avec la chefferie de type guiziga, davantage qu'avec la dilution habituelle des pouvoirs dans les sociétés montagnardes. Cette parenté d'organisation atteste aussi la transposition d'un modèle politique élaboré en plaine<sup>32</sup>.

Mais le système de délégation des pouvoirs du chef à des représentants locaux semblait fonctionner dans ces massifs de manière moins systématique que chez les Guiziga. Même des chefs qui se comportèrent en tyrans, comme Mangala à Douvanger, ne contrôlaient pas effectivement toute leur chefferie. Bien que ce chef ait réussi à les annexer, les Méri se considéraient largement comme autonomes. Déjà, le massif Gouéléï, proche de Douvanger, disposait d'un chef religieux et d'un responsable politique. Il est vrai que c'étaient des Metelever, eux aussi originaires de la plaine. Au début de ce siècle, Mangala imposa son autorité à Goueleï grâce à l'appui de l'administration allemande. Mais leur obédience n'était que relative. Ses « représentants » accompagnaient cependant les administrateurs jusque chez les Méri lorsqu'ils entreprenaient des tournées.

Alors que chez la plupart des montagnards, les administrations coloniales eurent toutes les peines du monde à identifier des chefs, chefs de terre ou chefs religieux, ceux de Wazan, Douroum et Douvanger se présentaient comme les seuls responsables de leurs massifs. Ils affirmaient ouvertement leurs pouvoirs. Ailleurs, au contraire, ceux qui étaient les plus écoutés ne se mettaient jamais publiquement et officiellement en avant.

Voici une description pittoresque du chef de Douvanger en 1947<sup>33</sup> :

---

(27) Seuls, dans le massif Massakal au sud, les autochtones Ouleï ne furent pas destitués par de nouveaux arrivants.

(28) D'après SEIGNOBOS (Ch.) (1982, p. 70), l'intégration de fractions venues de la plaine renforça « la prédisposition de ces montagnards à la chefferie ». Il semble bien plutôt qu'elles aient imposé leur organisation et leur suprématie politique à des groupes qui étaient anarchiques. De façon plus générale, il n'existe pas une aptitude d'origine qui prédestinerait une population à mieux s'organiser qu'une autre.

(29) Le plan de l'ancienne habitation des chefs de Douvanger est relevé dans « L'habitation au Cameroun » (1952, p. 14), celle de Wazan, récemment abandonnée, dans SEIGNOBOS (Ch.) (1982, p. 71).

(30) D'après VINCENT (J.-F.) (1981, p. 289) ces dispersions des membres du clan de la chefferie auraient plutôt été provoquées par des disputes. Notre informateur, dans un quartier de Mangreda (Douroum) indiquait, quant à lui, une répartition volontaire des gens de la chefferie pour occuper le terrain.

(31) PONTIÉ (G.), 1973 (notamment le chapitre 8 : La communauté politique).

(32) Elle remet en cause le déterminisme parfois soutenu, à propos de la région, entre le cloisonnement du relief montagneux et l'absence de centralisation politique des montagnards.

(33) LEMBEZAT (B.), 1947, Rapport de tournée.

« Mangala nous attend, revêtu d'un boubou, coiffé d'un turban, très bourgeois gentilhomme, écartant la foule des courtisans qui l'entourent d'un concert de louanges à la mode foulbé ... Mangala, chef de Douvanger — et de Méri — paraît assez heureux de se faire voir en grand appareil et joue au grand seigneur ; il offre deux moutons. Il est entouré d'un groupe assez nombreux parmi lesquels les chefs des quartiers les plus proches qui lui sont fidèles ».

Qu'on ne s'y trompe pas : le décorum de l'accueil semble faire sourire l'administrateur mais il est significatif et efficace auprès des montagnards eux-mêmes. Il veut symboliser la puissance du chef. Le chef, mais aussi ses proches, veulent montrer à l'administrateur qu'eux aussi disposent d'une organisation politique. A leurs yeux, le chef de Douvanger est « comme » un chef peul.

La concentration du pouvoir politique s'accompagne, dans ces massifs, d'une hiérarchie sociale. Voilà encore une particularité qui écarte ces sociétés du modèle montagnard.

Avec ses dizaines d'épouses, le chef rassemble la plus grande famille de la montagne. Par l'étendue de son exploitation, c'est aussi le premier cultivateur. Celle du chef de Wazan couvre tout le sommet du quartier Matsaray. La capitalisation des femmes permet déjà d'agrandir les surfaces cultivées à des dimensions inhabituelles. Mais les champs du chef sont surtout sarclés, cultivés, récoltés grâce aux corvées obligatoires. La fourniture de prestations de travail gratuites manifeste concrètement le pouvoir de contrainte du chef<sup>34</sup>.

Les membres du clan du chef, et d'abord sa nombreuse famille, jouissent d'un statut privilégié de « nobles » tandis qu'à l'autre extrême, certains groupes sont déconsidérés et rabaisés dans l'échelle sociale. C'est le cas d'« étrangers » chassés de leur massif. Par exemple, des Mafa sont venus nombreux s'installer à Douvanger. Ils n'y étaient pourtant admis qu'à titre de serviteurs du chef. Lors des sacrifices ou des réunions, ils applaudissaient et se prosternaient, en reconnaissance de leur situation d'obligés<sup>35</sup>. En fait, l'attribution d'un statut inférieur aux « étrangers » n'est pas spécifique de ces chefferies. Il est un trait commun à tous les montagnards des monts Mandara.

Plus particulier semble par contre l'ostracisme manifesté à l'égard du clan des Médey, appelés aussi Movow. Originaires du Mandara, ils s'installèrent d'abord au pied des montagnes puis montèrent tardivement s'y réfugier, sans doute au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils se sont dispersés dans les massifs Wazan et Douroum mais les Douvanger ne les ont pas admis chez eux : « Un Médey ne peut pas s'asseoir sur un rocher de Douvanger ».

L'attitude des autres montagnards n'est guère plus complaisante à leur égard. Chez les Douroum, notamment parmi le clan du chef, l'interdit de mariage est rigoureux : « les Mandzah de Guivel (le quartier du chef) nous regardent comme des chiens » avouent les Médey de Douroum<sup>36</sup>. Chez les Wazan, l'interdit s'applique aux mariages entre montagnards et femmes Médey sans que la réciprocité soit vraie. Les Wazan disent que le mariage avec une Médey entraîne la ruine inévitable du ménage. En fait, cette allégation d'ordre « domestique », couramment avancée, recouvre et occulte des antagonismes sociaux plus profonds.

L'interdit de mariage recoupe des divergences de pratiques religieuses. Par exemple, la majorité des clans montagnards font des sacrifices de chèvres, le petit animal le plus répandu, tandis que les Médey préfèrent immoler des moutons<sup>37</sup>. Surtout, ils sont les seuls habitants de ces massifs à ne pas participer aux « *maray* ».

(34) VINCENT (J.-F.), 1982, p. 301.

(35) LEMBEZAT (B.) (1947) remarque cette forme inhabituelle de révérence lors d'une tournée dans ces massifs : « l'applaudissement lent des hommes après le palabre — le claquement des doigts, à deux mains — que j'entends ici pour la première fois, alors que tant d'autres choses sont identiques à ce qu'elles sont sur les massifs ouest et sud de Mora ».

(36) Quand on demande aux Mandzah les raisons de cet interdit de mariage, on obtient seulement la réponse : « parce que ce sont des Médey ... ».

(37) Les Douroum disent : « si l'on faisait leurs sacrifices, cela finirait par nous tuer ... ».

Cette originalité les place incontestablement à l'écart. L'absence de sacrifice du bœuf tient peut-être à l'arrivée plus récente des Médey dans les montagnes. Ils n'ont pas subi l'uniformisation culturelle des autres montagnards par le clan de la chefferie. D'autre part, en plaine, ils n'ont sans doute jamais été des agro-éleveurs comme les anciens peuples du Diamaré. Leurs pratiques religieuses trahiraient des origines et une culture différentes, sanctionnées par un statut social inférieur.

Les forgerons constituent une caste, méprisée et en même temps crainte par la plupart de ces montagnards, sauf chez les Douvanger. L'interdit de mariage avec eux est respecté aussi bien à Douroum qu'à Wazan. En fait, les forgerons sont peu nombreux dans ces massifs. Appelés « *Mariam* » chez les Wazan et « *Cebé* » ou « *Mbelda* » chez les Douroum, ils sont originaires des massifs Mafa où leur statut les met rigoureusement à l'écart de la société montagnarde<sup>38</sup>.

En fait, l'ostracisme des Douroum et des Wazan à l'encontre des forgerons provient de ce qu'ils sont en même temps croque-morts : « ils viennent coudre les morts (dans une peau d'animal tué à cet effet) et nous regardent pleurer ; ils emmènent la viande des sacrifices. Ils regardent le mort comme un chien ... ». Ici, la poterie n'apparaît pas une activité spécifique des épouses de forgerons, comme elle l'est chez les Mafa.

Nantis d'une organisation politique plus élaborée que celle de l'ensemble des montagnards, les anciens agro-éleveurs de plaine n'étaient pas aussi avancés qu'eux dans la métallurgie du fer. Ni les Mandzah de Douroum, ni les Erketché de Wazan ne maîtrisaient le travail du fer. Leurs traditions ne rapportent pas qu'ils s'adjoignaient autrefois des clans de forgerons.

A leur installation dans les montagnes, leur agriculture était assez rudimentaire par manque d'outils. Ils grattaient seulement le sol avec des éclats de canaris et de marmites en terre cuite. Les arbres étaient écorcés et taillés à l'aide de pierres coupantes. Pour s'approvisionner en outils de fer, il fallait se rendre chez les Mafa, de l'autre côté de la Tsanaga ou chez les Douvanger où des forgerons étaient installés de longue date.

Plus tard, des forgerons d'origine mafa essaimèrent dans les massifs Douroum, puis quelques-uns chez les Wazan. Dès lors, les outils en fer devinrent un peu plus fréquents. Il est possible que l'arrivée des forgerons répondit à une demande de plus en plus forte d'outils agricoles, elle-même suscitée par une augmentation du peuplement de ces montagnes. L'installation de forgerons améliora l'équipement des cultivateurs, accéléra la mise en culture des montagnes et permit, à son tour, des cumuls de population sur place.

Les densités actuelles des montagnards décroissent de Douvanger à Douroum puis à Wazan. De même, il y a plus de deux siècles, les forgerons et les outils en fer étaient de plus en plus rares dans le même sens. Les deux faits ne sont pas indépendants l'un de l'autre. Les montagnes les plus densément peuplées des monts Mandara ont dû largement leur réussite agraire à l'avance de leur métallurgie. De ce point de vue, les groupes en provenance de la plaine se distinguaient à nouveau du modèle montagnard. Ils brillaient davantage par leur efficacité politique que par leur outillage agricole.

Cependant, l'absence ancienne du travail du fer n'a pas toujours été un handicap pour des groupes organisés en chefferies. Les chefs pouvaient monter des expéditions pour se procurer pacifiquement ou prélever par la force des outils et des armes en fer chez les populations mieux fournies en forgerons. Il y a peu de temps, l'ancien chef de Wazan envoyait bien des groupes de jeunes gens faire des achats de bœufs ou de poissons séchés en plaine. Les chefs d'autrefois n'agissaient-ils pas de même pour se procurer des armes et des outils en fer ? Cette hypothèse pourrait rendre compte du faible nombre de forgerons à Wazan.

\*

---

(38) BOYER (P.), 1983, p. 49-52.

Les massifs Wazan, Douroum et Douvanger juxtaposent deux strates de peuplement : des autochtones et des immigrés. Les immigrés originaires des plaines voisines ont organisé les massifs en chefferies, hiérarchisé la société, imposé leur héritage culturel. Ces transferts de population furent donc décisifs pour un remodelage de la civilisation agraire montagnarde. Les arrivées des gens de plaine se sont sans doute succédé pendant longtemps, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Le contact entre les deux milieux n'était alors en rien une barrière de peuplement.

**La fermeture du passage entre plaine et montagne** La fondation des chefferies montagnardes fut bien antérieure à la conquête peul du nord du Cameroun. Le déplacement des groupes de plaine ne doit rien à un refoulement par les Peul. Par des raccourcis historiques, certains auteurs mettent facilement au compte des Peul nombre d'événements qui leur furent antérieurs.

Avant de s'attaquer aux montagnards, les Peul du Diamaré délogèrent pourtant des populations de plaine, bousculant les Guiziga de Maroua et exterminant les Zoumaya du mayo Boula. Quand les guerres contre le Mandara aboutirent à un partage de la plaine, les Peul de Maroua contrôlèrent tous les abords des massifs au sud de Méri. Ils assiégèrent les Guiziga réfugiés au pied des massifs-îles qui parsèment la plaine : Djebbé, Kaliao, Houdouvou. Quelques-uns s'enfuirent vers les monts Mandara<sup>39</sup>. Les chevauchées des Peul balayaient la plaine jusqu'au pied de la muraille montagnaise où elles bloquèrent les montagnards.

Dans la liste des chefs de Wazan, les attaques venues de la plaine correspondent aux commandements de Soukama et surtout de Tsakama, son successeur, il y a 5 et 4 générations. Ces événements se situent donc au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>40</sup>. En fait, les montagnards appellent leurs ennemis « *Wandala* » plutôt que « *Plata* », c'est-à-dire Peul.

Il est vraisemblable qu'ils eurent à subir des razzias lancées par les Mandara avant que les Peul ne repoussent ceux-ci au nord. Dans la panique provoquée par l'apparition de cavaliers au pied des massifs, les montagnards n'avaient pas le loisir de déterminer s'il s'agissait de Peul ou de Mandara. Pour eux, c'était tout un. Les Peul ont simplement remplacé les Mandara en employant les mêmes méthodes et en accentuant leur pression.

Les massifs méridionaux de la barrière montagnaise, à l'ouest du Diamaré, étaient particulièrement exposés, par suite d'un relief plus morcelé qu'au nord. Les Peul attaquaient les montagnards à la fois en surgissant sur les piémonts orientés à l'est et en les prenant à revers par la vallée de la Tsanaga. Cette vallée offrait aux cavaliers une voie de passage aisée pour déboucher sur le plateau de Mokolo. Elle fut fréquemment empruntée<sup>41</sup>.

La menace constante des Peul explique peut-être le faible peuplement des montagnes Douroum qui dominent la vallée de la Tsanaga. La vallée était également déserte jusqu'au début de ce siècle entre les montagnes de Wazan et celles de Mokong, malgré la grande fertilité des sols. Un vieux montagnard se souvient encore d'avoir vu des cavaliers peul passer en bas et attraper un jeune. Tout près de là, le père d'un chef de quartier fut emmené à Maroua avec beaucoup d'autres. Seuls deux d'entre eux revinrent. Sa femme fut vendue à Bogo. Après 4 ans de séjour là-bas, elle réussit à s'enfuir et à regagner la montagne.

(39) Des Guiziga partirent de Houdouvou pour se réfugier à nouveau dans les collines de Makabay attenantes au massif Wazan. Un de leurs descendants situe cette fuite au 6<sup>e</sup> degré de ses ascendants, soit au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

(40) VINCENT (J.-F.) (1981, p. 290) date le règne de Slakama de 1850 (?) à 1895 (?). D'après SEIGNOBOS (1982, p. 75), les Mofou cherchaient moins à se prémunir de la plaine que des coups de main d'autres massifs, voire d'autres quartiers. Pourtant leurs massifs ne sont pas séparés de murailles comme il en existe entre les Podokwo, par exemple.

(41) N'est-ce pas dans cette vallée qu'intervint le célèbre « *laamiiDo* » de Maroua, Mohaman Damraka, contre les gens de Mayo (?), à l'appel des Peul de Gazawa (MOHAMMADOU, E., 1976, p. 125)?



Les chefs de Wazan, Douroum et Douvanger reconnurent une vague suzeraineté du « *laamiiDo* » de Maroua, symbolisée par l'envoi de hoes, de chèvres et peut-être aussi de captifs. Au début de ce siècle, le *laamiiDo* intervenait dans les successions en faveur de l'héritier à sa convenance. Les Peul de Maroua appelaient « *arnado* » ces chefs montagnards, c'est-à-dire chef païen mais dans l'allégeance du *laamiiDo*. Cette soumission théorique aurait dû leur épargner de subir des razzias. En fait, elle n'empêchait pas les Peul des gros villages de Mesquine et de Gazawa d'entreprendre, à leur compte, des chasses à l'homme au pied des montagnes<sup>42</sup>.

Cependant, les chefferies montagnardes ne furent jamais supprimées par les Peul. Ils les ont intégrées dans leur organisation territoriale, ce que feront également les administrations coloniales. L'unification politique des massifs les a sauvés d'une annexion pure et simple. Au contraire, les Massakal, voisins des Wazan, n'étaient pas organisés en chefferie. Leurs chefs actuels disposent uniquement d'attributs religieux. Ils n'ont réussi à préserver aucune autonomie politique par rapport aux Peul de Gazawa.

Au temps du chef Tsakama, les Wazan avouent qu'ils ont perdu beaucoup de gens, enlevés et vendus comme esclaves. Lors des chevauchées au pied des montagnes, les Peul ne détruisaient pas les récoltes mais cherchaient à se saisir des personnes. Leurs passages répétés n'empêchaient donc pas absolument les montagnards de descendre cultiver le piémont. Mais il fallait être bien armés. Seuls les jeunes gens, les « *gowlay* », s'y risquaient.

En saison sèche, des sources tarissent en montagne. Les femmes devaient descendre en piémont, puiser à des points d'eau permanents mais seulement sous la protection d'hommes armés. Des jeunes descendaient aussi couper de l'herbe aux bœufs de case. D'autres allaient ramasser du bois sec. Les montagnards de bordure avaient l'habitude de se rendre en piémont pour y prélever des ressources de complément et des produits de cueillette. Mais les gens imprudemment éloignés de la montagne étaient de bonne prise pour les Peul.

Dès que les cavaliers surgissaient, c'était la débandade en direction de la montagne. Des coups de sifflets et de trompes résonnaient d'un versant à l'autre, avertissant de la présence des Peul. Toute la montagne était en émoi...

Dans ces massifs, l'abrupt au-dessus de la plaine n'est pas assez raide pour empêcher la progression de cavaliers. Les montagnards ont dû renforcer cette défense naturelle par l'édification de murs de pierres sèches, les « *dled* », qui barraient les voies d'accès aux hauteurs habitées<sup>43</sup>. Les hommes se postaient derrière les *dled* avec leurs arcs, assaillant les cavaliers d'une grêle de flèches. Les Wazan affirment que, sans l'obstacle des *dled*, les Peul auraient gravi la montagne avec leurs chevaux.

Grâce à ces aménagements défensifs, les montagnards ne furent pas délogés en masse de leur habitat. Seuls, quelques clans, par exemple les Médey, abandonnèrent le piémont. Avant le refoulement peul, les Médey habitaient en contrebas de Wazan, près du mayo Mewé à l'est et dans la vallée de la Tsanaga à l'ouest<sup>44</sup>. Les premiers se réfugièrent dans les collines toutes proches de Makabay et dans les montagnes au sud de Douroum (Zigdeleï, Mangreda), les seconds gravirent la montagne escarpée de Morlay.

De même, il devint dangereux d'habiter de petites montagnes isolées. Ce fut, par exemple, le cas des Mandouvar, partis de Douvanger s'installer dans la petite montagne de Minglia, au

(42) Le blocage sévère des montagnards tient au voisinage des Peul de Gazawa qui sont des Illaga, réputés pour leur ardeur guerrière. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Gazawa était un lamidat indépendant de Maroua.

(43) Le chef Tsakama ordonna la construction de ces murailles au plus fort de la pression peul (VINCENT, J.-F., 1981, p. 293). Leur disposition montre pourtant qu'elles n'ont pas été édifiées d'une pièce. Mais Tsakama aurait dirigé le massif pendant toute la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle !

(44) Le chef religieux des Médey à Makabay fait des sacrifices à la fois dans la colline et en plaine à Mewé. La géographie religieuse des lieux de culte témoigne souvent du paléo-peuplement.

milieu de la vallée de la Tsanaga. Par manque de place en haut, ils cultivaient surtout dans la vallée. Leur situation devint intenable. L'insécurité les força à se déplacer au milieu du massif Gouloua, beaucoup plus large.

C'est peut-être aussi à cette époque qu'arrivèrent les membres du clan Mawayang, originaires de la montagne Dougour, très exposée aux attaques de la plaine. A Wazan, certains furent établis en bas de versant montagnard, sans doute par manque de place en haut.

Au-delà de la Tsanaga, les Peul ont disloqué le peuplement. Quelques villages, à l'écart des passages habituels, se barricadèrent au pied d'une montagne (Mosso, au sud de Mokong), derrière une muraille renforcée d'épineux, mais la plupart durent gagner les hauteurs. Les habitants de la vallée de la Tsanaga, sans cesse harcelés par les Peul de Gazawa, ne trouvèrent de salut qu'en haut des massifs Goudour, Gouloua, Mokong auprès d'anciens montagnards (les Bi-Angwa à Gouloua, les Gwolom à Mokong, les Ngwodama à Goudour).

Parfois, la fuite se limita à l'ascension des pentes qui dominent directement un site d'habitat devenu trop exposé. Dans ce cas, la pression peul exerça un simple « coup de pouce » pour contraindre à devenir montagnards des groupes qui ne l'étaient pas. Dans la vallée de la Tsanaga, elle provoqua un véritable effet de vide.

Des éleveurs Peul amenèrent leurs troupeaux paître dans les larges vallées et les piémonts dépeuplés. Dès lors, des montagnards s'enhardirent à leur tour et lancèrent des coups de main. Les Wazan racontent comment leurs vigies se hissaient dans les arbres pour observer la plaine. Dès qu'ils apercevaient un troupeau isolé, ils assaillaient le berger, le tuaient et amenaient les animaux à la montagne. Là, on égorgeait au milieu de ripailles ou l'on enfermait les bœufs pour les prochaines fêtes.

D'un autre côté, l'insécurité en plaine rendait plus aléatoire l'élevage bovin à la case pratiqué par les montagnards. Le bétail manquait souvent de fourrage. En saison sèche, l'abreuvement devenait difficile. Les Wazan faisaient descendre les bœufs derrière les *dled* pour les abreuver, à partir d'un point d'eau proche.

Le balayage des plaines par les cavaliers peul, leur intrusion par la grande vallée de la Tsanaga ont verrouillé les montagnards. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le contact entre montagnes et plaines est devenu une zone de démarcation. Elle était matérialisée par la fermeture des vallons qui débouchent en plaine. Alors que ce type de contact suscite habituellement des passages et des échanges, il marqua un lieu d'affrontements. Un « no man's land » sépara les montagnards des villages peuplés ou dominés par les Peul.

\*

Malgré une opposition latente, quelques échanges mettaient quand même les montagnards en relation avec les habitants de la plaine. Les montagnards ne se risquant pas à l'extérieur, des Peul ou plutôt des Haoussa venaient leur proposer des trocs au pied des massifs : bœufs contre gabaques de coton, paquets de tabac ou boules de fer chez les Douvanger, esclaves partout<sup>45</sup>. Avec le tabac, le cotonnier était cultivé comme arbuste dans les jardins de case. Des pierres utilisées comme meules dormantes étaient taillées en montagne puis vendues et transportées à dos d'ânes sur de longues distances en plaine. Mais ces trocs ne devinrent fréquents qu'au début de ce siècle.

Même entre montagnards, les échanges étaient rares, les productions agricoles étant similaires. L'absence ou la rareté des forgerons chez les Wazan et les Douroum les poussait à se procurer des houes chez les Mafa de l'autre côté de la Tsanaga ou chez les Molkoa isolés en plaine, mais à leurs risques et périls.

---

(45) VINCENT (J.-F.) (1981, p. 293) insiste sur le développement de la chasse aux esclaves par les montagnards qui approvisionnèrent eux-mêmes les Peul contre des bœufs, des moutons, des chèvres.



\*

Étant enfermés, les montagnards subissaient de plein fouet des crises alimentaires. D'après les témoignages recueillis auprès d'anciens, les famines étaient périodiques. Un vieillard de Wazan en aurait connu au moins dix ! Elles tenaient à des pluies insuffisantes ou mal réparties, mais surtout à des invasions de criquets qui ont davantage marqué la mémoire collective. A la fin du XIX<sup>e</sup> et au début de ce siècle, il y aurait eu deux famines dues à des passages de sauterelles en saison des pluies. Les montagnes bien cultivées et verdoyantes attiraient, comme gîte de ponte, les nuages de sauterelles. Quelques semaines après leur passage, les criquets dévastaient les champs de mil encore sur pied. Il fallait couper les panicules avant qu'elles ne soient mûres. Les récoltes de sorgho étaient amoindries ou même anéanties.

Aller chercher secours en dehors des montagnes était exclu. D'après une vieille femme, « on mangeait des herbes et quelques feuilles de haricots. On recueillait des graines de graminées et on ramassait les criquets ». Les montagnards échangeaient alors des enfants contre du mil. Les captures d'autres montagnards vendus comme esclaves aux Peul devenaient aussi plus fréquentes en temps de famine.

Chaque famine provoquait des coupes sombres dans la population montagnarde. Pour y remédier partiellement, il existait chez les chefs des greniers collectifs ou de prêt<sup>46</sup>. En bonne année agricole, les montagnards les remplissaient de mil en prévision des mauvaises années. L'institution de ces greniers démontre combien les famines étaient fréquentes et redoutées. L'étaient-elles davantage qu'en d'autres massifs ou bien le stockage de réserves tenait-il à la meilleure organisation de ces montagnards grâce aux chefferies ? Il est difficile de répondre à cette question mais il semble bien que la mémoire collective des famines soit plus vive ici qu'ailleurs<sup>47</sup>.

Aux famines s'ajoutaient les effets d'épidémies de variole qui furent particulièrement meurtrières dans les massifs Douroum et Wazan. Un chef de quartier a ainsi connu sept épidémies de variole, un autre quatre depuis 1930, chacune marquée de nombreux décès. La dernière épidémie ne date que de 1962. Elle s'est encore soldée par des décès chez les Douroum et les Wazan où sept victimes furent signalées<sup>48</sup>.

Dès qu'un quartier était atteint, les autres montagnards le mettaient en quarantaine. Mais l'isolement des malades n'enrayait pas toujours la propagation de l'épidémie. Le dépeuplement des massifs Douroum dominant la Tsanaga serait peut-être davantage dû aux ravages de la variole qu'aux rapt des Peul. Lors des sacrifices, si les montagnards demandent aux ancêtres ou aux esprits de leur accorder la paix et d'écarter d'eux les maladies, c'est en connaissance de cause !

\*

---

(46) VINCENT (J.-F.) (1982, p. 303) a expliqué le fonctionnement de ces greniers. Il est important de noter qu'ils sont bien antérieurs et ne doivent rien à une initiative de l'administration coloniale qui força d'autres paysanneries à constituer des greniers de secours.

(47) Cependant, les témoignages des Wazan ne mentionnent pas le manque d'espace comme cause de famine. Chez les Guemjek, à une vingtaine de kilomètres au nord, des groupes devenaient trop nombreux par rapport à l'espace disponible en montagne, ce qui déclenchait de durs combats ou entraînait à des pratiques cruelles (gens enterrés vivants) pour expulser ou réduire des rivaux.

(48) Aux épidémies de variole, il convient d'ajouter la rougeole qui faisait également beaucoup de victimes. Un épisode de l'histoire des premiers Guemjek relate comment les ancêtres punirent un groupe qui avait commis une faute, en lui infligeant la rougeole. De mille personnes, il ne subsistait plus que quelques survivants, deux ans plus tard (GRAFFENRIED, Ch. de, 1984, p. 113). Ce récit dramatique fait bien comprendre les coupes sombres que ce type d'épidémie provoquait dans les populations montagnardes.

Pendant plus d'un siècle, les montagnards furent enfermés dans leur réduit. Leur économie devint strictement montagnarde, sans complément de ressources à partir de la plaine. Des crises alimentaires survenaient fréquemment. L'insuffisance des réserves et l'impossibilité de les compléter auprès des montagnards d'autres massifs ou des gens de plaine provoquaient des coupes sombres dans la population.

### ***La plaine comme échappatoire***

L'établissement de la paix coloniale ne réduisit pas aussitôt la tension à la limite entre plaines et montagnes. Un vieux Wazan se souvient d'avoir vu des Peul de Gazawa longer sa montagne après celles de Douvanger et Douroum, y tenter une incursion, feindre de s'en aller vers le sud puis revenir au grand galop... «Tout le monde s'enfuyait; il y avait des crieurs partout... Cette fois, les Peul ne saisirent personne». Cela se passait au début de ce siècle. Le *laamiiDo* de Maroua interdisait pourtant de razzier ses montagnards.

Plus tard, les voleurs d'esclaves opérèrent en cachette. Ils trouvaient alors des complices parmi les montagnards. Des chefs de massifs comme Mangala à Douvanger en devinrent les premiers pourvoyeurs. Tel chef de quartier Méri cite encore le nom de sa tante vendue en secret comme esclave à Maroua lors des années 20. La chasse à l'esclave gagna les massifs eux-mêmes. En plus, des familles se trouvaient parfois dans une situation tellement désespérée qu'elles se défaisaient d'enfants. Ce fut encore le cas en 1931.

***La famine de 1931*** Les pénuries alimentaires provoquées par les criquets étaient périodiques en montagne. Quand un nuage de sauterelles survenait, les gens couraient par les champs de mil, criant et faisant le plus de tintamarre possible pour l'empêcher de s'abattre. Bien souvent, ils ne réussissaient qu'à préserver une partie de la récolte, aux abords des habitations. Le fléau ne disparaissait pas vite. Il fallait plusieurs années avant que cessent les déplacements grégaires des criquets en surnombre dans leur aire de départ.

D'une année à l'autre, la disette était plus ou moins grave. Elle affectait des quartiers davantage que d'autres. Les montagnards étaient habitués aux restrictions, au rationnement. Mais dans cette série d'années difficiles, il en survenait parfois une marquée par un paroxysme. Cette année-là, les invasions de sauterelles étaient catastrophiques, entraînant une destruction plus complète des récoltes ou couvrant une aire plus vaste. C'était alors la famine : un manque à peu près total de nourriture. Les montagnards gardent encore un souvenir très vif de la dernière grande famine de ce genre, survenue en 1931.

\*

En 1930, les pluies furent tardives puis les cultures furent complètement détruites sur pied par les criquets migrants. Le mil avait 50 cm de haut quand des nuages de sauterelles envahirent le ciel. Les invasions ne se limitèrent pas aux massifs de Wazan à Méri. Elles touchèrent gravement le nord des monts Mandara chez les Mafa et les montagnards du Cameroun britannique. Puis les nuages de sauterelles s'éloignèrent progressivement vers le sud, dévastant les pâturages à l'ouest de l'Adamaoua, jusqu'aux Grassfields du Bamenda. En fait, le fléau ne toucha pas seulement le Cameroun cette année-là mais une grande partie de la zone soudanienne.

Au Niger, les récoltes furent anéanties et une famine particulièrement grave s'ensuivit<sup>49</sup>. La famine fut catastrophique à l'ouest du Niger, au Dosso et au Zarmaganda. D'autres témoignages concernent le nord du Sokoto et le Bornou. Mais, contrairement à des famines parfois plus anciennes (1913), son extension au nord du Nigeria est ignorée<sup>50</sup>.

Au nord du Cameroun, les criquets causèrent des dégâts aux récoltes durant huit années consécutives mais la première fut la plus catastrophique. Les premières années, les plaines furent moins atteintes, sauf aux abords des monts Mandara. Par contre, la destruction des récoltes fut complète dans les montagnes.

En 1931, deux invasions successives de criquets survinrent, l'une en début de saison des pluies, l'autre à la fin. La saison sèche 1931-32 fut encore critique pour les montagnards. En 1932, les premiers nuages apparurent au début de juillet et les pontes d'œufs se produisirent en août. Cependant, les dégâts aux récoltes furent moins graves que les deux années précédentes. En 1933, les sauterelles réapparaissent une nouvelle fois en deux vagues, l'une en juillet et l'autre en octobre, au nord des monts Mandara. Chaque vague se déplace lentement vers le sud. Les montagnards craignent surtout les invasions de juillet car les sauterelles sont alors attirées par les jeunes feuilles vertes du mil pour faire leurs pontes en montagne. Plus tard, en octobre, elle s'abattent plutôt dans les pépinières de mil à repiquer, en plaine, qui sont alors bien vertes. Or, à partir de 1933, les arrivées de sauterelles en octobre deviennent les plus importantes. De fait, les récoltes des montagnards s'améliorent à partir de 1935.

L'alimentation des montagnards étant basée sur les mils, les ravages des criquets provoquèrent une famine à partir de 1931. Seule, l'oseille de Guinée (« *maceeje* » en wazan, *Hibiscus sabdariffa*) était épargnée, peut-être par suite de l'acidité de ses feuilles. Les graines de ce condiment servirent de précieux aliment de secours. Il restait aussi un peu de pois de terre, le voandzou. Les Wazan furent réduits à manger les tiges de mil, coupées et pilées, des cosses de haricots, à déterrer des racines, à cueillir des graines de graminées.

Les greniers collectifs ou de prêt ne suffirent pas à secourir tous les nécessiteux. Les plus pauvres y venaient quémander un peu de farine de mil, consommée délayée dans de l'eau. Après cette bouillie, ils restaient deux ou trois jours sans manger. Les greniers furent vidés dès 1931. Les récoltes des années suivantes ne suffirent pas pour rembourser les emprunts, sauf en oseille de Guinée. Beaucoup de greniers de réserve, dispersés auprès de responsables-« économes », ne furent plus réapprovisionnés. Efficaces dans le cas d'une courte famine, ils ne l'étaient plus quand elle se répétait plusieurs années de suite.

Les ventes d'enfants se multiplièrent auprès des Peul, en échange de mil. Les remises d'enfants équivalaient parfois à une donation auprès d'une autre famille, mais le plus souvent à une simple vente comme esclave. La distinction était fluctuante entre l'adoption et l'achat en tant qu'esclave. Une livraison de jeune fille, théoriquement en mariage, contre le versement d'une « dot », pouvait correspondre en fait à une mise en esclavage. Dans ce cas, l'enfant ne restait pas longtemps dans sa première famille d'accueil.

La famine de 1931 provoqua une recrudescence très nette des ventes d'esclaves à partir des monts Mandara. L'administration anglaise signale, à l'ouest, l'arrestation de trafiquants Kanembou et Arabes, venus s'approvisionner du côté français, au pied des montagnes<sup>51</sup>. Elle

(49) Contrairement à ce qu'affirme DERRIENIC (H.) (1977, p. 43 et suivantes), il y eut bien alors une catastrophe naturelle. S'évertuant à démontrer que l'administration coloniale affamait les ruraux, cet auteur en vient à douter des effets d'une invasion de criquets (p. 44)!

(50) VAN APELDORN (G.J.), 1981, Perspectives on drought and famine in Nigeria, p. 37.

(51) « During the last month of the year it was apparent that the recent shortage of food in Mandara in the territory under French mandate tended to give an impetus to slave traffic... The difficulties with which the Administration is faced, consequent upon the increased opportunities that famine has placed in the hands of the slave-traders, cannot be minimised or gainsaid ». Report on the Cameroons, 1932, p. 63.

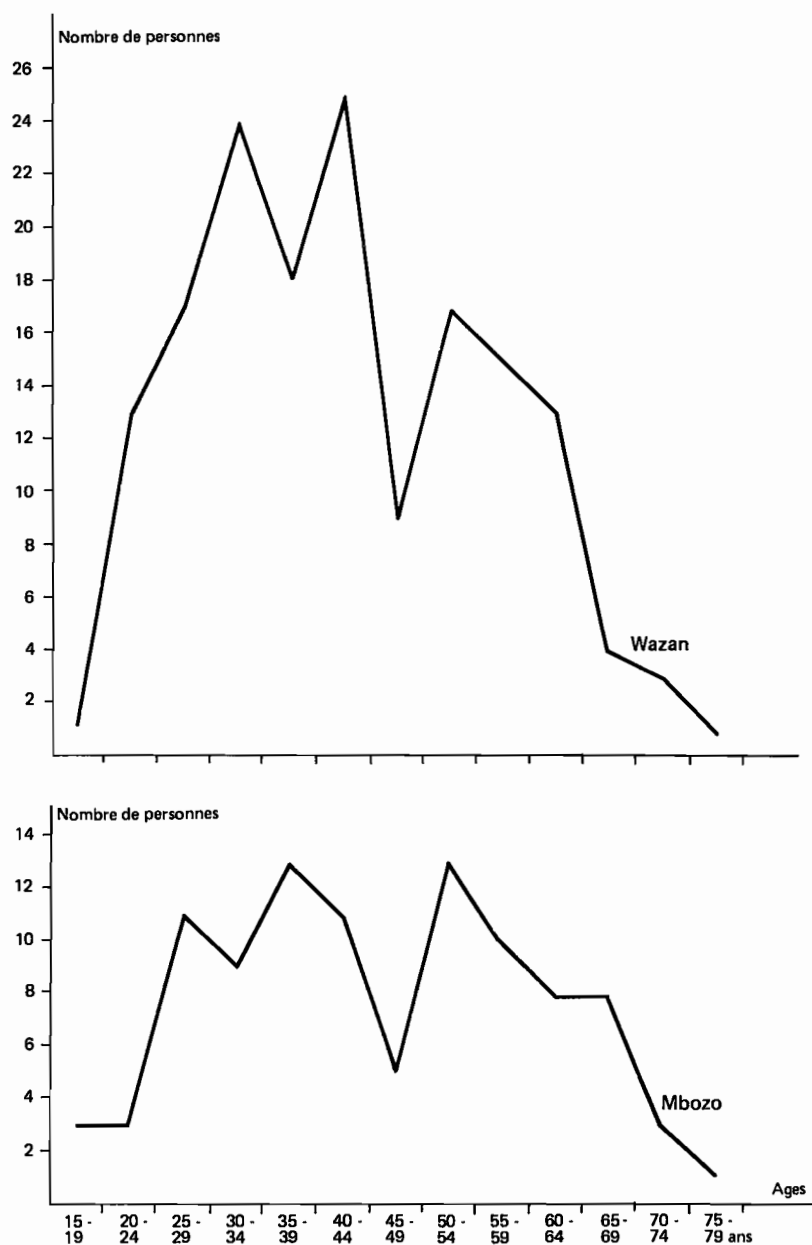


Fig. 4. — Profils des âges des adultes dans le transect.

soupçonne l'existence de véritables routes d'esclaves, des montagnes vers le Bornou. En 1932, 17 jeunes filles sont arrachées en un mois aux convoyeurs qui les escortaient vers les lieux de vente; en 1933, 28 enfants sont encore repris et 39 en 1934. Ces chiffres ne représentent certainement qu'une mince partie des enfants disparus lors de ces années de famine. A Wazan, pour ne citer qu'un exemple, tel oncle d'un vieillard fut alors échangé, tout jeune, contre du mil et se retrouva à Mindif, à 50 kilomètres de là. Plus tard, le fils de son frère apprit qu'il habitait là-

bas. Il alla lui rendre visite, à pied. Il le trouva parlant foulfouldé, islamisé, marié ... Il n'était plus question qu'il revienne à Wazan.

Les décès furent nombreux en montagne : enfants surtout et vieillards incapables de se déplacer à la recherche de nourriture. Dans le seul quartier Matsaray de Wazan, il y aurait eu 8 adultes morts de faim. Les montagnards se souviennent encore de leurs noms en 1983.

Conséquence habituelle des famines, les naissances furent presque interrompues, par suite d'aménorrhée chez les femmes épuisées. Avec les décès d'enfants en bas âge, il en résulta un déficit démographique encore repérable aujourd'hui dans le profil des âges. Deux graphiques des âges d'adultes qui composent 88 ménages à Wazan et 53 à Mbozo, tout près de la montagne, le montrent nettement. Ils présentent tous les deux un creux prononcé correspondant aux personnes nées dans les premières années trente. En montagne comme à Mbozo, le déficit est d'environ la moitié des personnes (fig. 4).

Les Peul de Mbozo eux-mêmes souffrirent beaucoup de la famine de 1931. Les hommes s'en allèrent très loin emprunter un peu de mil. Les femmes cueillaient des feuilles d'arbres, en brousse<sup>52</sup>. « *Min nyaama kuuje meere* » : nous mangions n'importe quoi (des choses de rien)<sup>53</sup>. Ils confectionnaient des galettes noires avec les fruits du « *jubaahi* » (?). Un éleveur dut vendre 4 bovins en une année pour acheter du mil ; 50 ans plus tard, il s'en souvient encore ...

Quant aux montagnards valides, poussés par la faim, ils quittèrent leurs massifs pour aller chercher des secours. La famine de 1931 révéla aux montagnards craintifs qu'ils pouvaient traverser le no man's land entre plaine et montagne sans être inquiétés. Au-début du siècle, ils ne s'en éloignaient encore que de quelques kilomètres et en étant solidement armés : « en brousse, on prenait les gens » affirme l'un des montagnards les plus anciennement installés à Mbozo. En 1930, la paix coloniale était mieux respectée par les Peul. Aux montagnards affamés, elle permit de trouver une échappatoire vers la plaine<sup>54</sup>.

Grâce aux villages peul échelonnés le long de la Tsanaga, les montagnards de Méri à Wazan disposaient d'une issue relativement proche. D'abord, tout le bétail y fut vendu : les bœufs de case et les chèvres, pour recevoir un peu de mil. Pour d'autres, les ventes de tabac les aidèrent à surmonter l'année difficile.

Les jeunes partirent surtout à Maroua, aider aux travaux domestiques, piler le mil des femmes. Après quelques jours, ils revenaient en montagne avec du son de mil. D'autres se mirent à ramasser du bois pour l'amener en ville, à Maroua. La plupart des Wazan allèrent travailler à Gazawa, chez leurs anciens ennemis, mais n'y restaient qu'une journée. Pour la première fois, les montagnards participèrent à la récolte et au battage du mil repiqué des Peul. Là encore, ils ramenèrent un peu de mil en montagne.

La plupart des montagnards cherchèrent des secours en plaine dans un rayon de 15 à 30 kilomètres de leurs massifs. Ils pouvaient ainsi y retourner aisément à pied, nantis de quelque nourriture. Cependant, certains s'éloignèrent davantage. Un Wazan, alors tout jeune, est parti jusqu'à Bogu, à 70 kilomètres, travailler chez les Peul. Quant au frère aîné, il accomplit avec son oncle une véritable expédition vers le Mandara, le Bornou et au-delà, où ils restèrent deux ans. « Il a vu le monde ; pour lui, c'était '*magowla*', la jeunesse ... Il serait bien resté là-bas, mais son père lui avait demandé de revenir ».

(52) C'est la vieille méthode de survie à laquelle eurent encore recours les habitants du Sahel touchés par la sécheresse des premières années 70 : cueillette de fruits et de feuilles habituellement non consommés, de racines, d'écorces, ouverture des fourmilières pour y chercher des larves, des graines et de la balle de graminées (VAN APELDOORN, G. J., 1981, p. 48).

(53) Des aliments proscrits sont alors consommés. Les témoins en éprouvent *a posteriori* une honte et ne veulent pas les dévoiler.

(54) La perméabilité de la limite entre montagnes et plaines fut alors décisive tout autour des monts Mandara. L'administration anglaise signale le même changement qu'au Diamaré dans les rapports entre Peul et montagnards : « it is noteworthy that, whereas in former days immigrants would in all likelihood have been captured and sold as slaves, they now received hospitality in their adversity ». Report on the Cameroons, 1932, p. 59.

Les montagnards rentrèrent définitivement dès que la situation alimentaire s'améliora chez eux. Alors que les Wazan et leurs voisins s'étaient dispersés vers le Diamaré, les montagnards au nord des monts Mandara avaient gagné les plaines de Mora et de Madagali à l'ouest. L'administration anglaise note que beaucoup de ces immigrants regagnèrent leurs montagnes dès la fin de 1932<sup>55</sup>.

Ailleurs, la pénurie de mil ne se résorbait que lentement. Bien des retours s'échelonnèrent après un séjour de plusieurs années chez les Peul : 4 ans pour un Méri parti à Maroua, jusqu'à 7 ans pour une famille wazan réfugiée à Zileng, tout près de Maroua. Elle était logée chez un Peul et assurait sa subsistance en accomplissant des travaux agricoles, premier exemple de salariat des montagnards. Après 7 ans, elle rentra et retrouva ses champs en montagne.

Rares étaient les montagnards qui coexistaient auparavant avec des Peul dans les villages proches des massifs. La famine de 1931 déclencha la première vague de départs à partir des montagnes. Les émigrations touchèrent surtout les Mofou au sud de la Tsanaga. Les derniers à être repoussés en montagne furent ainsi les premiers à la quitter. Ils abandonnèrent leurs champs de mil dévastés et en ouvrirent de nouveaux en plaine. Les habitations ne tardèrent pas à suivre le transfert.

Au nord de la Tsanaga, de nouveaux quartiers s'adjoignirent aux villages peul situés à 5 ou 6 kilomètres des montagnes : Ouro Maliki, Papalam, Pourtamay dans le canton de Gazawa, Mbozo et Débi en face de Wazan. Inversement, après la catastrophe de 1931 commença l'abandon de certaines montagnes : Massakal, Morlay au sud de Wazan et Gamassay au nord. Les habitants de Morlay émergeaient rarement d'une situation de survie ; ils subirent une dizaine de famines avant de désertir leur montagne. D'autres versants montagnards, sans être désertés au même point, ne furent plus intégralement cultivés ni couverts d'habitations. Pour la première fois, un transfert « spontané » de peuplement se produisit à travers le vide qui isolait les montagnes des plaines. Quelques migrants s'établirent encore plus loin au milieu des Peul (Meskine) ou sur les dernières pentes de la colline Makabay au sud de Maroua. Ce faisant, ils ne manquaient pas de courage car ils se heurtaient à une hostilité latente des Peul et subissaient des vols répétés de petit bétail. Ils restèrent longtemps isolés. Cependant, ils revenaient régulièrement célébrer en montagne les grandes fêtes, « *mogurlom* » et « *maray* », et saluer les morts. Ils maintenaient le contact avec les leurs, malgré l'éloignement. Ils facilitèrent, plus tard, la fixation de colonies de montagnards aux environs de Maroua.

Une conséquence décisive de la famine de 1931 fut d'initier les montagnards au salariat agricole. Tous les témoignages confirment qu'auparavant, aucun d'entre eux ne descendait se mettre au service des Peul. Il fallut des circonstances dramatiques pour les y contraindre. Plus tard, avec l'amélioration de la situation alimentaire en montagne, la plupart renoncèrent à ce complément de ressources. Pas tous cependant ; certains d'entre eux continuèrent à fréquenter les villages de plaine. Quand ils avaient besoin d'argent, ils y trouvaient plus aisément des prêteurs qu'en montagne.

La famine de 1931 ne fut peut-être pas la plus grave de l'histoire des montagnards mais le souvenir des autres est à peu près estompé. Celle de 1931 fut la dernière à entraîner de nombreuses pertes humaines. Les anciens en fournissent encore une narration précise. Elle eut comme particularité de frapper brutalement. Dans ce qui ressemble à un cycle d'invasions de sauterelles étalé sur plusieurs années, la première fut la plus grave. Les années suivantes, la situation alimentaire resta critique, alors que les dégâts des criquets étaient devenus bien moindres. Mais il fallait reconstituer le stock des semences, épuisé dès 1931.

\*

---

(55) « The latter part of the year saw the return of a great many of these unfortunate people to their homes in Mandara, where crops have suffered little damage this year from locusts ». Report on the Cameroons, 1932, p. 59.

Isolement presque total des montagnards, ignorance de leur état et manque de moyens de l'administration ne permirent pas de leur apporter des secours. Contrairement à l'administration du Nord-Cameroun sous mandat anglais, l'administration française ne prit que trop tard conscience de l'ampleur de la catastrophe. Le rapport à la S.D.N. relatif à l'année 1931 le montre bien, en déclarant simplement : « si des plantations de mil ont été détruites, la récolte n'a pas été compromise dans son ensemble et le ravitaillement de la population des villages atteints par le fléau a pu être assuré aisément avec les ressources du pays »<sup>56</sup>.

Ainsi, pendant l'année pourtant la plus dramatique, l'administration n'est pas intervenue. Dans le cas d'un commerce actif du mil, capable de répondre à des demandes urgentes dans un secteur, on pourrait comprendre à la rigueur cet attentisme. Or, le commerce du mil était alors inexistant. De toute façon, les montagnards n'auraient pas eu les moyens d'acheter du mil en grandes quantités. Le manque de numéraire était une caractéristique de leur économie, peu ouverte aux échanges. C'est aussi une donnée permanente des populations victimes de famines.

Une intervention de l'administration en faveur des montagnards victimes de la famine n'est signalée que dans le rapport de 1933, soit 3 ans après le début des invasions de criquets : distribution gratuite de 6 tonnes de semences de mil aux Matakam « qui ne disposaient d'aucune réserve »<sup>57</sup>, remise de 3 tonnes aux montagnards de Mora ; introduction de boutures de manioc et de plants de bananiers. Les pouvoirs publics furent longs à réagir...

Il en fut de même de la lutte contre l'esclavage dont l'essor lié à la famine ne semble pas avoir été perçu tout de suite. « Ces crimes poursuivis sans répit, sanctionnés avec une sévérité exemplaire... tendent à disparaître complètement »<sup>58</sup>. Auto-satisfaction plutôt mal venue, en pleine année de reprise de la traite. Mais la S.D.N. était très attentive à cet aspect de la mission des puissances mandataires. Il devint évident que la plupart des faits de traite avaient lieu à partir des monts Mandara sous administration française. Elle dut se ressaisir<sup>59</sup>. En fait, des aides alimentaires rapides et massives auraient mieux permis de désamorcer la traite.

Comme lors des famines plus anciennes évoquées de façon vague par des vieillards, les montagnards subirent encore de plein fouet en 1931 la ruine de leurs ressources vivrières. En ce sens, ce fut une véritable famine et, en même temps, la dernière. Par la suite, la pénurie ne fut plus aussi totale ni aussi générale. Elle se limita aux montagnards les plus pauvres, les plus faibles, incapables de cultiver suffisamment pour assurer leurs besoins. Elle devint une « disette silencieuse ». Silencieuse parce que personne n'en parla plus, ni les rapports administratifs, ni les interlocuteurs montagnards eux-mêmes qui y échappaient. Et pourtant, d'autres montagnards n'ont pas cessé d'être confrontés à la faim.

Sans l'échappatoire offerte par des plaines devenues accessibles, la famine de 1931 aurait été encore plus tragique. Elle força les montagnards à sortir de l'isolement dans lequel le siècle précédent les avait retranschés.

**Le débordement montagnard** La famine de 1931 marque une coupure dans l'histoire agraire et démographique des montagnards. Avant 1931, la tension entre montagnards et Peul était théoriquement désamorcée par la paix coloniale. Mais chacun campait sur ses positions et lançait encore des coups de main dont l'administration n'était pas toujours informée. Le contact plaine-montagne restait une zone d'insécurité. Après 1931 et une fois l'alerte de la famine passée, les montagnards tiennent à regagner leurs massifs mais ils ne

(56) Rapport à la S.D.N. sur le Cameroun, 1931, p. 45.

(57) Rapport sur le Cameroun, 1933, p. 57.

(58) Rapport..., 1931, p. 74.

(59) « This temporary revival of the trade was soon put down by the energetic measures taken by the French authorities ». Report on the Cameroons, 1933, p. 50.



craignent plus, si besoin est, de se rendre en plaine. La limite plaine-montagne redevient progressivement un lieu de passage.

La famine de 1931 a d'abord détendu la pression sur les terres en montagne. Ceux qui manquaient de terre purent s'agrandir sur place en reprenant des parcelles abandonnées par les victimes ou les émigrés. Bientôt, cela ne suffit plus et les terroirs débordèrent vers les piémonts. Au cours des années 40 et 50, chaque exploitation montagnarde s'adjoignit une ou plusieurs parcelles en contrebas. Cette extension fut la conséquence d'une reprise démographique mais aussi de l'action entreprise par l'administration en faveur de la culture de l'arachide. L'objectif était économique mais surtout fiscal : permettre aux montagnards de vendre une production agricole afin d'être en mesure de payer l'impôt non plus en nature mais en numéraire.

Des parcelles de piémont complétèrent les exploitations montagnardes selon un processus assez simple. L'histoire agraire d'une famille de Douvanger peut servir d'exemple (fig. 5).

Le grand-père (1) du chef de famille actuel ne cultivait qu'en montagne. Il exploitait, avec ses quatre femmes, un grand champ autour de l'habitation. Chaque femme disposait, en plus, d'une parcelle personnelle en montagne.

Cinq fils héritèrent de 1 mais de manière inégale. Le fils aîné de la première femme (11) remplaça le père et reprit à son compte la grande parcelle attenante à l'habitation, cultivée à l'aide de trois épouses. L'une d'entre elles reçut en plus le champ de la mère de 11. Cet héritier principal a la charge d'offrir des sacrifices préparés avec le sorgho récolté dans la parcelle paternelle, d'élever le bœuf de case destiné au « *maray* ». Les femmes associent au sorgho des haricots, de l'oseille de Guinée, du sésame, de l'arachide. Chaque épouse dispose de son grenier. La première y entrepose du sorgho (de la parcelle remise par le mari), des haricots, de l'oseille de Guinée. Les deux autres ne récoltent que des plantes associées au mil de leur mari. La famille commence par consommer le sorgho de la première femme avant d'entamer celui du mari. Chaque femme prépare les repas à tour de rôle en confectionnant la sauce avec les légumes qu'elle a récoltés : oseille de Guinée, souchet, pois et haricots.

Les autres héritiers (12, 13, 14, 15) furent beaucoup moins à l'aise que l'aîné. Ils s'installèrent dans les parcelles exiguës des autres femmes de 1 et durent s'en contenter. Deux frères (13 et 14) habitaient même ensemble. Parmi ces quatre frères, deux parvinrent à fonder une famille. Une seule (15) eut des fils mais l'un fut tué à Maroua et l'autre, lépreux, émigra en plaine. Ces collatéraux n'ont donc plus de descendants et l'exploitation est répartie, à la nouvelle génération, entre les seuls héritiers de 11.

Une nouvelle fois, la succession s'opère de façon inégale. Chaque femme de 11 laisse deux héritiers. L'aîné de la première (111) succède dans l'habitation familiale et récupère le champ paternel. Théoriquement, il devrait aussi disposer de la parcelle de sa mère mais ses demi-frères manquent tellement de terre qu'il la leur cède. Il peut se le permettre car, en compensation, il a débroussé des parcelles en plaine pour ses femmes. De plus, son frère (112) est parti tout jeune à Maroua où il s'est islamisé ; il ne reviendra plus en montagne. Les demi-frères de 111 (113, 114, 115, 116) se partagent les champs de leurs oncles paternels et de la mère de 111. Ils entrent dans les habitations existantes ou en construisent (114). Comme les frères puînés de la génération précédente, ils souffriraient d'un manque de terre s'ils n'avaient pas ouvert de nouvelles parcelles en bas. Les femmes de 115 et 116 cultivent maintenant leur mil personnel là-bas. Tous les hommes, même les célibataires, y disposent d'une parcelle d'arachide. Quand deux parcelles de la même famille voisinent en piémont, mil et arachide alternent, cultivés une année par la femme, l'année suivante par le mari.

L'adjonction de parcelles en piémont aux exploitations montagnardes s'est produite ici au cours de la dernière génération. Elle a répondu à l'ajout imposé d'une nouvelle production agricole<sup>60</sup>. Mais elle a permis aussi d'alléger la tension sur la terre en montagne, tension

(60) L'arachide n'était pas ignorée mais peu cultivée par les montagnards, ou plutôt leurs épouses, avant le développement de cette culture sous la pression de l'administration française.



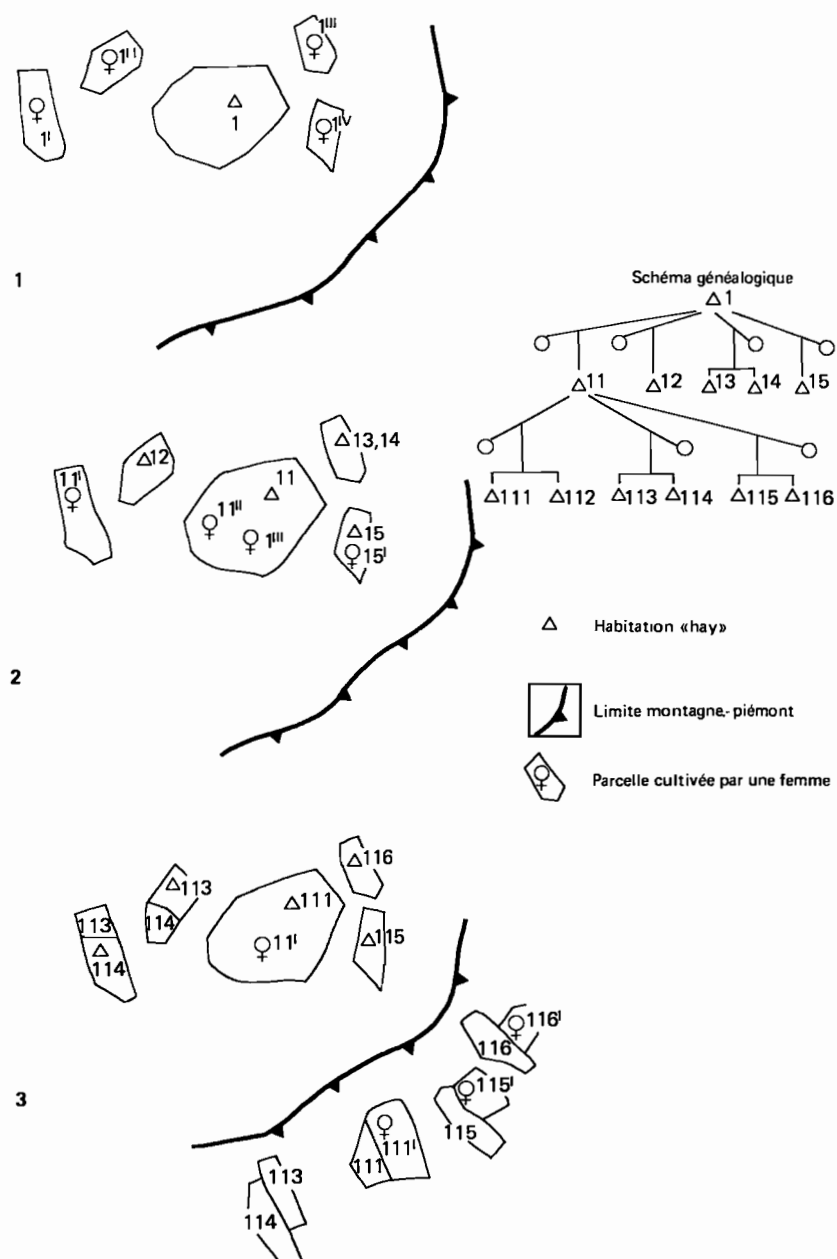


Fig. 5. — Schéma de l'extension d'exploitations agricoles de la montagne au piémont.

provoquée ou accentuée par un mode d'héritage inégalitaire. A chaque génération, l'aîné parmi les descendants recueille la plus grande partie de l'exploitation paternelle. Les autres fils, frustrés, ont bien peu de chance de fonder une exploitation viable. Satisfaisant à peine à leurs besoins en bonne année agricole, ce sont eux les premières victimes des disettes. Ils quémangent alors de l'aide à l'aîné ou, à défaut, aux responsables des greniers de prêt. Contrairement à d'autres ethnies des monts Mandara, l'accaparement de la plus grande partie du champ familial, le plus vaste et le plus fertile, par l'aîné des héritiers est de règle dans ces massifs. Ce mode d'accès à la terre secrète une société rurale plus inégalitaire qu'elle ne le paraît.

Dans l'exemple précédent, à la seconde génération, aucune des épouses de puînés ne disposait d'une parcelle à son compte, alors que c'est un usage dans ces massifs. La pression sur la terre devait être alors très forte. L'extension des exploitations en piémont lors de la génération suivante l'a détendue. Elle a permis au système de fonctionner à nouveau normalement.

\*

Au cours des années cinquante, le débordement des terroirs de montagne vers le piémont est presque général autour de Douroum et de Wazan. Il se produit à la fois vers le Diamaré à l'est et vers la vallée intra-montagnarde de la Tsanaga à l'ouest. D'un côté comme de l'autre, une véritable compétition oppose les montagnards dans la conquête du piémont. Dans le canton Douroum, de nombreuses familles manquent gravement de terre en montagne : elles débroussent activement vers la Tsanaga, coupant le débouché des Wazan vers la vallée. A l'est des massifs, les Douroum menacent d'occuper, de la même façon, la plus grande partie du piémont. Les Wazan réagissent et accélèrent l'ouverture de nouveaux champs en fondant un village, Méweï, au-devant de leurs montagnes (fig. 6).

L'extension vers le piémont est aisée pour les terroirs montagnards qui le dominent directement. Les habitants des quartiers intérieurs éprouvent plus de difficultés pour accéder à une portion de nouvelles terres. Enfin, à plus de 2 kilomètres du contact plaine-montagne, les montagnards n'essaient plus de cultiver en plaine. Au centre du canton Douroum, plusieurs quartiers sont ainsi complètement enclavés au sein des montagnes. Ils ne peuvent qu'étendre leurs parcelles d'arachides dans les petits vallons intra-montagnards.

Le phénomène d'enclavement serait encore plus accentué si les Douroum ne disposaient pas de la vallée de Minglia qui débouche vers la Tsanaga au centre des montagnes. Si l'arachide est la culture dominante au pied de Mangreda, le mil rouge de plaine prend la première place en aval. Certains montagnards de Mangreda retirent déjà de Minglia l'essentiel de leur production en mil. A mesure qu'ils déboisent la vallée, ils mettent en valeur des sols alluviaux plus limoneux, ayant plus de « corps ». Ces sols conviennent bien aux mils de plaine<sup>61</sup>. La fertilité des terres rend compte de l'allongement des terroirs montagnards vers cette vallée.

Par contre, la retombée des massifs vers les plaines du Diamaré est ourlée d'une frange de glakis aux sols sableux, perméables et légers. Ce sont des sols meubles convenant bien à l'arachide et, le cas échéant, aux mils de montagne. Les terroirs montagnards débordent donc sur des sols dont les aptitudes s'accordent avec la culture qu'encourage alors l'administration. Cette convergence explique que la pression administrative en faveur de l'arachide ne rencontre pas d'opposition de la part des montagnards, du moins de ceux des massifs de bordure. La situation est différente pour ceux qui sont insérés au milieu des montagnes, sans beaucoup de terres disponibles pour une nouvelle culture.

---

(61) La carte pédologique de Maroua au 1/100.000<sup>e</sup> par SEGALIN (P.) (1962) met bien en évidence le liseré d'alluvions dans cette partie intra-montagnarde de la vallée de la Tsanaga.

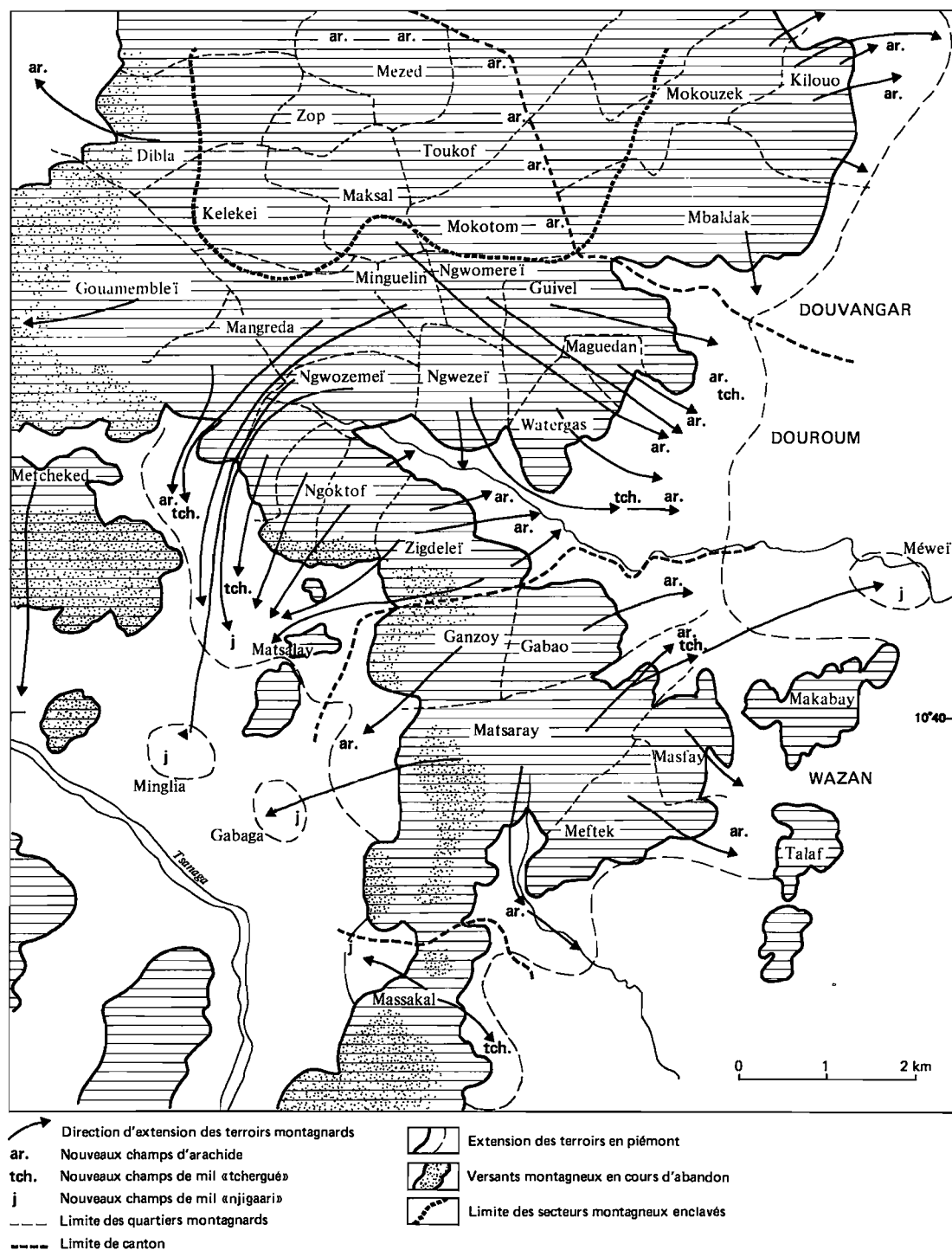


Fig. 6. — L'extension des terroirs montagnards au cours des années cinquante.

De fait, la promotion de la culture arachidière auprès des montagnards n'obtient qu'un succès partiel. Dans la subdivision de Mokolo, la production commercialisée est évaluée à 1.500 tonnes en 1946 alors que le potentiel atteindrait 3.000 tonnes (un quart d'hectare par famille avec un rendement minimum de 400 kg/ha). Les cultivateurs répugnent à semer de l'arachide en montagne à la place du sorgho<sup>62</sup>. La réponse implicite à ce blocage réside dans la mise en culture des plaines par les montagnards les plus proches et, pour les autres, dans leur descente en plaine.

**La plaine refuge** La perméabilité progressive de la limite plaine-montagne s'est manifestée d'une autre façon à partir des années trente. La plaine, autrefois espace inhospitalier aux montagnards, est devenue un lieu d'asile politique pour des personnes ou des groupes expulsés des massifs. Ces bannissements n'étaient pas rares. Aux querelles d'accès à la terre, fréquentes dans beaucoup de massifs, s'ajoutaient ici des conflits de succession aux chefferies.

Tant que la séparation entre plaine et montagne s'est maintenue étanche, les bannis étaient contraints de demander l'hospitalité à d'autres montagnards. Partir en plaine aurait signifié se livrer aux Peul comme esclaves. Mais la réinsertion n'était pas facile non plus chez d'autres montagnards. Les «étrangers» n'étaient admis qu'à contre-cœur, surtout quand la terre se faisait rare. Certains exilés migraient d'un refuge à l'autre, avant de trouver un endroit à leur convenance.

L'histoire des Mandouvar du massif Gouloua, de l'autre côté de la Tsanaga, illustre cette errance. Chassés du massif Goueleï près de Douvanger, à la suite d'un conflit pour la chefferie, ils obtinrent d'abord asile chez les Wazan. Puis ils traversèrent la Tsanaga et s'installèrent sur la petite montagne de Minglia. Mais, trop exposés aux Peul, ils se réfugièrent dans le massif Gouloua. D'un asile montagnard à l'autre, le groupe a dérivé de plus en plus loin de son massif d'origine.

Une fois relâchée la tension entre gens de plaine et de montagne, les exilés ont pu échapper au statut inférieur infligé par les montagnards qui consentaient à les admettre. Plutôt que de chercher refuge dans un autre massif, ils s'orientèrent vers la plaine. Au moins deux petites colonies de montagnards furent ainsi fondées au-devant de leur massif respectif, au cours des années trente et quarante. Chaque fois, il s'agit de proches parents des chefs en place. Ce sont des bannis ou des exilés volontaires à la suite de différends politiques.

Les Wazan de Houdouvou sont les descendants d'un chef destitué par l'administration militaire de Mokolo, en 1934<sup>63</sup>. Les militaires l'ont remplacé par un oncle réputé plus dynamique. Il semble que les intrigues du représentant du *laamiiDo* de Maroua aient réussi à faire écarter l'ancien chef, peut-être trop autonome. Ses proches parents n'ont pas accepté de reconnaître le nouveau chef imposé. Ils ont accompagné en exil le chef évincé et se sont installés sur une petite colline isolée en plaine, à 7 kilomètres en face de Wazan. Comme les descendants du chef désigné ont conservé depuis lors la chefferie, les contestataires ne sont jamais rentrés. Membres de la branche aînée, ils affirment leur légitimité politique par une «supériorité» dans le domaine religieux : ils sacrifient le bœuf du «*maray*» trois jours avant le chef de Wazan et célèbrent la fête «*mogurlom*» également en avance sur Wazan.

---

(62) «Il n'est pas possible d'orienter l'activité (des montagnards) vers une production normale (?) tant que le problème agraire n'aura pas été résolu d'une manière satisfaisante en rapport avec la pression démographique constante de ces populations prolifiques» (VAILLANT, A., 1947, p. 85).

(63) Les montagnards de l'actuel arrondissement de Méri étaient alors rattachés à Mokolo encore administré par des militaires.

Si cet exil fut relativement pacifique, il n'en fut pas de même à Douvanger. Ici, le point de départ fut l'assassinat du chef, au début du siècle, par la famille de son demi-frère. Mais les usurpateurs étaient peu assurés de leur pouvoir. Ils le savaient contesté, surtout par leurs proches. Afin de réduire cette opposition, Mangala entreprit d'exterminer les prétendants supposés, en faisant enterrer vivant ses oncles et ses cousins. Il fit régner la terreur à Douvanger. Des parents lui échappèrent et allèrent se réfugier à Wazan, d'autres demandèrent asile au *laamiiDo* de Maroua. Celui-ci offrit de les installer près des Guiziga, à 10-15 kilomètres de Douvanger. Ils refusèrent d'abord, craignant d'être encore trop proches de leur massif. Le *laamiiDo* les assurant de sa protection, certains finirent par consentir. Les autres s'éloignèrent jusqu'à la colline de Makabay, près de Maroua. Au moment de la déposition de Mangala, dans les années cinquante, et de son exil en résidence surveillée, certains réfugiés rentrèrent à Douvanger. Mais des familles restèrent dans leurs nouveaux villages de plaine.

D'autres montagnards n'ont pas gagné la plaine en groupe mais isolément. Ils ont fui leur massif pour diverses raisons : un conflit avec des beaux-parents, l'enlèvement d'une femme ou, pire, un adultère... Les montagnards les plus anciennement installés en plaine pour ces motifs ont émigré à Tapadam (à 15 kilomètres de Wazan), à Zandaï (à 8 kilomètres de Douroum). A partir de ces années, la plaine devient l'exutoire habituel de ceux qui se mettent en marge de la société montagnarde. Les coupables des délits les plus graves, comme l'adultère, étaient autrefois exécutés ou vendus comme esclaves ; dès lors, ils furent bannis vers la plaine.

### ***Du côté des Peul***

Comme les montagnards subirent le plus souvent en victimes la mise en état de siège des montagnes à partir des plaines, on pourrait supposer que les Peul, au contraire, en tiraient profit. En fait, la réalité était moins simple.

La société peul était devenue complexe après la conquête au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Dès la conquête, les intérêts des grandes familles guerrières ne correspondaient pas à ceux des éleveurs de brousse. En perdant accès à des pâturages d'altitude dans les monts Mandara, ces derniers firent aussi les frais « d'un siècle d'insécurité et de peur »<sup>64</sup>. Alors que des Peul continuaient à chasser l'esclave au pied des montagnes, d'autres maintenaient de bons rapports avec les mêmes montagnards. Avec le temps, certains leur étaient même devenus apparentés.

***Le lawanat de Mbozo-Débi*** D'après les traditions orales des Peul de Maroua, les Férôbé s'éparpillèrent dès leur arrivée dans le Diamaré, chaque « lignage » étant à l'origine de plusieurs villages<sup>65</sup>.

Ainsi, les Tara et les Peul dits de Sawa auraient conduit directement leurs troupeaux vers les pâturages de Mbozo et de Débi. La plupart des lieux de pacage identifiés par les traditions recueillies se trouvent à l'écart des montagnes. Par contre, Mbozo et Débi en sont très proches. Leur situation en pleine zone de belligérance semble contredire une fondation dès le XIX<sup>e</sup> siècle.

Des environs de Maroua jusqu'aux monts Mandara s'étendaient alors des savanes presque vides. Les pâturages n'y sont pas d'excellente qualité car ils recouvrent des sols argileux

(64) L'expression est de LESTRINGANT (J.), 1964, p. 139.

(65) MOHAMMADOU (E.), 1976, p. 61. L'auteur prend l'exemple de l'arrivée au Diamaré d'une famille Tara, fondatrice de la lignée des *lawan* de Mbozo-Débi (p. 59).

compacts de type « *harde* ». Les herbes s'assèchent très rapidement dès la fin des pluies. Mais les cultivateurs ne peuvent mettre en culture ces terrains durs et infertiles. D'immenses pâturages sont disponibles. Malgré cela, les éleveurs s'y aventuraient assez peu au XIX<sup>e</sup> siècle. Bien que refoulés au nord, les Mandara n'étaient pas éloignés. Ils lançaient des chevauchées jusqu'au mayo Kaliao, capturant les troupeaux qu'ils rencontraient en brousse.

Au sud, les Yillaga de Gazawa formaient un lamidat indépendant de Maroua. Le mayo Kaliao marquait une limite théorique entre les deux lamidats mais les Peul de Gazawa s'en souciaient peu. Ils razziaient les montagnards de Wazan, Douroum et même Douvanger qu'ils considéraient comme leur « chasse gardée ». Ils ne tenaient pas du tout à voir des éleveurs s'installer aux abords des montagnes. Ces Peul de brousse auraient vite lié partie avec leurs voisins montagnards. Ils n'auraient pas manqué de leur signaler l'arrivée des cavaliers.

Ainsi les Peul de Gazawa expulsèrent-ils les premiers fondateurs de Mbozo. « *Be Don samna baamle koseeje Duvangar bee Durum* »<sup>66</sup> : ils ont l'habitude de razzier les villages des montagnes de Douvanger et de Douroum. Les premiers Peul de Mbozo, des Sawa, durent s'écarter des montagnes, faire le vide et rejoindre les Guiziga de Kaliao.

Des Tara quittèrent Bogo au centre du Diamaré et, d'une génération à l'autre, ils se rapprochèrent aussi des pâturages du Kaliao. Mais les troupeaux ne quittaient pas les abords du village. Les voleurs de bétail rôdaient en toute impunité dans les pâturages éloignés. Les éleveurs redoutaient surtout les abords des montagnes. Toujours sur le qui-vive, les bergers ne pouvaient conduire leurs troupeaux aux meilleurs endroits.

Les pâturages ne devinrent plus sûrs qu'à la période coloniale. Les Allemands redécoupèrent le Diamaré, abaissant Gazawa au rang de simple lawanat dans la dépendance de Maroua. Le *laamiiDo* de Maroua interdit à Gazawa de razzier ses montagnards. Les éleveurs tirèrent profit de rapports plus pacifiques avec eux. Ils amenèrent leurs troupeaux dans l'ancienne zone d'insécurité qui ceinturait les montagnes et s'y installèrent.

Une série de petits villages peul s'échelonna autour des massifs, notamment ceux de Wazan et de Massakal. Les Peul s'introduisirent même dans la vallée intra-montagnarde de la Tsanaga, à Masfay et à Minglia. Ils trouvaient là de bons pâturages. A l'est de Wazan, les pâturages sont moins riches mais de grande étendue. En début de saison sèche, les troupeaux peuvent parcourir les chaumes des piémonts nouvellement mis en culture.

Les Tara cantonnés au sud du Kaliao vinrent s'établir à Débi tandis que les Sawa purent réoccuper leur ancien village, Mbozo. Le *laamiiDo* de Maroua contrôlait le comportement de ses chefs de village. Les deux premiers chefs de Mbozo furent destitués tour à tour et le commandement remis au chef de Débi. Un nouveau lawanat, sorte de principauté peul, fut constitué vers 1928-30. La création du lawanat dut beaucoup à la personnalité de celui qui en reçut la charge : Bouba Djoda<sup>67</sup>. Ce Peul Tara était, en effet, le descendant de la fille d'un chef de Douvanger. Il avait le privilège de participer aux deux cultures, peul et montagnarde<sup>68</sup>. La double filiation facilita l'installation de sa famille au pied des montagnes.

Le lawanat de Mbozo-Débi engloba les massifs Douroum, Wazan et Massakal. Douvanger prétendait en être autonome. C'était alors l'un des lawanats les plus peuplés de Maroua. Les montagnards versaient des taxes au *lawan* sous forme de paniers de mil prélevés sur les récoltes. Ils accomplissaient diverses corvées, par exemple pour réparer l'habitation du *lawan*. Le petit village peul prit de l'importance ; des Peul, des Mandara et des montagnards vinrent s'y installer.

(66) « *waamgo/baamle* » désigne précisément les « villages » des montagnards. Le terme semble spécifique du foulfouldé du nord du Cameroun (LABOURET, H., 1955, La langue des Peul ou Foulbé, p. 159).

(67) Ce fut donc un lawanat « administratif », pour reprendre la distinction de MOHAMMADOU (E.) (1976, p. 353) entre les « *lawan'en asli'en* » et les « *lawan'en baariki* » : chefs d'origine ou légitimes des principautés et chefs simplement nommés par l'administration. Cependant Bouba Djoda s'écarterait de ce schéma car il avait des attaches avec sa principauté et il ne l'administrerait pas à distance, à partir de la cour du *laamiiDo* de Maroua.

(68) VINCENT (J.-F.) (1981, p. 283, note 136) remarque avec étonnement combien il est au courant des traditions historiques des montagnards.

Si l'on s'en tient à la personnalité de Bouba Djoda, il est probable que la sujétion des montagnards était assez symbolique. Elle ne correspondait pas à l'antagonisme décrit par plusieurs administrateurs français des années 40 et 50, foncièrement anti-peul : les Peul sont « toujours prêts à 'tondre' les montagnards »<sup>69</sup>, ils s'opposent à eux dans « une lutte sournoise »<sup>70</sup>, les « assiègent pacifiquement »<sup>70</sup>. Donc, « il faut réviser absolument toutes les conditions injustes qui font peser sur cette population un esclavage pacifique mais persistant »<sup>71</sup>.

Il semble bien que cette prise de position était déjà anachronique à Mbozo. Les rapports entre Peul et montagnards avaient bien évolué depuis le siècle précédent. Certes, le *lawan* agissait comme intermédiaire entre l'administration et les montagnards mais ce n'était pas nécessairement au détriment de ceux-ci. Le témoignage plus neutre de B. LEMBEZAT, pris sur le vif lors d'une tournée de conciliation entre quartiers Méri, met en valeur le rôle d'apaisement joué par le *lawan* de Mbozo-Débi, émissaire entre parties adverses et conseiller en faveur de solutions pacifiques. En l'occurrence, l'administrateur accorde beaucoup plus de confiance au *lawan* peul qu'au chef de Douvangan pour régler une querelle entre montagnards !

Malgré ses qualités personnelles et ses liens familiaux avec les montagnards, le *lawan* de Mbozo-Débi fit les frais d'une nouvelle orientation administrative, visant à libérer les montagnards de toute sujétion à l'égard des Peul. D'abord, la levée de taxes auprès de la population fut interdite aux chefs qui reçurent des émoluments. Puis le *lawan* fut démembré en plusieurs cantons, les montagnards étant séparés des Peul. Ne subsistèrent dans la dépendance de Mbozo-Débi que les petits villages peul situés au-devant des massifs.

L'intervention des administrateurs ne s'arrêta pas à ce redécoupage territorial. Ils s'efforcèrent aussi de favoriser la descente des montagnards en plaine, en faisant pression sur les Peul pour qu'ils s'en éloignent. Ainsi, ceux de Minglia furent priés de quitter la vallée de la Tsanaga. Au début des années 40, de nouvelles terres furent accordées aux Wazan dans la plaine à l'est des montagnes. Leur canton atteint alors le mayo Kaliao, en englobant au moins deux villages peul : Zoulmatay et Matakaway. Mais « les quelques villages fulbe qui sont venus s'installer là disposent de toute l'immense plaine qui va jusqu'à la chaîne de montagnes de Kossewa. Leur présence à proximité des villages mofu ne s'explique que par le maintien de méthodes esclavagistes... Les bœufs des Fulbe pâturent jusqu'au pied des montagnes comme si cette persistance des pacages au milieu même des cultures de plaine était un droit naturel et l'affirmation pacifique d'une occupation permanente des terres »<sup>72</sup>.

En fait, les Wazan ne cultivaient pas déjà si loin de leurs montagnes. Les décisions de l'administration s'inscrivaient dans une politique de redécoupage de l'espace en conformité avec les besoins futurs des montagnards dans les plaines. Cependant, elle ne fut pas appliquée sur le terrain. Les Wazan ne prirent possession que des terrains au pied de leurs montagnes. Les terres plus lointaines restèrent à la disposition des troupeaux. Les villages peul continuèrent à dépendre de Mbozo qui conservait les pâturages situés au-devant des montagnes.

### ***Des intermédiaires dans les échanges***

Les Peul et les ethnies qui leur sont proches dans les localités de plaine, comme les Mandara et Bornouan, tirèrent profit de la détente à la limite plaine-montagne en multipliant les trocs avec les montagnards. De façon curieuse, ces échanges n'ont pas donné lieu à la création de grands

(69) VAILLANT (A.), 1947, p. 92.

(70) IDEM, p. 97.

(71) IDEM, p. 98.

(72) VAILLANT (A.), 1947, p. 63. Les affirmations de cet ingénieur agricole simplifient peut-être les analyses politiques des administrateurs mais ce n'est pas certain. Le réaménagement des limites de cantons fut décidé par le gouverneur COURNARIE dont les Peul de Mbozo se souviennent encore.

marchés au pied de la montagne, comme au nord des monts Mandara<sup>73</sup>. Ici, les acheteurs ou les intermédiaires s'approvisionnaient en montagne pour revendre au grand marché de Maroua, lieu de centralisation et de répartition des produits.

A partir de Douvanger, les montagnards troquaient des houes contre les bœufs des Peul. Au début du siècle, le travail du fer était d'un grand rapport pour les Douvanger qui échangeaient 4 houes contre un bouvillon ! Les bœufs étaient destinés à la fête du « *maray* » et, parfois, à celle de « *mogurlom* ». Lors de chaque sacrifice, les Douvanger étaient réputés pour égorger 2 à 3 bœufs alors que les autres montagnards ne disposaient habituellement que d'une tête.

Des échanges empruntaient des circuits plus complexes, tout en restant dans le cadre de trocs. Les montagnards cultivaient du coton bien avant l'introduction de la culture annuelle<sup>74</sup>. Les fils de coton étaient confiés à des Guiziga de Djebbi et de Godola qui les tissaient en gabaques, longues bandes de tissu cousues entre elles pour la confection des boubous<sup>75</sup>. Les Douvanger remettaient des houes aux tisserands guiziga en paiement de leur travail. Les Peul, dont les besoins en gabaques étaient très importants, fournissaient en échange des bœufs aux montagnards.

Les Peul de Mbozo et de Débi étaient surtout engagés dans le commerce du tabac dont les Douroum et les Wazan, comme la plupart des montagnards, étaient producteurs<sup>76</sup>. Ils achetaient les paquets de tabac chez leurs voisins et les acheminaient, à dos d'ânes, vers les marchés de Maroua ou même de Bogo. Les feuilles, une fois séchées et enroulées, prenaient peu de volume. Le tabac était un produit cher. Il permit à beaucoup de montagnards de faire face aux disettes en achetant du mil. C'était la « richesse des montagnards ».

Avec le développement de la culture arachidière, le commerce des produits agricoles prit une nouvelle ampleur. Là encore, les Peul ou, du moins, les Musulmans voisins des montagnards, jouèrent un rôle d'intermédiaires entre les producteurs et les commerçants de Maroua. Bien qu'écoulée lors de marchés spéciaux organisés et contrôlés par l'administration, l'arachide était vendue librement. De grands commerçants de Maroua l'achetaient par le biais d'intermédiaires ou de représentants dépêchés sur les marchés.

Devenus vendeurs d'arachide, les montagnards purent se procurer du numéraire et dépasser le simple échange par troc. Mais l'extension des surfaces en arachide se fit parfois aux dépens du mil. Des montagnards, par exemple à Douroum, procédaient à des achats de mil avec une partie des revenus procurés par l'arachide.

Des femmes montagnardes se mirent aussi à acheter du mil pour brasser de la bière et tenir « cabaret » de temps à autre. Cette boisson, dont la consommation n'est pas rituelle, peut être brassée avec des mils de plaine, notamment le mil rouge. Quand les montagnards commencèrent à disposer d'un peu de numéraire, ils devinrent consommateurs de bière en dehors des sacrifices. Un petit commerce des mils de plaine se mit en place, aux mains d'islamisés pourvoyeurs des brasseuses de bière.

\*

Des échanges par troc aux achats et aux ventes, les habitants de Mbozo étaient bien placés comme intermédiaires ou revendeurs entre les montagnards et les grands marchés du Diamaré. Ces petites activités commerciales étaient moins le fait des Peul eux-mêmes que de Mandara et de Bornouan installés près d'eux.

(73) HALLAIRE (A.), 1972, p. 260.

(74) Les pieds de coton étaient recépés chaque année. L'année suivante, les repousses sur vieux pieds donnaient une meilleure récolte qu'en première année (VAILLANT, A., 1947, p. 88).

(75) Quelques montagnards s'adonnaient également au tissage, mais ils en avaient probablement emprunté la technique aux Guiziga.

(76) En 1946, VAILLANT (A.) (1947, p. 85) insiste sur l'importance du tabac chez les Wazan : « chaque famille a son petit champ de tabac et le produit fait l'objet d'un commerce important sur tous les marchés ».



**De l'esclavage à l'adoption** En relevant les listes généalogiques des Wazan, on s'aperçoit que les pères de la génération actuelle sont parfois désignés par deux noms. L'un est un patronyme affublé par les Peul puis adopté par les montagnards.

Voici, par exemple, deux fils de Tsila, le chef de Wazan au début du siècle. L'un d'eux, Zelama pour les montagnards, est mieux connu sous le pseudonyme « Tringali » attribué par les Peul de Mbozo. L'autre, Alvadam, était connu par les Peul sous le nom de « Bakré ».

L'imposition d'un nouveau patronyme aux montagnards qu'ils connaissent bien est une vieille habitude des Peul, même si elle n'entérine pas une islamisation. On apprend ainsi que l'ancien chef de Wazan entretenait déjà des relations d'amitié avec les Peul de Mbozo qui se plurent à renommer ses fils. Plus tard, l'une de ses filles fut mariée au *lawan* Bouba Djoda, une autre à un Choa de Mbozo. Alors que les Peul de Gazawa n'avaient pas renoncé à chasser l'esclave parmi les Wazan, ces mêmes Wazan, et leur chef en premier, étaient en bonnes relations avec les Peul de Mbozo. Ils nouèrent même des liens de parenté.

Les montagnards se rendaient volontiers en visite chez « leurs » Peul pour quémander des prêts. D'un autre côté, Peul et Musulmans de la plaine s'offraient à prendre en pension leurs enfants, notamment lors des périodes de disette. Ces enfants n'étaient pas vraiment vendus par les montagnards mais adoptés par les Peul<sup>77</sup>.

Les Peul du Diamaré se sont toujours montrés disposés à agrandir leur famille par l'accueil d'enfants montagnards. L'une des femmes prenait sous sa protection l'enfant et devenait sa mère adoptive : « *o warti daada maako* », elle est devenue sa mère.

Les filles étaient élevées à la manière musulmane et fournissaient plus tard des épouses potentielles. A Mbozo, des femmes de 50 à 70 ans savent toujours de quel massif elles sont originaires. Mais elles ont grandi en plaine, sont islamisées depuis leur enfance et ne parlent presque plus leur langue maternelle. Quelques-unes, devenues épouses d'éleveurs, vendent maintenant le lait comme de vraies femmes peul.

Les garçons participaient aux travaux agricoles ou gardaient le troupeau de leur famille adoptive. Une fois mariés, ils s'installaient à proximité et se mettaient à cultiver. A Mbozo, 8 anciens montagnards, âgés de 40 à 65 ans, ont ainsi grandi dans le village. Ils s'adonnent maintenant à quelques cultures sauf un qui a réussi à se constituer un troupeau. Il emploie même, à son tour, un jeune berger montagnard !

L'origine de ces garçons adoptés est variée : 1 Wazan, 2 Douroum, 2 Douvanger, 1 Guemjek, 2 Matakam. Leurs épouses sont rarement originaires du même massif, si bien que les descendants de ces ménages perdent toute attache montagnarde précise.

Quand les rapports entre plaine et montagne se sont détendus, les villages peul au voisinage des montagnards ont accueilli une partie de leur « surplus » démographique. L'adoption, l'insertion puis l'assimilation, notamment d'éléments féminins, par les familles peul marquèrent des apports continus d'une population à l'autre. La chasse à l'esclave au XIX<sup>e</sup> siècle aboutissait également à une ponction de montagnards mais ils étaient « déportés » assez loin en plaine pour qu'ils ne soient pas tentés de s'évader. Par contre, le placement d'enfants profita surtout aux voisins des montagnards. Les familles peul de ces villages sont presque toutes composées à la fois d'éléments peul authentiques et de descendants d'adoptions.

---

(77) L'adoption d'enfants est une pratique courante dans certaines sociétés musulmanes. BABA de Karo (1969) raconte comment, ne pouvant pas mettre au monde, elle adopta plusieurs enfants, le premier étant un ancien esclave acheté par son mari puis affranchi : « Mallem m'a donné Usman pour fils, tout comme si je l'avais mis au monde » (p. 130). Baba oppose justement la grande ouverture familiale pratiquée par son groupe (proche des Haoussa) à la rudesse des Peul qui, eux, ne donnent pas leurs enfants en adoption : « Les Foulbé n'ont pas d'humanité... Il est vrai que beaucoup de Foulbé sédentaires adoptent des enfants, mais ça, c'est parce qu'ils ont épousé des femmes Habe ; il y a longtemps qu'ils se marient avec nous et ça les rend un peu meilleurs, ça améliore leur nature » (p. 137).

**Plaine et montagne dans le système d'élevage**

L'ouverture de la limite entre plaines et montagnes permit aux Peul de Mbozo de pratiquer un système d'élevage associant les deux milieux. Au cours des années 40 et 50, les troupeaux partaient régulièrement en transhumance de saison sèche vers le plateau au centre des monts Mandara. Situé à 900-1.000 mètres, il offre des pâturages moins asséchés qu'en plaine et des points d'eau permanents. D'autre part, il n'était pas encore mis en culture par les montagnards entassés dans les massifs de bordure (fig. 7).

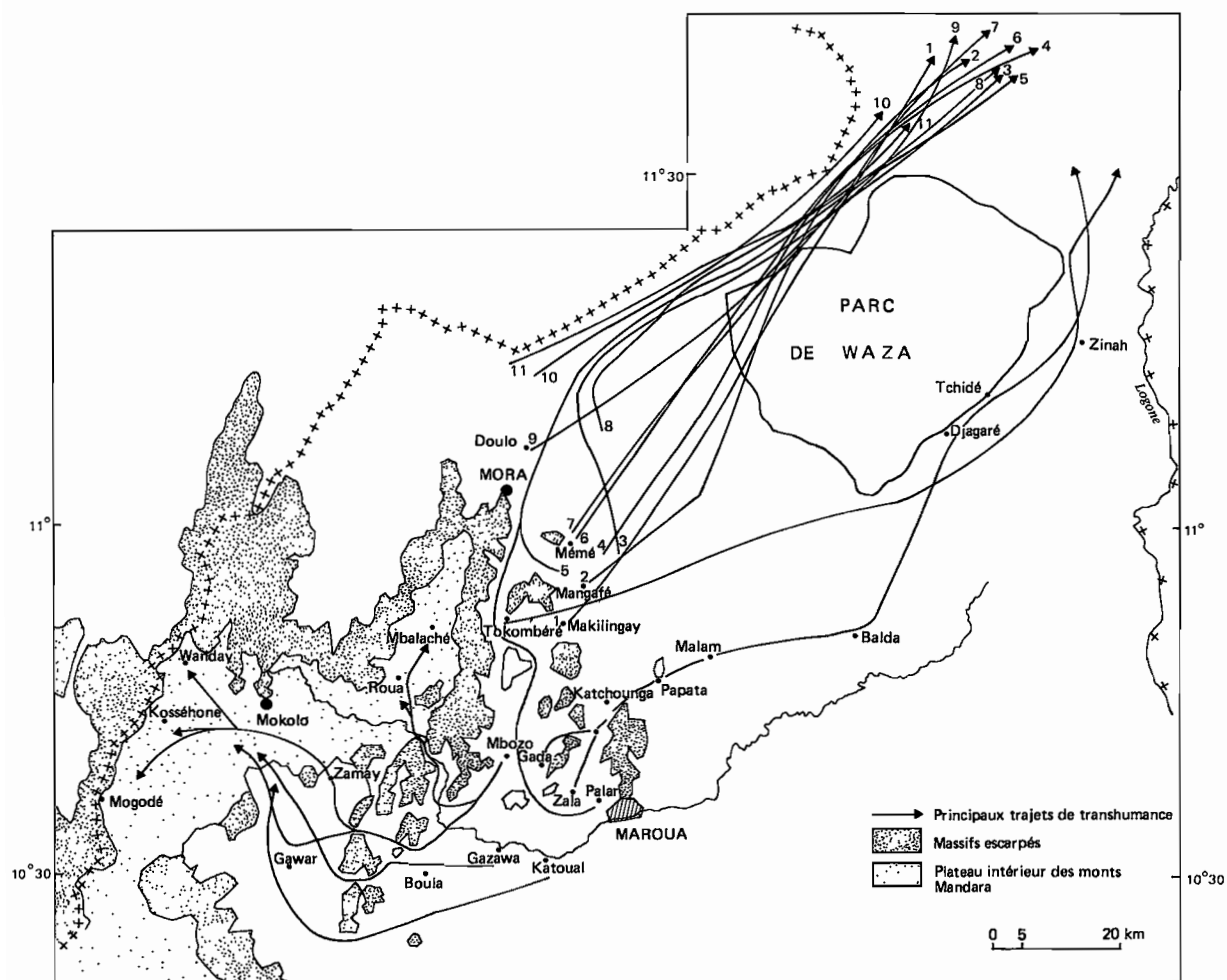


Fig. 7. — La transhumance de saison sèche des troupeaux à l'ouest du Diamaré pendant les années soixante.

Après le champoyage des chaumes de piémont, les troupeaux empruntaient deux trajets vers le plateau de Mokolo. Les uns remontaient la vallée de la Tsanaga par le chemin des anciens razzieurs, débouchaient sur le plateau au nord vers Roua puis Mbalaché entre les Zoulgo et les Minéo. Les plus nombreux empruntaient l'une des vallées séparant les massifs de Mokong et, par le nord de la plaine de Gawar, gravissaient le plateau dont l'abrupt est ici moins raide. Les troupeaux se dispersaient dans les savanes presque vides à l'ouest de Mokolo. Ce trajet de

transhumance était celui des Peul de Boula, Gazawa, Katoual... Presque tous les éleveurs à l'ouest du Diamaré mettaient ainsi à profit les pâturages d'altitude pendant la saison sèche<sup>78</sup>.

Les éleveurs proches des montagnes dans les plaines de Mora n'ont jamais pratiqué ce schéma pastoral. Comme ceux du centre du Diamaré, ils dirigent leurs troupeaux en saison sèche vers les « *yaere* » : les plaines inondables au-delà de la réserve de Waza. Même les Peul des petits villages proches de Mbozo envoient parfois leur cheptel en transhumance vers ces pâturages éloignés, en contournant la réserve par l'est.

Seuls les éleveurs à l'ouest du Diamaré ont adopté un système pastoral qui associe des pâturages de plaine à d'autres de montagne. Dans ce secteur, les monts Mandara sont plus pénétrables qu'au nord de la latitude de Mokolo. La barrière compacte des versants aménagés en escaliers de terrasses ne s'interpose plus partout entre les plaines et les savanes du plateau interne. L'accès au centre des monts Mandara dispensait les éleveurs d'éloigner leurs troupeaux vers les « *yaere* » où ils redoutaient les voleurs de bétail.

\*

Ainsi les Peul guerriers avaient verrouillé la limite entre plaines et montagnes. Et pourtant, son ouverture ne profita pas seulement aux montagnards mais aussi à des Peul : éleveurs de brousse, villageois commerçants ou simples agriculteurs.

## Montagnes et plaines lors des années soixante

Selon la même optique que le survol historique précédent, il ne s'agit pas d'étudier chaque espace en lui-même mais dans son articulation avec celui qui lui est symétrique. Une méthode classique d'analyse des contacts consiste à tracer une coupe qui leur est perpendiculaire.

### *De Wazan à Mbozo en 1963*

Le document de base du transect est une série de 21 photographies aériennes, à l'échelle du 1/5.000<sup>e</sup>, prises le 29 décembre 1963<sup>1</sup>. Elles couvrent une bande de terrain d'un kilomètre de large et de sept de long. Le transect joint les premières pentes de Wazan, à 600-700 mètres d'altitude, au village peul de Mbozo, à 490 mètres. Bien que les dénivellées soient faibles, elles sous-tendent une opposition très forte de paysages agraires.

(78) Encore en 1961-62, 60 laissez-passer sur 100 délivrés à des éleveurs à l'ouest et au sud-ouest de Maroua ont comme destination le sud du Margui-Wandala (FRECHOU, H., 1966, tabl. 1, p. 17).

(1) Ce document fait partie de la phototèque du L.A. 94 du CNRS. Certains de ces documents, réduits, sont reproduits dans les planches 2, 4 et 5.

Portion des monts Mandara isolée entre la vallée de la Tsanaga et la plaine du Diamaré, le massif Wazan n'est pas une montagne compacte. Des vallées souvent rectilignes le découpent en plusieurs compartiments. Vers l'est, un ensellement emprunté par la piste écarte du massif les collines de Makabay, elles-mêmes morcelées par de multiples fractures.

A l'est, la plaine n'est d'abord qu'un pédiment accidenté de blocs dressés ou d'affleurements en « dos de baleine », alignés selon la même direction que les cassures du massif. Le recouvrement alluvial ne devient continu qu'à partir de deux kilomètres du rebord montagneux. Mais il reste peu épais et parsemé d'émergences du socle en « fenêtres ».

Bien que le massif Wazan ne soit qu'une petite montagne — il culmine à un peu plus de 800 mètres seulement — et qu'il dresse au-dessus de la plaine une barrière moins massive qu'en d'autres endroits des monts Mandara, l'opposition entre plaine et montagne n'en est pas moins brutale. Il suffit de gravir d'une centaine de mètres la crête de Makabay pour disposer d'une vue plongeante sur la plaine. Aux replis de terrain, aux rochers qui resserrent le cadre de vie en montagne s'oppose l'immensité des horizons en plaine (planche photo. 1).

D'un côté les larges plans du paysage s'ordonnent selon l'horizontale, de l'autre la pente s'impose partout. Dans l'aménagement des champs, le plan des habitations, le tracé des sentiers, il a fallu composer avec elle. Au-delà de ces agencements visibles d'éléments agraires, le « paysage social » lui-même s'est moulé selon la pente et la position en altitude.

### **Contrastes agraires** (carte 1 hors-texte)

Comme toute la partie nord très peuplée des monts Mandara, les pentes de Wazan sont entièrement zébrées de terrasses soutenues de murets de pierres sèches, sans liant de jointoyage. Seules quelques pentes sub-verticales ne sont pas aménagées. Mais les terre-pleins n'atteignent au plus que 2 à 3 mètres de large et les soutènements 1 mètre de hauteur en moyenne. On ne retrouve donc pas ici l'équivalent des grands murs en contrefort édifiés par les Podokwo.

Dans les collines de Makabay, l'aménagement des pentes est moins systématique. Il est entravé par des affleurements de plaques rocheuses bombées et lisses. Des murettes édifiées au pourtour de ces dalles tentent pourtant d'y consolider des sols plaqués directement sur la roche.

Au pied de la montagne, les pentes sont encore fractionnées d'alignements de cailloux. Les terre-pleins s'élargissent et ne sont plus parallèles. Ces aménagements ne dépassent pas quelques centaines de mètres au-delà du front montagneux. L'inclinaison du terrain se réduit, les matériaux de soutènement manquent et, surtout, l'insécurité d'autrefois ne permettait pas aux montagnards d'y travailler en permanence. Alors que les terrassettes couvrent encore les abords de la montagne, les pentes du piémont qui font suite à la dernière colline de Makabay sont libres, malgré les nombreux affleurements rocheux qui les encombrant.

\*

Le passage de la montagne à la plaine souligne la fin des aménagements agraires systématiques. En plaine, quelques travaux améliorent les sols et commandent l'écoulement des eaux seulement en bordure des champs de mil de saison sèche. Là, des diguettes de terre, « *dignoowol/dignooji* », sont édifiées sur des terrains presque plats, en travers de l'écoulement des nappes.

C'est une technique de récupération de sols argileux par la rétention de l'eau, contrainte de s'infiltrer sur place et d'imprégner les horizons inférieurs. La terre est amoncelée en saison des pluies en diguettes de 20 à 30 centimètres de hauteur. Elles dessinent un canevas de lignes plus ou moins parallèles, avec parfois des fermetures en casiers.

Elles permettent de lutter contre le lessivage latéral de ces sols et contre l'imperméabilité de



1. Haut de Matsaray, en limite avec Gabao : monoculture du sorgho qui estompe les terrasses, versants parsemés de rochers et piquetés d'un parc arboré.



2. Premières pentes de Matsaray au-dessus du piémont : nombreux *Acacia albida*, « hay » de piémont, bosquet de neems autour de l'école catholique et, à gauche, champs de coton regroupés.

l'horizon sous-jacent. En s'infiltrant lentement, les eaux évacuent les excès de sels des horizons supérieurs. Cette technique enraie l'évolution des sols « gris » vers les sols halomorphes (« *harde* ») incultes et l'oriente vers les argiles foncées tropicales (« *karal* ») utilisables pour la culture de mil repiqué.

Des aménagements de ce type s'observent à la périphérie du karal de Mbozo. Mais ils ne sont pas généralisés et ils n'aboutissent pas à un réaménagement d'ensemble des plaines argileuses.

\*

Au pied de la montagne, l'extension des terrassettes dépend largement d'un autre dispositif, non agraire mais autrefois indispensable à l'extension des terroirs dans cette direction : les murs de défense, « *dled* ». Constitués de gros blocs assemblés les uns sur les autres, leur tracé est irrégulier. A partir des dernières pentes de la montagne, ils prennent appui sur une série d'amas rocheux isolés. Leur tracé est parfois ponctué d'arbres qui participaient aussi au système défensif.

Les *dled* repérés dans le transect s'étirent sur une longueur totale de 2,5 kilomètres<sup>2</sup>. D'après leur agencement spatial, ils se répartissent en deux catégories : les *dled* de barrage de fond de vallée et ceux de protection de piémont.

Presque toutes les petites vallées qui donnent accès au massif principal sont fermées ; de même celles qui permettent de contourner des collines situées en avant du front montagneux. Ces *dled* sont courts ; ils remontent seulement de chaque côté du vallon ainsi verrouillé. Un seul barre une arête de versant dont l'accès par une dalle rocheuse se révèle facile à partir de la plaine.

Les *dled* de piémont partent d'un bas de versant montagneux et coupent un morceau de plaine en rejoignant un amas de rochers. Ils s'y arrêtent ou reviennent au pied de la montagne en encerclant une portion de piémont. Parfois un second *dled* prend appui à angle droit sur le premier pour englober un autre terrain. D'après cette disposition, les montagnards ont construit les *dled* au coup par coup, à mesure que le besoin de nouvelles terres se faisait sentir.

Par endroits, le piémont est alors enserré dans la maille de plusieurs *dled* qui forment un système défensif, « *dled-ay* ». C'est le cas au-devant des collines de Makabay. Quelques Guiziga, réfugiés de Maroua, en auraient été les bâtisseurs. Les *dled* de piémont étaient les plus exposés aux attaques, les barrages de fond de vallée n'étant souvent que des défenses de seconde ligne.

Les *dled* de piémont matérialisaient autrefois les limites des terroirs montagnards. Les aménagements en terrassettes se circonscrivent aux portions protégées, de même que le parc arboré.

\*

Le semis des arbres sélectionnés par les Wazan est assez lâche. Contrairement à d'autres massifs de bordure, la densité du parc arboré augmente peu au pied de la montagne. Est-ce dû au pédiment rocheux et à la faible profondeur des sols, à l'absence de nappe phréatique ou à « l'humanisation » inachevée de cette partie du terroir, exposée à la menace continue des Peul ?

Le parc arboré en montagne comprend une majorité d'*Acacia albida* qui sont curieusement peu nombreux en piémont. A. VAILLANT remarquait avec perspicacité que cet arbre ne se trouve

---

(2) En 1946, VAILLANT (A.) estime leur longueur à plusieurs kilomètres et leur hauteur à celle d'un homme (1947, p. 45). Depuis lors, une partie des blocs a été réemployée, réduisant la taille des murs.

en montagne que dans les endroits cultivés et habités. Il parle déjà d'une « association entre *Acacia albida* et les céréales »<sup>3</sup>. Les montagnards lui ont signalé l'action favorable de cette essence sur la fertilité des sols<sup>4</sup>.

Les caïlcédrats, *Khaya senegalensis*, prennent une grande taille dans les creux de vallons montagnards. Leur feuillage touffu s'arrondit en dômes verts. Les Wazan écrasent les fruits du caïlcédrat et en tirent une huile amère (« *daleejam* » en foulfouldé) utilisée comme purgatif et pour tanner les lanières de cuir dont les femmes s'entourent la taille. Autrefois, ils s'enduisaient également le corps de cette huile. Les caïlcédrats au pied de la montagne appartenaient en majorité au chef. Seuls les hommes pouvaient hériter de ces arbres<sup>5</sup>. D'après VAILLANT, les Wazan ne conservent que quelques beaux sujets en montagne car ils gênent les cultures par leur végétation abondante en saison des pluies<sup>6</sup>.

Le tamarinier, *Tamarindus indica*, est plus abondant qu'*Acacia albida* au pied de la montagne. En montagne, il est préservé près des lieux sacrés et des habitations. Les jeunes feuilles, en début de saison des pluies, sont consommées en sauce.

De nombreux ficus, *Ficus gnaphalocarpa*, poussent en montagne entre les rochers et offrent un ombrage frais aux sites de repos en saison sèche. Les rejets de jujubiers, *Zizyphus jujuba*, parsèment les champs de mil. Ils permettent de confectionner des perches pour les toitures. Les enfants en apprécient les petites cerises sucrées.

Dans le quartier Matsaray de Wazan, la végétation arborée porte une marque anthropique. Seuls quelques abrupts échappent à ce contrôle. De plus, des endroits sacrés sont maintenus en végétation naturelle. Ainsi, « *Ikolay* », le lieu qui fait la pluie, avec ses épineux arbustifs enclos et protégés ; les cultures y sont interdites, même les feux courants ne doivent pas y mordre. De même, il est interdit de déboiser « *Dalamagia* », le lieu de repos du chef.

Les collines de Makabay sont déjà plus dégarnies d'arbres sélectionnés. Quant au piémont vers Mbozo, les ligneux n'y portent plus de marque anthropique. De grands ficus et des *Daniellia oliveri* s'accrochent aux affleurements rocheux et dominent un couvert arbustif clairsemé.

Dès lors, quelle n'est pas la surprise de découvrir à Mbozo un magnifique parc d'*Acacia albida* ! Un semis régulier comprenant quelques sujets de grande taille couvre le centre du terroir. Faut-il simplement mettre ce parc arboré au crédit d'une nappe phréatique ou bien les Peul ont-ils réutilisé un ancien site d'agriculteurs-éleveurs ?

L'ampleur de la frondaison de certains *Acacia albida* montre que les éleveurs ne procèdent pas à un élagage régulier pour nourrir les animaux en saison sèche. Cependant, des troupeaux ne quittent pas les environs de Mbozo. Lors du champoyage des chaumes de mil, ils consomment les gousses tombées à terre. Les plus grands arbres avoisinent les habitations des éleveurs. Comme d'autres agro-éleveurs, les Peul sédentaires ont noué une alliance avec les *Acacia albida*. L'abondance des petites frondaisons de jeunes arbres démontre aussi que le parc arboré se densifie actuellement.

Le paysage végétal de Mbozo se différencie de celui de Wazan par d'autres particularités. Alors qu'aucun repère végétal ne permet d'identifier les limites foncières en montagne, le parcellaire de Mbozo apparaît en filigrane sur les photos aériennes. Des bandes herbeuses sont sauvegardées entre les parcelles ou bien des touffes de grandes graminées (« *iwaare* », *Jardinea congoensis*) sont plantées pour en marquer les limites. De véritables haies d'épineux enclosent une parcelle plantée en manioc. D'autres l'étaient sans doute autrefois et gardent leur haie protectrice.

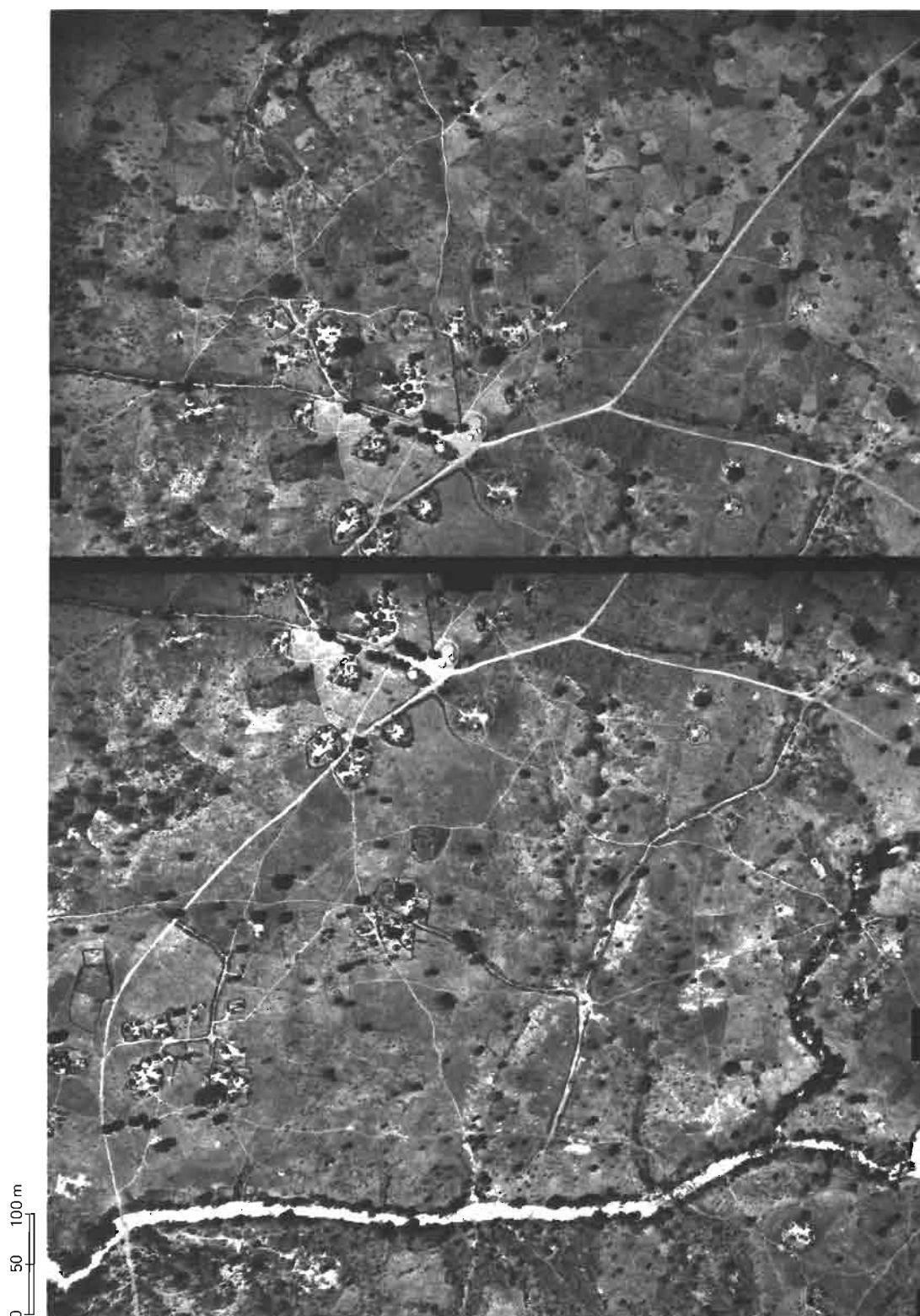
(3) VAILLANT (A.), 1947, p. 66.

(4) IDEM, p. 74.

(5) SEIGNOBOS (Ch.), 1982, p. 73.

(6) VAILLANT (A.), 1947, p. 74.





Village peut organisé en plusieurs quartiers ; place centrale près du grand «saare» enclos du chef et des mosquées ; pistes à bétail encore en usage ou déjà tombées en désuétude ; parcs à bétail (taches noires encloses) à la périphérie du terroir (cliché I.G.N., mission AE 219/50, n° 004-005, 29 décembre 1963). Montage stéréoscopique.



Mais l'organisation du terroir de Mbozo est surtout originale par ses chemins bordés de haies (« *burtol/burti* »). Ils canalisent, au milieu des cultures, les troupeaux de chèvres et parfois de bovins, vers les pâturages périphériques. Le réseau de chemins enclos représenté par les photos aériennes de 1963 couvre plus de 2,3 kilomètres. Le chemin le plus remarquable relie les pâturages au nord du village à ceux situés à l'est, de l'autre côté du mayo Débi. Alors que les autres sont étroits, il s'élargit par endroits à plus de 10 mètres. Les premiers sont parcourus par le petit bétail tandis que celui-ci est un passage de bovins (planche photo. 2).

D'autres chemins enclos se devinent par leur amorce à partir des habitations. Le grand chemin qui joignait le centre de Mbozo aux pâturages vers le nord est abandonné en 1963. Son tracé subsiste dans le paysage mais des fourrés l'envahissent. Il est tombé en désuétude par suite de l'ouverture d'une route qui lui est parallèle. S'inscrivant en surimposition au réseau des chemins enclos, les routes modernes qui traversent Mbozo en désorganisent le fonctionnement.

Le dispositif des chemins est complété par le cantonnement de nuit des bovins dans des parcs fermés. La clôture est faite de branches d'épineux coupées en brousse et rassemblées. Chaque parc est grossièrement circulaire avec un diamètre qui varie de 20 à 30 mètres. Quand le stationnement du troupeau est transféré dans un autre endroit, la clôture est laissée en place. Les parcs à bétail actuels se distinguent des anciens par la couleur noire ou grise du sol au centre de l'enclos. Presque tous les environs de Mbozo sont ainsi jalonnés d'anciens parcs à bétail.

\*

De la montagne à la plaine, la gestion du végétal diffère. D'un côté, la sélection porte sur des espèces utiles, chaque plant étant pris isolément. Ils sont d'autant mieux protégés qu'ils ne concurrencent pas les cultures de leur végétation. Leur emplacement compte autant que leur utilité. Dans le cas d'*Acacia albida*, il s'agit presque d'une « domestication », tant cette essence s'intègre dans le système de culture montagnard. De l'autre côté, le végétal est plutôt utilisé comme un outil d'ordonnement de l'espace. Situé entre les deux modes d'interprétation du couvert arboré, le contact entre la plaine et la montagne est comme une zone neutre où s'effacent l'une et l'autre intervention.

\*

Le « *karal* » de Mbozo présente la dernière facture végétale du transect. Ici, la végétation ligneuse est complètement supprimée. Les champs ouverts s'étendent à perte de vue ; aucun indice végétal pour en marquer les limites. Le déboisement est systématique ; il s'attaque même aux arbres en bordure des cours d'eau<sup>7</sup>. Le dépouillement végétal répond à une technique spécifique d'utilisation de la plaine.

\*

Le passage de la montagne à la plaine s'accompagne de changements significatifs d'un autre élément des structures agraires : l'habitat rural. D'abord dans sa répartition : à la dispersion de l'habitat montagnard s'oppose la concentration, bien que relative, de l'habitat de plaine.

Le transect frôle le sommet de Matsaray, nid d'aigle où se niche l'habitation du chef de Wazan, centre politique du massif. Autour de ce centre ne s'agglutinent pourtant pas les habitations montagnardes. Par contre, le « *saare* » du « *lawan* » de Mbozo attire dans son entourage une vingtaine de familles.

---

(7) « *karal* » désigne, en foulfouldé, non seulement un sol argileux noir mais également un endroit dénudé. C'est un type de paysage spectaculaire, lui aussi entièrement anthropique.



1. Adossement du mur en pierres sèches du vestibule contre un rocher; linteau de pierre pour l'entrée; mur en terre protégé d'un « sekko »; édification d'un séchoir dans l'ancien jardinet à tabac entouré d'une murette (Boutskam).



2. Mise à profit des rochers par l'habitat : le passage entre deux blocs est devenu l'entrée du « hay », l'ogive en pierres sèches du vestibule s'appuie sur les deux rochers (Matsaray).



3. Les toits d'un « hay » : faîtages renforcés de débris de poteries ou de cuvettes; à droite, grand toit de la salle des greniers; clayonnage de tiges de mil entre les cases; au premier plan : autel édifié sur un dos de rocher (Waway).

En 1963, Mbozo témoigne encore de son ancien rôle politique. Le *saare* du *lawan* Bouba Djoda est à la mesure d'un grand chef peul : un mur de façade en pisé de 110 mètres de long et de 3 mètres de haut, une entrée (*jawleeru*) de 7 mètres de diamètre, une surface emmurée de 0,75 hectare. Le saré du *lawan* donne sur une place centrale où une nouvelle mosquée (*juulirde*) est en construction. En face du *lawan* habite le *mallum* qui dirige les prières et instruit les enfants du village. Là se situe le centre politique et religieux de l'espace peul.

De plus, loin d'écarter les nouveaux venus montagnards, le *lawan* les invite à s'installer dans son voisinage. « *JooDu haa Baawo saare am* », installe-toi derrière ma maison, offre-t-il aux arrivants. De fait, la plupart des voisins du *lawan* sont d'anciens montagnards. Bien qu'il comprenne d'autres quartiers, Mbozo est un vrai village. Rien de tel à Wazan.

\*

Il est habituel de qualifier les habitations montagnardes, « *hay* », de petites forteresses. L'entrée en pierres sèches assemblées en bel appareillage, le resserrement des cases, « *mbow* », souvent disposées en enfilade, la couverture des intervalles entre les cases contribuent à renforcer cette impression. Les cases de chaque habitation sont nombreuses, avec chacune une fonction. La salle des greniers au toit plus large se remarque en vue aérienne. Bien que séparées de l'habitation, les resserres à récoltes, « *glan* », font partie intégrante de l'habitat. Ce sont des murettes circulaires, souvent bâties sur assise rocheuse, à l'intérieur desquelles les récoltes sont mises à sécher à l'abri des prédateurs. Les montagnards installés en piémont restent fidèles à l'habitation tassée, fermée sur elle-même (planche photo. 3).

A ce type de construction s'opposent celles de Mbozo qui, encloses ou largement ouvertes sur l'extérieur, sont toujours très spacieuses.

Des murs rectilignes, délimitant des polygones, entourent complètement le saré du *lawan* et de quelques familles, au centre du village. A l'intérieur de l'espace enclos, les cases, rondes ou carrées mais à toit de paille, sont disposées librement. Entre les cases, des auvents portent de petites récoltes féminines (gombo, arachide) mises à sécher. Le plus souvent, le mur en terre ne souligne que la façade de la concession. Des panneaux de paille tressée, « *sekko* », attachés à des piquets vifs, complètent la clôture en arrière.

Par rapport à ce modèle villageois, les habitations ouvertes appartiennent aussi bien à d'anciens montagnards qu'à des Peul. Les montagnards maintiennent un agrégat serré de cases autour des auvents chargés de plus grosses récoltes. Les éleveurs peul, établis à la périphérie du terroir, les disposent isolément autour d'une aire en terre battue encerclée des fourrés de plantes rudérales.

Les cases par habitation sont en moyenne plus nombreuses en montagne (5) qu'à Mbozo (3,4) et même qu'en piémont (3,8). Mais il ne faut pas en déduire un taux de polygamie plus élevé en montagne. La division des fonctions est plus poussée dans l'habitat montagnard que dans celui de plaine. De plus, la solidité des constructions en montagne leur confère une pérennité et une inertie plus fortes aux variations de taille des familles. Certaines habitations, étendues par une grande famille, ne sont plus que partiellement occupées à la génération suivante.

### **Profil d'occupation du sol** (carte 2 hors-texte)

De Wazan à Mbozo, les paysages agraires portent la marque de plusieurs types d'occupation du sol : occupation intégrale des terres utilisables par des cultures pluviales, rotation cultures pluviales-jachère, système agro-pastoral synchronisé.

La montagne est entièrement couverte de cultures en saison des pluies puis de chaumes le reste de l'année. Le déchaumage n'intervient qu'à tardivement, avant la nouvelle saison agricole.

En fait, en 1963, la mise en culture n'est systématique que dans le massif principal de Wazan. Les collines de Makabay ne sont déjà plus que partiellement cultivées.

La culture de base est celle du sorgho de montagne. Les Peul le nomment « *tchergue* » ou « *tchardi* », les Wazan : « *dlaraway* »<sup>8</sup>, les Douroum : « *daw* ». Il est qualifié de sorgho jaune car les panicules sont souvent de cette couleur mais elles peuvent être aussi rouges ou blanches. La tige est fine mais peut monter à 3 mètres et soutenir de belles panicules.

Les semis précoces commencent dès le mois d'avril, soit un mois avant le début habituel des pluies. Grâce à une enveloppe épaisse, les semences ne pourrissent pas en terre. D'autre part, elles ne sont pas détruites par les termites, rares en montagnes.

Habituellement, ce sorgho est semé aux premières pluies, en mai, alors que les sorghos de plaine doivent attendre les fortes pluies. Les semis précoces lui permettent de tirer parti de toutes les pluies. Cette variété semble aussi posséder une meilleure aptitude à résister aux phases de sécheresse qui interrompent fréquemment le début des pluies, en période de germination. Au moment de la soudure, il est souvent consommé à l'état vert, par grappillage des panicules le long des sentiers.

Contrairement aux Matakam qui pratiquent une rotation biennale sorgho-petit mil, les Wazan répètent le sorgho en culture continue. Ils la compensent parfois par une rotation variétale. La striga, petite plante parasite du sorgho et indice d'un épuisement du sol, est rare à Wazan. Les montagnards luttent contre son envahissement en multipliant les sarclages. La culture continue est aussi corrigée par une association du sorgho avec les haricots qui couvrent le sol et l'enrichissent en azote.

L'association sorgho-haricots est pratiquée dans toute la montagne de Wazan mais peu en piémont. Le système agricole tire sa logique d'une rationalité agronomique (association céréales-légumineuses). Mais il se comprend aussi en fonction du contexte foncier et religieux, cela ne signifiant pas pour autant que le système religieux ait un fondement uniquement agronomique. Le sorgho de montagne est surtout une culture masculine, empreinte d'un caractère sacré. Les chefs de famille mettent au moins une parcelle à la disposition de chaque épouse<sup>9</sup>. Sans doute peut-elle cultiver du sorgho mais les sacrifices ne peuvent être accomplis qu'avec le sorgho récolté dans le champ familial, hérité du père. Au contraire, les haricots sont une culture spécifiquement féminine. Le mari délimite dans son champ des parcelles allongées de surface égale qu'il alloue à ses épouses. Chacune y sème à son compte lors du premier sarclage.

Deux droits et deux utilisations se superposent donc dans les champs de montagne : un droit de propriété transmis par héritage dans la ligne des aînés et un droit d'usage que le chef de famille ne peut refuser à ses épouses. Au premier correspond la culture annuelle de sorgho, base de l'alimentation, et au second une ou des cultures associées. La plus fréquente est celle de haricots rampants. Quelques femmes complantent aussi le sorgho d'arachide. L'oseille de Guinée qui fut d'un si grand secours en 1931 est parfois semée en plein champ mais le plus souvent de chaque côté des sentiers qui longent ou traversent les parcelles en sorgho. Les touffes d'oseille empêchent les passants de trop grappiller le sorgho.

Les Wazan ne se comportent pas en agriculteurs purs. La plupart des familles possèdent du petit bétail caprin et ovin. Les plus riches renouvellent régulièrement leur bœuf de case.

Mais si les chefs de famille montrent un grand intérêt pour l'élevage, cette activité n'imprime pas sa marque dans le paysage. Le bœuf est emmuré dans une case spéciale et engraisé par l'apport de brassées d'herbe, une corvée quotidienne et accaparante. La rareté des

(8) Transcrit « *zaraway* » par VAILLANT (A.) (1947, p. 82) qui a calculé un rendement tout à fait honorable de ce mil (1.150 kg/ha).

D'après BARRETEAU (D.) (1983, p. 11), « *daw* » désigne les sorghos en général et « *zlaraway* » (à Mokong) la variété jaune de montagne.

(9) D'après SEIGNOBOS (Ch.) (1982, p. 73), les parcelles concédées aux épouses sont éloignées et ne sont pas aménagées en belles terrasses.

placeaux laissés en herbe ou l'absence d'enfants pour assumer cette tâche engage des vieillards à confier leurs bœufs à d'autres montagnards ou directement aux Peul, du moins jusqu'à l'approche d'une fête.

Les cadets, n'étant pas tenus d'égorger un bœuf lors du *maray*, s'adonnent plutôt à l'élevage du petit bétail. Certains parviennent à capitaliser des troupeaux d'une trentaine de chèvres. Les femmes possèdent aussi du petit bétail mais elles préfèrent le placer chez leur père plutôt que de le laisser au mari.

Le petit cheptel est rarement stable. Les montagnards y investissent leurs économies mais ils y puisent aussi dès qu'il faut faire face à une dépense ou à un déficit vivrier. Il est fréquent que le montagnard s'en aille ou revienne du marché accompagné d'une chèvre au bout d'une corde. Un montagnard qui se respecte dispose toujours de quelques chèvres chez lui, en cas de besoin. « On ne peut toujours compter sur les autres », dit à ce propos un Wazan.

Pendant la saison des pluies, le petit bétail est enfermé à l'étable. Il est encore maintenu en stabulation à la fin de novembre car il reste des haricots dans les champs. Le chef de famille se charge de l'approvisionnement en herbe et les femmes de l'abreuver. Pendant les absences du mari, les femmes ou les enfants sont de corvée d'herbe. S'ils désirent s'absenter, les célibataires doivent recourir à l'aide d'un voisin, un service bien difficile à obtenir ... Le petit bétail n'est sorti qu'en pleine saison sèche, alors qu'il ne reste plus rien à brouter. Les montagnards le nourrissent de fanes d'arachide engrangées en bottes dans les branchages des arbres proches de l'habitation.

Les montagnards fournissent, en faveur de l'élevage, une quantité appréciable de travail sans qu'il en résulte la constitution d'un cheptel notable. Ils sont très attachés à cette activité pour des raisons sociales et religieuses sans avoir réussi à l'intégrer dans leur système agricole.

Le bétail doit évacuer l'espace montagnard en saison agricole. Le ravitaillement et l'abreuvement à l'étable sont souvent insuffisants, entravant la prospérité des animaux. Les corvées d'herbe et d'eau accentuent les pointes de travaux agricoles. Inversement, l'élevage intervient peu pour améliorer l'agriculture montagnarde. Le fumier de l'étable à chèvres et de la case au bœuf est incinéré pour la fabrication de cendre qui fait office de sel dans la cuisine. Ce faisant, un moyen efficace de fertilisation des sols est sous-utilisé.

L'incorporation peu avancée du petit élevage à l'agriculture démontre que ce système de culture pourrait être amélioré dans le sens de l'intensif. D'un autre côté, l'élevage est avant tout une caisse d'épargne pour le montagnard. Les faibles effectifs de cheptel montrent aussi que la majorité des paysans ne réussit à dégager que de minces surplus pour l'épargne.

\*

Alors que la montagne est un espace agricole intégral, cultures et savanes se partagent le piémont. Les Wazan disent qu'autrefois, c'était une « forêt », en exagérant un peu le terme. En 1963, les savanes herbeuses dominent déjà le paysage. Les arbustes ne deviennent plus denses qu'au-delà de la dernière colline de Makabay. Comme les habitants du piémont sont peu nombreux, la plupart des champs y sont ouverts par des montagnards. Les hommes y cultivent surtout de l'arachide. Les champs ouverts pour les épouses sont mis en sorgho, selon un processus déjà analysé.

Mais les sols de piémont sont sableux. Ils n'ont pas bénéficié d'une longue fumure comme en montagne par les déchets domestiques au voisinage des habitations. Ils s'épuisent vite. Les cultures ne s'y maintiennent que 4 à 5 ans. Puis succèdent 3 à 4 ans de jachère pendant lesquels le montagnard ouvre un nouveau champ.

Les champs de piémont se dispersent au milieu des savanes-jachère. Ils sont parfois de grande taille : la faiblesse des rendements et la disponibilité en terres engagent à compenser par la surface le « manque à produire ». Des champs isolés en savane sont protégés de haies faites de branches d'épineux. Les petits prédateurs abondent et la surveillance est moins continue qu'en montagne.

Zone d'accès des montagnards à des terres nouvelles, le piémont leur permet d'adopter un système de culture classique comprenant des périodes de jachère. Zone neuve, elle l'est aussi par l'insertion de cultures ou de variétés nouvelles dans le stock cultural des Wazan. En 1963, la plus décisive est celle de l'arachide montante, une variété du Sénégal diffusée par l'intermédiaire de la station de Guétalé. Autrefois, les Wazan ne cultivaient que quelques mètres carrés d'arachide rampante dont les gousses, enfoncées profondément en terre, étaient difficiles à récolter. Par contre, il suffit d'arracher la touffe de la nouvelle variété pour que toutes les gousses suivent.

Les torrents de montagne débouchent sur le piémont par des fonds de vallée marécageux. En 1963, les Wazan commencent à les aménager par des diguettes transversales et à y semer du riz. Enfin, l'administration vient d'introduire la culture annuelle du coton. Mais, parmi tous les séchoirs à récoltes visibles sur le piémont en décembre 1963, deux seuls portent des tas blancs de coton. Les anciens montagnards apprécient l'arachide et « boudent » la nouvelle culture.

L'extension des champs des montagnards Wazan s'oriente vers le nord alors qu'elle devrait plutôt se faire vers l'est. En effet, ils buttent très vite au nord contre la portion de piémont contrôlée par les Douroum. Or ceux-ci sont à l'étroit dans leurs massifs. Le piémont à l'est est presque vide de champs, malgré les prévisions des administrateurs des années 40. Des pistes à bétail le sillonnent en tous sens. Il est annexé dans le système agro-pastoral de Mbozo.

\*

A Mbozo, élevage et agriculture sont menés de front. Contrairement à Wazan, l'élevage n'est pas ici une activité sacrifiée à l'agriculture. Cela se vérifie déjà dans l'organisation du terroir, aménagé pour permettre la circulation du bétail en hivernage.

Contrairement à ceux de l'Adamaoua, les Peul du Diamaré n'ont pas seulement des bovins mais aussi des ovins et des caprins en grand nombre. Certains habitants de Mbozo rassemblent des troupeaux de plus de 40 têtes de petit bétail, moutons et chèvres. De jeunes enfants en assurent la garde, gagnant les pâturages proches du village par les chemins enclos.

Tous les montagnards installés à Mbozo voient leur petit bétail prospérer. Certains le maintiennent à l'étable comme en montagne mais d'autres imitent les Peul et les Mandara du village. Ils en confient la garde à leur fils ou bien, s'ils n'ont que quelques têtes, les attachent au piquet.

La marque spécifique de Mbozo tient surtout à ses nombreux troupeaux de bovins : parcs à bétail (« *waalde* »), larges pistes à bétail de chaque côté du village, extension des pâturages. A partir d'un décompte rétrospectif, 13 familles sur 39 possèdent un troupeau en 1963, 2 autres s'occupent d'animaux qui ne leur appartiennent pas. Des Peul propriétaires de bétail près de Maroua (Zokok, Dakar) ont l'habitude de le confier à des habitants de Mbozo.

Le salaire du berger varie selon l'importance du troupeau : un veau tous les 5 mois s'il atteint environ 30 têtes imposables, de l'argent à échéance irrégulière s'il est moindre. Les bergers agrandissent aussi le troupeau gardé en prenant en pension quelques têtes confiées par des Guiziga ou des montagnards. Les contrats sont négociés à l'amiable : un peu d'argent (100-200 francs) de temps à autre ou bien la remise au berger du deuxième veau. Un Wazan remet jusqu'à 6 bœufs en garde chez un Peul de Mbozo. En plus d'un salaire annuel, il lui amène un demi-sac de mil. Le berger traite les vaches à volonté.

Le berger a ainsi la responsabilité de troupeaux composites dont il doit rendre compte à plusieurs personnes. Il en résulte souvent des palabres, des ennuis : « *fitina* ». Les bergers peul sont de jeunes garçons qui s'occupent du troupeau de leur père ou d'un proche parent. En contrepartie de ces services, le propriétaire supporte les frais de leur mariage. Plus tard, ils remettent la garde du troupeau à un jeune frère. Contrairement aux Mbororo, les Peul sédentaires n'héritent pas du bétail avant le décès du père. En prélevant dans le troupeau, le père supporte les frais de mariage de ses fils les uns après les autres. Des femmes possèdent aussi du bétail, hérité de leur père.

Faute de jeune fils disponible, des propriétaires de bétail recourent à des montagnards. Le berger du *lawan* Bouba Djoda est un Douvangan qui a grandi chez lui. Il s'est occupé du troupeau durant une vingtaine d'années. Les Peul disent que les jeunes montagnards suivent (« *tokkugo* ») les animaux et les regardent. Les vrais bergers marchent devant et dirigent les animaux à volonté.

\*

Ne se limitant pas à des cultures pluviales, la gamme des activités agricoles est plus large à Mbozo qu'à Wazan. Elle comprend deux sorghos, l'un pluvial et l'autre de début de saison sèche, ce qui étale la période des travaux. Chaque espèce de sorgho met en œuvre des techniques spécifiques. Les deux techniques ne sont pas accessibles à tout le monde. Elles exigent des sols aux propriétés différentes ; elles ne peuvent donc pas être entreprises n'importe où. Elles ont aussi pour effet de dédoubler les terroirs. Celui de Mbozo est partagé entre les champs en cultures pluviales autour du village et ceux de sorgho de saison sèche isolés en brousse, à 1 kilomètre de là. Bien souvent, l'autre moitié des terroirs du Diamaré est beaucoup plus éloignée de la première.

Les cultures pluviales sont dominées par un sorgho rouge appelé « *njigaari* » en foulfouldé et « *salawa* » par les Wazan<sup>10</sup>. Bien que semé plus tardivement que le *tchergue*, ce sorgho présente l'avantage d'un cycle végétal un peu plus court. Il peut être récolté avant le *tchergue*, à la fin de septembre ou même avant pour certaines variétés hâtives. Pour cette raison, les Wazan en sèment quelques pieds autour de leurs habitations. Mais son rendement est faible en montagne.

C'est un mil typique de plaine, exigeant des sols profonds et riches. Les alluvions argilo-sableuses lui conviennent parfaitement. De ce point de vue, les sols de Mbozo seraient un peu déficients. La carte pédologique de Maroua identifie une pastille de sols ferrugineux à Mbozo<sup>11</sup>. Ils sont sablo-argileux, faibles en matières organiques et en azote. Le parc d'*Acacia albida* compense localement ces insuffisances. Sur les photos aériennes à grande échelle, chaque arbre s'entoure d'une auréole un peu plus sombre.

Dès 1963, des cordes géométriques de coton s'insèrent dans le terroir et repoussent le sorgho en seconde position dans les assolements. Le sorgho est en culture pure à Mbozo, les femmes n'y mêlant pas de haricots. Après le sorgho vient l'arachide. La texture des sols de Mbozo lui convient bien. De plus, c'est la seule culture que les femmes des Musulmans consentent à pratiquer.

Les champs de sorgho de saison sèche (« *muskuari* ») sont rassemblés dans une portion à part du terroir, au-delà du mayo Débi. Les habitants de Mbozo y cultivent en continuité avec ceux de Débi, au nord. Fin décembre, ce sorgho est en pleine végétation : les plants alignés sont visibles sur les photos à grande échelle.

Le terrain est plat, sans occuper une dépression comme c'est souvent le cas pour cette culture. Ici, les argiles ne sont pas noires mais grises. La teneur des sols en argile n'équivaut qu'en profondeur à celle des vertisols typiques<sup>12</sup>. Or la teneur en argile est l'élément déterminant pour cette culture. L'argile, une montmorillonite, se gonfle d'eau en saison des pluies et emmagasine une réserve en profondeur où vont puiser les racines pivotantes des sorghos de saison sèche. Les sols gris de Mbozo conviennent donc tout juste au *muskuari*. Des aménagements en diguettes n'ont pas toujours réussi à les améliorer. En 1963, un essai d'extension du karal au nord de la piste est abandonné ; il ne subsiste que la trame des diguettes.

(10) En fait, pour les montagnards, le *njigaari* est un sorgho typique des Guiziga plutôt que des Peul. Ceux-ci l'auraient emprunté aux premiers qui utilisent cette variété, à l'exclusion de toute autre, pour leurs cérémonies religieuses (PONTIÉ, G., 1973, p. 128). Ce rôle religieux atteste l'ancienneté de la culture du mil rouge chez les Guiziga.

(11) SEGALIN (P.), 1962.

(12) IDEM, p. 49-50.



La culture du sorgho de saison sèche suppose un déboisement préalable systématique. Le *karal* de Mbozo date du début de ce siècle mais son déboisement se poursuit au cours des années soixante. Aucune limite de parcelle n'est discernable à première vue ni sur le terrain ni en vue aérienne. La technique du sorgho de saison sèche est spécifique, aussi les travaux sont-ils désignés par des termes particuliers en foulfouldé.

C'est un mil repiqué. Les semis en pépinières se font en fin de saison des pluies. A Mbozo, les pépinières, certaines d'entre elles encloses, se trouvent le long du mayo Débi, de façon à arroser les plants en cas de sécheresse. Les travaux dans le *karal* commencent en début de saison sèche (octobre) par le désherbage, « *wiikaago* ». Les herbes sont coupées, étalées sur le sol et mises à feu. Cette opération semble nécessaire pour durcir une croûte superficielle du sol et empêcher le dessèchement en profondeur. Les Peul de Mbozo dénomment ce nettoyage, « *mbikri* ».

Il est suivi d'un repiquage, le travail le plus pénible car il consiste à défoncer au pieu la carapace argileuse superficielle pour atteindre les horizons humides inférieurs. « *Tuppugo* » désigne cette percée cent fois recommencée. Les plants de sorgho sont mis dans les trous. Les femmes et les enfants y versent de l'eau. Ils sont disposés à environ un mètre les uns des autres ou davantage, ce qui donne des rendements assez faibles.

En cours de végétation, quelques plantes poussent parmi le sorgho, malgré la dureté et la sécheresse du sol superficiel. Les cultivateurs procèdent alors à un sarclage à la houe. La terre n'est pas retournée comme pour les sarclages (« *remtugo* », « *demtugo* ») de saison des pluies. La houe pénètre à peine dans le sol ; elle gratte le sol, coupant de-ci, de-là les mauvaises herbes : c'est « *korooto* »<sup>13</sup>. Enfin, la récolte, « *soda* », intervient en janvier-février.

Au Diamaré, la culture du *muskuari* est surtout l'affaire des Peul. A Mbozo, tous les Musulmans (Peul, Mandara, Bornouan) possèdent au moins un champ dans le *karal*. Peu de montagnards proches du Diamaré s'adonnent à cette culture pour leur compte. Ils ne disposent pas de *karal* en piémont et ils peuvent difficilement acquérir une pièce de terre auprès des Peul.

A Mbozo, la situation des anciens montagnards est cependant plus favorable. D'après un comptage personnel lors des dernières années soixante, 8 chefs de famille sur 26 cultivent leur *karal*. La proportion est à peu près la même (9 sur 22) dans le village voisin de Débi. L'espace ne manque pas et les chefs peul autorisent facilement les anciens montagnards à déboiser autour du *karal*. Ils y font l'essai d'une culture tout à fait nouvelle pour eux. Cet accès aisé des nouveaux venus au *karal* du village est assez exceptionnel en plaine. Très peu de montagnards partis vers Gazawa ou Kaliao cultivent ainsi un *karal* à leur compte : ils doivent louer le terrain à des Peul qui ne tiennent guère à s'en dessaisir.

\*

A Mbozo, il s'agit donc de concilier l'activité pastorale avec une occupation agricole certes plus lâche qu'à Wazan, mais plus longue. En saison des pluies, les troupeaux ne doivent pas seulement s'écarter des cultures pluviales mais aussi des *karal*. Le pacage des *karal* épuiserait leur couvert herbacé et compromettrait « *wiikaago* » qui est nécessaire pour une bonne récolte de *muskuari*.

Les troupeaux sont maintenus au nord et au sud de Mbozo mais aussi à l'ouest, sur le piémont de Wazan. En 1963, un éleveur est installé au milieu du piémont. Il a près de lui deux parcs à bétail. Ses animaux et ceux d'autres éleveurs passent et repassent sur le piémont.

---

(13) TAYLOR (F. W.) (1931, p. 114) confirme l'acception de ce terme uniquement pour le sarclage du *muskuari*, en indiquant un synonyme : « *sollaarewol* » ou « *sollaarewal* », d'après « *sollaare* », la poussière, sans doute parce que ce sarclage en soulève beaucoup.



En fin de saison des pluies, les savanes sont complètement pâturées, surtout le long du mayo Mewé. La pression du bétail est vive entre Mbozo et la dernière colline de Makabay. Sans elle, des cultures y seraient peut-être entreprises. Mais les éleveurs de Mbozo ne peuvent reporter les troupeaux vers l'est, au-delà du *karal*, car ces pâturages sont déjà surchargés par les troupeaux de Gadda, Goulmaya, Zokok et Dakar, qui évacuent les grands *karal* des environs de Maroua.

En début de saison sèche, les bergers peuvent faire pacager les chaumes de *njigaari* autour de Mbozo. Le mil est récolté et ne comporte pas de plantes associées. Le 29 décembre 1963, deux troupeaux de bovins sont repérables sur les photos aériennes du transect : l'un de 18 têtes paît encore en piémont tandis que l'autre, deux fois plus important, quitte son nouveau *waalde* établi sur un champ au nord du village. D'un autre côté, les abords du *karal* sont interdits aux troupeaux, même à leur passage. En effet, il n'est pas entouré de haie, sauf sur une infime section d'une centaine de mètres. Le sorgho verdoyant ne manquerait pas d'attirer les animaux passant dans les parages...

Il en est ainsi jusqu'à la récolte du *muskuari* qui, à partir de février, ouvre tous les terrains au pacage. Mais les troupeaux de Mbozo ne sont plus les seuls à les parcourir. Le *karal* de Mbozo est longé de grandes pistes à bétail qui arrivent de villages peul spécialisés dans l'élevage : Gadda, Tapadam, Zala et, plus encore en « amont » : Palar près de Maroua. Ce sont des pistes de transhumance en direction des piémonts Douroum, Douvanger puis Doulek.

Les bergers de Mbozo ne participent pas aux déplacements des grands troupeaux de Maroua. Ils continuent à faire pacager les environs du village et creusent des points d'eau dans le lit du mayo Mewé. Ils ne s'éloigneront qu'à l'annonce des premières pluies dans les monts Mandara.

Huit mois sur douze, l'organisation du terroir de Mbozo synchronise les activités pastorales et agricoles. Elle ne le réussit que par l'abondance des savanes au nord et au sud du village mais aussi, en empiétant sur le piémont Wazan. D'un autre côté, la « brousse de Mbozo » reste l'un des derniers pâturages ouverts en hivernage aux Peul des environs de Maroua. Pourtant, ce système n'est-il pas menacé d'être remis en cause ?

Les déboisements du piémont par les Wazan s'étendent au sud des collines de Makabay, aux dépens de pâturages parcourus par les troupeaux de Mbozo et de Zoulmatay. A la fin des années soixante, les Wazan affirment qu'une fois le piémont parsemé de nouveaux champs, les troupeaux ne devront plus y passer...

### **Des Wazan en plaine** (carte 3 hors-texte)

Dès 1963, l'opposition classique entre, d'un côté, des montagnes très peuplées et, de l'autre, des plaines vides n'est plus tout à fait confirmée par le transect de Wazan à Mbozo.

Sans doute, le piémont Makabay parcouru par les troupeaux s'interpose-t-il entre la montagne et le village de plaine. Mais le vide ne se limite pas à la frange du piémont ; il gagne aussi les premières collines. Il n'y subsiste plus que 20 habitations tandis que 16 autres tombent en ruines. La plus grande partie des terrasses de Makabay retournent à la friche ; ceux qui habitent encore en haut vont déjà cultiver en plaine.

Le chef du quartier Makabay est un Erketché venu de Matsaray, au centre de Wazan. A son arrivée, en 1953, tous les gens habitaient en haut des collines, sauf quelques Guiziga<sup>14</sup>. Lui-même s'installe en bordure du piémont. A partir de 1953, les Wazan de Makabay descendent

(14) On a déjà signalé comment des Guiziga de Maroua s'étaient réfugiés au pied de Wazan pour échapper aux Peul. Magreng, le chef guiziga ennemi acharné des Peul au début du XIX<sup>e</sup> siècle, est mort à Wazan (MOHAMMADOU, E., 1976, p. 351). Des Douvanger, fuyant les atrocités de leur chef, vinrent aussi chercher refuge à Makabay, en haut d'une colline. A présent, ils sont assimilés aux Wazan.

vers le nord, l'est et le sud. En 1959, 10 familles partent ensemble au nord, au bord du mayo Mewé. Les pentes de la plus grande colline de Makabay ne sont plus habitées que par un forgeron et un Médey, comme si le mépris social engendrait l'isolement géographique.

La descente des Wazan en plaine s'amorce par les dernières collines. Pourtant, il n'est pas difficile d'ouvrir un champ en bas tout en restant sur ces hauteurs. Mais les sols de Makabay sont moins fertiles qu'au centre du massif. La roche-mère n'est pas un granite à gros grains se délitant facilement mais des granites clairs à grains fins, moins diaclasés. Les affleurements de dalles rocheuses sont fréquents, les sols moins profonds. Un réseau de diaclases moins étendu ne piège pas de réserves phréatiques ; les collines manquent d'eau dès la saison sèche.

Par contre, le petit mayo Mewé alimente une nappe phréatique permanente et les sols sont fertiles sur une petite frange alluviale. De plus, il ne se trouve qu'à 1,5 kilomètre des collines de Makabay. Quelques Douroum s'ajoutent en 1960 aux Wazan descendus en piémont.

Dès 1963, la descente des « montagnards » est en train de vider les collines. En fait, celles-ci furent peuplées tardivement, à partir du centre du massif. Les collines de Makabay étaient très exposées aux razzias des Peul qui pouvaient les encercler. Les Wazan ne s'y installèrent en grand nombre qu'une fois finies les attaques à partir de la plaine. Même dans la période de peuplement maximum, l'aménagement des pentes était moins achevé qu'au centre de Wazan. Les parties du massif les plus récemment humanisées furent les premières délaissées (planche photo. 4).

\*

A Matsaray, la descente s'amorce en 1963 sans entraîner de conséquences aussi radicales. Elle s'oriente à la fois vers le sud du massif où le chef a construit une nouvelle habitation et vers le nord. Là, 13 familles viennent de s'installer en un ou deux ans. C'est donc un phénomène plus récent qu'à Makabay. De plus, les nouvelles habitations s'écartent le moins possible du pied de la montagne. Les unes sont juchées sur une éminence qui permet encore de dominer la plaine, les autres mettent à profit les dernières pentes de la montagne.

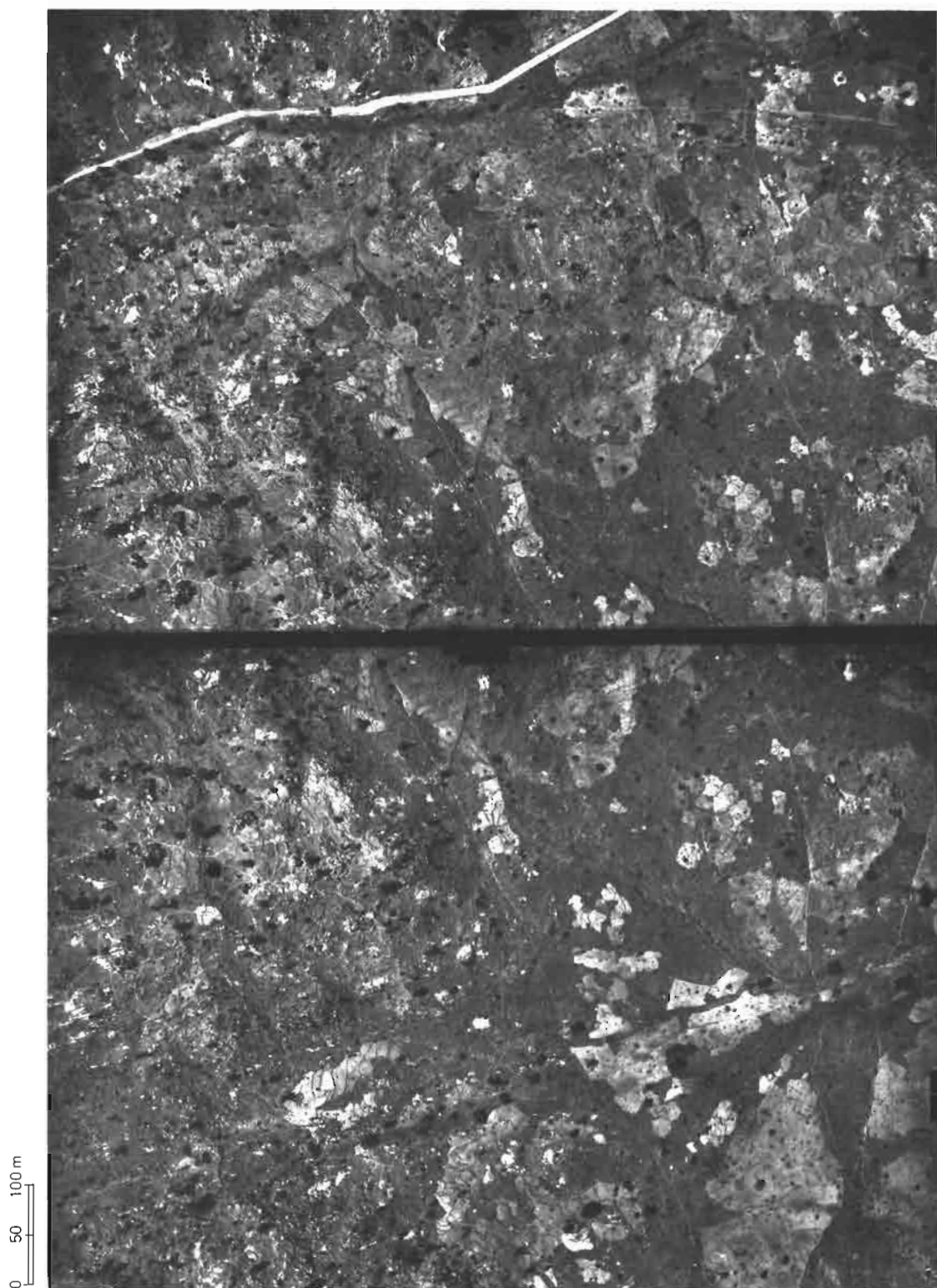
La descente est prudente. Alors même que les migrants se tiennent au pied du massif, les autres montagnards leur lancent : « pourquoi voulez-vous habiter seuls ? ». Pour la majorité des montagnards, la descente vers la plaine est encore perçue comme un acte a-social.

Parmi les 13 nouveaux habitants du piémont, l'âge de 8 d'entre eux se situe entre 22 et 36 ans. Ce sont de jeunes adultes. Certes, les jeunes partent toujours plus facilement que les anciens. Mais les Wazan se répartissent en plusieurs classes d'âges, calées sur les célébrations du *maray*, de 4 en 4 ans. Les premiers à s'installer en piémont sont des « *gowla* » (mariés, ils sont encore jeunes et dépendants mais ils portent déjà la peau de bouc sur les fesses) et des « *miskulei* » qui, ayant « fini leur jeunesse », sont devenus des adultes indépendants.

A ses débuts, la descente ne peut toucher que certaines classes d'âges au sein de la société montagnarde. Les jeunes qui ont subi l'initiation en dansant le « *mazgla* » peuvent se marier mais, autrefois, ils continuaient à résider chez leur père. L'installation à part en montagne n'intervenait qu'après « *miskulei* ». La descente en piémont contribue à détacher plus vite les jeunes de l'habitation paternelle.

D'autre part, les partants ne se recrutent pas au hasard dans les familles. Sur 11 chefs de famille descendus en 1963, un seul est un aîné. Il fut le premier à quitter la montagne en 1961, en abandonnant la maison du père. Cependant, il n'a pas laissé pour autant son champ à la friche. Chaque année, il remonte le cultiver. Tous les autres sont des cadets qui n'ont pas hérité de la parcelle familiale en montagne. Ils n'ont pas la responsabilité d'accomplir des sacrifices, au pied des greniers, en l'honneur de leur père décédé.

Les partants ne s'installent pas non plus n'importe où en piémont. Les nouvelles habitations occupent des emplacements déjà cultivés, à partir de la montagne. Le dédoublement des exploitations montagnardes a préparé et canalisé la descente. Cependant, les migrants disposent souvent d'un choix entre plusieurs emplacements de piémont défrichés lors de la génération



Rassemblement des habitations en haut de la colline; mise en valeur discontinue des versants; ouverture, parmi les herbes du piémont, de grands champs d'arachide étagés par des rideaux de pierres; petit «dled» barrant un ensellement creux entre deux collines (cliché I.G.N., mission AE 219/50, n° 015-016, 29 décembre 1963).  
Montage stéréoscopique.

précédente. En 1963, ils choisissent les endroits les plus proches de la montagne. Aller s'établir seulement un kilomètre plus loin signifie déjà se couper de la société montagnarde. Si le migrant a hérité de parcelles à cette distance, il les met à la disposition de ses épouses.

En 1963, la plupart des Wazan de Matsaray mènent de front des champs en montagne et d'autres en bas. S'ils sont trop vieux pour descendre, du moins une épouse plus valide continue-t-elle d'y travailler. Inversement, les cadets installés en piémont possèdent souvent quelque parcelle héritée de leur mère en montagne. Étant peu éloignés, ils peuvent retourner y cultiver du sorgho « *ndlaraway* ». Ainsi, la descente en piémont n'introduit-elle pas une coupure totale avec la montagne.

La descente des Wazan de Matsaray ne fut pas spontanée. Le premier qui s'installa en piémont en témoigne : « on nous disait de descendre pour être mieux qu'en montagne... ». Après l'indépendance en 1960, la descente des montagnards entre dans le discours politique des autorités. Cet objectif est répercuté par la hiérarchie administrative et par la filière du parti unique, jusqu'aux chefs de canton et de quartier.

Dans la plupart des massifs des monts Mandara, les chefs de canton, n'étant que des créations de l'administration, parviennent difficilement à imposer cette directive aux montagnards. Cependant, à Wazan, le chef détient une réelle autorité coutumière. Il peut contraindre ses gens à se déplacer. Les photos aériennes le prouvent dès 1963.

Pourtant, la descente ne désorganise pas encore la société montagnarde, ni la mise en culture des pentes. Chaque année, la crête de Matsaray se recouvre de sorgho. Puis, en saison sèche, le corset de terrasses reparaît, une fois les récoltes enlevées. Quelques pentes fortes restent en herbes mais ce ne sont que de petites solutions de continuité. Elles ne déchirent pas encore le « tissu » cultural (planche photo. 5).

La descente concerne surtout, dans chaque lignée, les branches cadettes. Par le régime successoral, elles éprouvent souvent des difficultés à constituer des exploitations viables en montagne. La descente n'entre donc pas totalement en opposition avec leur intérêt. De plus, une fois installés au pied de la montagne, les Wazan restent encore entre eux. La situation est tout autre pour ceux qui partent à Mbozo.

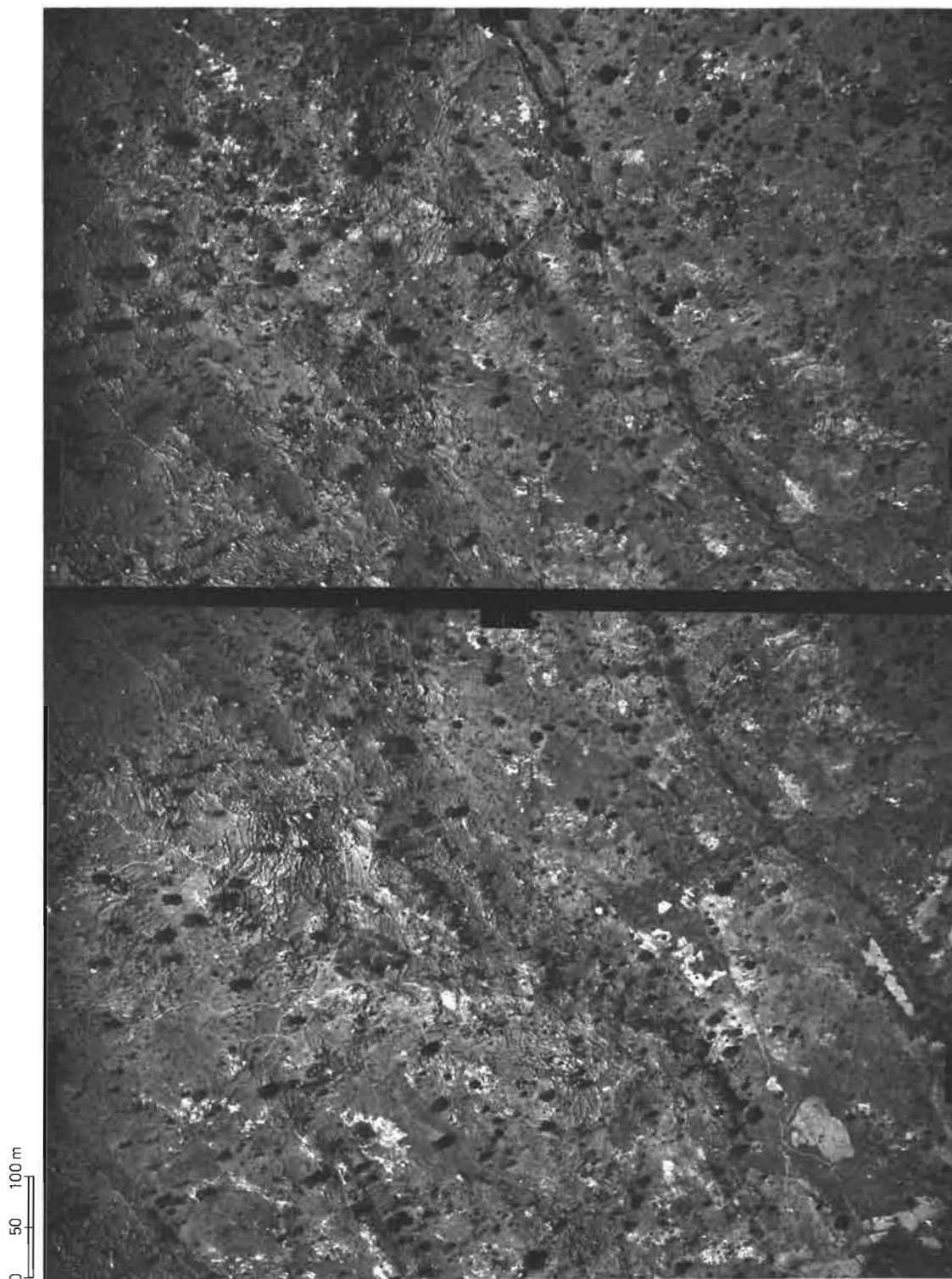
\*

En 1963, Mbozo n'est plus qu'un lawanat « croupion ». C'est le plus petit canton de l'arrondissement de Méri qui vient d'être créé avant l'indépendance, dans la ligne politique de libération des montagnards de leur sujétion au *laamiiDo* de Maroua.

Le village lui-même ne compte que 400 habitants répartis en deux quartiers administratifs : Mbozo Garé avec 175 habitants et Mbozo Mofou : 230. « Garé » désigne le quartier peul mais le recensement y ajoute des Mandara, Bornouan, Arabes Choa et quelques islamisés. Les Musulmans de Mbozo se répartissent en fait en deux quartiers : une majorité de Peul dans la mouvance du *lawan* et des Mandara dans le quartier dit : Mandararé, au sud. Quelques Bornouan et Choa se dispersent à la périphérie.

Les Peul appartiennent surtout au lignage Tara du *lawan* dont l'origine lointaine remonte au Damagaram. Comme les Peul, les Mandara et Bornouan ont d'abord séjourné au centre du Diamaré avant de s'installer à Mbozo dans les années trente. Autrefois cultivateurs, beaucoup possèdent maintenant des troupeaux et se démarquent à peine des Peul. Les côtoyant depuis deux ou trois générations, parfois davantage, ils sont « foulanisés ». De plus, la plupart ont épousé des femmes d'origine montagnarde, Douroum et Wazan. Une fois islamisées, elles ne s'adonnent plus à des cultures personnelles comme en montagne. Elles sortent rarement du *saare* et n'entreprennent plus qu'un peu d'arachide et de gombo (« *baskooje* »).

En 1963, les anciens montagnards se disséminent parmi les Musulmans de Mbozo. Le *lawan* en a installé plusieurs dans son entourage. D'autres se dispersent à la périphérie.



Versant nord de la crête montagneuse de Matsaray. Du haut en bas, le versant est strié de terrasses. Les habitations sont juchées en haut de montagne ; réseau de sentiers, parc arboré clairsemé. Apparition des premières jachères sur les pentes les plus fortes. Là, les terrasses sont-elles masquées par les grandes herbes ou déjà éboulées ? (cliché I.G.N., mission AE 219/50, n° 020-021, 29 décembre 1963). Montage stéréoscopique.

Regroupés en un « quartier » pour les besoins du recensement et de l'impôt, ils n'en constituent pas un sur le terrain. Ils sont d'origines diverses : Douroum, Wazan venus de tout près mais aussi Douvanger attirés par le *lawan*, Matakam descendants d'anciens razziés, Guemjek...

Tous sont des déracinés, victimes des captures d'autrefois ou partis à la recherche d'un meilleur sort qu'en montagne. Parmi les Wazan, toute une famille de forgerons est arrivée à Mbozo vers 1943. Originaires du « pays » matakam, ils s'étaient installés dans le quartier Gabao de Wazan qu'ils fournissaient en hoes. Mis à l'écart de la société montagnarde et méprisés (les Erketché non seulement n'épousent pas les Maryam mais ne mangent ni ne boivent avec eux), ils trouvent à Mbozo une sorte de « refuge social »<sup>15</sup>. Le village de plaine représente un terrain neuf où le migrant espère se recomposer un nouveau statut social délié des contraintes de la société montagnarde.

Les anciens montagnards établis à Mbozo ont dénoué les liens qui les rattachaient à leurs ancêtres. De façon significative, ils ne gardent plus en mémoire que le nom de leur père alors que les Wazan remontent au moins à cinq générations. De ce point de vue aussi, ils recommencent une nouvelle vie.

Inversement, l'oubli des interdits et l'absence de contrôle social se manifestent par de nombreux vols de bétail et par l'instabilité des épouses. Le vol de chèvres n'est pas inconnu en montagne mais l'anonymat et le mélange des ethnies l'accroissent dans les villages de plaine.

Toutefois, le changement vécu par les anciens montagnards ne débouche pas encore sur l'islamisation. La conversion se limite aux jeunes qui ont grandi dans les familles musulmanes. Quelques Guiziga installés à Mbozo se sont aussi islamisés. Quant aux nouveaux venus, ils ne célèbrent pas à Mbozo les grandes fêtes religieuses montagnardes. D'un côté, les Wazan disent qu'il est dangereux de tuer le bœuf pour le *maray* chez les « étrangers ». D'un autre côté, ils se tiennent encore à l'écart de l'Islam.

Coupés de leur milieu de départ, les anciens montagnards ne s'intègrent pas encore tout à fait dans leur village d'accueil. Ils vivent une étape transitoire, avec ce que cette phase comporte comme difficultés à se définir.

\*

Le transect met en évidence deux types de transferts de peuplement au cours des premières années soixante : une descente de montagnards au pied de leur massif et une émigration vers les villages de plaine. Cependant, l'année 1963 ne permet de saisir que l'amorce du premier déplacement. D'autre part, les rapports des montagnards avec la plaine du Diamaré ne se réduisent pas à ces deux types de déplacements.

### ***Migrations montagnardes***

La décennie des années soixante marque un tournant dans l'économie montagnarde. Au cours de ces années difficiles, les minces surplus de production agricole en montagne ne suffisent plus à satisfaire des besoins monétaires en augmentation rapide. Les montagnards, qui avaient bénéficié jusque-là d'une bienveillance administrative, font l'objet d'une politique plus rude. D'autre part, des années agricoles difficiles surviennent. Les migrations montagnardes s'insèrent dans un nouveau contexte.

---

(15) Les Médey, l'autre groupe mis à l'écart par les Wazan, ont presque tous quitté le quartier Gabao pour émigrer en plaine à Zala, aux environs de Maroua.



**Un nouveau contexte migratoire** Le transect de Wazan à Mbozo en 1963 montre les premiers effets d'une politique vigoureuse de descente des montagnards. Elle s'accroît lors des années suivantes. Le sous-préfet n'a de cesse de rappeler ce mot d'ordre lors des tournées et des réunions. Après les chefs de canton, ce sont les chefs de quartier qui doivent montrer l'exemple en s'installant en plaine. Le chef de Watergass (Douroum) qui refuse de quitter sa montagne est convoqué à la brigade de gendarmerie de Méri. Il est signifié que tous ses gens doivent descendre. Comme il ne bouge pas, il est mis en prison à deux reprises. Ensuite, il est menacé d'exil. Alors, il finit par obtempérer ; il demande à la moitié de ses gens de quitter la montagne.

Chaque année, les chefs de canton feront connaître une liste de montagnards désignés à descendre en plaine. Ils doivent s'y préparer dès la récolte du sorgho. Pourtant, ils préféreraient vivre en montagne, avouent-ils. Mais le sous-préfet de Méri pourra faire état, dans ses rapports, des résultats obtenus et espérer ainsi une promotion...

Cette politique de descente forcée des montagnards n'est pas propre à l'arrondissement de Méri. Elle est appliquée de manière tout aussi vigoureuse dans celui de Mora. Elle correspond à des directives décidées en haut-lieu. Au niveau local, elles sont appliquées sans discernement. Le sous-préfet fait « la doctrine », disent les montagnards.

Or, tous ne disposent pas de possibilités équivalentes d'installation en plaine ou n'éprouvent pas au même degré un manque de terre en montagne. Quand les montagnards de bordure, les plus aisés à surveiller de la route, ne donnent pas suite aux exhortations du sous-préfet, l'affaire est transmise aux gendarmes... La descente des montagnards en plaine au cours des années soixante s'inscrit avant tout dans un contexte de contrainte.

Ces années voient la situation économique des montagnards se dégrader. D'abord leur situation monétaire. L'impôt personnel augmente régulièrement. Il passe de 400 francs CFA avant les années soixante à 1.000 vers 1969<sup>16</sup>.

En face, les produits agricoles vendus par les montagnards se déprécient. Le prix de la tasse d'arachides décortiquées passe de 30 CFA avant les années soixante à 20 en 1969<sup>17</sup>. Pour obtenir le même revenu, les montagnards sont amenés à étendre les parcelles d'arachide, non seulement en piémont mais aussi en montagne, au risque de restreindre les surfaces en sorgho. Dès lors, l'arachide comme culture de rente engage l'agriculture montagnarde dans une impasse.

Le tabac « noir », cultivé en jardins de montagne, subit une dépréciation parallèle à celle de l'arachide. Il n'est pourtant pas soumis, comme elle, à des fluctuations de cours sur le marché mondial. Autrefois, les Peul venaient se procurer du tabac jusque dans les montagnes pour en faire le commerce. A la fin des années soixante, les montagnards le transportent à pied aux marchés de Gazawa, Maroua et jusqu'à Bogo. Malgré cela, le prix du paquet baisse de 2.000 à 1.000-1.200 francs. Or, de nombreux montagnards sans débouché en piémont faisaient face au paiement de l'impôt grâce à la vente de leur tabac<sup>18</sup>. Seul le petit bétail suit le cours de l'inflation : les chèvres passent de 300 à 1.000 francs entre les mêmes dates.

Sans petit bétail à vendre, les montagnards ne peuvent régler l'impôt qu'en allant travailler à l'extérieur. Ils sont amenés à quitter régulièrement leur montagne. L'administration entreprend de corriger cette situation en les poussant le plus possible à cultiver le coton.

(16) Les imposables de Méri sont toujours répartis en deux catégories : Foulbé-Guiziga d'une part et Mofou de l'autre. Le montant de l'impôt de base pour les seconds (catégorie A) est de 500 francs. S'y ajoutent les cotisations obligatoires à la SAP (Société Africaine de Prévoyance) et l'achat de la carte de l'UNC (Union Nationale Camerounaise). Lors de la perception de l'impôt, les catégories officielles d'imposables A, B, C, D sont ignorées et remplacées par une autre norme, le nombre d'épouses.

(17) Le prix officiel garanti est de 27 francs le kilo d'arachides décortiquées en 1963 et 23 en 1969-73 (Marchés Tropicaux et Méditerranéens, n° 1616, 29 oct. 1976, p. 2910).

(18) La culture du tabac en montagne devient moins fréquente qu'autrefois à Wazan. Les vieux continuent à s'y consacrer mais les jeunes négligent ce jardinage.

Là encore, elle procède d'abord par la propagande : « quand on vous demande l'impôt, vous partez à Maroua travailler chez les Foulbé. Il faut cultiver du coton pour gagner de l'argent, payer vos impôts et vous enrichir ». Ensuite, elle surveille de près les opérations agricoles. A la demande des moniteurs cotonniers, le sous-préfet vient lui-même inspecter les champs et punir les cultivateurs qui négligent de les sarcler.

La culture du coton n'est pas tout à fait comme les autres. C'est une affaire administrative. Les chefs de canton perçoivent un intéressement proportionnel à la récolte commercialisée dans leur canton. Les cultivateurs ne peuvent donc écouler leur production à leur gré. Ils sont contraints de la présenter au marché à coton situé dans le canton. Par exemple, ceux de Minglia ne sauraient emmener leur récolte de l'autre côté de la Tsanaga, à un marché pourtant tout proche. Ils traversent la montagne, chargés de grands paniers de coton sur la tête<sup>19</sup>. La culture du coton n'est pratiquée qu'en plaine. Il faut donc que les montagnards y descendent. De ce point de vue, les deux objectifs de l'administration se confortent.

Cependant, l'administration ne se fait-elle pas illusion en lançant le mot d'ordre : « cultivez du coton pour vous enrichir » ? Les sols sableux du piémont conviennent moins bien au coton qu'à l'arachide. Les rendements varient le plus souvent de 350 à 500 kg/ha. En sols plus fertiles comme à Mftah-Zoulmatay au sud de Wazan, ils peuvent atteindre 1.000 kg. Les meilleurs rendements sont obtenus dans la petite plaine alluviale de Minglia mais elle est difficile d'accès et sans marché à coton.

Le coton est toujours placé en tête d'assolement. Sans engrais, il fatigue les sols qui ne donnent ensuite que de médiocres récoltes de sorgho.

Mais surtout, le prix d'achat du coton au producteur reste stable alors que l'inflation s'accélère. De 1962 à 1968, il a stagné à seulement 28 francs le kilo de coton-graine. Il n'a progressé que de 27 à 31 francs de 1960 à 1972. Cela veut dire que le revenu réel du planteur, à production constante, baisse régulièrement. La culture du coton n'écarte donc pas vraiment le recours aux migrations de travail.

\*

Enfin, les montagnards affrontent une année de véritable disette en 1966-67.

Pendant les années cinquante et les premières années soixante, les récoltes de sorgho furent bonnes, sauf en 1963 à Mokong. Les montagnards ne manquèrent plus de mil comme à l'époque des criquets. Ils perdirent le souvenir des disettes. Mais la situation se dégrade dès 1965 chez les Méri qui semblent les montagnards les plus exposés. En 1966, la récolte est quasi nulle dans tous les massifs, des Wazan aux Ouldémé. Elle n'est meilleure qu'à Mokong.

TABLEAU 3  
Valeur des récoltes au cours des dernières années soixante.

	Wazan	Douroum	Douvangar	Méri	Ouldémé <sup>20</sup>
1962.....				bonne	
1963.....			bonne	bonne	
1964.....			bonne	bonne	
1965.....			bonne	mauvaise	bonne
1966.....catastrophique	catastrophique	catastrophique	catastrophique	catastrophique	catastrophique
1967.....bonne	bonne	bonne	bonne	bonne	mauvaise
1968.....		bonne	moyenne	mauvaise	moyenne
1969.....		bonne	bonne	bonne	bonne

(19) S'ils emploient des porteurs, le portage leur revient à 1.500 francs, à déduire par exemple d'une vente de 13.000 francs.

(20) HALLAIRE (A.), 1971, p. 23.



HALLAIRE a pourtant montré que l'année 1966 n'est pas déficitaire en total de pluies<sup>21</sup>. Les sorghos ont poussé normalement mais l'épiaison des grains ne s'est pas produite, par suite d'un arrêt brutal des pluies<sup>22</sup>. Le déficit de pluies intervenu en période de floraison a également compromis la récolte d'arachide.

Les prix du mil s'affolent ; à Méri, les trois tasses passent de 40 à 100 francs. Les montagnards sont partout à la recherche de mil. Ils bradent leur petit bétail. Le chef de Wazan vend ses bœufs et demande des secours de riz à l'administration. La mission catholique de Douvanger organise des distributions de mil aux élèves de ses écoles. Malgré ces aides ponctuelles, les montagnards souffrent beaucoup de la faim. Les montagnes se vident presque de leurs habitants partis travailler en plaine. Sans cette possibilité, ils avouent que beaucoup seraient morts de faim.

Contrairement à 1931, ils sont accoutumés au salariat temporaire. Même les vieux descendent accomplir quelques corvées en plaine : couper de l'herbe ou du bois, construire des cases. Dès qu'ils disposent de 2.000 ou 3.000 francs, ils achètent du mil qu'ils ramènent en montagne.

Une nouvelle fois, la plaine sert d'échappatoire aux montagnards menacés de famine. C'est plutôt la ville qui, cette fois, les a sauvés car la plupart se sont égaillés dans les environs de Maroua. Les villages peul proches des montagnes sont autant touchés que les montagnards. Des Peul de Mbozo se défont d'animaux et partent avec des ânes se procurer du mil « *bulbasiri* » au marché de Banki, près du Bornou nigerian. « Du mil noir », avouent-ils avec dégoût...

Dès l'année suivante, une bonne récolte permet de remplir les greniers vides, sauf à Ouldémé. La récolte de 1969 est très bonne, aussi bien pour les sorghos de montagne que pour le coton en plaine. Mais d'autres années placent à nouveau des montagnards à la limite de la disette. Dans ce cas, les jeunes partent travailler en plaine dès la fin de la récolte du sorgho.

La migration de travail devient le moyen habituel de surmonter une récolte insuffisante. Pendant qu'ils travaillent en plaine, les jeunes sont nourris par leur employeur, allégeant ainsi les ponctions de mil dans les greniers familiaux. Ils gagnent un peu d'argent, ce qui permet de compléter la récolte. Mais celle-ci est parfois déficitaire au point qu'il ne reste plus de mil après les semailles. Alors, la migration de saison sèche ne suffit pas. Des montagnards, même des anciens, doivent reprendre le chemin de la plaine en milieu d'hivernage, laissant les sarclages au soin des femmes et des enfants. C'est ce qui se produit par exemple dans les massifs Méri en 1968.

Après une période de bonnes années agricoles, la disette de 1966 semble inaugurer une série d'années marquées par la menace de déficit en mil chez les montagnards. Cette situation multiplie les allées et venues entre montagnes et plaines.

**Des montagnes aux plaines** Le nouveau contexte économique et politique des années soixante se traduit par une brusque accentuation des déplacements vers les plaines. Bien qu'ils soient simultanés, ces déplacements prennent des formes diverses selon la distance parcourue et aussi, selon leur durée.

#### *La descente des montagnards<sup>23</sup>*

C'est un simple glissement des habitants des massifs de bordure vers les piémonts contigus. L'éloignement du lieu de départ n'excède pas quelques kilomètres. La distance optimum atteint

(21) HALLAIRE (A.), 1971, p. 20. Il ne suffit donc pas de passer en revue les variations pluviométriques pour déceler les bonnes et les mauvaises années agricoles.

(22) Comme toutes les céréales, les sorghos exigent beaucoup d'eau lors du remplissage des grains.

(23) Ce déplacement sera rapidement évoqué car il a déjà fait l'objet d'une analyse pour le nord des monts Mandara (BOUTRAIS, J., 1973).

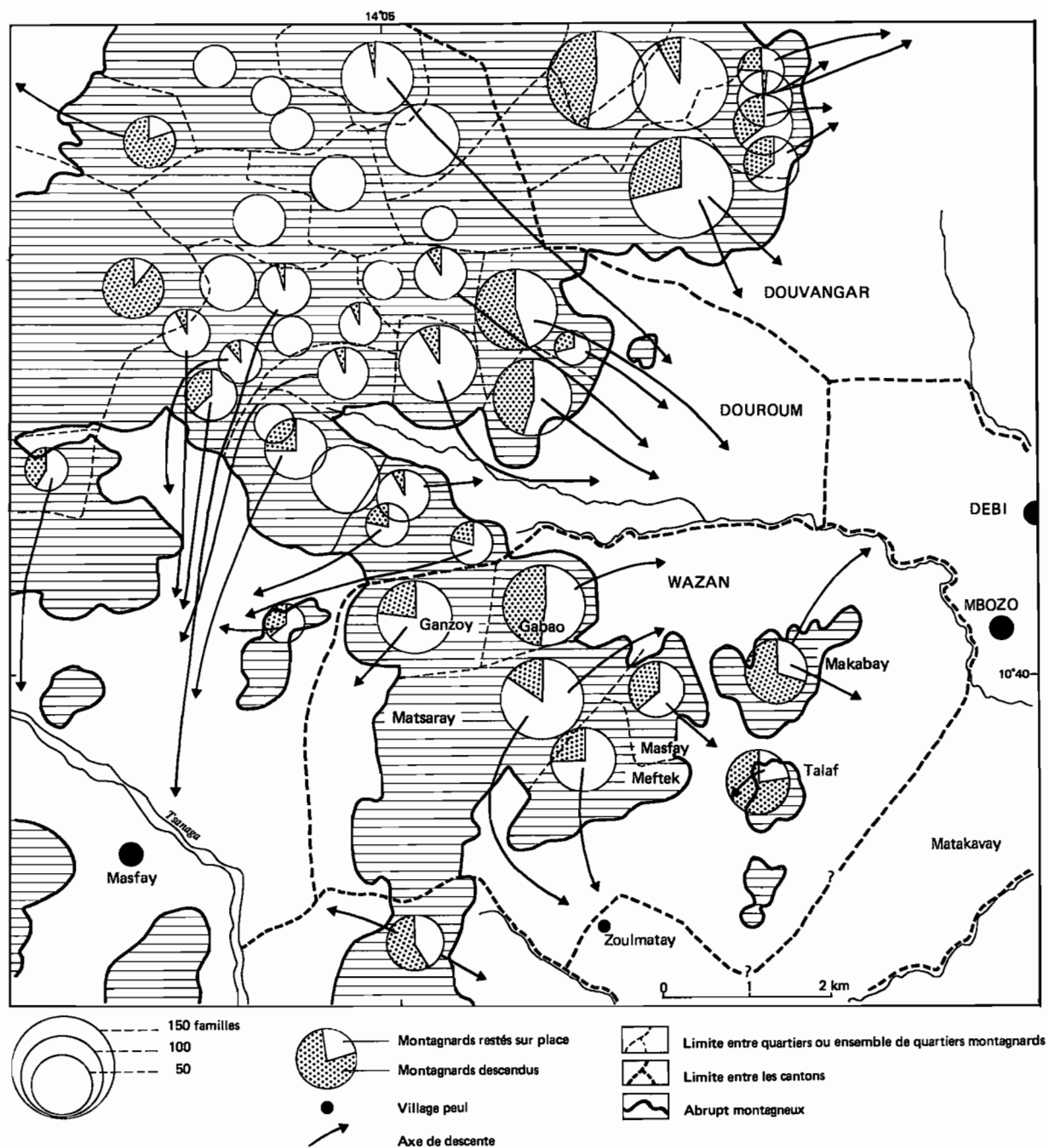


Fig. 8. — La descente des montagnards à la fin des années soixante.

ici 5 kilomètres en direction de la vallée de la Tsanaga. Chaque quartier montagnard envoie des migrants vers le piémont situé en contrebas. Selon l'agencement du relief, les migrants se répartissent entre deux piémonts ou se dirigent tous vers le même (fig. 8).

En 1969, 2.300 familles sont recensées dans les cantons Douvanger, Douroum et Wazan. Vers 1960, une famille sur dix seulement était descendue en plaine : des Douroum vers la vallée de la Tsanaga et des Wazan au sud de leur massif. En 1969, près d'une famille montagnarde sur trois habite en plaine. Entre-temps, environ 500 familles ont quitté la montagne. Dans les trois cantons, les descentes en plaine se multiplient à partir des premières années soixante, atteignent un optimum en 1965 (125 familles descendues) puis se ralentissent vers la fin de la décennie. Le ralentissement correspond à une atténuation de la pression administrative ou à une saturation des piémonts (fig. 9).

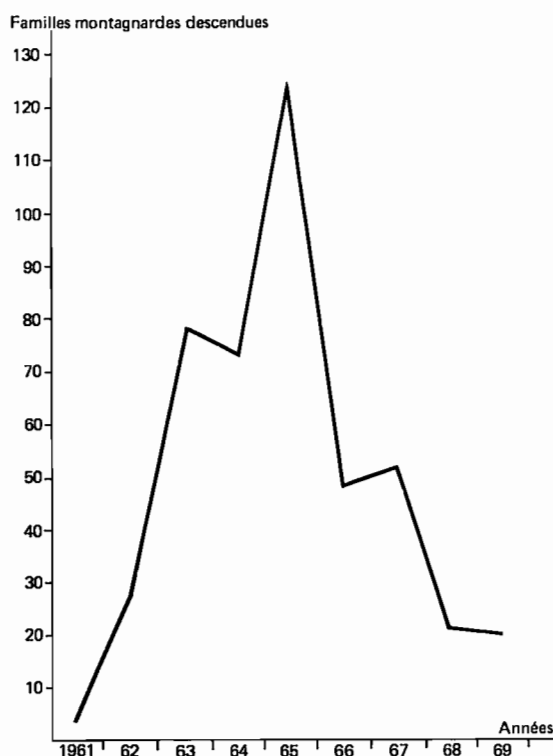


Fig. 9. — Évolution de la descente des montagnards Wazan, Douroum et Douvanger pendant les années soixante.

Dès la fin des années soixante, les abords des montagnes commencent à être peuplés. L'ancien *no man's land* entre plaines et montagnes, déjà partiellement mis en culture, se garnit brusquement d'habitations. Contrairement à ceux de Mora, les montagnards descendus ne remontent pas après un court séjour en bas. Quelques Douroum ont cependant regagné leur montagne. Ils s'étaient installés sur une portion de piémont qui dépend d'un autre chef de quartier. Celui-ci commençait à leur réclamer l'impôt.

Précipitée par l'administration, la descente des montagnards soulève une série de problèmes inattendus. Des difficultés d'imposition d'abord. Chaque piémont est divisé en secteurs contrôlés par les chefs de quartier des montagnes qui les dominent. Ceux-là tirent parti de la descente des

montagnards car elle accroît le nombre de leurs imposables. Par contre, les chefs des quartiers enclavés à l'intérieur d'un massif ne tiennent pas à laisser partir leurs gens.

De fait, la plupart des montagnards descendus en plaine se recrutent à partir de la bordure montagneuse. Les Douroum et les Douvanger à l'intérieur des massifs ne sont presque pas touchés. Un nouveau sous-préfet à Méri a envoyé des messagers dans tous les quartiers. Il a ordonné que 10 familles partent en plaine à partir de chaque quartier. Mais certains chefs se demandent où ils pourraient bien envoyer ces familles : « au moment de descendre, elles vont demander au sous-préfet où il faut s'installer ; il n'y a plus de place à Douroum ».

Au-delà de Douroum et de Wazan, la limite de Mbozo est toute proche. Dès que les montagnards y entrent, ils doivent verser leur impôt sur place. Or, ni le chef de Douroum ni celui de Wazan n'acceptent que leurs gens remettent l'impôt à un autre chef<sup>24</sup>. Une géographie fiscale compartimente le piémont et les plaines, freinant d'autant le déversement des montagnards pourtant voulu par l'administration.

Tous les montagnards ne descendent pourtant pas « forcés par le sous-préfet ». Certains le décident d'eux-mêmes. C'est le cas des Douroum qui dominent la vallée de la Tsanaga et de son affluent le Fogom, à l'ouest. La plupart ont déserté les montagnes où les friches s'étendent. Des bandes de cynocéphales y pullulent, saccageant les récoltes. Les montagnards restés sur place ne sont pas assez nombreux pour maintenir une surveillance efficace des champs. Ils sont bientôt contraints de partir à leur tour.

La pression de la faune sauvage sur les cultures intervient dans le franchissement d'un seuil de sous-peuplement ou de sous-occupation de l'espace montagnard, quand les ponctions migratoires deviennent importantes. L'autre élément de ce seuil tient à la fin de l'entretien de terrasses qui s'effondrent, menaçant les parcelles subsistantes d'être emportées par les griffes de l'érosion.

A l'ouest de Douroum, les montagnes sont engagées dans un processus d'abandon qui semble irréversible. La même évolution risque de s'amorcer dans les quartiers ayant subi une forte ponction de population. Elle est accélérée si les montagnards descendus en piémont ne remontent plus cultiver leurs anciens champs. A des descentes contraintes succéderont alors des déplacements apparemment volontaires. En fait, ils seront la conséquence lointaine des premières qui provoquent aussi une sorte de découragement à vivre en montagne.

### *Les déplacements de travail agricole*

La descente brusquée des montagnards peuple le pied des montagnes et multiplie les allées et venues entre les familles d'en haut et celles d'en bas. Une autre association, cette fois spontanée, met en relation les montagnards avec des villages de plaine plus éloignés, par le biais de migrations saisonnières.

La migration saisonnière la plus ample et la plus originale mobilise les montagnards pour les travaux dans les *karal*, en début de saison sèche. Ces travaux présentent l'avantage de s'intercaler, fin septembre et courant octobre, entre les pointes de travail en montagne : dernier sarclage et récolte du sorgho pluvial. Les montagnards peuvent donc s'absenter momentanément sans compromettre leur propre récolte. L'embauche saisonnière dans les *karal* de plaine se généralise au cours des années soixante parmi les montagnards au sud de Méri. Elle répond à des besoins monétaires croissants mais aussi à un développement rapide de la culture du *muskuari* au Diamaré.

Une évaluation des départs vers les *karal* est tentée, à la fin d'octobre 1969, auprès des Wazan, Douroum et Douvanger. C'est alors la pleine période de repiquage du mil en plaine. Plus

(24) Depuis l'époque coloniale, les chefs de canton sont intéressés à la perception de l'impôt par la reversion d'un pourcentage de son montant.

de la moitié des montagnards adultes sont absents de chez eux (1.040 chefs de famille sur 1.870 relevés). A cet effectif, il conviendrait d'ajouter une masse de jeunes qui n'ont pu être comptabilisés de façon satisfaisante. La proportion des départs est plus forte dans les quartiers enclavés au milieu des massifs, par exemple à Douroum. Les montagnards recourent d'autant plus à l'embauche dans les *karal* que la descente en plaine les a moins touchés. Inversement, les montagnards descendus en plaine sont beaucoup moins nombreux à s'engager dans les travaux saisonniers (fig. 10).

L'administration tente d'interdire ces déplacements en septembre car les champs de coton réclament encore un dernier nettoyage. Quant aux montagnards, ils ne vivent plus cloisonnés et enfermés dans leurs massifs comme autrefois. Ils font face à l'augmentation régulière de l'impôt en s'embauchant comme ouvriers agricoles en plaine. L'économie montagnarde associe de plus en plus une production vivrière sur place à des gains monétaires acquis à l'extérieur.

Il ne s'agit pas à proprement parler de migrations saisonnières. Les absences ne se prolongent pas durant toute la saison sèche. Elles durent un mois au maximum. Le plus souvent, les montagnards partent pendant une vingtaine de jours en octobre, puis rentrent récolter leur sorgho de montagne au début de novembre. Ceux qui n'ont pas encore gagné assez d'argent retournent sarcler le *muskuari* mais ils sont beaucoup moins nombreux qu'en octobre. Ces migrations de travail agricole présentent l'autre avantage de procurer de l'argent aux montagnards juste avant la levée de l'impôt, en décembre-janvier.

Les montagnards sont employés pour « *mbikri* », le nettoyage préalable mais surtout pour le forage des trous à mil, « *tuppa* », le travail le plus pénible. Ils sont payés à la journée, 100 francs en 1970 dans la région de Maroua, ou le plus souvent à la tâche. Un bon travailleur peut alors gagner 2.000 francs en une semaine. Les montagnards préfèrent le travail à la tâche car ils s'entraident à deux ou trois pour le mener à bien. Ils s'engagent le plus souvent chez les Peul, presque jamais chez les Guiziga. D'une année à l'autre, ils retournent proposer leurs services au même employeur. Des liens de travail se nouent ainsi entre employeurs peul et ouvriers agricoles montagnards.

Les montagnards s'en vont chercher du travail en plaine par petits groupes de deux ou trois, parfois jusqu'à 8 à 10 personnes. Les originaires de chaque massif se dirigent de préférence vers quelques villages connus. Les Wazan vont surtout vers Meskine, gros village peul à l'ouest de Maroua, et un peu vers Gazawa. Ils disent qu'ils connaissent bien les Peul de Meskine. D'autre part, des Wazan y habitent depuis longtemps. S'ils n'y trouvent pas de travail, ils se dispersent dans les villages voisins : Katoual ou bien Dakar et Zokok.

Les Douroum proches des Wazan suivent les mêmes itinéraires mais la plupart se dirigent directement vers Maroua, notamment dans les quartiers Domayo et Djarengol. Le champ à cultiver peut se trouver assez loin de Maroua, par exemple à Kodek ou à Kossewa. Dans ce cas, l'employeur installe ses ouvriers chez un ami habitant à proximité. Si le *karal* est au sud de Maroua, près de la colline de Makabay, les ouvriers rentrent en ville chaque soir chez l'employeur. Il est rare que les Douroum ne trouvent pas d'embauche sur la place de Maroua auprès des citadins propriétaires de *karal*, sauf peut-être en fin de repiquage. Ils s'en vont alors plus loin en plaine vers les centres de Salak, Djapay et même Mindif.

Les Douvanger entrent en compétition avec les Douroum sur le marché de l'emploi à Maroua mais ils ont aussi l'habitude d'aller au-delà, vers Kongola et Kodek. Ils s'orientent surtout vers les villages peul situés au nord de Maroua : Gayak, Kossewa et même Papata.

Chaque massif est donc associé à une aire assez précise de villages de plaine où les montagnards retournent s'employer régulièrement. Il est curieux de constater que l'aire d'embauche agricole n'est pas celle qui voisine au plus près les massifs. Ainsi, les Wazan ne viennent pas travailler dans le *karal* de Mbozo ni dans ceux qui jalonnent le Kaliao. Les Douvanger laissent les *karal* de Godola aux Mafa venus de Roua et passent de l'autre côté des collines de Mogazang. Les Douroum disent qu'ils ne vont pas à Gazawa pour travailler mais seulement pour se promener.

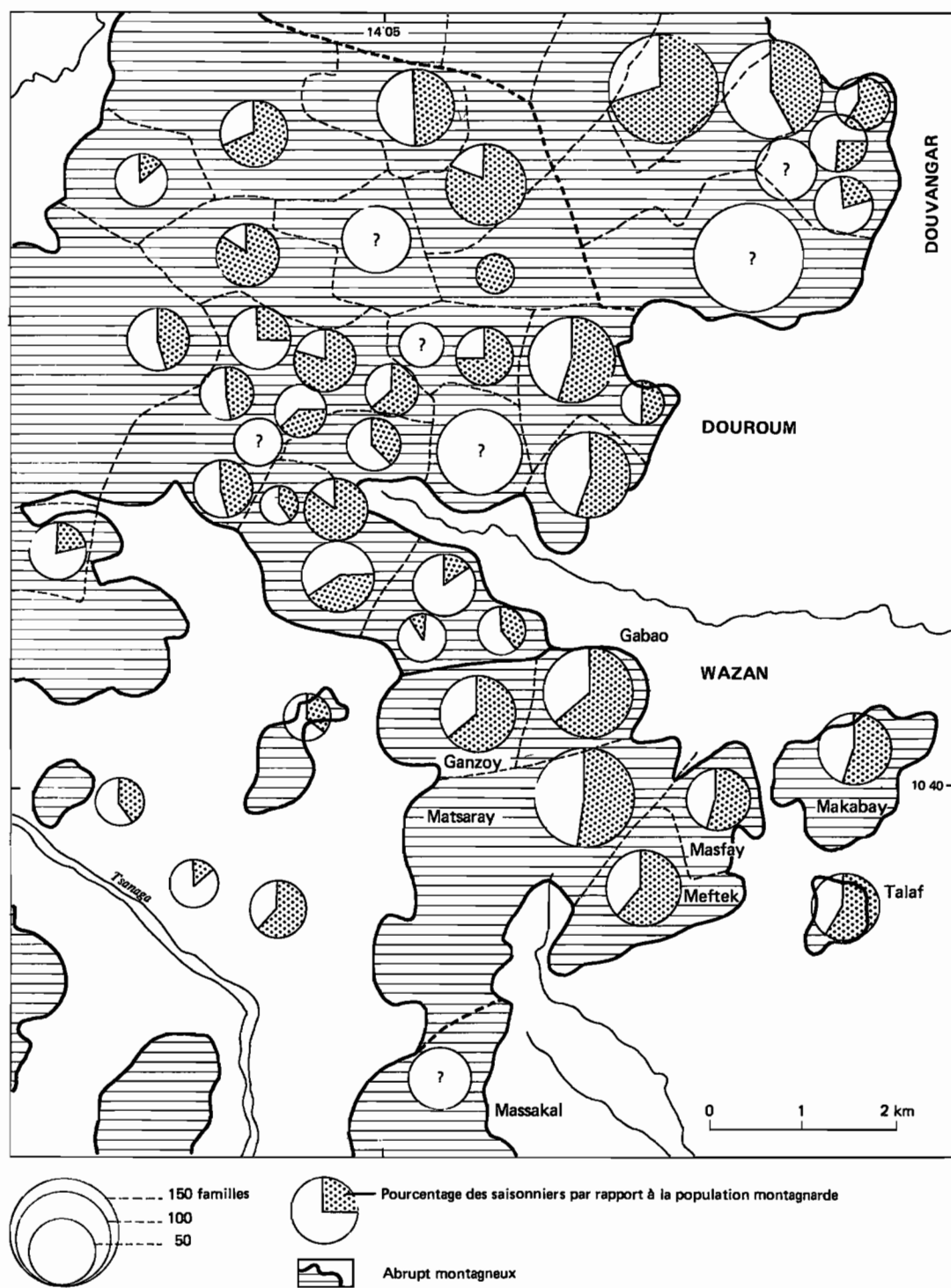


Fig. 10. — Migrations temporaires des montagnards vers les « karal » du Diamaré à la fin de 1969.

Plus les montagnards s'éloignent dans la plaine du Diamaré, plus les salaires consentis sont élevés. Partis du centre des monts Mandara, les Mafa s'engagent dans les premiers villages peul qu'ils rencontrent. Les montagnards des massifs de bordure sont mieux placés pour gagner le centre du Diamaré. D'autre part, les montagnards ne tiennent pas, par fierté personnelle, à s'employer comme ouvriers agricoles dans les villages trop proches de leurs massifs.

En dehors de ces migrations temporaires pour le repiquage du mil de saison sèche, certains montagnards descendent sarcler les cordes de coton des Peul. Mais ces travaux se situent en pleine saison agricole, alors que les sarclages pressent aussi en montagne. En année normale, ceux qui s'y engagent veulent résoudre un besoin urgent d'argent et ne restent pas plus de 3 ou 4 jours en plaine.

Au cours des années soixante, un nouveau phénomène s'amorce. Mettant à profit leur apprentissage du travail pour le mil repiqué, des montagnards commencent à louer du terrain et à cultiver en plaine à leur compte. Cela ne concerne encore qu'une minorité de montagnards, par exemple 51 chefs de famille parmi tous les Wazan en 1969. Ils louent des parcelles dans les *karal* proches de leur massif : à Mbozo, à Pourtamay, à Mogoudi mais surtout à Meskine et à Gazawa.

Les contrats de location se négocient avec des Peul qu'ils connaissent bien et pour lesquels ils travaillent depuis longtemps. Le salariat agricole prépare et facilite l'accès à la location de terrains en plaine. D'autres contrats sont imposés aux montagnards à leur corps défendant. Ils ont pris l'initiative de déboiser un endroit qu'ils supposaient libre mais un Peul du village voisin intervient, annonce que le terrain lui appartient et exige le versement d'un loyer. Le montant de la location des *karal* s'accroît vers le centre du Diamaré : seulement 350 francs le demi-hectare à Mbozo en 1969, 1.000 francs à Gazawa, 1.500 francs à Meskine et à Maroua.

Une fois leur mil de saison sèche récolté, les montagnards ne le consomment pas mais le vendent sur place. Puis ils regagnent la montagne avec l'argent obtenu. Des exploitations montagnardes commencent ainsi à se doubler, en comprenant des champs situés non plus sur le piémont mais au loin en plaine.

Les migrations de travail agricole associent rarement les montagnes aux villages de plaine les plus proches mais plutôt à d'autres qui leur sont éloignés de 20 à 25 kilomètres. C'est la distance moyenne qu'un montagnard peut parcourir à pied en une journée. Les centres d'emploi des Wazan et des Douroum jalonnent ainsi le mayo Tsanaga. Là commencent les grands *karal* du Diamaré. Les montagnards y bénéficient de bons salaires.

Ces déplacements réguliers reprennent aussi les trajets de ceux qui s'enfuirent des montagnes lors de la famine de 1931. Les premiers jalons posés alors ont facilité, plus tard, l'emploi de la force de travail des montagnards. Les travailleurs saisonniers représentent maintenant l'élément décisif d'exploitations de plaine en complète mutation, confrontées à une pénurie de main-d'œuvre.

### *Migrations rurales*

A la géographie des déplacements de travail des montagnards se superpose presque exactement celle de leurs migrations rurales. Les deux phénomènes sont en continuité, l'un préparant l'autre. Mais le second se comprend aussi par rapport à la descente au pied des montagnes.

L'enquête rétrospective de 1969 a permis de dater les départs de 175 familles montagnardes de Wazan, Douvanger, Douroum, de 1960 à 1969. Bien que l'effectif total des migrants au cours de ces années soit probablement sous-estimé, l'évolution des départs est significative (fig. 11).

Avant 1960, les montagnards étaient encore peu nombreux à quitter définitivement leur massif pour des villages de plaine. Au cours des premières années soixante, les départs excèdent à peine une dizaine de familles par an. Le contingent se gonfle brusquement en 1965 et se

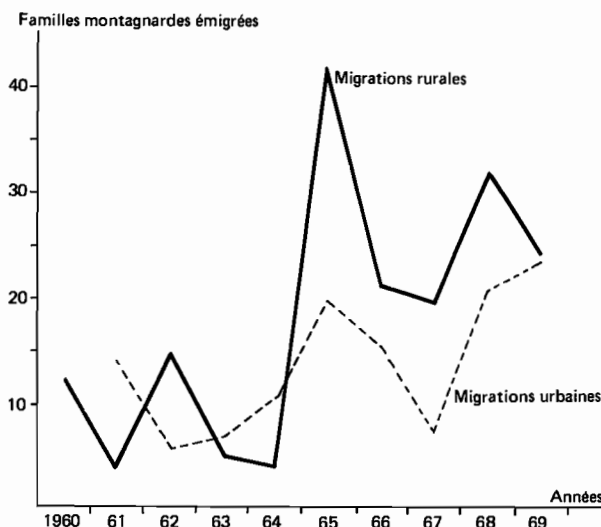


Fig. 11. — Évolution des migrations des Wazan, Douroum et Douvangan au cours des années soixante.

maintient ensuite entre 20 et 30 montagnards. La politique de descente forcée atteint précisément son maximum d'intensité en 1965. Plutôt que de s'établir au pied des montagnes, certains préfèrent partir au centre de la plaine. Les difficultés de l'année 1966-67 maintiennent aussi les départs.

La descente forcée lance des montagnards vers des villages éloignés. De plus, elle crée les conditions d'un courant migratoire continu. Elle perturbe le fonctionnement du régime foncier en montagne. Autrefois, les montagnards allouaient des parcelles de piémont à leurs épouses ou à des fils déjà mariés. Une fois installés eux-mêmes en piémont, ils prennent ces parcelles à leur compte et ont tendance à négliger le champ de montagne. Mais, dans un premier temps, le déplacement du centre de l'exploitation ne libère pas pour autant l'ancienne parcelle familiale autour de l'habitation abandonnée. Le fils aîné ne peut la cultiver ni s'y établir du vivant de son père parti en piémont. Bientôt, elle est à peine entretenue mais, malgré cela, son statut reste comme « gelé ». Les jeunes qui manquent de terre n'ont plus qu'à partir en chercher en plaine.

A cela s'ajoute pour certains l'espoir de gagner davantage d'argent en plaine avec la culture du coton qu'au pied des montagnes. Les sols sont plus fertiles et surtout, les montagnards sont persuadés d'être grugés par les acheteurs lors de la pesée du coton. Malgré tout, ils n'osent rien dire. Ils affirment que les Peul de Gazawa et de Mesquine refusent de vendre leur production à tel marché cotonnier s'ils ne s'estiment pas convenablement payés. Mieux vaut se mêler aux Peul qui sont davantage respectés par les acheteurs cotonniers, tel est le raisonnement tenu par certains montagnards qui émigrent.

\*

Les migrations rurales sont orientées vers les gros villages peul de la vallée de la Tsanaga en amont de Maroua : Gazawa, Katoual, Mesquine. Très peu de montagnards semblent migrer au-delà. Les trajets sont les mêmes que ceux des travailleurs saisonniers. Mais l'origine des migrants ne détermine pas aussi nettement le déplacement vers tel village plutôt qu'un autre (fig. 12).

Des partants rejoignent quelques compatriotes déjà établis depuis longtemps au milieu des Peul et des Guiziga de la plaine. Du point de vue administratif, ils constituent des quartiers dits « Mofou » dans presque chaque village à l'ouest de Maroua.



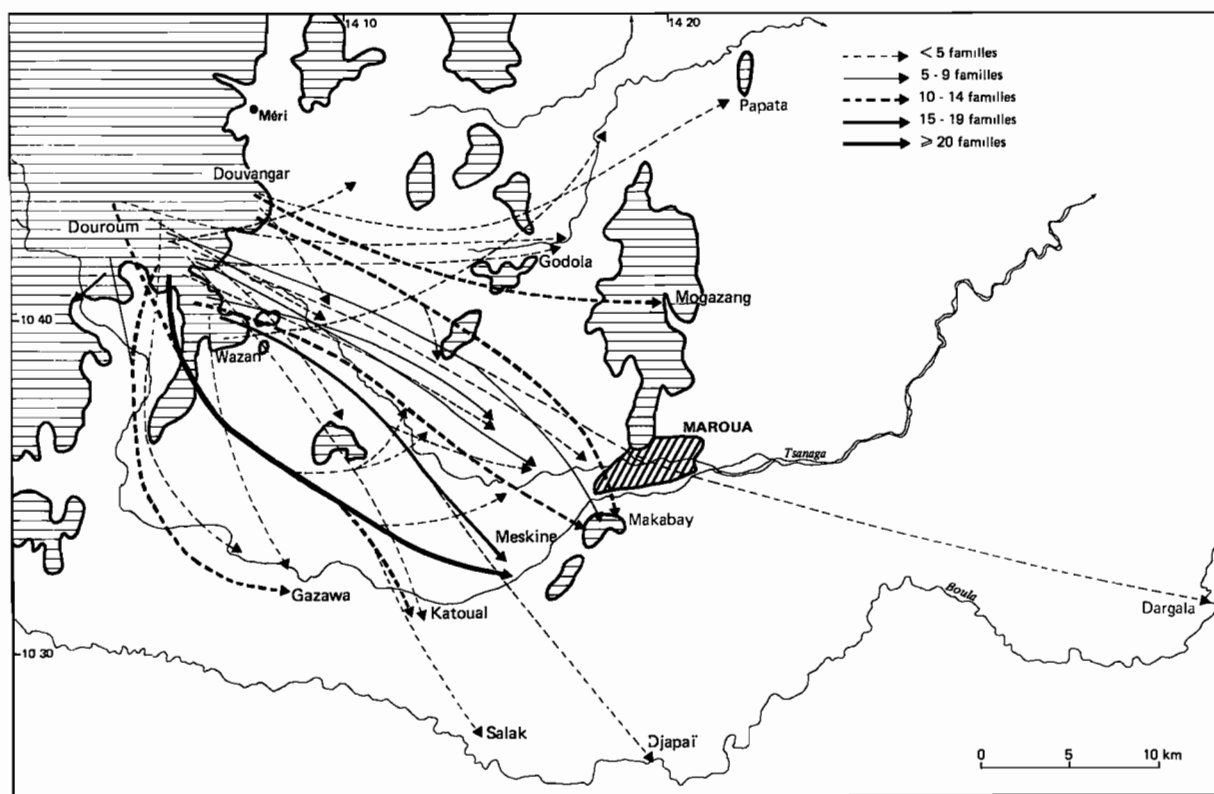


Fig. 12. — Trajets migratoires des Wazan et montagnards voisins au cours des années soixante.

Plus de 100 familles d'anciens montagnards occupent ainsi les pentes de la colline Makabay, au sud de Maroua. Le premier noyau de migrants de 1931 s'est bien étoffé au cours des années soixante. S'ils veulent cultiver en plaine, il leur faut louer des parcelles entre 1.000 et 2.000 francs le demi-hectare. Les Peul font paître les troupeaux dans les collines et interdisaient aux arrivants de les mettre en culture. Mais le *laamiiDo* de Maroua le leur a permis en 1961. Alors, les anciens montagnards ont introduit leur variété de sorgho de montagne et reconstruit des terrassettes en bas de versants. Ils tirent parti des pentes de collines pour reconstituer, près de Maroua, un petit paysage montagnard.

Des haies d'épineux circonscrivent les versants cultivés entre lesquels les troupeaux des Peul gagnent les sommets de collines. Les quartiers des « Mofou » à Dougouf et à Makabay s'étagent sur les pentes tandis qu'en bas s'allongent ceux de Guiziga, Peul et même Bornouan. Entre les habitations nouvelles se devinent encore, à Makabay, les substructures de celles qui furent sans doute habitées par les ancêtres du clan de la chefferie Douroum (carte 4 hors-texte).

Mais cette obtention d'un terroir autonome aux dépens de parcours pastoraux est exceptionnelle au Diamaré. Dans les quartiers établis à la périphérie des villages de plaine, les migrants doivent passer par la location de terres. Du moins, les cultivent-ils à leur compte et ne s'engagent-ils plus comme ouvriers agricoles des Peul.

Beaucoup de migrants montagnards ne sont même pas stabilisés dans un village de plaine. Anciens ouvriers d'un Peul, ils prolongent leur séjour après la fin des travaux sur le *karal*. Puis ils négligent de rentrer en montagne semer le mil en début de saison des pluies. Ils continuent à résider chez « leur » Peul à qui ils rendent de menus services. Ce détachement progressif de la montagne est souvent le fait de gens sans attache familiale dans leur massif. Mais d'autres

laissent aussi femme et enfants chez le père. Ni les uns ni les autres ne savent au juste quand et même s'ils reviendront. Parfois, la famille perd leurs traces, les supposant dans un village alors qu'ils sont déjà entrés dans Maroua. Les Wazan, par exemple, séjournent presque toujours à Meskine avant de se déplacer à Maroua. On a déjà noté qu'ils ont l'habitude de se rendre en priorité à Meskine à la recherche de travail. Ils s'y sentent presque chez eux. Ce village joue un rôle de relais avant l'émigration en ville.

Autant les travaux saisonniers en plaine préparent de futures migrations rurales, autant la distinction n'est pas très nette, du moins pour une catégorie de jeunes montagnards, entre migrations rurales et migrations urbaines : même instabilité, même dépendance à l'égard de « logeurs » et même coupure à l'égard de la montagne.

### *L'amorce de migrations urbaines*

Les villages du Diamaré n'offrent des travaux agricoles aux montagnards qu'en début de saison sèche, grâce au décalage du cycle végétal du mil *muskuari*. A partir de sa récolte en janvier, les possibilités d'embauche de travailleurs temporaires se restreignent aux villes. Les montagnards de l'arrondissement de Méri se dirigent presque exclusivement vers Maroua.

Ils s'y adonnent à des travaux de construction, au ramassage de bois de chauffage, au transport de marchandises à la demande par pousse-pousse loué à la journée aux « *alhaji* » de la ville. Ces activités sont journalières ou de courte durée. Elles offrent la possibilité d'amasser un petit pécule mais sans plus. Quand un contrat de travail est terminé, par exemple pour la construction d'un mur, des saisonniers retournent en montagne plutôt que de dépenser en ville ce qu'ils viennent de gagner. D'un autre côté, une présence épisodique en ville ne laisse aucune chance d'accéder à un emploi stable ou rémunérateur. Pour cette raison, des migrants décident de rester pour tenter d'obtenir un engagement dans une activité plus continue.

La fréquence des migrations à destination urbaine présente un profil différent des migrations rurales. Elle enregistre, mais moins fortement, le choc infligé aux montagnards par la politique de descente forcée en plaine. Par contre, elle semble s'accélérer au cours des dernières années soixante, mais peut-être est-ce là une déformation due à la méthode d'enquête rétrospective (fig. 11).

La majorité des migrants (60 %) est installée à Maroua. La proportion est la plus forte chez les Douroum qui se rendent déjà dans cette ville à la recherche de travaux agricoles. Quelques anciens montagnards se trouvent à Garoua, d'autres à Ngaoundéré d'où ils s'en vont vers Yaoundé. Mais presque tous ont d'abord séjourné à Maroua avant de s'éloigner vers le sud du pays. De la même façon que certains villages de plaine jouent un rôle de relais des migrations rurales aux migrations urbaines, de même celles-ci transitent par Maroua.

Souvent, le recrutement des migrants urbains suit les filières de relations de parenté ou d'ancien voisinage en montagne. Une réussite individuelle en ville déclenche, par appel ou simple attraction, une série de nouveaux départs. En une année, 6 jeunes Douvanger partent ainsi rejoindre l'un des leurs qui est employé depuis 4 ans comme gardien de nuit à Maroua dans la villa d'un ministre !

Beaucoup d'anciens montagnards deviennent à Maroua des ouvriers pour les moulins à mil ou les forges. Plusieurs s'engagent aussi comme aides bouchers. Ils logent dans des cases louées ou bien chez leur patron. La grande promotion consiste à devenir gardien ou même, cuisinier.

Pour quelques-uns qui s'insèrent dans un corps de métier urbain, beaucoup d'autres restent sans travail assuré. Ils se rendent au grand marché ; c'est là que les occasions de petits emplois se présentent. Ne payant pas d'impôt, ils sont mis en prison lors des rafles de police, puis ils sortent et reviennent tenter leur chance.

Au cours des premières années soixante, l'administration tentait de lutter contre l'exode rural des montagnards. Ceux de Méri arrêtés à Maroua étaient ramenés d'autorité au pied de leurs montagnes. Mais ces « rapatriements » ne freinant pas l'exode rural, l'administration n'est

plus intervenue. Les rafles de police et les expulsions des sans-travail ne surviennent plus que par à-coups à Maroua, par exemple à la suite d'un vol commis chez un fonctionnaire important.

Les montagnards, quant à eux, jugent sévèrement les migrants urbains. « Ce sont des paresseux, des *'buudaari'* : bons à rien. Ils ne veulent pas cultiver en montagne, préférant se promener à Maroua. La ville seule leur plaît. » Les anciens ne tarissent pas de récriminations à leur égard. Ils appuient leurs accusations de quelques exemples saisissants.

Un « vagabond » mange le mil tant qu'il y en a dans le grenier puis, le moment venu des travaux agricoles, il s'en va chez les Peul à Maroua et abandonne sa famille en montagne. Les voisins et la mère de la femme restée seule doivent la secourir en mil. Un autre émigre à Maroua avec sa famille. Là, sa femme s'enfuit avec un gendarme ; les enfants partent chez les Peul et sont circoncis ; lui, reste seul à faire le vaurien en ville. Son frère et les voisins ont repris les champs qu'il a laissés en montagne. Des jeunes partent aussi à Maroua, « habitent chez les Peul, ne font rien, délaissent leur père à la montagne ». Dans le meilleur cas de figure, des jeunes habitent à Maroua, travaillent aux moulins à mil des « *alhaji* » mais reviennent souvent visiter leurs parents et paient l'impôt en montagne.

Pour les montagnards, la migration urbaine est condamnable. Elle manifeste une trahison des jeunes à l'égard des anciens et elle aboutit à des échecs. Mais il faut voir aussi que la société montagnarde est largement dominée par les anciens. Les jeunes n'y disposent d'aucune autonomie financière ou sociale<sup>25</sup>. Les migrations urbaines expriment une forme de contestation du caractère gérontocratique des sociétés montagnardes.

L'islamisation rapide des migrants urbains atteste leur refus du modèle social montagnard. Sur 122 anciens montagnards partis à Maroua, 39 soit un sur trois sont signalés comme nouveaux musulmans. En fait, l'ampleur de la conversion est probablement plus importante que ne l'indiquent ces informations données par les montagnards. Certains métiers urbains, comme la boucherie, recherchés par les montagnards, impliquent presque nécessairement d'être islamisé dans une ville comme Maroua, profondément marquée par l'Islam<sup>26</sup>.

L'islamisation des anciens montagnards est rapide, survenant souvent dès leur première année de séjour en ville. Elle fait partie d'une volonté d'intégration au milieu urbain. Une fois installés en ville, les montagnards sont amenés à reconnaître, davantage qu'en milieu rural, une prééminence de statut social, voire ethnique, aux islamisés. Inversement, l'islamisation liée au séjour en ville provoque la rancœur des vieux montagnards et leur condamnation de ce mode d'émigration.

### ***Une conséquence des migrations : des modifications dans l'occupation du sol***

La descente des montagnards au pied de leurs massifs et leurs migrations vers des villages éloignés se traduisent probablement, au terme de quelques années, par une extension des cultures en plaine. Le témoignage d'images Landsat, enregistrées à différentes dates, permet-il de vérifier ce phénomène ?

Malheureusement, une seule bande magnétique était disponible. Il était donc impossible d'entreprendre une étude diachronique uniquement à partir d'images satellites. L'unique bande date cependant de 1976. Elle peut donc être comparée avec la carte topographique au 1/50.000<sup>e</sup>. Cette carte fut publiée en 1965 et dressée à partir des photographies aériennes de

(25) Ils dépendent entièrement du père pour assurer leur premier mariage et chez les Wazan, la dot a la réputation d'être élevée. Après le « *mazgla* » célébré vers 20 ans et une fois marié, le jeune reste encore dans la dépendance de son père. Traditionnellement, il ne peut s'établir à part que vers 28 ans. Cette longue période de dépendance dont les anciens ne manquent pas de profiter, est de plus en plus contestée par les jeunes générations.

(26) VINCENT (J.-F.) (1979, p. 326) note aussi que les 9 anciens scolarisés de Douvanger, Douroum et Wazan devenus bouchers sont islamisés. Ils ne se convertissent pas seulement parce qu'ils travaillent avec un patron peul mais parce que la clientèle musulmane est réticente à acheter une viande abattue par un non-musulman.

1962-63. Elle reporte assez bien les secteurs cultivés en plaine en les figurant par des plages blanches qui contrastent avec les pointillés verts des savanes arbustives. Les massifs, bien que parsemés de points figurant de nombreuses habitations, ne sont représentés que couverts de savanes arbustives et arborées : curieuse contradiction cartographique !

L'image satellite date du 6 janvier. La saison sèche est alors bien avancée. Les récoltes sont achevées depuis longtemps, sauf celle du mil de saison sèche, encore sur pied. Dans ces conditions, il subsiste apparemment peu de chance d'isoler les cultures dans leur intégralité.

L'image satellite fait l'objet d'un traitement numérique selon la procédure de la loterie. Les principales phases de ce travail consistent à choisir les coupures des tranches de réflectance dans les canaux 5 et 7, à interpréter les lots obtenus et à les regrouper en classes qui expriment des formes d'utilisation du sol<sup>27</sup>.

Malgré la date tardive de l'enregistrement, le traitement numérique de l'image réussit à cerner les cultures qui furent pratiquées en plaine lors de la saison des pluies précédente. Elles sont figurées en deux classes de réflectance.

La classe 3 correspond à des sols de précédent cultural, brillants et secs, sans couvert végétal. La classe 4 exprime un couvert arboré plus ou moins dense, surtout d'*Acacia albida*, qui domine des cultures.

Par contre, les champs de mil de saison sèche ne sont pas mis en évidence. Au mois de janvier, la végétation de ce mil est déjà flétrie. D'autre part, elle couvre peu le sol.

Finalement, les appréhensions initiales sont plutôt infirmées.

#### *Plaines et montagnes en 1975 (fig. 13)*

Les terroirs montagnards s'étalent vers les piémonts sur presque tout le pourtour des massifs. L'opposition est nette entre les piémonts orientés à l'est, à faible couvert arboré au-dessus des champs, et la petite plaine de Minglia dans la vallée de la Tsanaga. Seul le piémont au nord de Wazan est un peu plus boisé et contraste avec celui de Douroum.

Les montagnes se rangent en deux classes. Les unes (Massakal et Minglia de part et d'autre de la Tsanaga, montagnes à l'ouest du canton de Douroum) « rentrent » exactement dans la classe 1. Le contour des plages blanches marque fidèlement le pied des montagnes. Ce sont des massifs granitiques, sans couvert arboré, des amas de rochers où il n'y a pas de champs.

Les autres ont une signature radiométrique plus claire. Elle correspond à une pellicule de sols maintenue sur les versants par l'armature des terrasses. Des pixels dispersés de la classe 4 dénotent la présence d'un parc arboré à semis diffus dans les montagnes cultivées. L'examen du milieu montagnard permet ainsi de dresser une carte des montagnes cultivées (et aménagées) et de celles qui sont vides.

Un agrandissement de Wazan confirme cette interprétation mais soulève aussi quelques questions (fig. 14).

Le contraste est net entre le piémont Douroum et celui attenant à Matsaray. Le premier est presque entièrement cultivé « à nu », c'est-à-dire sans parc arboré. Au nord de Wazan, les cultures s'imposent moins dans l'image et autour des collines de Makabay les savanes arbustives dominent. De grandes plages de cultures ne se repèrent à nouveau qu'au piémont sud de Wazan.

Les collines de Makabay sont peu représentées par la classe 1. Pourtant, elles comportent déjà moins de cultures que de friches en 1975. Leur « teinte » plus claire que les autres montagnes vides tient peut-être à une nature différente du matériel géologique. On a noté qu'il s'agit de roches à grains fins, très peu décomposées et donnant des sols moins fertiles que dans les autres massifs.

De plus, ces collines ne sont pas abandonnées depuis longtemps. Dans une première phase,

(27) BOUTRAIS (J.), 1984, Appui-télétection pour l'étude du contact plaines-montagnes au nord du Cameroun.

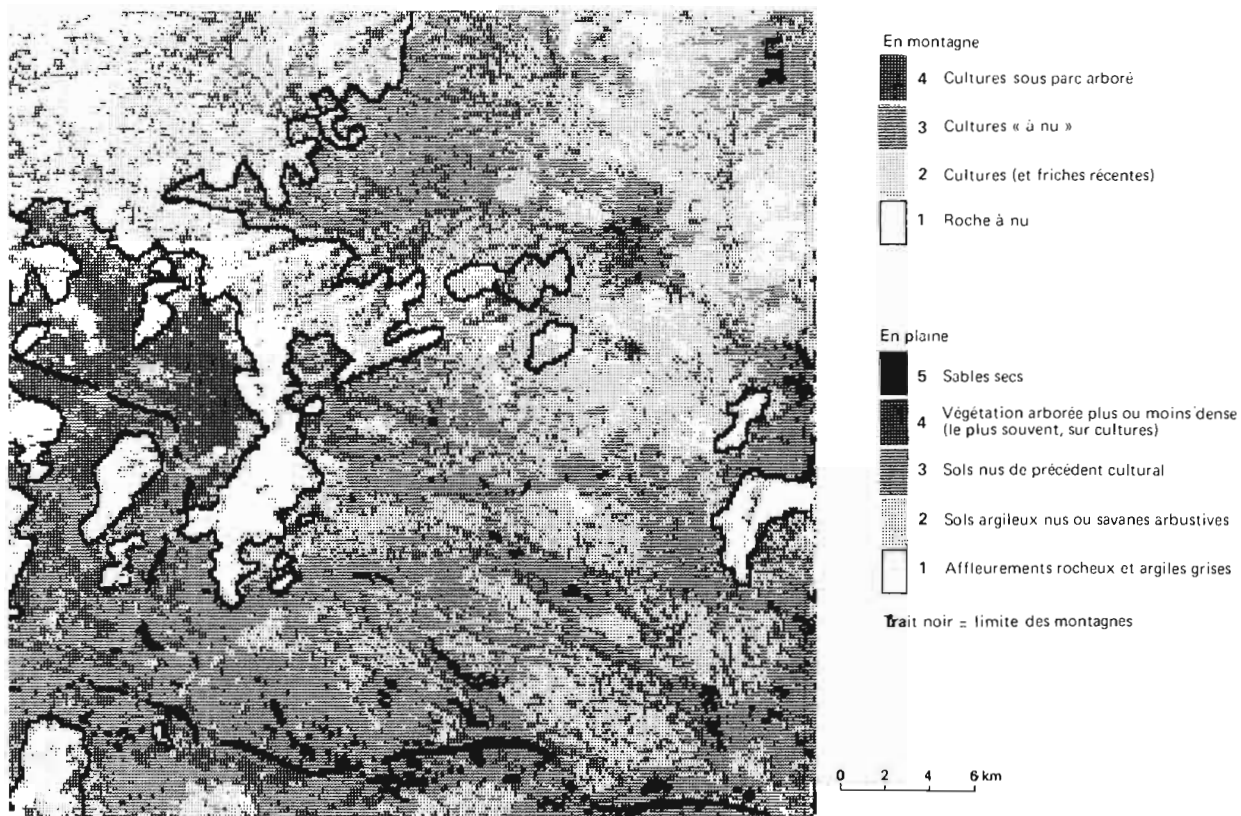


Fig. 13. — L'occupation du sol en montagne et en plaine en 1975.

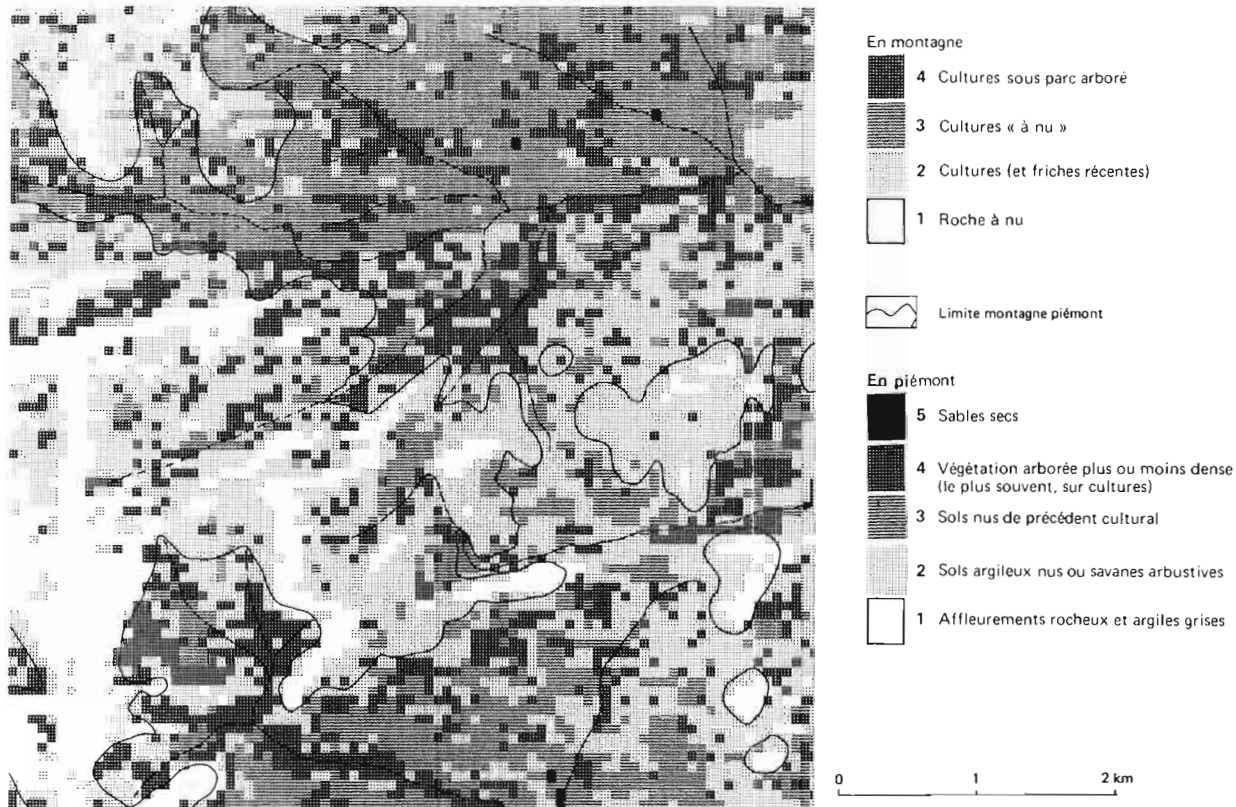


Fig. 14. — L'occupation du sol à Wazan.

elles sont envahies de friches, étendues herbeuses parsemées de quelques arbustes qui s'accrochent aux anciens sols cultivés. Un abandon récent du milieu montagnard ne semble pas se transcrire tout de suite par une nouvelle radiométrie.

Les plages blanches de la carte, au milieu de Wazan, indiquent que des secteurs montagneux sont déjà vides, avec la roche à nu. A l'ouest, la masse montagneuse de Morlay (890 mètres) comprend uniquement des amas de rochers. Les quelques montagnards qui tentaient d'y subsister étaient déjà descendus en 1969.

La crête de Morlay se prolonge au nord vers Ganzoy puis vers Gamassay, montagne qui marque la limite avec Douroum. Dès 1969, elle était, elle aussi, pratiquement abandonnée. Un seul montagnard tentait encore d'y cultiver mais en surveillant ses champs tous les jours. Il avait édifié une haie d'épineux qui courait de rochers en rochers pour limiter les dégâts provoqués par les damans.

A l'autre extrémité du transect, un agrandissement de Mbozo permet d'identifier les secteurs qui furent mis en culture lors de la saison des pluies précédente (fig. 15).

Le terroir de Mbozo est jointif avec celui de Débi au nord tandis qu'au-delà du mayo Débi se distingue le petit quartier d'un notable bornouan.

Un parc arboré occupe tout le centre du terroir de Mbozo. Un couvert végétal, comparable par sa radiométrie, jalonne aussi les cours d'eau : mayo Mewé, Débi et Kewé. Mais il est étiré tandis que celui de Mbozo est compact et inséré au milieu des cultures. Un parc analogue couvre presque tout le terroir du petit village de Matakavay, isolé au sud au milieu de savanes arbustives. Une image satellite enregistrée en saison sèche saisit donc les peuplements les plus denses d'*Acacia albida*.

### *L'évolution de l'occupation du sol en plaine*

Les limites des cultures en 1963 sont reportées par un trait blanc en surcharge à l'image de 1976 (fig. 16).

Une poussée des cultures en plaine à partir du rebord montagneux est sensible au niveau du piémont Douroum. Là, un front culturel a avancé de 2 kilomètres au moins de 1963 à 1975, en direction de Mbozo. Pratiquement tout le piémont compris dans le canton Douroum est alors mis en culture.

Par contre, les terroirs de Mbozo et de Débi s'étalent peu, sauf le long du mayo Mewé. Le déploiement des cultures à partir de Wazan est surtout sensible au sud du massif. Les collines de Makabay sont encore entourées de savanes arbustives. Au-devant du massif Massakal quelques savanes subsistent aussi mais elles sont grignotées par l'avance rapide des cultures à partir des rives de la Tsanaga.

Les cultures sous pluie se sont très étendues dans la vallée de la Tsanaga, entre les montagnes et à leur sortie. Alors qu'en 1963, la rive gauche était loin d'être cultivée partout, elle l'est en 1975 sur une largeur de 4 kilomètres.

A l'intérieur de la chaîne montagneuse, des solutions de continuité séparaient autrefois les cultures dans la petite plaine de Minglia. En 1975, elles sont continues sous un parc arboré dense d'*Acacia albida*. C'est là que les sols alluviaux sont les plus profonds et les plus fertiles, donnant les meilleurs rendements en coton de la région. Tous les montagnards des massifs voisins participent à la mise en valeur de cette riche plaine intérieure.

En contrepoint à l'extension des cultures, les classes 1 et 2 marquent, en plaine, celle des pâturages encore disponibles aux troupeaux en saison des pluies. Ceux des gros villages alignés le long de la Tsanaga n'en disposent presque plus à proximité. Ils doivent les envoyer au nord, vers les savanes situées en contrebas de Massakal.

Mais les pâturages les plus abondants se trouvent encore autour de Mbozo. Sauf en direction des montagnes, Mbozo est entouré de pâturages en 1975. Il n'est pas étonnant que des



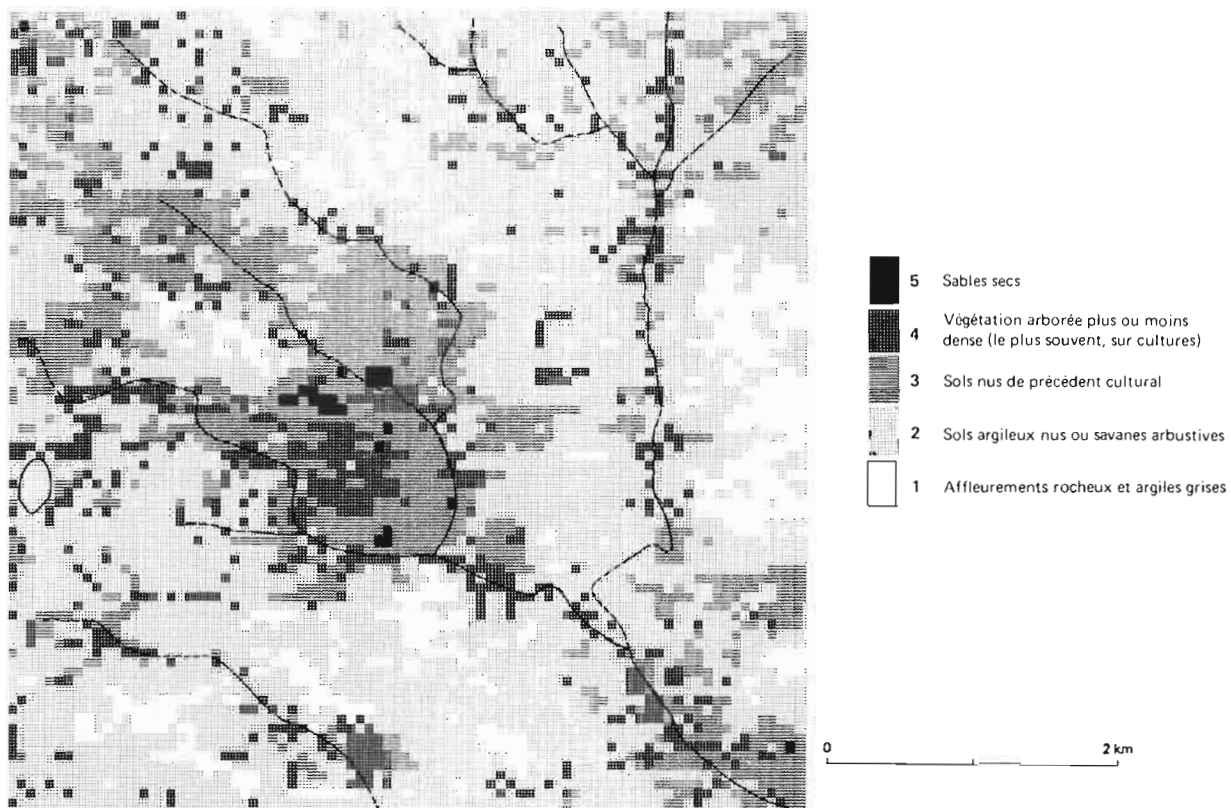


Fig. 15. — L'occupation du sol aux environs de Mbozo.

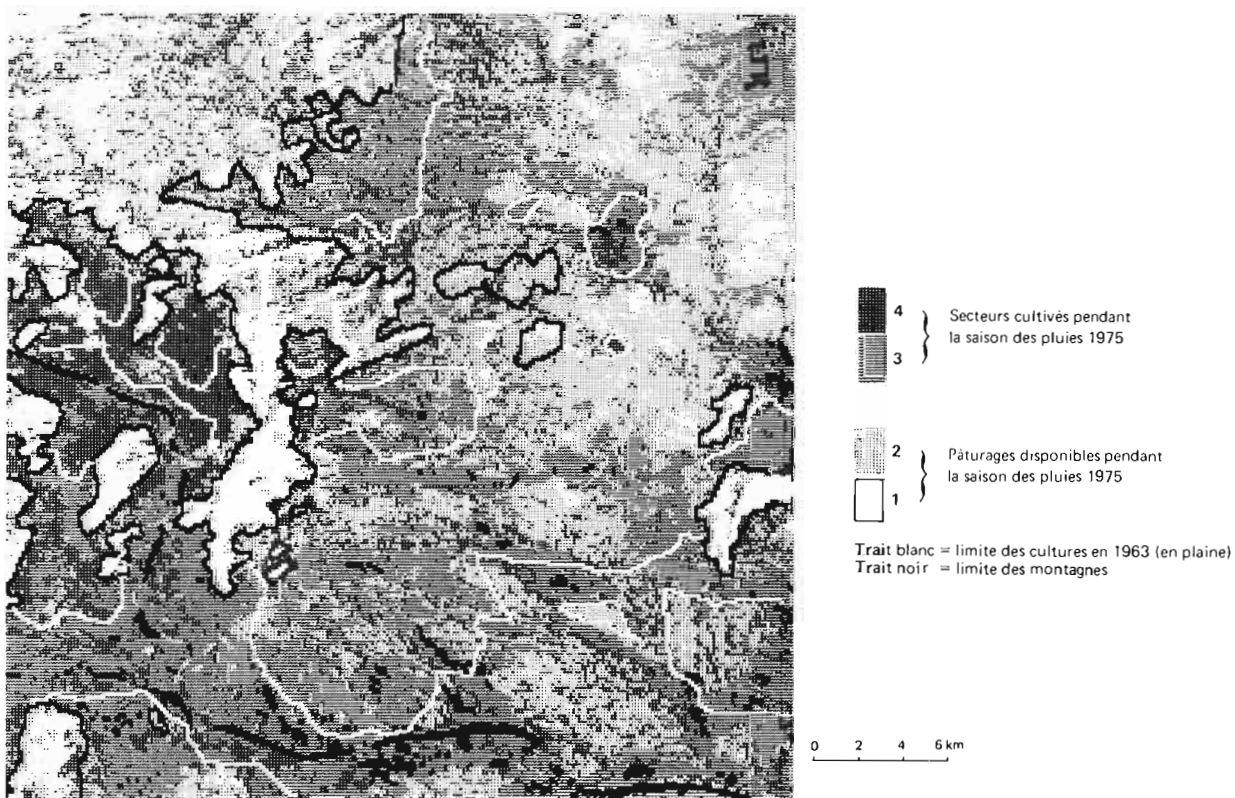


Fig. 16. — Évolution des secteurs cultivés en plaine de 1963 à 1975.



éleveurs y soient installés de longue date et que d'autres y confient leurs troupeaux à des bergers habitant sur place. Ce que les Peul appellent « la brousse de Mbozo » représente, à l'ouest du Diamaré, l'une des seules unités d'un seul tenant encore épargnée en 1975 par les défrichements agricoles.

L'image satellite montre que les Peul de Mbozo restent assez bien lotis en pâturages en 1975. Mais pour combien de temps ?

\*

Quinze ans après le début de la descente forcée des montagnards, les cultures se sont étendues au pied des montagnes. Mais cette extension est inégale selon les secteurs. Certes, elle est nette dans le piémont Douroum et au sud de Wazang. Mais une grande partie de ces piémonts était déjà mise en culture en 1963.

Que s'est-il passé lors de la descente décrétée par l'administration ? Beaucoup de montagnards ont construit une seconde habitation en bas dans le champ qu'ils exploitaient déjà à partir de la montagne. Pour le reste, ils ont continué à mener de front leurs champs en montagne et en piémont. L'ampleur démographique de la descente à partir des années soixante ne s'est pas traduite par des changements d'ampleur équivalente dans l'occupation du sol en plaine.

\*

L'accélération des départs de montagnards au cours des années soixante, en prenant des formes migratoires multiples, aboutit à un dédoublement de leur espace. L'administration impose un habitat de plaine symétrique à celui de montagne. Ce nouvel espace est contigu au contact entre plaine et montagne.

Les montagnards vont d'eux-mêmes plus loin en plaine. Dans un premier temps, ils réussissent ainsi à pallier les carences de l'économie montagnarde. Mais ils s'engagent aussi dans une dynamique migratoire qui, par une dérive continue, les coupe de leur espace de départ, puis les soustrait à l'activité agricole et enfin, efface leur identité d'origine. Par effet de l'éloignement et surtout, de la capacité assimilatrice de la ville musulmane, la personnalité montagnarde se défait plus rapidement que dans les villages de plaine.

## De Wazan à Mbozo en 1983

Le transect de Wazan à Mbozo en 1983 témoigne de l'ampleur des changements survenus en deux décennies au contact de la montagne et de la plaine. Une nouvelle répartition du peuplement se dessine. Un recentrage politique des montagnards est en cours. Les remises en cause culturelles ne concernent plus seulement les migrants qui cherchent à s'insérer en ville. Elles touchent maintenant ceux qui sont simplement descendus au pied de leur montagne. De nouveaux fondements politiques et culturels commencent à régir les montagnards, selon le modèle dont Mbozo offre un exemple tout proche.

## Changements de peuplement

Le contexte migratoire des années soixante se maintient au cours des années 70 et aboutit à une nouvelle répartition du peuplement le long du transect.

Le piémont, vide d'habitations avant 1960, devient le principal centre de peuplement « montagnard ». Le massif Wazan retient encore pour le moment de nombreux habitants mais les collines de Makabay sont presque entièrement désertées. Quant à Mbozo, il attire moins les montagnards que l'on aurait pu s'y attendre, si près d'eux. Le centre du village se troue de vides tandis qu'un nouveau quartier se peuple à la périphérie.

### *Une nouvelle répartition* (cartes 5 et 6 hors-texte)

Le peuplement rapide du piémont de Wazan constitue le changement le plus remarquable. En 1963, l'école catholique était encore isolée au milieu de quelques champs de piémont et des savanes. En 1983, elle est entourée d'habitations qui, de l'autre côté de la piste, commencent à former un village. Il y avait 13 habitations en 1963 au pied des montagnes ; il y en a 63 en 1983, sans compter les cases des femmes seules.

Mais le peuplement du piémont n'est pas régulier. En contrebas des collines de Makabay, il reste clairsemé en hameaux de 3 à 4 habitations. Les nouvelles constructions se concentrent au pied du quartier Matsaray, vers l'école, la piste et l'habitation du nouveau chef de canton.

Le déplacement des Wazan porte la marque de la politique de descente forcée des montagnards, appliquée par les sous-préfets qui se sont succédés à Méri. En 1970, le fils aîné du chef de canton, répondant aux pressions administratives, descend au pied de la montagne. En plus, il vient de s'islamiser, véritable reniement de l'héritage culturel montagnard. La logique de cette démarche ne lui permet plus de continuer à résider en montagne. De 1970 à 1973, il est suivi en piémont par quelques montagnards. Les années suivantes, les descentes se restreignent à une ou deux familles par an. Mais elles reprennent en 1980, l'année du décès de Bello, l'ancien chef de Wazan. A sa nomination, le nouveau chef ne retourne pas remplacer son père au sommet du massif. Dès lors, des montagnards préfèrent s'installer dans son voisinage, en piémont (fig. 17).

Malgré l'afflux de Wazan au pied de la montagne, il est étonnant de ne pas rencontrer davantage d'habitations à l'abandon en haut. La descente opère un partage de la population : les

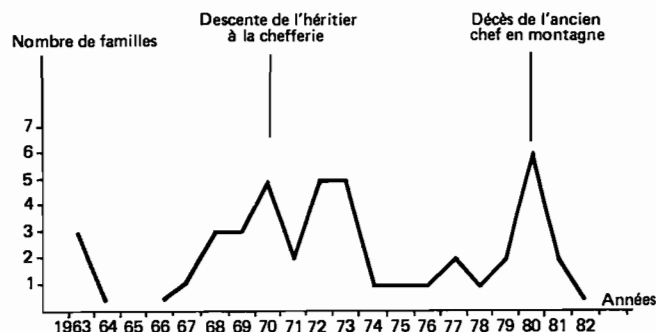


Fig. 17. — Évolution de la descente des Wazan du transect, de 1963 à 1983.

anciens restent en montagne tandis que les jeunes sont descendus. A partir des personnes constituant 88 ménages wazan, des graphiques montrent qu'en montagne les âges les plus fréquents se situent entre 55 et 64 ans, alors qu'en piémont, ils s'abaissent entre 25 et 44 ans. La division de la population montagnarde s'est opérée au sein de chaque famille. Au début, les anciens demandaient aux frères cadets ou aux fils de se dévouer en allant construire au pied de la montagne. Ils obéissaient ainsi dans la forme aux ordres de l'administration tout en continuant d'habiter en montagne. Ensuite, les jeunes sont partis d'eux-mêmes s'installer en bas. La plupart des familles ont ainsi « délégué » un ou plusieurs de leurs membres en plaine (fig. 18).

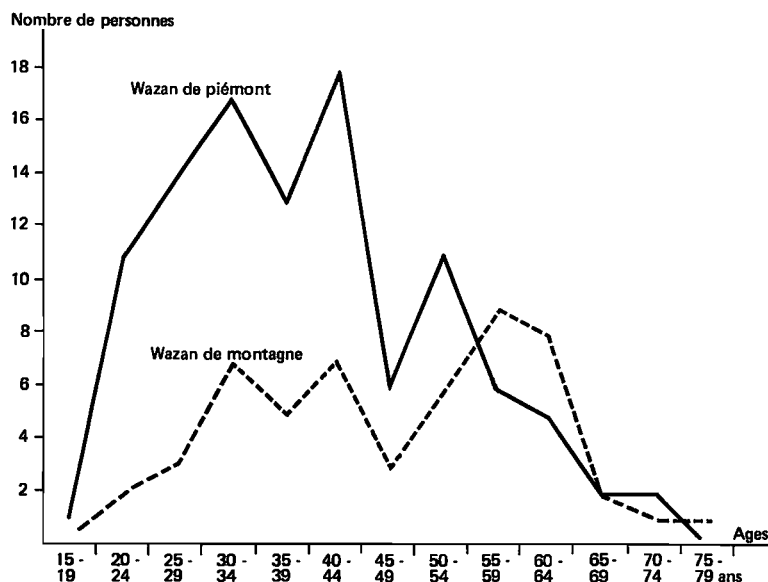


Fig. 18. — Profils des âges d'adultes à Wazan.

Alors qu'en 1963, les premiers habitants du piémont ne s'écartaient guère des dernières pentes, en 1983 les attaches montagnardes se relâchent. Les nouvelles habitations s'éparpillent sur les ondulations sableuses du piémont. Certains, établis en 1963 au pied de la montagne, quittent ce site pour s'installer plus loin. Après l'épreuve de la descente, un second déplacement correspond au choix d'un meilleur emplacement.

Les amoncellements de pierres des anciens *dled* servent maintenant de carrière pour construire les entrées des nouvelles habitations. De certains *dled*, il ne subsiste plus que quelques blocs de soutènement, impossibles à remuer. Les traces du siège des montagnards disparaissent peu à peu du paysage.

Le partage de la population entre une majorité de jeunes adultes en piémont et d'anciens en montagne ne risque-t-il pas, à terme, de remettre en cause la pérennité du peuplement montagnard ? Pour le moment, le remplacement des générations s'effectue encore normalement. Le fils aîné, même s'il habite en piémont, revient succéder au père décédé en montagne. Ce fut le cas, quatre mois avant l'enquête de 1983, d'un héritier qui, pourtant, habitait le piémont depuis 11 ans.

Le retour dans l'habitation paternelle s'impose pour accomplir les sacrifices aux « *kuuli* » : les mânes des ancêtres. Jusqu'ici, la continuité culturelle semble assurée en montagne, malgré l'éclatement du peuplement. Sur 55 chefs de famille recensés dans la frange du piémont, seuls 7 déclarent que l'habitation paternelle tombe à l'abandon. Parfois une habitation montagnarde est en ruines mais un fils réside tout près et pourvoit aux sacrifices.

La pérennité de l'habitat montagnard tient aux obligations religieuses qui incombent, à chaque génération, aux héritiers. Le culte des ancêtres, la sacralisation des éléments naturels qui marquent leur cadre de vie ancrent les montagnards à leur milieu. Dès lors, l'abandon des collines de Makabay signifie-t-il que ces Wazan sont déjà détachés de leurs racines culturelles ?

En fait, la permanence du peuplement en altitude est aussi plus ou moins maintenue selon le degré de fertilité des sols. Les Wazan descendus en piémont avouent que les récoltes de sorgho sont plus belles en haut de Matsaray. Certain d'y obtenir de bonnes récoltes, l'héritier accepte volontiers de retourner résider dans la maison du père décédé. Par contre, les collines de Makabay sont réputées peu fertiles ; aussi la majorité des habitants les désertent-ils.

La sensation d'abandon y est accablante. Au centre de Makabay, seules subsistent quelques habitations parmi les cercles vides et à ciel ouvert des cases délaissées. Voisinage de la plaine, exigüité des champs en terrasses ou médiocre fertilité des sols aménagés depuis moins longtemps, les collines de Makabay ne retiennent pas leurs habitants comme les vrais quartiers montagnards de Wazan. Ici, la longue occupation du massif, la richesse des sols améliorés par un travail agricole ancestral leur confèrent un avantage agronomique encore décisif. Mais les Wazan ne se contenteront-ils pas bientôt de cultiver en montagne sans y habiter ?

\*

Le glissement des Wazan vers le piémont aurait pu profiter à Mbozo qui n'en est pas si éloigné. Pourtant le village a peu progressé en deux décennies. Le transect comporte 41 familles en 1963 et 52 en 1983. L'excédent provient davantage de personnes nées à Mbozo puis installées à leur compte que d'une immigration montagnarde. Seulement 5 familles sont venues s'y établir récemment dont une à partir de Wazan.

L'ancien *lawan* de Mbozo s'efforçait de rassembler ses gens, Peul et nouveaux venus, autour de son *saare*. Maintenant, la tendance inverse l'emporte. Des Peul quittent Mbozo. Le *lawan* n'a plus de candidats à installer à leur place ; leurs anciens *saare* tombent en ruines, au centre même du village.

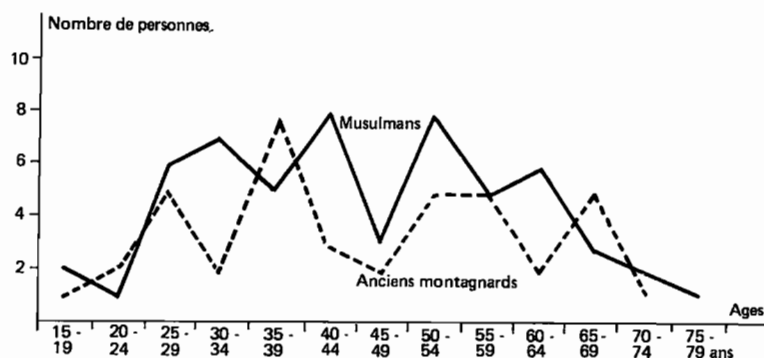


Fig. 19. — Profils des âges d'adultes à Mbozo.

Les anciens montagnards s'écartent du centre et construisent à la périphérie du terroir. Au nord, un nouveau quartier se forme, composé de gens venus du centre et de Mandararé. C'est le nouveau quartier « mofou », bien plus vivant que le vieux « Garé » peul. Tout près, se tient, à l'ombre d'un grand Ficus, un marché hebdomadaire où la bière de mil est abondante ... Les Peul ne l'admettraient pas au centre de Mbozo.

Pourtant, le village a bénéficié de quelques équipements de la part de l'administration :

construction d'une école primaire à plusieurs classes, plantation de neems de chaque côté des pistes qui traversent le village. On prévoyait sans doute qu'il s'y étendrait. Les plantations lui donneraient un petit caractère urbain. Mais bien peu d'habitations se sont construites à leur ombre. Des rangées de neems s'allongent maintenant au milieu des champs. L'absence de puits cimenté ne rend guère attrayant le centre du village.

La population de Mbozo est âgée. Le profil des âges de 52 ménages est plus tassé que celui des Wazan. En scindant cette population entre Musulmans et anciens montagnards, peu de différences apparaissent : les deux profils s'emboîtent l'un dans l'autre. La population de Mbozo ne semble plus rajeunie ni renouvelée comme autrefois par des apports de jeunes montagnards et montagnardes (fig. 19).

En fait, la tranche des jeunes à Mbozo est comme soutirée par l'exode rural. En 5 ans, 12 adultes, âgés de 19 à 39 ans, ont quitté le village pour Maroua, 4 autres se sont dirigés vers Garoua et Yaoundé. L'émigration affecte aussi bien les Peul que la seconde génération d'anciens montagnards ou ceux qui ont grandi dans les familles musulmanes.

Les Peul de Mbozo qui partent à Maroua se spécialisent dans la broderie de bonnets (« *hufneeje* »). Chaque bonnet entièrement brodé à la main est vendu là-bas de 5 à 7.000 francs. Les citadins musulmans, notamment les riches, accordent beaucoup d'attention à la confection et à la décoration des bonnets qu'ils portent, signes de leur prestige social. Ils sont prêts à les acheter pour des sommes élevées. La broderie de bonnets est une spécialité masculine, mettant en œuvre un art dans la composition de motifs géométriques aux vives couleurs.

A la seconde génération, les anciens montagnards s'islamisent et quittent Mbozo pour Maroua. Eux aussi s'engagent comme brodeurs ou bien, petits commerçants sur tablier, aides bouchers. A long terme, Mbozo retient mal ses anciens montagnards. Beaucoup d'entre eux y préparent une insertion finale dans la ville musulmane.

Le rôle de Mbozo comme relais au pied des montagnes est même compromis par la dynamique actuelle de l'exode rural des montagnards. Ils partent directement en ville, sans passer par l'étape du petit village peul.

Par pointage des personnes inscrites dans les fiches familiales du recensement administratif en 1978, on a relevé le départ de 15 jeunes montagnards vers Maroua (11), Garoua (3) et la plantation de canne à sucre de Mbandjock (1). Ces départs se rapportent à 98 familles wazan qui habitent dans la bande du transect. En fait, 12 partants sur 15 ont laissé leur famille en montagne ; seuls les parents de 3 étaient déjà descendus en piémont.

L'exode rural recrute parmi les montagnards mais peu parmi les Wazan du piémont. Il représente une alternative à la descente au pied de la montagne. A présent, les jeunes n'hésitent plus à quitter leur montagne. Dans le cas des Wazan, la scolarisation à l'école catholique depuis les premières années soixante a facilité les départs.

Aux émigrés vers la ville, il faudrait ajouter les jeunes montagnards entrés dans l'administration grâce à cette formation : maîtres d'école (7), employés dans l'administration (2) et la police (1). Beaucoup sont des fils de l'ancien chef de Wazan qui les envoyait presque tous à l'école. Chacun construit maintenant une case au pied de la montagne pour la période des congés. Malgré des retours périodiques, à valeur symbolique, ils renforcent le lot des émigrés vers les villes.

Les Wazan partis récemment en ville s'engagent comme aides bouchers (4), une filière traditionnelle de l'émigration montagnarde. Ils deviennent aussi des maraîchers spécialisés près de Maroua dans la culture d'oignons (5), une nouvelle activité qui attire de plus en plus les montagnards. Ils ne se dirigent plus vers un milieu qui leur est étranger, comme c'était le cas des pionniers de l'émigration montagnarde. Ils sont logés à Maroua par des parents, frères ou oncles, islamisés mais toujours solidaires. Des quartiers périphériques de Maroua comptent une population notable d'anciens montagnards, autrefois éléments instables, maintenant établis depuis plusieurs années. Ils sont plus ou moins bien intégrés à la société citadine musulmane mais, du moins, acceptés comme membres à part entière dans la ville.

L'émigration vers la ville n'est pas tout à fait une nouveauté pour les Wazan, peut-être plus « ouverts » de ce point de vue que d'autres montagnards. Certains Wazan, âgés d'une cinquantaine d'années et maintenant revenus au pied de la montagne, ont longtemps séjourné à Maroua.

L'un aidait par exemple à charger et à décharger les ânes d'un Peul, commerçant de pagnes. Il allait et venait entre les grands marchés du Diamaré : Maroua, Mindif, Bogo. Encore à présent, il reste en relations avec son ancien patron et va parfois lui emprunter de l'argent. Un autre Wazan s'était même mis à son compte dans le commerce des cuvettes émaillées, « *tasaaji* », achetées au Nigeria, à Madagali ou à Mubi, puis transportées par porteurs et à dos d'ânes jusqu'à Maroua où il les revendait moyennant de substantiels bénéfices ! Ceux-là sont rentrés à Wazan mais beaucoup d'autres se sont installés définitivement à Maroua, offrant autant d'appuis possibles aux migrants d'aujourd'hui.

\*

En surimpression aux changements dans la localisation du peuplement, l'exode rural devient le phénomène significatif des dernières années. Il soutire des jeunes à la fois à la montagne et au petit village peul du transect.

D'une façon, la descente contrainte au pied des montagnes a peut-être limité, du moins pendant une période, la ponction de l'exode rural dans la population montagnarde. Le peuplement du piémont peut encore se densifier localement mais les bonnes terres vont devenir plus rares. Par saturation, cette alternative migratoire va progressivement s'épuiser. L'exode rural prendra alors sa vraie ampleur.

**Contrastes démographiques** L'abandon de la montagne n'a-t-il pas perturbé le peuplement dans ses composantes démographiques ? Il est peut-être encore trop tôt pour le mesurer. D'autre part, la méthode du transect n'a permis de relever qu'un lot limité de familles. Elles autorisent à peine le calcul de pourcentages et d'indices. Cependant, quelques données, même restreintes, signalent déjà des différences de comportements démographiques.

TABLEAU 4  
Quelques données démographiques en 1983.

	Wazan	Mbozo
<i>Polygamie</i>		
— nombre d'épouses/nombre de maris . . . . .	100/69	65/49
— indice de polygamie (nombre d'épouses pour 100 maris) . . . .	144	132
— pourcentage de ménages monogames . . . . .	69	77
<i>Instabilité matrimoniale</i>		
— nombre d'épouses divorcées en 5 ans/nombre de maris . . . . .	9/65	12/49

La polygamie des Wazan est nettement plus large que celle de Mbozo. Dans ce village, le comportement des anciens montagnards (28 épouses pour 23 ménages) ne diffère pas de celle des Musulmans (37 épouses dans 26 ménages). Malgré le nombre limité de ménages enquêtés, les indices de polygamie (1,44 chez les Wazan et 1,32 à Mbozo) s'insèrent parfaitement dans la gamme de valeurs établies par PODLEWSKI<sup>1</sup>.

(1) PODLEWSKI (A.), 1966, p. 159 et tabl. 58, p. 173.

VINCENT (J.-F.) (1972, p. 323) aboutit à un taux de polygamie de 143 à partir de 297 ménages des massifs Douvanger et Wazan. Dans son échantillon, le pourcentage de ménages monogames n'est que de 67%.

D'après cet auteur, l'indice de polygamie typique des islamisés (1,3) s'oppose à celui des « paléonigritiques » de montagne et de piémont (1,4). De même, le pourcentage des ménages monogames est bien de 77% à Mbozo contre 69% chez les Wazan. L'opposition de comportement démographique est donc nette. Cependant, les anciens montagnards installés, pour la plupart, depuis longtemps à Mbozo, ont adopté le modèle démographique de leurs voisins.

D'après PODLEWSKI, la polygamie *stricto sensu* est moins élevée chez les islamisés que chez les montagnards mais leur polygamie « successive » est plus forte. Cette polygamie, dite aussi « relative », est indiquée par le nombre d'épouses successives d'un mari ou par le nombre de remariages des femmes.

A l'instabilité du mariage chez les Musulmans s'oppose la stabilité traditionnelle des ménages montagnards. Ceux-ci sont caractérisés par une relative égalité des partenaires. L'épouse jouit rarement d'un droit de propriété sur la terre mais elle dispose d'un droit d'usage sur une partie de l'exploitation de son mari. De ce fait, elle participe activement aux ressources du ménage et contribue à équilibrer l'économie de la famille.

Au contraire, dans les ménages musulmans, l'épouse est écartée de la production de richesse. Activités féminines et masculines sont nettement distinctes, cloisonnées. Elles s'inscrivent dans un espace soit masculin, soit féminin. Les deux ne se recouvrent pas, ni dans les activités liées à l'agriculture ou à l'élevage, ni dans le commerce.

La relation supérieur-subordonné ou, plutôt, mineur est alors essentielle. Elle est dictée par les normes culturelles de la société musulmane. La relation inégalitaire dans le ménage reflète celle qui structure la société. Elle appelle, à son encontre, une réaction de défi et de contestation.

L'instabilité du mariage exprime alors une remise en cause individuelle d'un mode de relation global. A ce titre, elle ne relève pas seulement d'un modèle peul de forte polygamie successive. Il est peut-être préférable de la rattacher à un système bornouan (kanouri) dont le « modèle » peul du Nord-Cameroun serait dérivé<sup>2</sup>.

On fait souvent ressortir, dans la région, un modèle de comportement démographique et social qui serait spécifique des Peul. En fait, ce comportement se retrouve en d'autres grandes populations voisines. Par contre, il n'est pas général à toute l'ethnie peul.

L'histoire des Peul du Diamaré permet peut-être d'en comprendre les raisons. Ils ont longtemps séjourné au Bornou, empruntant aux Bornouan l'essentiel de leur organisation politique, de leur civilisation citadine et même des techniques agricoles. Or, l'instabilité du mariage est une caractéristique du « système kanouri ». La hiérarchie complexe qui stratifie ce type de société admet comme une remise en cause, une compensation par le biais du changement continu qu'introduisent les divorces.

Il ne s'agit pas, en avançant ce rapprochement, de céder à une tentation de diffusionnisme ni de refuser aux Peul du Diamaré une identité qui leur soit propre, mais de reconnaître des emprunts historiques vraisemblables, afin d'expliquer des analogies entre sociétés.

Dans le cas du transect, n'ont été relevés que les cas de femmes recensées en 1978 mais divorcées en 1983, 5 ans plus tard. De fait, les divorces sont deux fois plus fréquents à Mbozo mais ceux des Wazan ne sont quand même pas négligeables. Ils remettent en cause la stabilité supposée des ménages montagnards. La décomposition de ces données par strates géographiques et ethniques apporte de nouvelles indications.

---

(2) COHEN (R.), 1971, *Dominance and Defiance : a study of marital instability in an Islamic African Society*. 213 p.



TABLEAU 5  
Épouses divorcées de 1978 à 1983.

	Wazan
— en montagne .....	2 sur 29 ménages
— en piémont .....	7 sur 36 ménages
	Mbozo
— anciens montagnards .....	3 sur 21 ménages
— Musulmans .....	9 sur 28 ménages

A Mbozo, les ménages musulmans se remarquent par l'instabilité des épouses. Chez les Peul, les femmes sont réputées pour leur inconstance<sup>3</sup>. On trouve à Mbozo quelques femmes peul divorcées et rentrées dans leur famille ou installées à part. C'est le cas de deux sœurs du *lawan*.

Alors que d'anciens montagnards se sont islamisés, les divorces surviennent encore rarement chez eux. De ce point de vue, ils restent proches du modèle montagnard. Ceci est assez étonnant car certains habitent à Mbozo depuis les années trente.

Par contre, l'instabilité matrimoniale est accélérée chez les Wazan descendus en piémont. Est-ce une conséquence indirecte de la descente forcée des Wazan ou une évolution récente de la société montagnarde ? Chez d'autres montagnards peu éloignés, les Mada et les Mouyeng, l'instabilité matrimoniale est considérée comme le phénomène social décisif des vingt dernières années<sup>4</sup>. Il est probable qu'il en est de même à Wazan<sup>5</sup>.

L'explosion actuelle de l'instabilité matrimoniale chez les montagnards remet en cause la pertinence de cet indicateur dans le classement des populations par PODLEWSKI au début des années soixante<sup>6</sup>.

TABLEAU 6  
Alliances matrimoniales des Wazan.

Ethnie des épouses	Wazan de montagne	Wazan de piémont
Wazan .....	20	26
Douroum .....	11	14
Douvangar .....	5	5
Méri .....	1	3
Dougour .....	1	
Massakal .....		2
Guiziga .....		1
Mandara .....		1
	38	52

(3) Un ancien montagnard wazan s'est enrichi en plaine dans le commerce et il s'est islamisé. Mais maintenant, il ne lui reste plus d'argent : « il a épousé plusieurs femmes peul qui ne restent pas ... ».

(4) RICHARD (M.), 1977, p. 283 et suivantes. En fait, on peut se demander si l'instabilité du mariage n'est pas un phénomène plus ancien chez certains montagnards.

(5) VINCENT (J.-F.) (1972, p. 319) met en évidence une tendance à l'accroissement du nombre des divorces chez les femmes de Douvangar et de Wazan.

(6) PODLEWSKI (A.), 1966, p. 158 et suivantes.

Un rapprochement de comportements démographiques autrefois différenciés peut provenir de l'introduction de femmes d'autre origine dans les réseaux matrimoniaux. Est-ce le fait nouveau qui accélère l'instabilité des mariages chez les Wazan de piémont ?

Bien sûr, les effectifs relevés sont faibles et ne permettent pas d'avancer très loin dans l'analyse. Rappelons qu'il s'agit d'un transect, c'est-à-dire d'une forme de sondage géographique dans une population. D'après le tableau 6, le recrutement des épouses est peu différent entre les Wazan de montagne et ceux de piémont. Dans les deux cas, la moitié des mariages se nouent dans le cadre du massif<sup>7</sup>. En montagne comme en piémont, des liens matrimoniaux s'établissent avec les voisins Douroum, notamment entre les clans nobles : Erketché d'un côté et Mandzah de l'autre. L'apport d'épouses d'autres massifs se réduit avec l'éloignement.

La diversité ethnique est un peu plus grande chez les épouses des Wazan de piémont, notamment par la présence d'une Guiziga et d'une Mandara, à proximité de Mbozo. Mais, dans l'ensemble, ce n'est pas une introduction massive d'épouses venant de l'extérieur qui perturbe la situation matrimoniale des Wazan du piémont. L'instabilité actuelle est donc un phénomène interne à leur société.

Par rapport à la forte endogamie des Wazan au niveau de leur massif, comment se caractérisent les alliances matrimoniales à Mbozo ?

TABLEAU 7  
Alliances matrimoniales à Mbozo.

Ethnie des épouses	Anciens montagnards	Musulmans (et Guiziga)
ethnie du mari .....	3	12
autre ethnie, montagnarde .....	17	8
Guiziga .....	6	1
ethnie opposée (musulmane) .....	2	16
	28	37

Une nouvelle fois, la taille des relevés est très restreinte. Elle ne donne qu'un aperçu démographique des populations en présence. D'après le tableau 7, les Musulmans de Mbozo s'opposent aux Wazan par une faible endogamie. Elle est un peu plus affirmée chez les Peul que chez les Mandara<sup>8</sup>. Leurs alliances matrimoniales ne s'ouvrent cependant pas aux femmes guiziga.

Malgré sa petite taille, la composition pluri-ethnique du village favorise les mariages entre ethnies musulmanes. La fréquence des mariages de montagnardes est cependant le fait le plus remarquable. Certes, il tient à la localisation et à l'histoire de Mbozo mais il caractérise aussi un comportement général des Peul du Diamaré.

Les anciens montagnards installés à Mbozo imitent un peu l'ouverture de leurs voisins. Leur endogamie, au niveau du massif, est très faible. Elle est le fait de nouveaux venus dans le village. Les mariages les plus fréquents associent des origines montagnardes différentes. Les alliances incorporent aussi des femmes guiziga, indice d'un rapprochement des anciens montagnards avec cette ethnie de plaine. Par contre, des échanges s'esquissent encore à peine dans ce sens avec les Musulmans<sup>9</sup>.

(7) D'après une enquête touchant 334 femmes dans les massifs Douvanger et Wazan, la moitié d'entre elles (57 %) sont originaires du même massif que leur mari (VINCENT, J.-F., 1972, p. 314).

(8) D'après PODLEWSKI (A.) (1966, p. 28), les Mandara sont pourtant pratiquement endogames. Mais ceux de Mbozo se trouvent en dehors de leur aire ethnique, ce qui favorise les mariages inter-ethniques.

(9) Ceci entre en contradiction avec les résultats de l'enquête de PODLEWSKI (A.) (1966, p. 16 et 17) auprès des Peul de Mayo Ladde, près de Gawar.

Ainsi, le village peut offrir-il aux anciens montagnards un cadre favorable aux alliances entre originaires de massifs différents. Il s'y produit un amalgame entre montagnards venus du pourtour de Mbozo. Mais l'incorporation d'épouses montagnardes par les musulmans du village n'entraîne pas de contrepartie.

**Encadrements politiques et religieux** Du sommet de Matsaray, résidence des anciens chefs de Wazan, au pied de la montagne, la disposition du peuplement montagnard n'est pas aléatoire. L'appartenance clanique des habitants compris dans le transect le montre déjà. Elle est complétée par leur situation parentale vis-à-vis de l'ancien chef de Wazan (fig. 20).

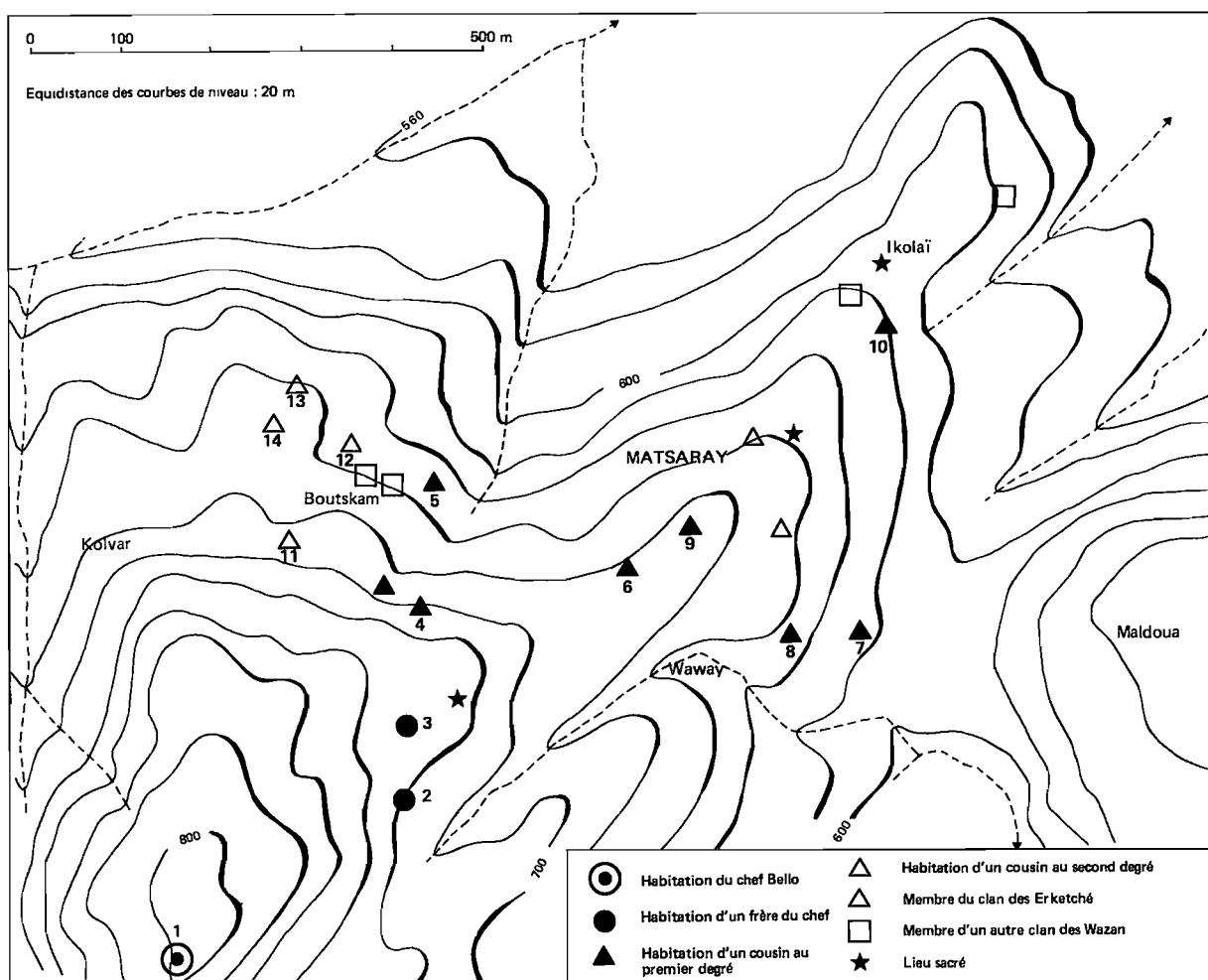


Fig. 20. — Disposition du peuplement à Matsaray en 1963.

En contrebas immédiat du sommet, les *hay* de deux frères du chef occupent d'anciennes parcelles de la chefferie. Ils ont construit leurs habitations dans des parcelles allouées à leurs mères. Au-delà, le quartier Matsaray comprend une série de 7 *hay* habités par des cousins au premier degré du chef ; ils descendent du même grand-père : Tsila. Au nord, à Boutskam, ce

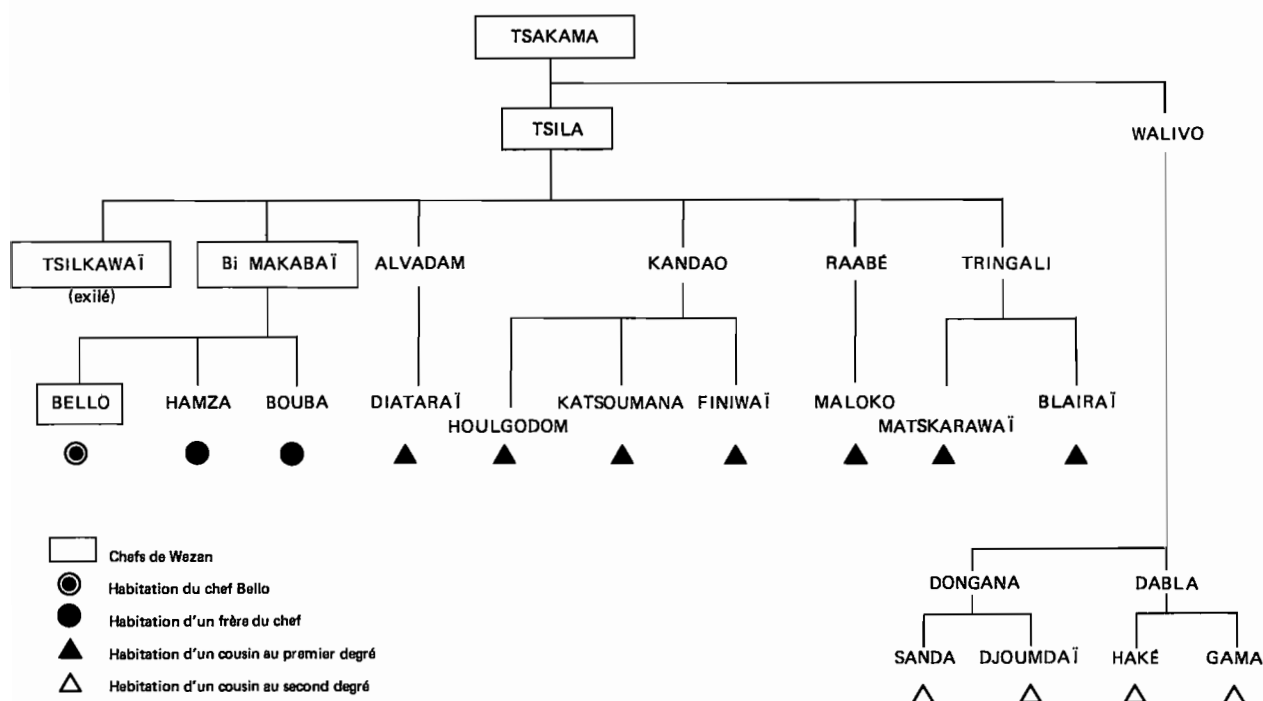


Fig. 21. — Généalogie des habitants en haut de Matsaray en 1963.

niveau de peuplement correspond à des cousins au second degré du chef, descendants de son arrière grand-père : Tsakama (fig. 21).

Sur le versant de Matsaray suivent deux habitations appartenant à des Erketché sans lien de parenté avec le chef. Un peu plus bas, un cousin au premier degré a construit récemment dans le champ cultivé par sa mère. Il devient ainsi le voisin de Wazan qui font partie d'autres clans. La disposition du peuplement est également perturbée par deux frères, du clan Laway, originaires de Douvanger. Leur arrière grand-père avait obtenu la permission de s'installer à Boutskam mais ils ne cultivent que les dernières pentes de la montagne.

La prééminence sociale des Erketché s'exprime donc nettement par une hiérarchie en altitude du peuplement montagnard. Le clan noble occupe les hauts versants qui, autrefois, étaient les plus valorisés. La disposition en auréoles des parents du chef correspond à un privilège d'attribution de l'espace central de la chefferie.

Mais les descendants des chefs étaient nombreux ; ils ne purent être tous placés autour du sommet, surtout ceux des générations les plus récentes. Quelques cousins au second degré résident dans les quartiers Masfay (2) et Gabao (2). Des fils de l'ancien chef Tsila furent lotis en haut de Maldoua. Les sommets voisins furent progressivement appropriés par les parents des chefs successifs, probablement par expulsion des autres clans. Cependant, la plupart des descendants de Tsila trouvèrent encore place où s'installer dans le quartier Matsaray, tout autour du sommet.

Quelques descendants de Bi-Makabay habitent à plus faible distance encore du sommet. Dès lors, l'allocation de nouvelles parcelles à bâtir ne semble plus possible à proximité de la chefferie. Même sans descente forcée par l'administration, il est probable que des familles issues des successeurs de Bi-Makabay auraient été contraintes de s'installer ailleurs qu'au plus haut de la montagne.

La descente de l'héritier en 1970 puis sa succession à la chefferie en 1980 ont précipité l'établissement des Wazan en piémont. Dès lors, la hiérarchie du peuplement montagnard selon l'altitude devient caduque. Elle est remplacée par une nouvelle organisation du peuplement en piémont dans le voisinage du nouveau chef (fig. 22).

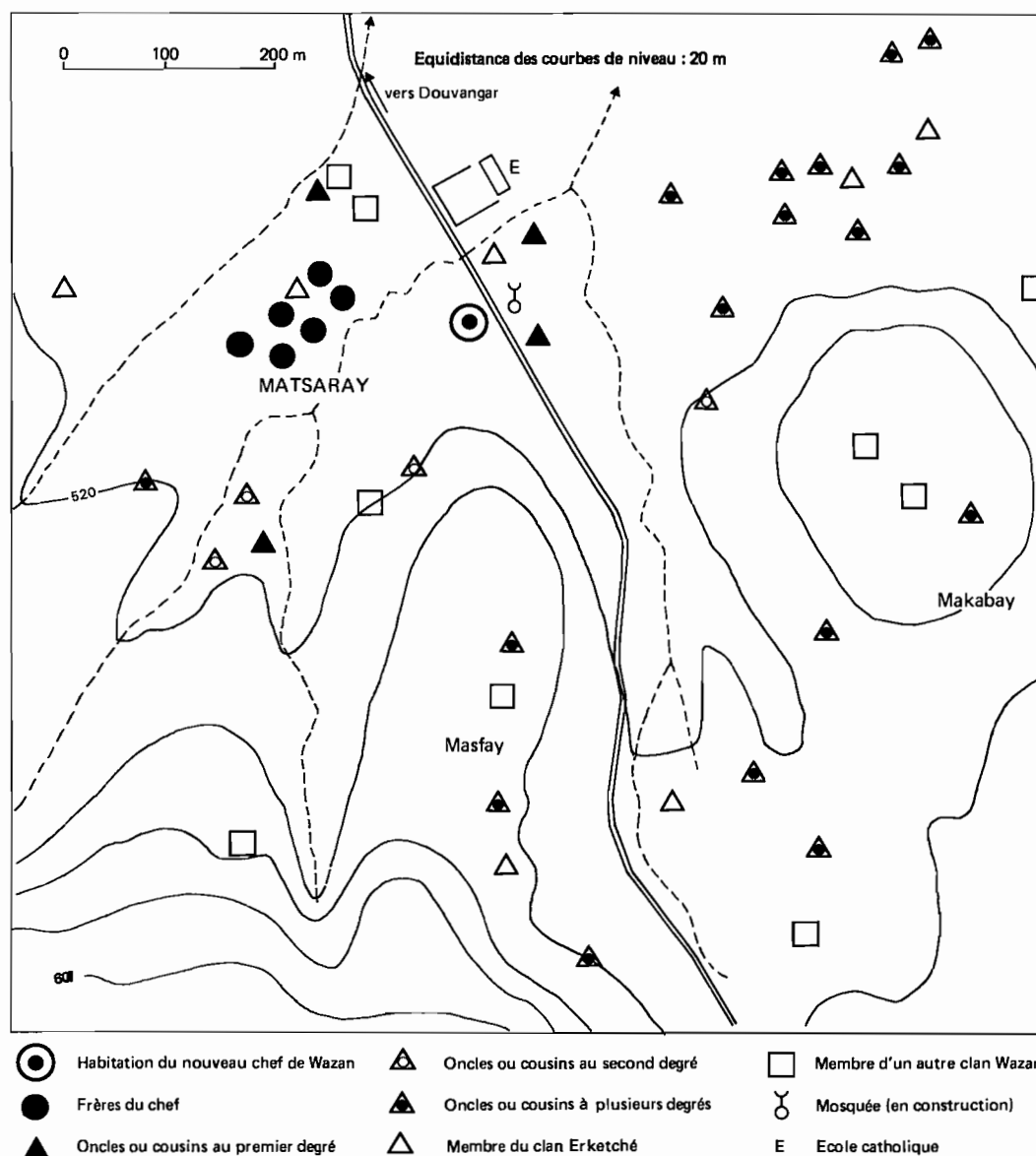


Fig. 22. — Disposition du nouveau peuplement du piémont de Matsaray en 1983.

Ses jeunes frères se rassemblent sur un glacis voisin et des oncles viennent aussi tout près. Des parents au second degré et d'autres plus éloignés investissent toute cette portion de piémont.

Il est étonnant de constater avec quelle rapidité une nouvelle hiérarchie de peuplement se

reconstitue autour de la résidence du nouveau chef. La présence de quelques membres d'autres clans tient à une descente antérieure ou à l'attraction de l'école catholique.

A Wazan comme à Douroum, la descente des montagnards n'est pas un simple déplacement de population. Elle s'accompagne d'un transfert de leur centre politique.

\*

Au recentrage politique s'ajoute une remise en cause religieuse et culturelle puisque le nouveau chef est islamisé. Sa conversion date précisément de sa descente en piémont. Celle-ci marqua une rupture dans l'histoire des Wazan ; l'héritier de la chefferie abandonnait le *hay* au sommet de la montagne en même temps qu'il se soustrayait à ses futures responsabilités religieuses.

Son islamisation suscita d'abord peu d'émules. Le chef du quartier de Makabay et deux autres l'imitèrent et quittèrent les collines pour se rapprocher de Mbozo, le centre islamique le plus proche. Ils se mettaient volontairement à l'écart des Wazan. Quant au futur chef, il resta isolé en piémont tant que son père maintenait la cohésion culturelle des siens autour des sacrifices et des fêtes religieuses.

Une fois le nouveau chef investi, la conversion à l'Islam s'impose aux Wazan comme une éventualité à laquelle ils ne peuvent plus se soustraire. Le chef de canton est le successeur légitime des anciens chefs. Il n'est pas une créature artificielle de l'administration comme chez les autres montagnards. Il pourra user de son autorité traditionnelle pour amener ses proches à se convertir, eux aussi.

Déjà, en deux ans, 3 Wazan de piémont se sont islamisés. L'un d'entre eux était revenu de Maroua où il travaillait avec un Peul. Sa conversion n'est que la conséquence logique d'un long séjour en milieu islamisé. Mais les deux autres n'ont jamais quitté la montagne ni le piémont.

Nouveaux musulmans, ils ont l'intention de venir habiter tout près du chef. Déjà, un oncle est venu le rejoindre ; il s'était islamisé à Meskine, au milieu des Peul. Il a préféré revenir près des siens, dès lors que le chef est, lui aussi, musulman. Autrefois, ce retour de Wazan islamisés en plaine n'aurait pas été concevable.

Le nouveau chef de canton s'efforcera de regrouper dans son entourage les Wazan convertis. Un « *mallum* » peul est déjà en place et une mosquée en ciment est en cours de construction en face du *saare* du chef. Les signes et l'appareil islamiques du pouvoir se mettent en place. Jusqu'à présent, les nouveaux islamisés sont des Erketché. Une nouvelle hiérarchie se dessinera dans les années à venir, opposant un petit groupe de Wazan islamisés proches du chef à la masse des « montagnards ».

Bien qu'il soit musulman, le nouveau chef de Wazan possède encore 6 épouses légitimes. C'est beaucoup moins que ses prédécesseurs mais encore plus que ne l'autorise la loi musulmane. De même, il reste grand consommateur de bière de mil...

Dans la conversion en cours des Wazan, deux caractéristiques de la progression historique de l'Islam en Afrique Noire se répètent. L'Islam procède « par le haut », par la conversion initiale des chefs et de leur entourage. Puis, il prend appui sur l'appareil politique en place pour « descendre » vers les masses, gagnées au prestige de la religion du chef.

Ce processus est d'autant plus efficace que le pouvoir est déjà centralisé et contrôle mieux la population. De ce point de vue, l'Islam a plus de chances de progresser dans les chefferies montagnardes de Wazan, Douroum et Douvanger que chez les montagnards sans chefferies traditionnelles.

D'autre part, dans une première phase, l'Islam est tolérant. Les premiers islamisés se font seulement circoncire, preuve concrète de leur conversion religieuse. Ils ne sont pas contraints aussitôt de modifier leur conduite, ni de renoncer à leur cosmologie. Plus tard, une réforme et un approfondissement religieux succéderont à l'adhésion formelle initiale.

Avant même leur islamisation, les Wazan avaient coutume d'emprunter des noms peul, témoin l'ancien chef, Bello. Ils entretenaient déjà des relations plus suivies avec les Peul que la majorité des montagnards. Maintenant, la conversion d'un chef de famille entraîne celle de sa ou de ses épouses. Les noms peul, autrefois limités à quelques hommes, se diffusent aussi aux femmes. Akmémeï s'appelle dorénavant Aïssatou ; Bianiameï : Doudou et les autres : Didja, Habiba, Fadimatou... C'est aussi le cas de certains chefs de famille récemment islamisés : Bi-Makazed veut maintenant se faire appeler Nouhou. Les noms sont des indices d'assimilation culturelle.

Les épouses ne remontent plus cultiver leur parcelle de mil en montagne, désormais mise en prêt à des montagnards. A l'exemple des femmes peul, les épouses des Wazan islamisés n'entreprennent plus que de petites parcelles d'arachide. Elles ne sortent plus aussi librement s'adonner aux travaux agricoles.

Alors que l'habitation du chef de canton conserve quelques éléments d'architecture montagnarde, notamment la muraille circulaire en pierres sèches soigneusement assemblées, l'habitat des Wazan islamisés proches de Mbozo s'identifie déjà au modèle de plaine.

Le *hay* du chef de quartier de Makabay est entouré d'une haie d'épineux comme chez les Peul. Elle délimite une cour spacieuse et propre où se disposent les cases rondes ou carrées de l'homme et de ses épouses. Grenier au centre de la cour, rideaux de mousseline aux portes, nattes étendues sous les auvents où les femmes accroupies bavardent en épiant les activités du maître, le cadre familial et quotidien est transposé à partir de celui des Peul (planche photo. 6).

Ce modèle d'évolution culturelle ne signifie pourtant pas que l'Islam soit encore facilement accepté par tous les Wazan. Leur islamisation ne dépassera pas, peut-être, l'entourage immédiat du chef de canton. Deux Wazan qui viennent de s'islamiser sont abandonnés par leurs épouses qui, d'un commun accord, ont refusé de se convertir. Maintenant, ce sont les petites filles qui préparent la cuisine. S'ils ne trouvent pas d'épouse sur place, ne sont-ils pas condamnés, à échéance, à migrer vers la plaine ?

A Wazan comme chez les Mada et les Mouyeng, ce sont les femmes qui résistent le mieux à l'influence de l'Islam<sup>10</sup>.

\*

Face à la religion des Peul devenue aussi celle des chefs montagnards, le catholicisme cherche plutôt à gagner la « base » de la population. L'influence de l'école catholique de Wazan gérée par la mission de Douvanger est assez forte auprès d'une partie des jeunes. Beaucoup ont passé quelques années sur les bancs de cette école<sup>11</sup>.

Grâce à sa situation au pied de la montagne, les jeunes montagnards peuvent s'y rendre tout en continuant à habiter chez leurs parents. Certes, la scolarisation les transpose dans un autre univers culturel mais sans y ajouter, du moins temporairement, de déracinement géographique.

Elle leur a ouvert des emplois, surtout dans l'administration. Quelques anciens écoliers sont installés sur place, à la fois cultivateurs et cantonniers aux Travaux Publics, un autre cultivateur et artisan menuisier, mais les plus nombreux sont devenus cultivateurs et maraîchers saisonniers.

Alors que les Wazan islamisés se tiennent encore, la plupart, à l'écart de la montagne, dans les villages de plaine, les christianisés s'installent de préférence en piémont. Ils ne sont pas

(10) RICHARD (M.), 1977, p. 303.

SEIGNOBOS (Ch.) (1982, p. 86, note 65) interprète de manière opposée le rôle des femmes dans la descente des montagnards et leur islamisation. Pour lui, la femme « pousse l'homme à changer et à s'islamiser ».

(11) VINCENT (J.-F.), 1979. Il n'existe pas d'école publique à Wazan.





1. Nouveau venu installé à l'écart de Mbozo : premières cases construites sans enclos, séchoir à récoltes, sorgho « njigaari » mis à sécher en bottes, jeunes *Acacia albida*.



2. Habitation d'un Wazan islamisé, près de Mbozo : adoption de la case peul, cour centrale sablée et fermée par un « sekko ».



3. Habitation d'un « jardinier » chrétien à Wazan : juxtaposition de techniques anciennes et modernes de construction, investissement dans l'habitat des gains obtenus par la culture de l'oignon.

complètement coupés des montagnards. La moitié des anciens scolarisés devenus cultivateurs se sont convertis au catholicisme<sup>12</sup>.

Ils se rassemblent dans le « quartier des Chrétiens », aux environs de l'école catholique. Leur encadrement par la mission, leur dynamisme offrent aux montagnards une alternative à l'Islam. Par le biais de la scolarisation, la christianisation est porteuse de modernité. Elle introduit les montagnards dans des activités qu'ils ignoraient ou qui leur étaient inaccessibles.

La christianisation de montagnards répond à un besoin d'ouverture culturelle de jeunes et, dans un second temps, elle la suscite aussi. Elle s'appuie sur des éléments qui acquièrent maintenant leur autonomie plus vite que ne l'accordait la coutume. Mais ils n'occupent pas des positions élevées dans la société locale et, en ce sens, leur nouvelle religion semble encore fragile.

Le fils d'un vieux montagnard resté en haut est employé comme catéchiste. Il circule en piémont avec le vélo confié pour les besoins de la catéchèse. De façon symptomatique, il n'appartient pas au clan des Erketché. Le choix entre l'Islam et le Christianisme reprendra peut-être d'anciens clivages internes à la société montagnarde.

\*

Étant islamisé, le nouveau chef de Wazan participe de la conception peul du pouvoir, au même titre qu'un autre chef, par exemple son voisin de Mbozo.

En 1975, le fils du vieux *lawan* Bouba Djoda lui succède. Bouba Djoda avait vécu et forgé la réussite politique du village. Avec sa disparition, Mbozo perd encore un peu de sa notoriété. Le souvenir du *lawanat* s'efface ; le chef de Mbozo n'est plus qu'un chef de canton comme les autres. Son canton étant le moins peuplé de l'arrondissement, l'administration ne lui accorde plus les égards d'autrefois, quand son père jouait le rôle d'intermédiaire avec les montagnards.

Le nouveau chef a réaménagé le *saare* de son père en couvrant les cases de tôles, de même que l'entrée, à nouveau plan rectangulaire. Mais le « modernisme » s'arrête là. Son ancien *saare*, lui, tombe en ruines ; personne n'est venu le remplacer. Chaque matin, quelques familiers viennent le saluer et l'appellent : « *laamiiDo* », titre des chefs supérieurs dans l'organisation politique peul.

Mais l'appellation ne fait plus illusion. Tous les chefs de canton ont maintenant tendance à se l'approprier<sup>13</sup>. Alors qu'elle exprimait autrefois le pouvoir étendu des chefs peul, elle se banalise et perd sa signification première.

Comme tout commandement peul, la petite chefferie de Mbozo associe des conseillers à l'exercice du pouvoir : un « *kaygama* », un « *sarki yai* », un « *sarki faada* ». Ces dignités, d'origine kanouri, ne recouvrent plus, à Mbozo, une attribution spécifique. Elles sont décernées à des familiers du chef, souvent des vieillards dont les avis sont respectés lors des réunions au « *jawleeru* ». La seule charge qui ne soit pas vide de sens est celle du « *sarki sanu* », le responsable des troupes, car c'est l'interlocuteur désigné des agents du Service de l'Élevage.

De façon surprenante, un autre titre est couramment utilisé à Mbozo, celui d'« *arDo* ». Il désignait les premiers chefs des Peul de Maroua encore peu sédentarisés au début du XIX<sup>e</sup> siècle et il continue à être employé par les Mbororo. L'*arDo* avait la responsabilité, par une autorité surtout morale, d'un petit groupe d'éleveurs nomades.

On aurait pu penser qu'avec la sédentarisation des Peul du Diamaré et leur insertion dans une organisation politique plus élaborée, le titre aurait disparu. Il est appliqué à Mbozo à des

(12) VINCENT (J.-F.), 1979, p. 322.

(13) Une distinction subtile est introduite, en fouldé, entre le « *laamiiDo* », chef d'un lamidat authentique et le « *laamDo* », chef d'un ancien *lawanat* que le découpage administratif moderne a rendu à peu près autonome de son suzerain d'autrefois.

propriétaires de bétail qui continuent à s'occuper activement de leur troupeau, ce qui n'est pas toujours le cas. Le titre n'implique plus une responsabilité politique. Il concrétise le prestige encore reconnu par la société peul à l'activité pastorale. Alors que la fonction ancienne de « guide » de nomades a disparu depuis longtemps, le titre reste associé à la pratique de l'élevage.

Certaines personnes ne sont pas désignées par un titre officiel mais elles jouissent cependant à Mbozo d'une autorité incontestable auprès de leurs voisins. Ils les considèrent, de fait, comme des chefs de quartiers, par exemple à Mandararé et dans le hameau au-delà du mayo Débi. Là, un Bornouan gère lui-même les terres du quartier, y installe d'anciens montagnards qui le désignent spontanément comme leur « *jawro* », chef de village.

Alors que dans l'organisation politique traditionnelle, le « *jawro* » est le chef d'un grand village peul, l'appellation désigne tout aussi bien maintenant le notable d'un groupe de quelques familles.

La dévalorisation des titres politiques peul se répercute ainsi du haut en bas de la hiérarchie. Mais elle montre aussi combien l'encadrement politique de la population est poussé jusqu'au groupe de résidence le plus réduit.

L'insertion de la population dans un encadrement politique est complété par un autre, d'ordre religieux. A Mbozo comme dans tous les villages peul, la mosquée fait face au *saare* du chef. Le paysage villageois ou urbain associe toujours en son centre le signe politique et le signe religieux. Le village n'emploie qu'un « fonctionnaire », son *mallum*. Il est recruté et installé par le chef pour diriger les prières quotidiennes et enseigner les enfants. « *O Don jangina Al Korani* » : il enseigne le Coran, tâche essentielle dans chaque communauté peul.

Celui de Mbozo réside au centre du village. C'est un Peul originaire de Godola, à l'est. Il a étudié un peu à Garoua mais surtout à Maroua. L'Islam renforce la cohésion villageoise sur une base ethnique. Les villageois ont attribué une épouse à leur *mallum* qui ne cultive presque pas : il est rétribué pour ses services par le chef et par les parents des élèves.

En plus du *mallum* reconnu, des villageois de Mbozo s'adonnent à l'étude des Livres Saints, « *Defte* ». Au Diamaré, les Mandara et les Bornouan sont réputés pour leur ardeur aux études religieuses. Au moins deux villageois de Mbozo en font un moyen d'existence : l'un comme *mallum* ambulant, l'autre comme *mallum* guérisseur. Eux non plus ne cultivent pratiquement pas.

Trois chefs de familles vivent donc de leur activité religieuse ; cela souligne la densité de l'encadrement religieux dans un petit village peul. Dès qu'ils comprennent et écrivent l'arabe, les Musulmans du Diamaré sont désignés « *Mal* » en contraction devant leur nom. Les connaissances religieuses et la pratique de la langue sacrée sont un critère de prestige social. La dévaluation des titres politiques renforce sans doute les distinctions religieuses.

\*

L'omniprésence de l'Islam à Mbozo et son efficacité sociale exercent une attirance indéniable auprès des anciens montagnards. Le voisinage prolongé des Musulmans et la difficulté de transposer en plaine les sacrifices et les fêtes célébrées en montagne les amènent progressivement à vivre au rythme de l'Islam. Les conversions se décident peu à la première génération à Mbozo mais à la seconde.

Quelques anciens montagnards continuent pourtant à refuser l'Islam. C'est le cas, en particulier, de forgerons, installés depuis longtemps à Mbozo. Alors que l'ostracisme des montagnards à leur égard devrait les pousser à s'intégrer plus rapidement à la société musulmane, c'est le contraire qui se produit. La pratique de leur artisanat contribue peut-être à les retenir dans leur culture ancestrale.

Les anciens montagnards de Mbozo acceptent volontiers de donner leurs filles en mariage à des Musulmans du village. Ils leur admettent implicitement un statut supérieur. L'un d'entre

eux, non islamisé, comprend sans difficulté qu'un jeune parent l'ait quitté pour rejoindre sa mère islamisée à Maroua : « *o yiDaa haala am* », il n'aime pas ma parole. Lui-même reconnaît implicitement la supériorité de l'autre discours (religieux).

Les anciens montagnards vivent dans une situation marginale à Mbozo, au sens géographique et social du terme. Les habitants à part entière du village sont les Musulmans et le centre se situe entre le *saare* du chef et la mosquée.

**Élargissement des espaces vécus** La descente au pied de la montagne, les travaux saisonniers en plaine, réguliers depuis les années soixante, élargissent le cadre de vie des Wazan. Leur environnement ne se limite plus aux rochers et aux terrasses des versants montagnards. Quelle est l'ampleur des changements survenus dans leur insertion spatiale ? Elle est évaluée au moyen de deux approches : la fréquentation des marchés et la délimitation d'aires matrimoniales.

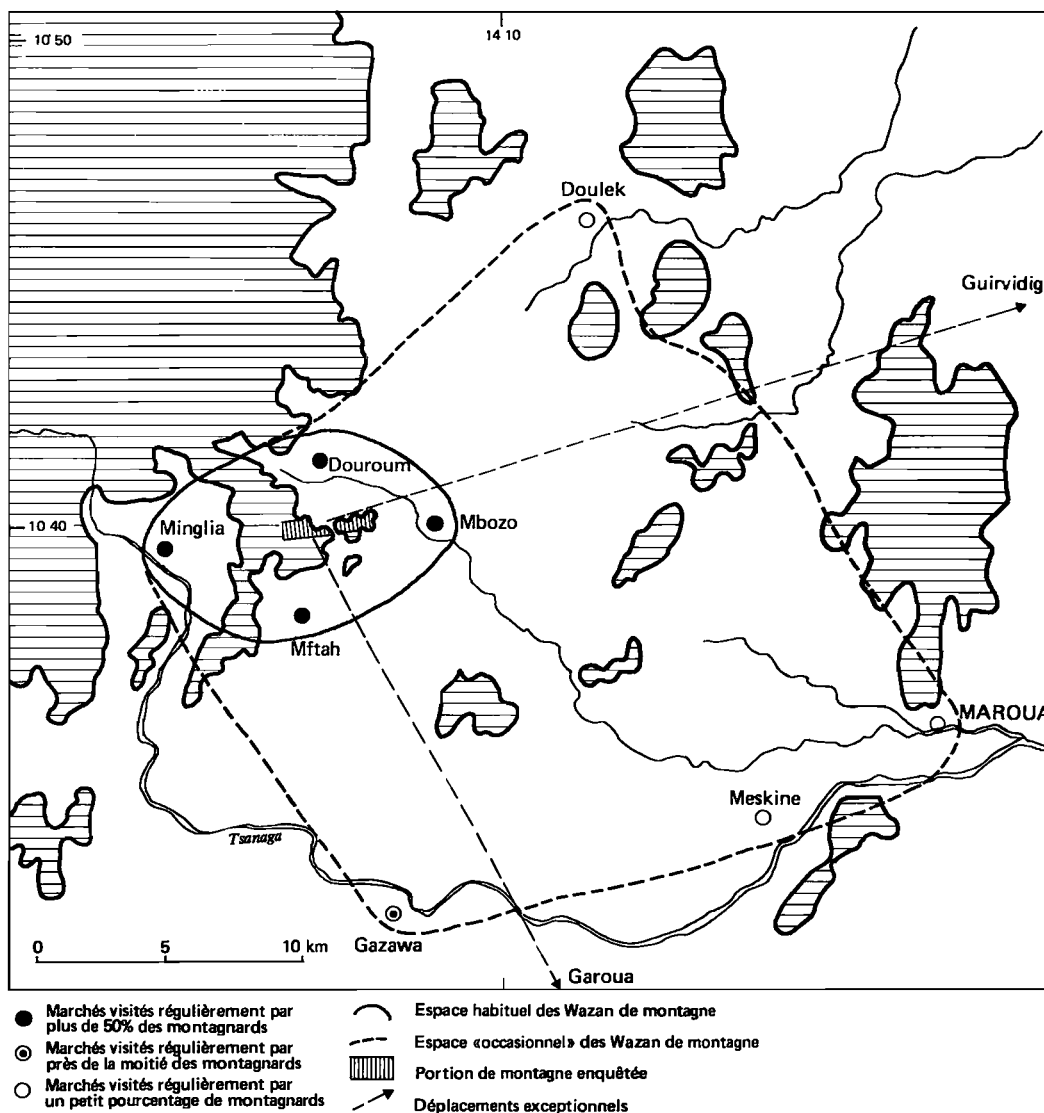


Fig. 23. — L'espace vécu des Wazan de montagne.

En dehors de l'espace quotidien mais très restreint dans lequel les Wazan habitent et cultivent, il existe un espace vécu qu'ils parcourent et connaissent à des degrés divers. Les déplacements vers les marchés hebdomadaires ne se maintiennent pas identiques au cours de l'année. Ils s'allongent et se multiplient en saison sèche, se raccourcissent et se raréfient quand les Wazan sont accaparés par les travaux agricoles. L'enquête a porté sur les marchés fréquentés pendant la saison sèche, la période de plus grande mobilité. Les relevés concernent 18 Wazan de montagne et 22 de piémont. Ils n'ont pas été poursuivis car les réponses, homogènes, étaient déjà assez significatives.

Les marchés sont classés selon l'attraction qu'ils exercent auprès des Wazan de montagne et de piémont. Ceux régulièrement visités par plus de la moitié des chefs de famille font partie de leur espace habituel. Ils y rencontrent des amis, parlent dans leur langue, s'y sentent chez eux. D'autres ne sont atteints qu'à certaines occasions; ils se situent en dehors de leur espace familial.

Les Wazan font eux-mêmes nettement la distinction entre les deux catégories de marchés. Ils précisent ceux qu'ils fréquentent régulièrement, s'y rendant pour le plaisir de se promener. Par contre, ils ne se déplacent vers les autres qu'avec l'intention précise d'y effectuer des achats nettement plus avantageux là-bas ou impossibles à proximité. Enfin, une dernière catégorie d'endroits, marchés ou villes, n'ont été visités que de manière exceptionnelle.

L'espace habituel des Wazan de montagne se limite aux petits marchés qui entourent leur massif, dans un rayon de 5 kilomètres. Les montagnards ne se déplacent qu'à pied. Beaucoup sont âgés et ont réduit leurs déplacements; jeunes, ils se rendaient à Gazawa mais ils n'y vont plus. Encore maintenant, certains montagnards ne descendent pas de leur montagne, même pour les petits marchés situés en bas (fig. 23).

Le petit espace familial à la majorité des Wazan de montagne est emboîté dans un autre plus large mais parcouru moins régulièrement. Il est axé au sud sur les gros marchés de la vallée de la Tsanaga jusqu'à Maroua; au nord, il s'étend vers Doulek. Aux marchés de Gazawa, Mesquine, Maroua, les montagnards se rendent de temps à autre pour acheter du poisson, des chèvres, des vêtements et parfois des bouvillons. A celui de Doulek, ils s'approvisionnent aussi en chèvres vendues moins chères. Surtout, ils s'y procurent depuis longtemps des houes et des faucilles amenées par les Molko du massif voisin. Ce sont d'habiles forgerons; leurs outils ont bonne réputation auprès des montagnards et ils sont bon marché. Tous ces endroits se trouvent à 20-25 kilomètres du massif de Wazan, limite atteinte en une journée par de bons marcheurs à pied.

Des voyages exceptionnels ont conduit plus loin certains d'entre eux. Autrefois, le chef envoyait des jeunes acheter du poisson jusqu'à Guirvidig ou encore plus loin dans les « *yaere* ». Les fêtes nationales les amenaient aussi à accompagner le chef à Maroua.

\*

Par rapport à l'espace des montagnards, nettement circonscrit aux abords du massif, celui des Wazan du piémont s'étale vers le Diamaré. Gazawa, Mesquine, Maroua deviennent des endroits régulièrement fréquentés. Des habitants de piémont couvrent de grandes distances à pied en saison sèche, allant et venant d'un marché à l'autre (fig. 24).

Sur 22 chefs de famille, 6 ont acquis une bicyclette qui leur permet de se rendre plus facilement à Maroua. D'autant plus que les motifs ne manquent pas de s'y déplacer; des parents ou des enfants y sont installés, parfois mariés. Des jeunes ont entrepris des jardins d'oignons à Mesquine; leurs pères vont les voir.

Alors que le cadre de leur espace familial s'est étalé par rapport à celui des montagnards, l'enveloppe spatiale de leurs déplacements occasionnels reste la même. Les Wazan n'entreprennent presque plus de voyages lointains pour l'achat de poisson ou du bœuf de case. Les

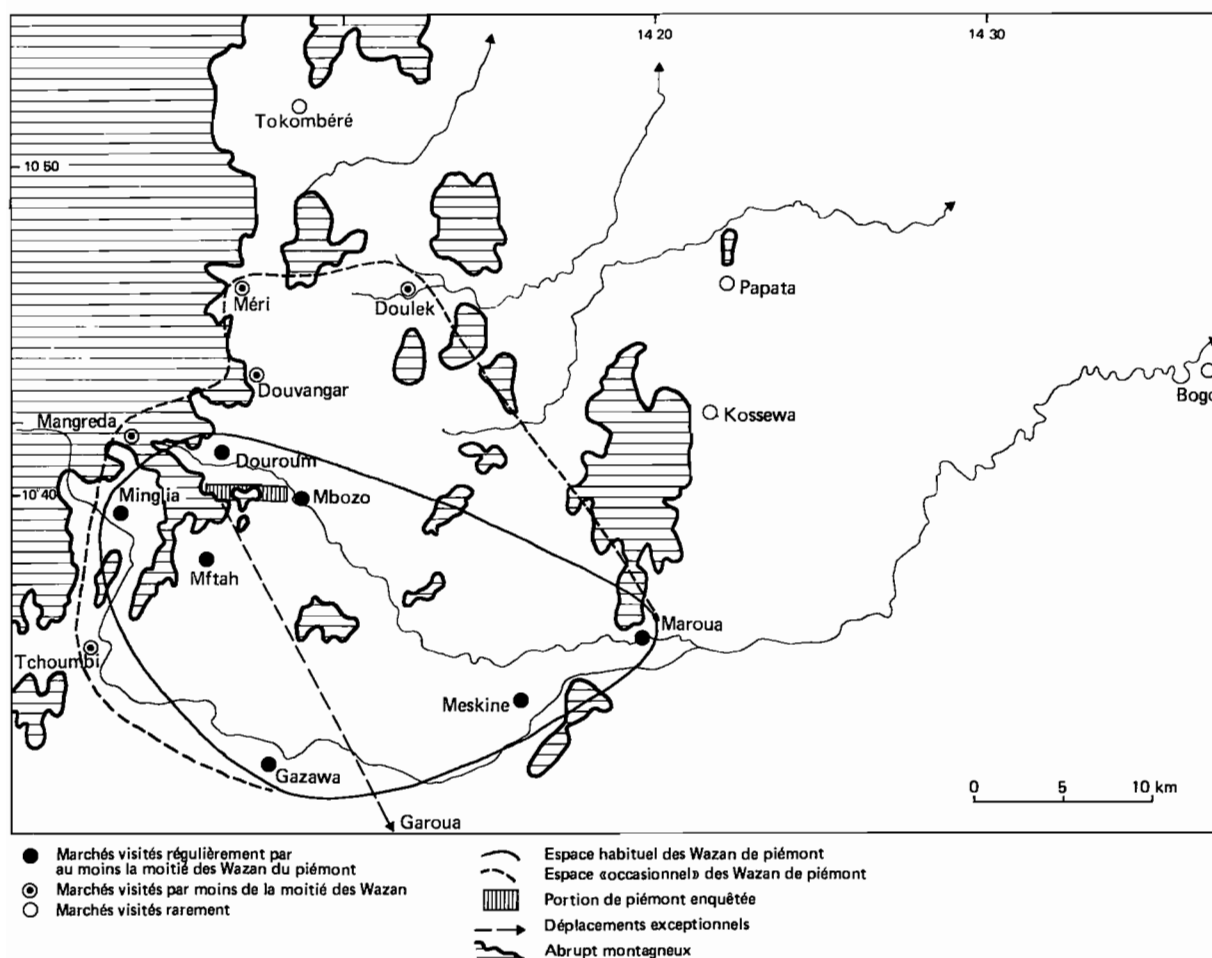


Fig. 24. — L'espace vécu des Wazan de piémont.

bouvillons, autrefois achetés à Bogo, le sont maintenant à Gazawa. Quant au poisson fumé ou séché, ils en trouvent dans tous les grands marchés, même à Mbozo.

Par contre, les voyages suscités par la mobilisation politique aux fêtes ou aux congrès surviennent plus souvent. Les présidents de sections du parti unique et les « police-parti » se rendent à Garoua. Ils font connaissance avec la grande ville et prennent conscience de leur identité dans la région.

La dilatation de l'espace habituel des Wazan descendus en piémont se fait en direction de la plaine à l'est et non vers d'autres montagnards à l'ouest : Matakam ou « Mofou » de Mokong. Les Wazan font de plus en plus le va-et-vient entre le piémont et les gros villages de la Tsanaga. Ils tendent à établir une véritable association entre les deux milieux. Par contre, ils vivent le dos tourné aux montagnards du centre des monts Mandara, qui leur sont pourtant plus proches que les Peul du Diamaré. Les rencontres ne sont fréquentes qu'avec leurs voisins Douroum. Cette orientation de leur espace vécu retentira bientôt dans la configuration de l'aire matrimoniale.

Les villages d'origine des épouses définissent des aires matrimoniales. Cette donnée géographique va plus loin que le critère ethnique, utilisé pour mesurer le degré d'ouverture ou de fermeture du régime matrimonial.

L'aire matrimoniale de chaque strate de peuplement le long du transect est reportée sur une carte par un trait entourant les villages d'origine des épouses. Dans le cas des Wazan de montagne et de piémont, elle coïncide avec leur identité ethnique. Les deux aires se calent sur les massifs Wazan, puis Douroum et, secondairement, Douvanger. L'aire des Wazan de piémont s'étend un peu plus vers Méri au nord, Massakal au sud et la plaine à l'est (fig. 25).

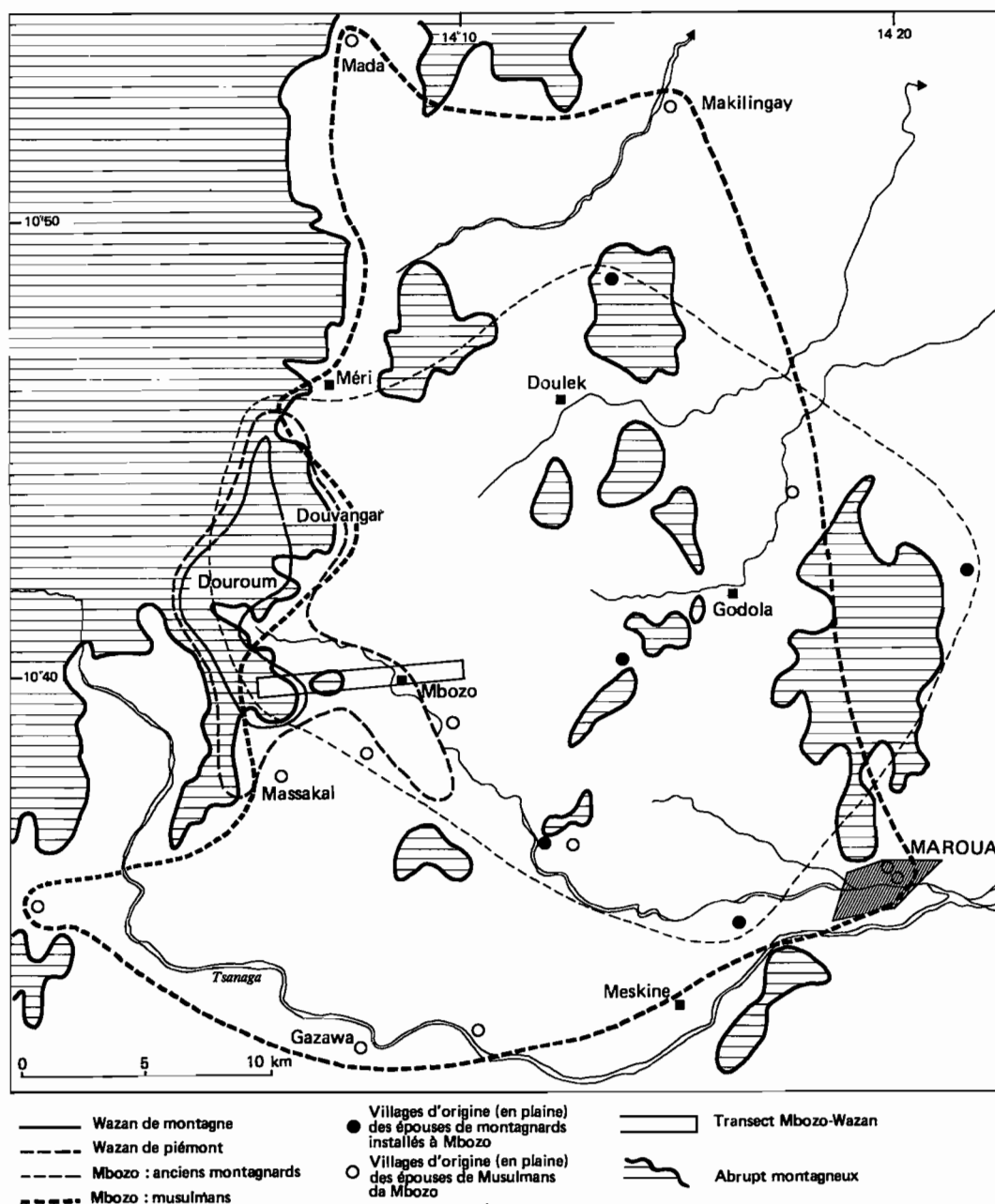


Fig. 25. — Aires matrimoniales de Wazan et de Mbozo.



Le lieu d'origine de l'épouse n'excède pourtant pas une distance de 10 kilomètres. La descente des Wazan en piémont est sans doute trop récente pour que des modifications sensibles soient intervenues. Étant au pied de leur montagne, ils restent insérés dans les mêmes réseaux d'échanges d'épouses.

Les villages d'origine d'un petit lot d'épouses à Mbozo définissent des aires matrimoniales plus larges. Celle des Musulmans ne « mord » sur les massifs voisins qu'au niveau de Wazan. Un faible nombre de leurs épouses proviennent directement de la montagne. Les montagnards ne semblent « prêts » qu'à la seconde génération en plaine pour contracter un mariage islamique.

L'aire matrimoniale des Musulmans s'étale par contre en plaine à plus de 25 kilomètres de Mbozo. C'est le cas notamment des mariages dans le cadre de l'ethnie peul. L'espace de référence des Peul de Mbozo excède de beaucoup celui des Wazan, même une fois descendus en piémont.

L'espace des anciens montagnards venus à Mbozo se dilate-t-il de la même façon ? Un lot d'épouses équivalent à celles des Musulmans permet de comparer leurs origines.

TABLEAU 8  
Localisation des villages d'origine des épouses à Mbozo.

Lieu d'origine	Épouses d'anciens montagnards	Épouses de Musulmans
Mbozo .....	2	10
canton de Mbozo .....	—	4
massifs de bordure (Wazan à Méri) .....	18	4
autres massifs .....	1	2
villages guiziga .....	6	—
villages peul à plus de 20 km .....	—	8
Maroua .....	—	2
	27	30

Les épouses d'anciens montagnards se recrutent surtout dans les massifs voisins : Wazan et Douroum. L'insertion d'épouses guiziga se produit à partir de villages de plaine distants de 20 kilomètres, au plus. Les anciens montagnards à Mbozo obtiennent donc des épouses à la fois à partir de la montagne et de la plaine. Mais, malgré son élargissement en plaine, leur aire matrimoniale reste centrée en montagne. De ce point de vue, leur référence à l'espace marque une transition entre la situation des montagnards et celle des Musulmans.

De plus, le recrutement matrimonial est très extraverti par rapport à Mbozo lui-même. Ils n'y trouvent pratiquement pas d'épouses. Ils n'y sont donc pas vraiment insérés. Pourtant, certains y sont nés et représentent la seconde génération de l'émigration montagnarde. Mais Mbozo reste avant tout un village de Musulmans qui, eux, y contractent beaucoup de mariages.

\*

Les réseaux matrimoniaux ne sont pas seulement définis par l'arrivée d'épouses mais aussi par le départ des filles en mariage. Leurs lieux de résidence, une fois mariées, correspondent-ils au même cadre spatial que celui du recrutement des épouses ? L'exiguïté de l'aire matrimoniale des Wazan de montagne et de piémont est-elle confirmée dans ce sens ? On ne l'a vérifié que par le relevé de la résidence actuelle de filles recensées chez leur père en 1978 mais absentes en 1983.

TABLEAU 9  
Résidences des filles wazan récemment mariées.

Destinations	Wazan de montagne	Wazan de piémont
Wazan (massif et piémont).....	10	6
cantons montagnards voisins (massif et piémont).....	7	3
plaine : Gazawa .....	—	1
Maroua .....	1	3
autres destinations .....	2	1
	20	14

Malgré la base étroite des relevés, il semble qu'un changement se dessine des Wazan de montagne à ceux descendus en piémont.

Les premiers adressent la moitié de leurs filles en mariage à des montagnards voisins. Envois et arrivées d'épouses tissent un réseau d'échanges matrimoniaux privilégiés entre montagnards. Par contre, les Wazan de piémont commencent à être donateurs d'épouses en plaine et à Maroua. Leurs filles y épousent d'anciens montagnards émigrés là-bas mais aussi des Peul. De ce point de vue, le cadre des alliances des Wazan de piémont commence à s'élargir.

Il est cependant peu probable qu'ils en recevront eux-mêmes des épouses en contrepartie, si l'on en juge par les anciens montagnards à Mbozo. Seuls des Musulmans de ce village ont épousé des femmes qui résidaient auparavant à Maroua. Une fois descendus en plaine, les montagnards tendent à sortir des réseaux matrimoniaux entre massifs voisins mais en perdant des épouses au profit de citadins et de Peul.

\*

Les différences entre les aires matrimoniales des strates de peuplement le long du transect complètent l'analyse de leurs espaces vécus. Chez les Wazan, l'aire matrimoniale est la plus restreinte. Elle s'élargit plus lentement et plus difficilement que l'espace vécu et parcouru régulièrement. Cependant, celui-ci indique sans doute dans quelle direction les relations matrimoniales des Wazan s'ouvriront dans l'avenir.

La configuration d'une aire matrimoniale permet de comprendre des comportements démographiques particuliers. Par exemple, la stabilité des ménages d'anciens montagnards à Mbozo n'est sans doute pas sans rapport avec les origines surtout montagnardes de leurs épouses. D'un autre côté, l'instabilité croissante des épouses de Wazan en piémont tient peut-être à l'ouverture de leur espace vécu vers la plaine.

### ***D'un système agraire à l'autre***

Les changements survenus de 1963 à 1983 dans la répartition du peuplement déterminent une nouvelle occupation du sol. D'autres innovations agraires proviennent d'incitations externes ou de mutations internes aux systèmes de production. Le transect ne permet pas toujours d'englober tous les éléments des exploitations agricoles. Certaines débordent de ses limites par l'ouverture de parcelles lointaines ou par la recherche d'emplois saisonniers à l'extérieur ; la

capacité de travail excède les besoins sur place. Pour d'autres, au contraire, elle ne suffit pas à la mise en culture des champs de l'exploitation. Les systèmes agraires le long du transect se caractérisent par des inégalités très nettes de capacité agricole.

**Une nouvelle occupation du sol**  
(carte 7 hors-texte)

La nouveauté principale tient, bien sûr, à l'extension du terroir montagnard de Matsaray sur le piémont. En contrebas de la montagne, l'extension profite surtout au mil *ndlaraway*. Il convient mieux que le *njigaari* aux sols sableux du piémont, où se rassemblent la plupart des nouvelles habitations.

Les pentes légères des ondulations du piémont sont aménagées en alignements de gros cailloux ou en rideaux de terre. Dans les parties encombrées de cailloux libres, les paysans les rassemblent en tas d'épierrage disposés au milieu des champs. Partout, le mil est cultivé à plat. De petites parcelles d'arachide occupent des bas-fonds sableux pas trop humides. Au nord des collines de Makabay, les sols sont sableux ; c'est un secteur habituel de culture d'arachide par les montagnards.

En 1983, le coton occupe une place plus importante en piémont qu'en 1963. De plus, ce n'est plus une culture individuelle ; les « planteurs » la pratiquent en constituant des groupes de culture. Mais cette innovation n'est pas le fait des cultivateurs eux-mêmes. La société d'encadrement regroupe d'autorité les parcelles cotonnières en « soles » homogènes. Chacune est divisée en demi-cordes géométriques de 25 ares (50 mètres × 50 mètres) bornées de gros cailloux peints à la chaux. Le regroupement des parcelles cotonnières est un objectif déjà ancien de la société d'encadrement ; il facilite le contrôle des travaux et les traitements phytosanitaires.

Les demi-cordes sont attribuées aux cultivateurs rassemblés en un « groupement de planteurs ». Les travaux et les traitements sont effectués simultanément. Chacun travaille et récolte la parcelle qui lui est affectée. Cependant, la délimitation annuelle de nouvelles soles cotonnières efface le parcellaire ancien et gomme l'emprise foncière traditionnelle. Par son nouveau mode d'insertion dans l'espace et par la discipline requise dans les travaux, la culture cotonnière est de plus en plus étrangère au reste du terroir.

Le transect couvre en 1983 une sole cotonnière qui vient d'être ouverte au nord de Makabay, sur des sols sableux grossiers qui conviendraient mieux à l'arachide. Mauvais sols et insuffisance des pluies cette année-là n'ont pas permis aux cotonniers de se développer normalement. C'est un échec. Pourquoi les Wazan ont-ils accepté de cultiver du coton en un endroit aussi mal choisi ? Sans doute, parce que c'était l'un des seuls encore disponibles dans cette partie du piémont peu cultivée en mil *ndlaraway*.

Mais la grande sole cotonnière cultivée en 1983 par la plupart des Wazan de Matsaray se situe au nord de l'école, à Madjigoua, pour la seconde année consécutive. Sur les meilleurs sols de piémont, le système de culture maintient le coton 2 ans en tête d'assolement, suivi par un an de mil puis par la mise en jachère. En première année de culture et en année réputée bonne, les rendements ont varié de 750 à 1.100 kg de coton-graines à Madjigoua.

Une autre innovation en piémont tient à la multiplication des petites rizières dans les bas-fonds argileux inondés en saison des pluies. Ils sont cloisonnés de diguettes qui retiennent l'eau d'amont en aval. Mais en 1983, l'arrêt prématuré des pluies a entraîné des dégâts aux rizières par les termites. Près de l'école catholique, une berge de rivière porte de petits jardins de légumes et de patates douces. Ces innovations spontanées tentent de tirer profit des maigres ressources en eau du piémont.

Le chef de canton a commencé à cultiver du maïs autour de son habitation mais il a échoué. Le développement de la culture du maïs est un thème récent d'intervention de la société cotonnière. Afin de limiter les risques de déficit vivrier provoqués par la concurrence du coton avec les sorghos, elle avait d'abord pensé développer le riz pluvial. Des agronomes avaient mis au point des techniques de récupération de sols incultes, les « *harde* », en y aménageant des

diguettes pour la culture du riz pluvial. Mais ils apportaient aussi de fortes doses d'engrais ... Les essais, proches de Mbozo, sont maintenant abandonnés. Le choix de la culture vivrière qui pourrait être associée au coton se porte actuellement sur le maïs dont le cycle cultural est plus court. Mais cette culture convient mieux au sud de la Bénoué qu'au Diamaré où la pluviométrie est trop irrégulière en début de saison des pluies<sup>14</sup>.

Bien que relativement peu d'habitations soient tombées en ruines au centre du massif, les friches s'y étendent beaucoup plus qu'en 1963. Certains versants montagnards, pourtant entièrement aménagés en terrasses, ne sont plus que partiellement cultivés. Les champs de mil y dessinent un « patchwork » de pièces claires au milieu des savanes qui masquent les arêtes de terrasses. Les Wazan disent qu'il n'y a plus assez de gens pour cultiver toute la montagne. Une partie de l'énorme exploitation du chef en montagne est délaissée, certaines corvées étant dorénavant accomplies en plaine<sup>15</sup>.

A la limite de plusieurs quartiers, des querelles foncières opposent les montagnards. Ainsi, les gens de Matsaray affirment que les terres au nord de Maldoua leur appartiennent. Mais ils ne sont pas du même avis sur les limites de leurs droits fonciers. En 1983, le versant, abandonné, est déjà envahi d'arbustes...

\*

La désertion des collines de Makabay, déjà bien amorcée en 1963, est presque achevée en 1983. Il ne subsiste qu'une portion de terroir cultivée par quelques familles en sorgho *ndlaraway*. Elles remettent aussi en sorgho des champs autrefois abandonnés dans les collines voisines. Après plusieurs années de repos, les récoltes sont abondantes. Mais les terrasses ne sont plus entretenues.

Le pédiment rocheux à l'est de Makabay est, lui aussi, déserté des montagnards qui s'y étaient d'abord dirigés. Ceux qui restent vont cultiver au nord, vers les berges du mayo Mewé. Les champs de sorgho *njigaari* et les blocs cotonniers se rassemblent dans la frange de sols alluviaux, parmi de grands *Acacia albida*.

Dès la récolte du coton, des portions de berge sont nettoyées, travaillées à nouveau et encloses d'épineux à proximité d'un point d'eau creusé dans les sables du lit de la rivière. Un jardin d'oignons succède en saison sèche à la culture du coton sous pluie. Malgré la fertilité des sols alluviaux, un système de culture aussi intensif ne se maintient que par l'apport d'engrais, à la fois aux cotonniers et aux oignons. L'introduction du maraîchage ne date ici que des premières années 70.

\*

Le terroir de Mbozo ne présente plus, en 1983, la belle ordonnance encore visible en 1963. Les couloirs de circulation du bétail sont définitivement tombés en désuétude et s'effacent du paysage. Même les propriétaires de petit cheptel ne les entretiennent plus. A leur réseau s'est

---

(14) Le chef de Mbozo avait aussi ouvert un champ de maïs en 1982, toujours à l'instigation de la société cotonnière mais il a abandonné cette culture en 83.

De la même façon qu'au nord du Cameroun, la culture du maïs est encouragée au nord du Nigeria. Contrairement aux sorghos, elle n'entre pas trop en concurrence avec les travaux destinés à des cultures irriguées d'introduction récente : riz et blé. Mais les paysans, consommateurs de mil depuis leurs ancêtres, vendent le maïs qu'ils produisent pour acheter du mil dont les prix subissent une forte inflation.

(15) Un vieux parent du chef continue à résider en haut de Matsaray mais il est trop âgé pour prendre soin de toute son exploitation. Près de la moitié est en jachère.

superposé celui des pistes qui se rencontrent dans le village. Le feuillage abondant des neems plantés par l'administration en fait des chemins ombragés en saison sèche. Mais ils ne sont pas bordés de haies d'épineux comme les couloirs d'autrefois. En fait, des plaques de jachères s'intercalent entre les cultures jusqu'au centre du terroir. Il n'est plus nécessaire de canaliser les déplacements des chèvres, emmenées à travers les savanes-jachères.

En 1983, la culture du *njigaari* est un échec par suite de l'arrêt prématuré des pluies. Nombre de champs, au centre du terroir, ont été abandonnés en cours de saison agricole. Les derniers sarclages n'ont même pas été accomplis. D'après les habitants, les termites auraient attaqué les tiges de mil dès la fin des pluies. Les mauvaises herbes ont complètement envahi certaines parcelles délaissées notamment par les Peul. Les cultures ne présentent un meilleur aspect que vers les quartiers des anciens montagnards : résultat de sols moins appauvris ou d'une obstination plus grande des cultivateurs à nettoyer, malgré tout, leur mil ?

Ici aussi, les surfaces en coton occupent une plus grande place qu'en 1963 mais elles ne sont pas toutes groupées en grandes soles comme dans le piémont Wazan. Est-ce le résultat d'un individualisme paysan plus développé qu'au pied de la montagne ?

Quant à l'autre portion du terroir de Mbozo, celle affectée au mil repiqué, elle ne s'est pas étendue de 1963 à 83. Les tentatives pour convertir de nouveaux sols argileux compacts à cette culture n'ont pas été poursuivies. Peut-être, la succession d'années peu pluvieuses, au cours de la décennie 70, explique-t-elle ce renoncement.

L'extension du *karal* cultivé varie d'une année à l'autre, selon la pluviométrie de la saison des pluies précédente. Alors que les cultivateurs s'adonnant aux cultures sous pluie ignorent ce que sera chaque campagne agricole au moment de l'entreprendre, les cultivateurs de *karal* peuvent réguler leur travail d'après les pluies qui viennent de tomber.

Si les pluies ont été abondantes, les sols à teneur en argiles à peine suffisante emmagasinent quand même assez d'eau pour qu'il soit possible d'y repiquer du mil. Après une faible saison des pluies, ce n'est pas la peine de le tenter.

Or, les pluies furent déficitaires en 1983. En novembre, des cultivateurs de Mbozo se demandent avec anxiété si leur mil repiqué réussira au centre même du *karal*... Dès la période du repiquage, ils savaient qu'il fallait, cette année-là, restreindre la culture aux sols les plus riches en argiles.

De 1963 à 1983, des « *waalde* » se trouvent toujours au même endroit, par exemple au nord de Mbozo, belle illustration de la stabilité de l'élevage pratiqué par ces Peul sédentaires. La proximité, à la fois du village et d'un point d'abreuvement, a fixé des campements de bétail dans ce secteur depuis plusieurs décennies.

Par contre, l'éleveur autrefois installé sur le piémont de Makabay s'est déplacé. Les Wazan n'acceptent plus que les troupeaux peul parcourent leur piémont en saison des pluies. Ils voudraient les contenir dans les limites administratives du canton de Mbozo. Autrefois zone vide parce que tampon entre les uns et les autres, l'utilisation du piémont devient l'objet de contestations entre anciens montagnards et éleveurs peul.

### **Contrastes de régimes fonciers**

La mobilisation des montagnards accélère les transactions sur la terre à la fois au lieu de départ et à celui d'arrivée. Cette situation offre l'opportunité de suivre le fonctionnement des régimes fonciers en montagne et à Mbozo.

Chez les montagnards Wazan existe un rapport à la terre très proche de la notion de propriété privée. L'aîné des héritiers reçoit l'habitation et la plus grande partie de l'exploitation paternelle. C'est une succession patrilinéaire à signification à la fois foncière et religieuse. Les autres descendants s'installent dans la ou les parcelles qui étaient confiées à leur mère. Le droit

d'usage maternel se transforme, à la descendance des branches cadettes, en droit de propriété, mais du côté masculin.

Le montagnard pourvoit sa ou ses épouses en parcelles à cultiver. Il est exceptionnel que l'épouse reçoive une parcelle de son père. Le mari lui procure des parcelles en les prélevant sur les terres héritées ou en s'adressant à l'extérieur. Il peut obtenir momentanément des terres par prêt ou par location.

TABLEAU 10  
Cessions récentes de terres chez les Wazan du transect.

Localisation	Prêt	Location		Gage	Achat	Don
		en nature	en argent			
montagne .....	10	3	5	1	10	5
piémont .....	13	3	7	—	6	6
	23	18		1	16	11

\*

La descente des montagnards a pour effet de multiplier les cessions provisoires de terres à ceux qui restent. Les prêts sont conclus entre chefs de famille. Un partant peut aussi prêter directement une parcelle à la femme d'un montagnard. Le prêt de terre est gratuit ou donne lieu à une prestation volontaire de quelques travaux.

Un prêt prolongé peut se transformer en acquisition de terre mais seulement une fois sanctionné par un paiement, réel ou symbolique. Un vieux montagnard avait reçu en prêt de l'ancien chef de Wazan un champ d'un hectare en haut d'une colline de Makabay. A la mort du chef, aucun de ses fils n'a eu l'intention de reprendre ce terrain. Alors, il leur a offert un bœuf, marquant la cession définitive du terrain à son exploitant.

Les Wazan qui émigrent en plaine ou en ville disent à un voisin de cultiver à leur place. Ce n'est pas une donation mais un prêt de terre révocable. En cas de retour, l'émigré la récupère.

\*

Les « locations » de terre ne donnent pas lieu en montagne à un fermage régulier, fixé à l'avance entre les deux parties. Le versement intervient tous les 2 ou 3 ans, parfois davantage, en reconnaissance d'une cession conditionnelle faite par le bailleur. Il peut consister, comme autrefois, en nature : une chèvre, une chèvre et de la bière de mil pour près d'un hectare, un poulet ou des travaux pour un lopin de terre. Voici deux exemples : un montagnard s'est installé en piémont dans le champ d'un autre auquel il remet une chèvre tous les deux ans ; une femme donne au propriétaire de sa parcelle un poulet, « de temps en temps... ».

Actuellement, le preneur verse le plus souvent de l'argent au propriétaire du terrain. Le premier versement est le plus important : environ 5.000 francs CFA pour 1 hectare, 2.000 francs pour un demi-hectare, 500-1.000 francs pour un lopin de 25 ares. Un montagnard est descendu lui aussi en piémont sur un lopin qui ne lui appartenait pas ; il avance de 500 à 1.000 francs tous les 2 ou 3 ans. Montant et échéance du bail sont laissés à la discrétion du locataire. L'utilisation du numéraire n'entraîne pas une codification des contrats. Des fermiers associent aussi les deux modes de paiement : de l'argent et de la bière ou du mil, par exemple.

Parfois, c'est la femme elle-même qui se charge de régler le fermage, à partir de ressources personnelles. En montagne, la plupart des locations sont destinées à la ou aux épouses du preneur. En piémont, beaucoup de locations concernent des terres n'appartenant pas à ceux qui ont construit dessus, lors de leur descente.

Des montagnards Wazan entreprennent aussi des cultures de mil repiqué en louant des *karal* en plaine à un taux au moins deux fois plus élevé que ceux pratiqués en montagne. De plus, il s'agit alors d'un vrai contrat de location, donnant lieu à un versement annuel en argent. Par exemple, un Wazan loue 50 ares de *karal* pour 6.000 francs à Mbozo, un autre pour 5.000 francs à Mesquine<sup>16</sup>.

\*

La mise en gage d'une parcelle, en contrepartie d'un emprunt d'argent, est une forme de cession provisoire très rare en montagne. Un seul cas fut noté, sur 69 transactions de parcelles.

Les cessions définitives, chez les Wazan, prennent soit la forme de dons, soit d'achats. Les dons de terre sont pratiqués entre parents, frères ou oncles, corrigeant en partie des inégalités d'attributions lors des successions. Plusieurs dons furent accordés par l'ancien chef de Wazan. L'étendue de ses propriétés l'amena à distribuer quelques parcelles à des frères ou à de proches parents, surtout lors de leur descente en piémont.

Les attributions de terres à cultiver par l'ancien chef furent moins fréquentes dans la partie du piémont comprise dans le transect que plus au sud (Mftah). Là, les terres de piémont sont plus argileuses. Elles sont cultivées en mil rouge de plaine et même, localement, en mil repiqué. L'ancien chef y possédait de grandes parcelles, réparties lors de sa vieillesse entre d'autres cultivateurs.

\*

Les ventes de terres entre Wazan sont fréquentes et anciennes. Elles concernent donc des terrains aussi bien en montagne qu'en piémont. Voici quelques prix pratiqués récemment : 13.000 francs pour 75 ares situés en piémont, une chèvre et 3.000 francs pour 50 ares en montagne, une chèvre et 2.000 francs pour 25 ares encore en montagne. Les montagnards agrandissent ainsi leur propriété dans le dessein d'en attribuer une partie à leurs épouses. Parfois, elles s'en procurent elles-mêmes, par exemple lorsqu'elles possèdent des chèvres. La propriété de biens immeubles n'est pas interdite aux femmes. Cependant, à la génération suivante, seuls les fils héritent.

\*

Les diverses possibilités de transactions facilitent une redistribution souple des terres entre montagnards. Seules, celles sises autour de l'habitation paternelle entrent plus difficilement dans le volant foncier. Chaque adulte autonome, « *miskuleï* », dispose d'une grande initiative foncière ; il peut aliéner sa terre à différents degrés.

Les inégalités foncières entre montagnards sont plus sensibles qu'on ne l'affirme souvent. A des montagnards bien pourvus s'opposent d'autres démunis de terres. Dans les massifs Douroum, certes plus densément peuplés que ceux de Wazan, des montagnards ne possèdent pas de champs en montagne. Pour eux, le recours à la plaine est vital.

\*

---

(16) Tous les prix sont indiqués en francs CFA.

A Mbozo, le principe des transactions foncières est opposé à celui des Wazan. A l'autonomie foncière des uns fait face le droit éminent détenu par le chef supérieur ou par son représentant villageois.

Le patrimoine foncier de Mbozo est géré directement par le chef et, dans un quartier à l'écart, par un « *jawro* » de fait, sinon en titre. Les attributions de terres sont traitées différemment selon le lieu de résidence du demandeur. Aux habitants de Mbozo, Musulmans ou anciens montagnards, le chef distribue des terres en donation. Ce sont d'anciens champs exploités par des familles éteintes et dispersées ou des portions de brousse à mettre en valeur. Par autorisation de déboisement, les anciens montagnards à Mbozo ont presque tous eu accès au *karal* du village.

Par contre, les montagnards habitant à l'extérieur du canton ne peuvent cultiver dans ce *karal* qu'en louant ou, parfois, en achetant une parcelle au chef de Mbozo. Récemment, un jeune Wazan a payé 5.000 francs 75 ares de *karal* à débrousser. Ce prix est relativement élevé car le repiquage du *muskuari* est plus lâche que les cultures pluviales et les rendements plus faibles.

Sur 27 transactions foncières relevées à Mbozo, 25 sont des attributions gratuites accordées par le chef, 2 locations étant passées par le chef de quartier « mofou ». La chefferie peul exerce un contrôle foncier effectif sur son territoire. Avec la perception de l'impôt, c'est actuellement l'une des manifestations de son pouvoir au niveau local.

Ce droit n'est pas limité aux terres, il s'étend aussi aux habitations. En cas d'extinction ou de départ d'une famille, le chef affecte de plein droit l'habitation à un demandeur. Cependant, cette prérogative n'interfère pas avec la succession normale des biens immeubles d'un père à ses fils.

Malgré l'étendue inhabituelle, pour des montagnards, des pouvoirs que détient le chef de Wazan, il ne contrôle pas tout le domaine foncier comme le fait celui de Mbozo. Pourtant, les attributions de terres pratiquées par l'ancien chef procèdent peut-être d'une imitation du système peul de gestion des terres.

Les prérogatives du chef peul en matière foncière lui donnent la possibilité de mener à bien une politique de peuplement et d'occupation du sol. Par des dotations plus ou moins généreuses, il avantage les cultivateurs ou les éleveurs, il agglomère les habitants autour d'un centre ou les laisse se disperser en unités d'habitat plus autonomes. L'ancien *lawan* de Mbozo avait l'ambition de créer un grand village sous égide peul au-devant des montagnes ; le « *lamDo* » actuel laisse plutôt l'habitat se fractionner dans l'espace.

Ce régime foncier est surtout un instrument de peuplement. Les personnes qui n'habitent pas sur place peuvent difficilement y entreprendre des cultures. Les chefs peul de Mbozo ont été soucieux d'amener les montagnards à respecter leur emprise foncière sur la plaine, au-delà de la frange du piémont. Les montagnards des massifs voisins voudraient bien, au contraire, cultiver les sols plus argileux de la plaine tout en résidant au pied de leur montagne. Ainsi, les contestations foncières sont-elles permanentes entre le chef de Mbozo et les Wazan ou les Douroum. En fait, la véritable richesse et la vraie compétition ne portent pas sur la terre mais sur les personnes qui la mettent en valeur.

\*

Le développement récent et spectaculaire de la culture maraîchère de l'oignon le long des grandes rivières du Diamaré s'inscrit souvent dans le cadre d'un autre régime foncier qualifié, pour simplifier, de « métayage ». De nombreux Wazan s'engagent comme métayers d'un propriétaire peul pour une saison. La production, entièrement destinée à la vente, est partagée entre les deux parties au prorata d'un sac sur dix pour le propriétaire. Cette faible part tient à l'importance des travaux à charge des métayers.

Les Wazan interprètent ces contrats dans le cadre d'une stratégie des Peul pour la mise en



valeur de leurs terrains en maraîchage. Si la production est particulièrement abondante, le propriétaire a la preuve que sa terre convient bien à la culture de l'oignon. L'année suivante, il ne renouvelle plus le contrat. Il s'efforce de cultiver à son compte, en employant des ouvriers agricoles.

Une autre formule associe des Wazan à un Peul propriétaire mais aussi exploitant. L'argent de la vente est alors partagé moitié moitié.

\*

A mesure que les montagnards s'initient à des cultures nouvelles, ils font connaissance avec des formes inédites de contrats fonciers. Une culture nouvelle par les techniques qu'elle met en œuvre et par son orientation, suscite des innovations parallèles dans le domaine foncier. Dans le même sens, la culture du mil repiqué a déjà amené des modifications aux modes habituels d'accès des montagnards à la terre : achats à des prix plus élevés, locations annuelles fixées en numéraire.

Entre la maîtrise individuelle des terres et le droit éminent du chef, les innovations agricoles suscitent des statuts fonciers originaux.

### ***Une gamme d'exploitations agricoles***

L'enquête de terrain en 1983 a permis de relever quelques données chiffrées relatives à des exploitations situées en montagne et en plaine. Les parcelles n'ont pas été mesurées mais évaluées par l'exploitant lui-même avec l'aide d'un moniteur agricole wazan qui se trouvait alors en vacances chez lui.

On objecte toujours à cette méthode l'inconvénient que les cultivateurs ne savent pas estimer correctement la superficie de leurs champs. Cette incapacité est moins évidente depuis qu'ils cultivent le coton. Chaque année, les moniteurs « piquettent » et mesurent les demi-cordes devant les cultivateurs. Ici, le « quart », c'est-à-dire 25 ares, est devenu une unité de surface couramment utilisée, même pour les cultures vivrières. Certes, la précision de l'estimation ne descend pas au-dessous de la dizaine d'ares (« *reeta ma kar* », disent les Wazan). Mais elle est suffisante pour des statistiques comparatives. Il est probable que les étendues des parcelles sont plus plausibles en plaine qu'en montagne où les cultivateurs ont moins l'habitude de travailler des « cordes » de coton.

Les chiffres proviennent d'une enquête directe auprès de 116 exploitations localisées dans le transect, de Wazan (71) à Mbozo (45). Pour les calculs de moyennes, elles sont réparties en quatre strates : Wazan de montagne (28) et de piémont (43) d'une part, Musulmans de Mbozo (21) et anciens montagnards installés dans ce village (24) d'autre part. L'importance différente des strates correspond à leur « poids » démographique inégal le long du transect.

En fait, ces coupures sont parfois arbitraires. Par exemple, presque tous les Wazan de montagne cultivent par eux-mêmes ou par le biais de leurs épouses, au moins une parcelle située au pied de la montagne. Inversement, plus de la moitié (24) des Wazan descendus vers cette portion du piémont remontent cultiver des champs de montagne. Cependant, les déplacements des uns et des autres ne s'identifient pas tout à fait ; ils ne sont pas destinés aux mêmes cultures. A Mbozo, le groupe des anciens montagnards est très diversifié, du nouveau venu d'un massif à l'immigré de seconde génération, islamisé et plus proche, par bien des aspects du comportement, des Musulmans que de ses congénères.

Enfin, l'énorme exploitation du chef de Wazan est écartée car exceptionnelle. Ses champs de mil s'étendraient sur une vingtaine d'hectares en montagne. Ils sont cultivés par le recours systématique à des corvées. A cela s'ajoutent, au sud du canton, des hectares de mil repiqué, travaillés par des ouvriers agricoles, et des cordes de coton disposées à l'est et à l'ouest de la montagne. Rien de commun avec la modeste exploitation d'un cultivateur de Wazan ou de Mbozo...

*Des tailles inégales*

De façon étonnante, les exploitations sont, en moyenne, plus grandes à Wazan (2,56 ha) qu'à Mbozo (1,95 ha).

Contrairement à une idée largement admise, les cultivateurs ne cèdent pas toujours à la tentation de l'espace, quand celui-ci n'est pas mesuré, pour agrandir aussitôt leur exploitation. De la montagne à la plaine, l'évolution est plutôt inverse.

TABLEAU 11  
Superficies moyennes des exploitations agricoles (en hectares).

Wazan		Mbozo	
de montagne	de piémont	anciens montagnards	Musulmans
2,78	2,45	2,10	1,80

De l'exploitation montagnarde à celle des Peul de Mbozo, l'écart atteint presque un hectare. Les exploitations des Wazan de piémont puis celles des anciens montagnards à Mbozo marquent des transitions entre ces deux situations.

La superficie moyenne cultivée par les Wazan de montagne est comparable à celle de Hodogway chez les Ouldémé : 2,72 ha<sup>17</sup>. Elle paraît cependant élevée pour des montagnards. L'enquête agricole de la F.A.O. en 1972-73 donne des résultats très différents dans quelques quartiers montagnards de massifs voisins : 1,71 ha à Ngozemey (Douroum); 0,55 ha à Zop au centre des Douroum; 0,57 ha à Nguissar au nord de Douvanger et 0,76 ha à Delkonda chez les Méri. Ces moyennes ne proviennent chaque fois que de 5 exploitations mais néanmoins, elles se situent toutes en dessous des résultats obtenus à Wazan. L'enquête agricole de 1973 n'a-t-elle pas touché toutes les parcelles ou les Wazan surestiment-ils l'étendue de leurs champs ?

Il est probable qu'une densité de population moins forte en montagne à Wazan qu'à Douroum et Douvanger se traduise dans la taille moyenne des exploitations. Quelques vieux montagnards Wazan avouent qu'ils laissent une partie de leur exploitation en friche. Les fils sont installés en piémont ou scolarisés et partis en ville. Désormais, l'étendue à cultiver en montagne excède leurs forces.

Une émigration continue pendant plusieurs décennies a complètement détendu la pression sur les terres en montagne. Ceux qui partent mettent à la disposition de parents, ou simplement de voisins, leurs parcelles de montagne. Ceux-ci arrondissent sans cesse leur exploitation jusqu'au moment où les terres vacantes excèdent leur capacité de travail.

La grande taille des exploitations dans le quartier Matsaray tient peut-être aussi au fait que la plupart sont détenues par le clan des Erketché, les nobles. En serait-il de même si le transect traversait un autre quartier montagnard de Wazan ?

Ces montagnards profitent de leur situation en bordure de plaine pour y descendre cultiver. Les extensions d'exploitations montagnardes n'y datent que de deux générations environ. Le terroir de Hodogway chez les Ouldémé occupe une situation analogue à celle de Matsaray. Comme lui, il s'étale largement en piémont. Dans les deux cas, ceci a pour effet d'agrandir la taille d'exploitations qui ne sont plus uniquement montagnardes. En faisant abstraction des annexes en bas, les cultures en montagne des Wazan de Matsaray couvrent 2,05 ha par exploitation. Cette moyenne est peut-être plus proche d'exploitations qui seraient purement montagnardes.

(17) HALLAIRE (A.), 1971, p. 71.

Les Wazan de montagne cultivent donc en moyenne 73 ares en plaine tandis que ceux descendus en piémont remontent prendre soin de 65 ares en montagne. Plus que les montagnards eux-mêmes, ce sont leurs épouses qui font le va-et-vient entre l'habitation et les parcelles d'en bas. Elles ne s'éloignent pas au-delà du piémont. Elles y vont avant tout pour cultiver de l'arachide, parfois un peu de mil *ndlaraway* récolté à leur compte. Les montagnards descendent aussi pour l'arachide mais 17 sur 28 s'adonnent à la culture du coton en piémont. Quant au mil, ils l'obtiennent exclusivement en montagne. Seuls quelques « montagnards » restés dans les collines de Makabay vont cultiver du mil rouge *njigaari* sur les berges du mayo Mewé.

Du côté des Wazan de piémont, c'est exactement la situation inverse. Ils remontent travailler en montagne uniquement pour y faire du mil *ndlaraway*. Des épouses continuent aussi à y exploiter des parcelles personnelles.

Bien que l'espace commence à être saturé dans quelques portions du piémont, les terres y étaient jusqu'ici plus disponibles qu'en montagne. Dès lors, pourquoi les exploitations y sont-elles plus réduites ?

Les montagnards, des anciens pour la plupart, ont progressivement accolé des lopins à l'héritage paternel. La majorité des Wazan de piémont comprend, elle, de jeunes adultes d'installation récente ; ils n'ont pas achevé de constituer leur exploitation. Leur famille est de plus petite taille que celle des montagnards et les actifs moins nombreux par famille.

La limitation en étendue des exploitations de Mbozo par rapport à celles de Wazan est nette, aussi bien du côté des anciens montagnards que des Musulmans. Elle tient peut-être à la réduction parallèle de l'indice de polygamie. Mais il ne semble pas que la différence de comportement démographique soit suffisante pour rendre compte de tels écarts de surfaces cultivées.

Pour comparer l'ampleur de l'activité agricole d'une strate de population à l'autre, les surfaces cultivées sont rapportées au nombre d'actifs.

TABLEAU 12  
Surfaces cultivées par actif (en hectares).

Wazan		Mbozo	
de montagne	de piémont	anciens montagnards	Musulmans
1,21	1,17	0,91	0,63

Un engagement moindre de chaque actif dans l'agriculture est bien à l'origine de la réduction de taille des exploitations familiales, de Wazan à Mbozo. Là encore, les anciens montagnards à Mbozo sont en situation transitoire entre les Wazan et les Peul de Mbozo. Par contre, les surfaces cultivées sont comparables par actif entre Wazan de montagne et de piémont. Dès lors, le nombre d'actifs par exploitation est probablement le facteur explicatif des différences constatées entre exploitations de Wazan.

Le recul de l'activité agricole touche-t-il de la même manière les hommes et les femmes ? L'étendue des parcelles féminines est calculée au sein des exploitations.

TABLEAU 13  
Superficies moyennes des parcelles féminines dans les exploitations (en hectares).

Wazan		Mbozo	
de montagne	de piémont	anciens montagnards	Musulmans
0,72	0,63	0,29	0,08

Les coupures deviennent très nettes entre Wazan et Mbozo. En fait, ces chiffres ne reflètent pas encore exactement les oppositions d'engagement agricole entre femmes.

Les travaux agricoles des femmes Wazan ne se limitent pas aux parcelles mises à leur disposition par le mari. Elles l'aident aussi à sarcler son mil qu'elles complantent en haricots ou en arachide. Les surfaces sarclées par les femmes dans les champs masculins n'ont pas été relevées. Elles augmenteraient sensiblement la part de l'exploitation qui leur est à charge. Les montagnardes ont la réputation méritée de travailler aux champs autant et même davantage que leur mari<sup>18</sup>.

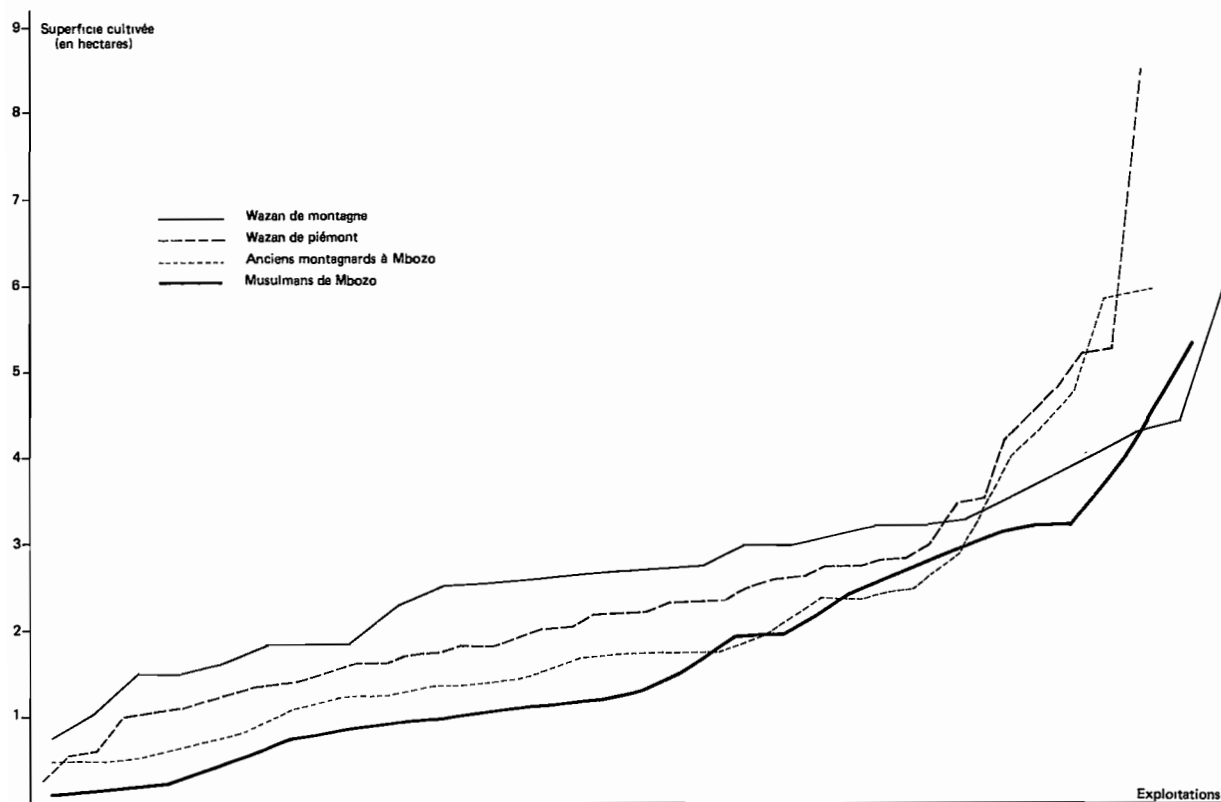


Fig. 26. — Classement des exploitations du transect par superficies.

A Mbozo, il est rare que les épouses d'anciens montagnards complantent le sorgho rouge en haricots. Pourtant, elles participent souvent, elles aussi, aux sarclages du mil. Il est vraisemblable que leur activité agricole est un peu plus soutenue que ne l'indique la faible dimension des parcelles féminines. Le degré d'autonomie agricole des femmes dans l'exploitation familiale et leur degré de participation aux travaux agricoles représentent deux réalités différentes.

(18) Du moins, tel est l'avis de leurs voisins de Mbozo. Cependant, VINCENT (J.-F.) (1979, p. 238) affirme nettement le contraire, arguant du fait que les champs de femme sont moins étendus que ceux du mari et qu'elle y travaille moins longtemps parce qu'elle a d'autres tâches. Les seules mesures de travail agricole auprès d'autres montagnards, les Mafa, (BOULET, J., 1975, p. 50) ne dissocient pas les temps de travaux masculins et féminins.

Par contre, les épouses des Musulmans, même celles d'origine montagnarde, ne participent pratiquement pas aux travaux dans les champs de leur mari, sauf au moment des récoltes. Elles ne s'occupent que de petits lopins personnels, limités parfois aux abords des *saare*. Quant aux femmes Peul, la plupart ne cultivent pas.

Des épouses des Wazan de montagne à celles des Musulmans de Mbozo s'établit ainsi une gamme de désengagement progressif des femmes à l'égard des activités agricoles. Par contre, l'étendue des cultures à la charge des hommes ne passe que de 2,06 à 1,72 ha par exploitation. Elle se maintient apparemment à peu près stable d'un groupe à l'autre. En fait, beaucoup de Musulmans recourent à l'embauche de salariés agricoles pour cultiver.

Les graphiques d'exploitations classées par superficie croissante différencient assez bien les strates les unes par rapport aux autres (fig. 26).

Les exploitations des montagnards sont les plus homogènes : la moitié d'entre elles couvrent de 2,5 à 3 ha. Les autres profils sont plus « pentus ». Les superficies s'étalent davantage, de toutes petites à de grandes exploitations. Les écarts entre les exploitations des Peul de Mbozo sont les plus accusés. La courbe s'aplatit à une extrémité au niveau d'exploitations de moins de 50 ares : petites parcelles de cultivateurs à temps partiel, bergers, *mallum*, griot... D'autres Peul ne cultivent pas.

Le profil des superficies cultivées par les Wazan de piémont est presque parallèle à celui des anciens montagnards établis à Mbozo. Le comportement agricole de ces deux strates est voisin. Les étendues cultivées se réduisent un peu avec l'ancienneté en plaine.

\*

Réduction de la taille moyenne des exploitations et inégalité croissante des superficies cultivées vont donc de pair de la montagne à la plaine.

### *Les agencements cultureux*

Toutes les cultures sont-elles affectées de la même manière par la diminution des exploitations, de Wazan à Mbozo ? Quelles sont d'abord les superficies réservées au sorgho, la culture vivrière de base ? N'est-ce pas précisément sur elle que porte la réduction ?

Avant de répondre à cette question, une mise au point s'impose. Certes, il convient peu d'amalgamer toutes les parcelles de sorghos en une seule série statistique. Par les terrains qui leur sont propices, les travaux qu'ils exigent et le contexte culturel qu'ils expriment, sorgho de montagne et sorgho repiqué de plaine ne sont guère comparables. A la limite, ils symbolisent deux civilisations agraires opposées (planche photo. 7).

Cependant, qu'il s'agisse d'un type de sorgho ou d'un autre, c'est presque toujours une production destinée à l'alimentation du cultivateur. De ce point de vue, il est intéressant de comparer, en un premier temps, les superficies moyennes de tous les sorghos, de la montagne à la plaine.

TABLEAU 14  
Superficies moyennes cultivées en sorgho par exploitation (en hectares).

Wazan		Mbozo	
de montagne	de piémont	anciens montagnards	Peul et Musulmans
2,28	1,92	1,44	1,47



1. Beau champ de mil «dlaraway» en montagne, en contrebas d'une habitation (Waway).



2. Même variété de mil mais de moins belle venue sur un versant en forte pente; association avec des haricots; restes d'un «dled» (vallon entre Matsaray et Maldoa).



3. Mil repiqué «muskuari» sur sols argileux noirs de plaine; aménagement de la périphérie du «karal» en diguettes pour retenir l'eau; plants de mil espacés; déboisement intégral.

Les champs de montagne qui associent du sorgho à des plantes secondaires ont été intégralement pris en compte. La comparaison de ces moyennes avec celles des exploitations montre déjà que, partout, le sorgho est bien la culture dominante. Elle occupe, en moyenne, les 3/4 des exploitations.

Le recensement agricole, en 1973, de quelques exploitations montagnardes dans les massifs voisins de Wazan aboutit à la même constatation. Le mil est présent comme culture principale sur 98 % des terres cultivées à Ngozemey, 87 % à Zop, 71 % à Nguissar et 96 % à Delkonda. Nguissar est situé en bordure de plaine et des montagnards y font de l'arachide. Il en est de même des Wazan du quartier Matsaray. Dans les quartiers plus enclavés en montagne, la prédominance du sorgho devient presque totale.

La diminution de la taille des exploitations, de Wazan à Mbozo, est presque uniquement imputable au mil. Une polygamie plus limitée, des familles moins nombreuses peuvent y contribuer. Mais ce facteur n'est sans doute pas suffisant pour rendre compte de tous les écarts. Les faibles « emblavures » des anciens montagnards à Mbozo, en particulier, paraissent étonnantes.

Les graphiques d'évolution des surfaces en sorgho indiquent que les montagnards accordent presque toujours plus d'importance à cette culture que les autres cultivateurs. Cependant, quand les exploitations excèdent 3 ha, les profils se croisent : la priorité au vivrier n'est plus spécifique des montagnards (fig. 27).

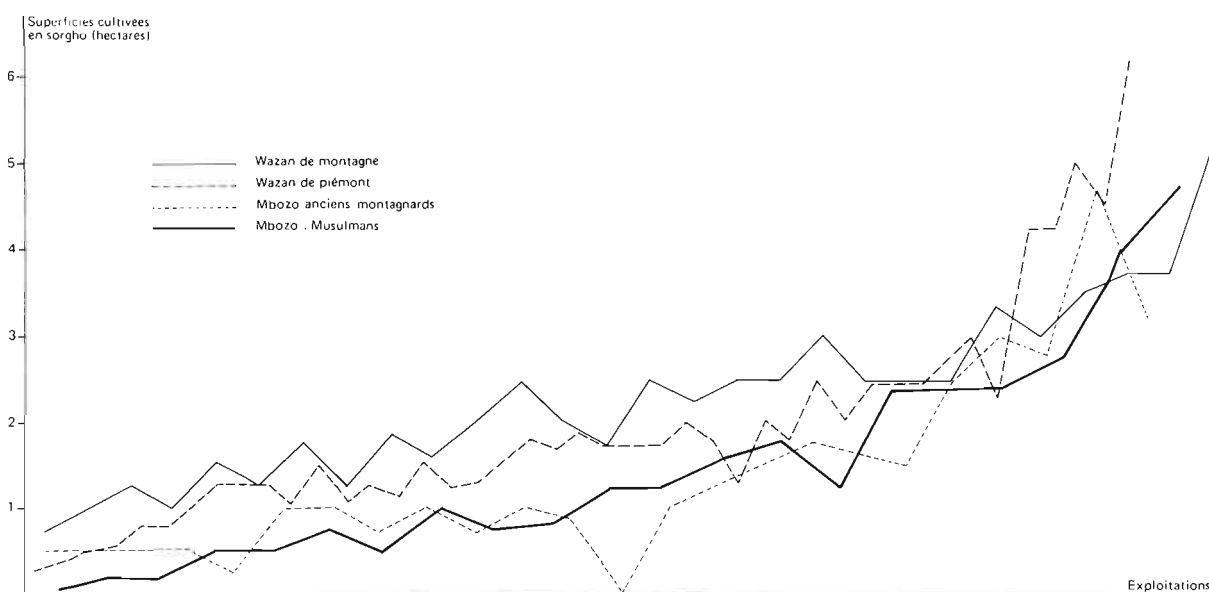


Fig. 27. — Évolution des superficies en sorgho par exploitations de taille croissante.

Peul et Musulmans de Mbozo s'adonnent autant, sinon plus, à la culture du sorgho que leurs voisins, anciens montagnards. Compte tenu de leurs exploitations plus restreintes, le sorgho tient donc chez eux une place presque exclusive. Par contre, les anciens montagnards lui réservent une part très variable de leurs exploitations, ce qui dénote un changement par rapport au choix des montagnards.

Si les Peul de Mbozo s'intéressent autant à la céréaliculture, c'est par le biais du mil repiqué, une variété de sorgho et une technique qui leur sont spécifiques.

TABLEAU 15  
Superficies moyennes en mil repiqué par exploitation (en hectares).

Wazan		Mbozo	
de montagne	de piémont	anciens montagnards	Peul et Musulmans
—	0,15	0,63	0,74

Quelques Wazan de piémont louent ou achètent des *karal* en plaine mais ce sont des cas isolés. Par contre, les anciens montagnards établis à Mbozo cultivent presque autant de mil repiqué que les Peul. Ils en ont assimilé la technique et peuvent accéder au *karal* du village. C'est un changement important de leur système agricole.

Les modalités d'adoption de cette nouvelle culture sont assez particulières. Les superficies cultivées en *karal* par les anciens montagnards ne sont pas tout à fait en rapport avec la taille des exploitations. Des exploitants avec 1 à 2 ha s'intéressent davantage au mil repiqué que d'autres à la tête de plus de 2 ha.

Les exploitants âgés ou ceux qui viennent de s'installer à Mbozo s'adonnent assez peu à cette culture « des Peul ». Ils restent fidèles à un système agricole proche de celui qu'ils connaissent en montagne. Puis, à mesure que leur séjour à Mbozo se prolonge, ils se mettent à défricher des *karal*. Les migrants de la seconde génération accordent de plus en plus d'intérêt au mil repiqué. Ils ajustent leur système agricole sur celui des Peul.

Les Peul de Mbozo se consacrent eux-mêmes de manière inégale à cette culture et moins, en moyenne, qu'on l'aurait supposé. Elle compte seulement pour la moitié de leurs champs de mil.

Bien qu'elle soit de contre-saison, la culture du *muskuari* exige de disposer d'une abondante main-d'œuvre lors du repiquage. La main-d'œuvre familiale des Peul n'y suffit pas ; leurs familles sont moins nombreuses et les femmes participent peu aux travaux de la terre.

Les plus grosses exploitations de Mbozo comptent de 2 à 3 ha en *karal*. Ces étendues semblent encore assez faibles par rapport à d'autres exploitations du Diamaré. Les surfaces en *karal* atteignent facilement de grandes tailles pour compenser des rendements relativement faibles. Mais le *karal* de Mbozo est d'étendue restreinte par rapport à ceux du centre du Diamaré.

\*

Comment évoluent les superficies en coton, à mesure que celles en sorgho se réduisent, des Wazan de montagne aux Peul de Mbozo ?

TABLEAU 16  
Superficies moyennes cultivées en coton par exploitation (en hectares).

Wazan		Mbozo	
de montagne	de piémont	anciens montagnards	Peul et Musulmans
0,20	0,30	0,36	0,24

Des montagnards descendent cultiver un « quart » dans les soles cotonnières délimitées en piémont. Mais dès que les vieux ne sont plus imposables, ils abandonnent cette culture. Elle n'a pas encore perdu son caractère de « culture fiscale » qui lui est attaché depuis son introduction dans la région.



Les anciens montagnards installés en piémont ou à Mbozo compensent en partie par le coton les réductions de surface en sorgho. Mais l'extension de la culture cotonnière reste encore timide auprès des cultivateurs de plaine. Quant aux Peul, ils s'en tiennent à l'unité habituelle de culture.

\*

L'arachide fait partie du lot des cultures principales, aussi bien en montagne qu'en plaine. Elle présente l'avantage d'être à la fois commerciale et vivrière.

TABLEAU 17  
Superficies moyennes en arachide par exploitation (en hectares).

Wazan		Mbozo	
de montagne	de piémont	anciens montagnards	Peul et Musulmans
0,26	0,17	0,31	0,06

Aucune évolution significative ne se dessine, ni dans un sens ni dans l'autre, de la montagne à la plaine. Chaque situation doit être interprétée pour elle-même.

Les montagnards restent attachés à la culture de l'arachide, bien que cette culture ait été négligée par les services agricoles, depuis l'introduction de la culture cotonnière. L'arachide reste la culture commerciale la mieux adaptée aux sols de montagne et de piémont. Le recensement agricole de 1973 dans les massifs voisins montre que l'arachide est la seule culture qui vienne rompre, en partie, la monoculture du sorgho.

Les chiffres du tableau 17 ne reportent que l'extension des parcelles cultivées uniquement en arachide. Presque tous les Wazan de montagne descendent cultiver ces parcelles en piémont. Mais leurs épouses sèment aussi de l'arachide en montagne, dans quelques portions de champs de sorgho. La part de l'arachide dans l'exploitation montagnarde est donc plus grande que ne l'indique cette moyenne.

Malgré leur installation en pleine zone arachidière, les Wazan de piémont sont davantage accaparés par le coton. Ils réduisent leurs lopins d'arachide qui redeviennent l'affaire des femmes. La répartition des cultures au sein des exploitations de piémont porte la marque d'une intervention extérieure en faveur de la culture cotonnière. L'agencement cultural ne correspond plus aux aptitudes des sols.

La faveur accordée à l'arachide par les anciens montagnards à Mbozo paraît surprenante. Elle est peut-être particulière à l'année 1983. Les pluies ont commencé tard et se sont achevées précocement, compromettant le sorgho rouge et le coton. Dès qu'ils ont prévu l'échec de ces cultures, des cultivateurs ont reporté leurs efforts sur l'arachide qui supporte des semis tardifs et une pluviométrie moindre. Ainsi espèrent-ils ne pas avoir trop faim cette année. L'arachide joue un rôle de secours, décisif lors des dernières sécheresses.

Chez les Peul et les autres Musulmans, l'arachide est une spécialité des femmes qui cultivent des lopins d'une dizaine d'ares au maximum.

\*

L'inventaire des cultures principales serait incomplet sans mentionner la culture de l'oignon.

Cependant, les cultivateurs la pratiquent en dehors du transect, le long du petit mayo Mewé tout proche ou bien au loin, dans la plaine du Diamaré, le long de la Tsanaga et du Kaliao. Les

Wazan du piémont et de la montagne s'adonnent à cette culture maraîchère depuis moins de 10 ans. Ils s'y engageaient d'abord comme ouvriers agricoles mais maintenant, la plupart sont « métayers ». Certains tendent à délaisser le coton car les revenus procurés par les ventes d'oignons sont bien supérieurs.

La culture de l'oignon est à l'origine des premiers signes de prospérité rurale à Wazan : maisons carrées, cimentées, à toit de tôles ; mobilier ; bicyclette ... C'est la grande innovation des dernières années. A Wazan, les « jardiniers » ont déjà la réputation d'être les plus riches.

A la fin de 1983, 21 Wazan de montagne et de piémont ont entrepris un jardin d'oignon en plaine. Leurs exploitations sur place peuvent être autant de grande taille (4 maraîchers cultivent déjà aux environs de 4 hectares en saison de pluies) que de dimensions plus réduites (4 autres maraîchers ont moins de 2 hectares). Se situant en contre-saison, les travaux de maraîchage n'entrent pas en compétition avec ceux destinés aux cultures sous pluies.

Les parcelles sont préparées par labour ou à la houe entre les derniers sarclages du mil et sa récolte au début de novembre. Le creusement du puits, les semis en pépinières, le planage des planches, l'édification des canaux d'irrigation précèdent les repiquages dans la terre boueuse. Les travaux d'irrigation et de sarclage sont accaparants avant la récolte qui survient dans les trois mois.

Les planches, délimitées par un réseau de diguettes, mesurent en moyenne 2 mètres sur 5. Chaque maraîcher ne cultive que quelques ares. Les montagnards s'associent souvent à deux ; l'un puise l'eau tandis que l'autre la répartit d'une planche à l'autre. Les qualités agricoles des montagnards les préparent bien aux travaux soigneux et intensifs nécessités par ce jardinage.

Certains travaux sont pénibles, notamment le planage manuel et les repiquages effectués les pieds dans la boue. La plupart des Wazan qui entreprennent cette culture sont de jeunes adultes, âgés de 20 à 30 ans.

Les surfaces en oignons sont petites mais les revenus procurés par les ventes donnent une meilleure idée de l'intérêt de cette culture. Ceux obtenus par les Wazan en 1982 s'échelonnent de 30 à 80.000 francs CFA. Ils ne sont pas toujours à la mesure des efforts consentis, que le sol soit épuisé par des cultures répétées sans apports d'engrais ou qu'un mauvais entrepôt provoque la pourriture de la récolte !

Mais ils permettent à des jeunes de se constituer rapidement un pécule, ce qui n'est pas encore possible avec le coton. Pour un revenu équivalent, la culture cotonnière exige, en effet, de disposer d'un bon terrain d'au moins un hectare, d'un attelage pour une préparation rapide de la terre, d'une main-d'œuvre pour faire face aux sarclages. La culture cotonnière ne devient « payante » que pour des notables ruraux de plaine disposant de moyens. Celle de l'oignon est ouverte aux montagnards et notamment aux jeunes nantis d'assez de courage. Elle offre aussi une nouvelle possibilité de rattraper une mauvaise année agricole.

\*

L'agencement des cultures se modifie au sein des exploitations, au fur et à mesure du passage des montagnards aux habitants de piémont puis à ceux d'un village de plaine. Le sorgho reste la culture dominante en plaine, mais pas de manière aussi exclusive qu'en montagne. Les cultivateurs diversifient un peu plus leurs cultures, bien que les possibilités soient limitées : coton, arachide. Mais l'agencement des cultures en 1983 exprime peut-être davantage une adaptation à des pluies insuffisantes qu'un changement permanent dans la structure des exploitations. Cependant, l'engagement des anciens montagnards installés à Mbozo dans la culture du mil repiqué montre bien un souci de diversification de leurs activités agricoles. L'engouement des jeunes montagnards pour le maraîchage en saison sèche résulte de la même volonté d'ouverture du système agraire.

### *Des capacités inégales de travail agricole*

La taille des exploitations n'exprime pas tout à fait l'engagement agricole ni à Wazan ni à Mbozo. Les uns fournissent un supplément de travail à l'extérieur tandis que les autres ne suffisent pas aux travaux requis par leur exploitation.

Seuls les Wazan de montagne et de piémont partent à la quête de travaux agricoles à l'extérieur. Les anciens montagnards à Mbozo ne vont plus s'engager comme ouvriers agricoles. L'installation en plaine tarit les déplacements saisonniers. C'est un phénomène souvent signalé dans la région.

Les Wazan de montagne continuent à louer leurs bras en plaine pour la culture du mil repiqué. Ce salariat agricole est destiné avant tout au paiement de l'impôt. Pourtant, le développement de la culture cotonnière aurait dû permettre d'y subvenir. Mais l'administration organise la perception des impôts de plus en plus tôt. Les chefs en commencent la levée dès le mois de novembre pour l'année à venir<sup>19</sup>. Or, la récolte du coton n'a pas encore débuté. Les montagnards, sans disponibilités monétaires à cette époque de l'année, doivent alors émigrer momentanément.

L'avancement des campagnes fiscales réactive le salariat agricole. Il n'est pourtant plus aussi généralisé qu'autrefois. Les Peul du Diamaré, grands cultivateurs de mil repiqué, manquent fréquemment de main-d'œuvre, d'autant plus que cette culture est entièrement manuelle. Ils viennent maintenant embaucher des ouvriers agricoles aux marchés du pied de la montagne puis assurent leur transport en voiture jusqu'au *karal*. Les montagnards se montrent de plus en plus exigeants auprès des employeurs. Ils préfèrent louer et cultiver du *karal* à leur compte.

Au cours du mois d'octobre 1983, 18 Wazan du transect sont pourtant partis travailler le *karal* des Peul en plaine. La mauvaise récolte prévisible du sorgho sous pluie a décidé certains de s'en aller gagner de l'argent qu'ils emploieront pour acheter du mil. Les salariés agricoles se recrutent aussi bien parmi les Wazan de piémont que ceux de montagne. Il faut dire qu'en 1983, le sorgho de piémont a plutôt moins bien réussi que celui de montagne.

Le recrutement est indépendant de la taille de l'exploitation. Le plus « gros » cultivateur de piémont est ainsi parti travailler le *karal* d'un Peul pendant 6 jours, après avoir repiqué le sien. Le repiquage du *muskuari* n'entre pas en concurrence avec les travaux destinés aux cultures sous pluie. Par contre, il est simultané avec la préparation des jardins d'oignons. A part une exception, aucun ouvrier agricole engagé dans le repiquage du mil n'entreprend en même temps du maraîchage en 1983. Les montagnards doivent choisir entre l'une ou l'autre activité (fig. 28 et 29).

Les ouvriers pour les *karal* sont plus âgés que les « jardiniers ». Les plus nombreux ont entre 40 et 45 ans, certains entre 50 et 55 ans. En octobre 1983, ils n'ont travaillé en plaine que pendant une à deux semaines. L'arrêt des pluies fut si précoce qu'il compromit le repiquage. Dès le mois d'octobre, les argiles noires étaient durcies en carapace sur une bonne épaisseur. Il devint difficile de les défoncer au pieu. Le travail était très pénible, à tel point que des ouvriers agricoles tombèrent malades.

En 1982, les conditions climatiques furent, au contraire, excellentes pour le mil repiqué. Certains montagnards ont alors prolongé leur séjour en plaine pendant au moins un mois. Parfois, ils gagnent plus de mille francs par jour<sup>20</sup>.

(19) Le montant de l'impôt par chef de famille montagnard est passé de 1.000 francs en 1970 à 3.000 en 1983.

(20) A la fin des années soixante, les montagnards gagnaient en moyenne 100 francs par jour sur les *karal* du Diamaré et seulement 50 francs dans ceux de la plaine de Mora. La main-d'œuvre se raréfiant, les employeurs ont dû sérieusement réévaluer leurs tarifs!

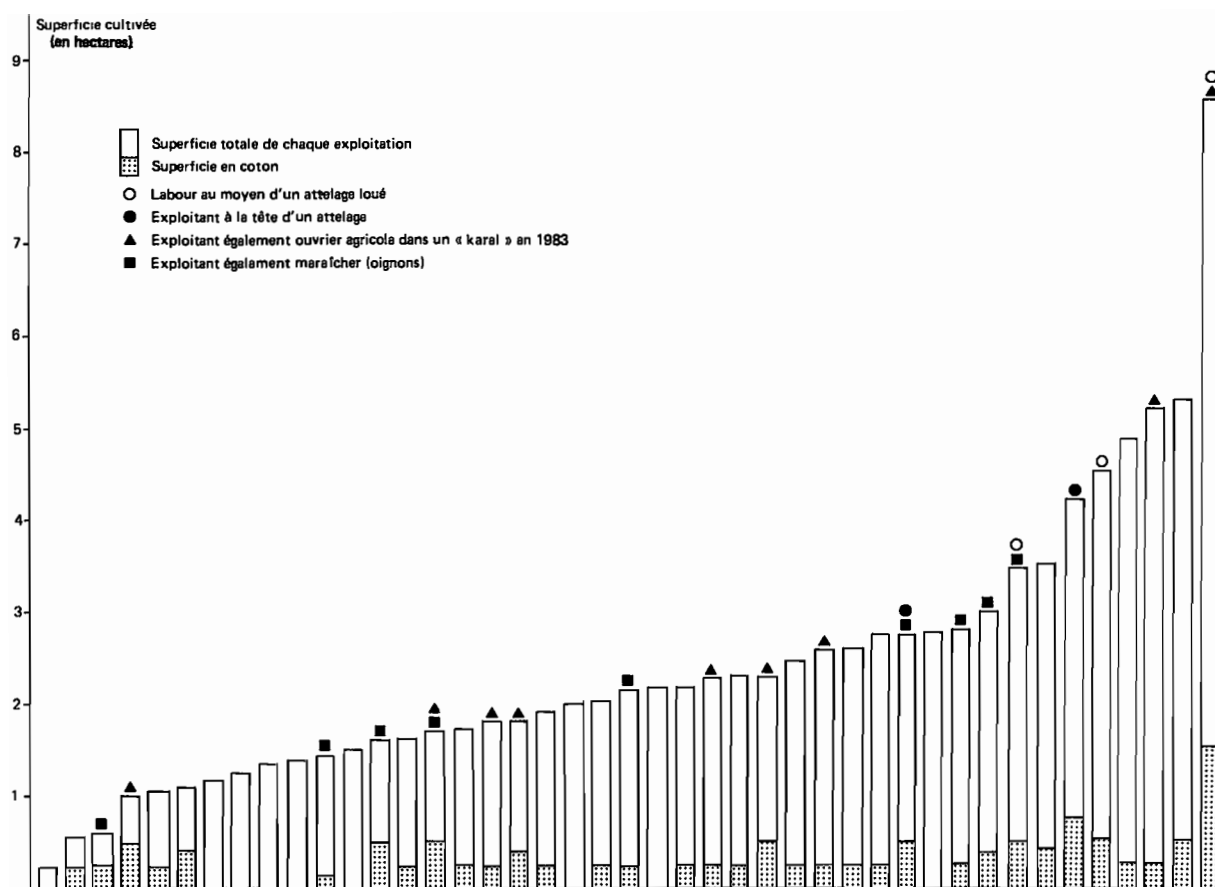


Fig. 28. — Les activités agricoles complémentaires des Wazan de piémont.

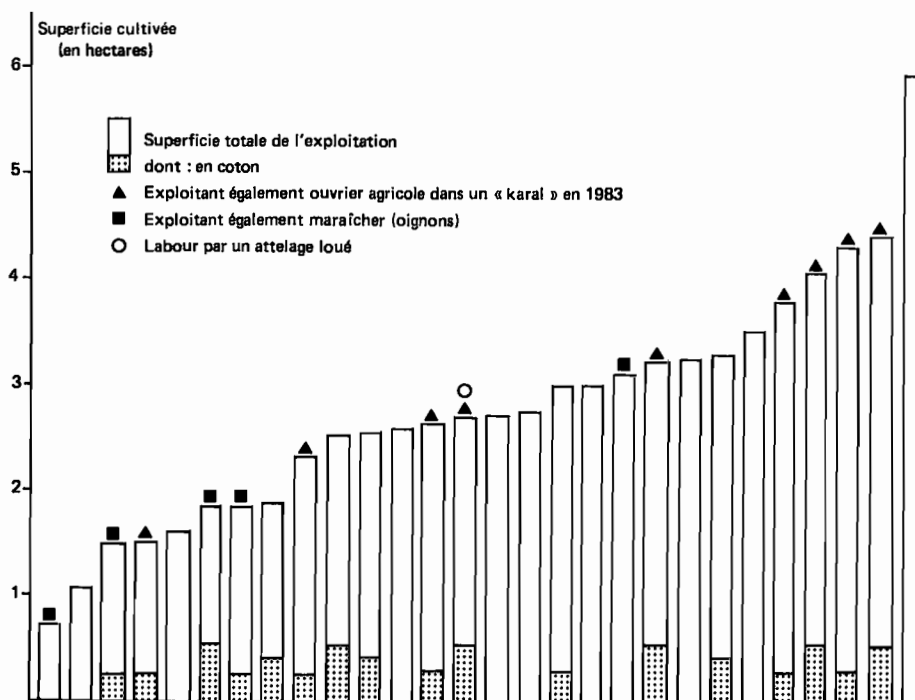


Fig. 29. — Activités agricoles complémentaires chez les Wazan de montagne.

Tous les ouvriers agricoles partis en octobre 1983 sont en même temps planteurs de coton (fig. 28 et 29). Contrairement à l'objectif de l'administration au cours des années soixante, la culture cotonnière n'évite pas de recourir au salariat agricole.

Cependant, le travail saisonnier dans les *karal* du Diamaré mobilise moins les Wazan en 1983 que durant les années soixante. Ceux qui sont descendus en piémont s'y engagent un peu moins que les montagnards. Les jeunes choisissent plutôt d'ouvrir un jardin d'oignons.

Alors que dans les années soixante, les possibilités d'activité agricole en saison sèche se limitaient au mil repiqué, le maraîchage a pris entre-temps une extension considérable le long des grandes vallées. Cette nouvelle activité offre des contrats plus avantageux que le simple salariat agricole et des revenus plus élevés. Mais elle est plus contraignante en quantité de travail et elle éloigne les maraîchers durant plusieurs mois en saison sèche.

En 1983, les déplacements des Wazan pour le repiquage du mil furent encore moins « saisonniers » qu'en année normale. Les *karal* inondés ou bien imprégnés d'eau étant plus restreints que les années précédentes, les repiquages ne furent que partiels. Pour certains, l'absence ne dépassa pas une semaine. Dans ce cas, les gains n'excédèrent pas 5.000 francs. C'était peu mais quand même suffisant pour payer l'impôt et acheter un peu de sel et de viande.

Une fois rentrés pour la récolte de leur mil au début de novembre, beaucoup de salariés n'envisagent pas de compléter ces maigres gains par de nouveaux déplacements. Ils achèveront leurs récoltes d'arachide et de coton puis se consacreront à des travaux de construction sur place. Le salariat agricole leur a donné l'opportunité de se procurer un peu d'argent, suffisant pour subvenir à l'impôt. Les montagnards âgés apprécient cette possibilité d'obtenir un minimum d'argent en s'éloignant peu de temps.

Il en va tout autrement du maraîchage qui exige des soins réguliers jusqu'à la récolte puis une présence sur place dans l'attente du commerçant, car les oignons s'abîment vite à la chaleur. Tous les montagnards ne sont pas disposés à s'absenter si longtemps. Ceux qui n'ont besoin que de quelques milliers de francs préfèrent encore aller les gagner « *dow Plata* », auprès des Peul.

Degré de disponibilité et recherche de gains monétaires plus ou moins importants différencient maintenant deux types d'activités agricoles en saison sèche.

\*

Alors que les Wazan travaillent davantage que ne l'impliquent leurs exploitations, la situation est inverse à Mbozo. Presque tous les Musulmans de ce village ne parviennent pas à mener à bien les travaux requis par des exploitations pourtant plus petites, en moyenne, que celles des Wazan. Ils font régulièrement appel à des ouvriers agricoles d'origine montagnarde.

Ni les Douroum ni les Wazan n'acceptent de venir s'engager aussi près de chez eux, si ce n'est quelques femmes, mais seulement pour une journée. Les Peul de Mbozo ont alors recours à des Guemjek ou à des Matakam. Un certain mépris attaché au salariat agricole éloigne les montagnards de leur contrée d'origine, peut-être pour éviter les rencontres avec des gens qui les connaissent et qui se moqueraient d'eux.

Les Peul de Mbozo emploient déjà des ouvriers au moment des sarclages du mil *njigaari* et du coton, en pleine saison agricole. Ils avouent : « *sembe wooda* », (ils n'ont) pas la force (de cultiver). Le plus souvent, les dépenses consenties pour ces travaux n'excèdent pas 10.000 francs car l'exploitant assure quand même une partie des sarclages.

Les ouvriers agricoles interviennent surtout lors du repiquage du mil *muskuari* dans le *karal* du village. Ce marché du travail a jusqu'ici été analysé seulement du côté des ouvriers. Quelle est la situation du côté des employeurs, du moins dans le petit village de Mbozo ?

En 1983, malgré les mauvaises conditions climatiques préalables, ils n'ont pas hésité à dépenser de 10 à 40.000 francs pour ce travail pénible mais essentiel. Il est rare qu'un Peul de

Mbozo parvient à repiquer par lui-même son *karal*. Des jeunes y réussissent quand même : « *O tuppi fuu!* », il a tout percé (les trous pour le mil), disent les autres avec admiration.

Les dépenses occasionnées par les ouvriers agricoles ne sont pas toujours en relation avec la taille de l'exploitation des Peul. Par contre, elles varient dans le même sens que les superficies en mil repiqué. L'extension de cette culture, d'une exploitation à l'autre, ne dépend pas en premier lieu de la main-d'œuvre familiale disponible mais du nombre d'ouvriers que l'exploitant a la possibilité d'engager.

En 1983, les rares exploitants qui ont repiqué au moins 2 hectares de mil ont dépensé pour plus de 20.000 francs en main-d'œuvre. Étant fondé en grande partie sur la culture du mil repiqué, le système agricole des Peul de Mbozo, comme de la plupart de ceux du Diamaré, est dans la dépendance d'appoints de main-d'œuvre salariée.

Les anciens montagnards installés depuis longtemps ou nés à Mbozo accordent maintenant une grande place au mil repiqué. Eux aussi font appel à des ouvriers agricoles pour le repiquage. Cependant, les sommes dépensées sont moindres que chez les Peul. Le maximum atteint 25.000 francs en 1983 pour un *karal* de plus de 2 hectares. Quand le *karal* ne dépasse pas 50 ares, ce qui est le cas de la plupart, les anciens montagnards se chargent du repiquage. A partir de 1,5 ha de *karal*, leurs dépenses en main-d'œuvre peuvent excéder 10.000 francs.

Les anciens montagnards à Mbozo n'engagent pas d'ouvriers agricoles pour le sarclage du mil *njigaari* ou du coton. Leur recours à la main-d'œuvre extérieure est moins systématique que chez les Peul. Il leur est quand même utile lors du repiquage du mil. Bien que cette opération se déroule en dehors de la pleine saison agricole, elle provoque un véritable goulot d'étranglement dans le calendrier des travaux en plaine.

La mobilisation de la main-d'œuvre familiale, même si elle consent à ces travaux, ne suffit pas à faire face à leur ampleur. L'appel à une force de travail extérieure permet de lever ce handicap. En bonne année agricole, il est probable que l'emploi d'ouvriers est encore rentable, malgré la forte réévaluation des salaires, car le mil, lui aussi, coûte de plus en plus cher. Par contre, en mauvaise année, ce type d'exploitation risque d'être déficitaire.

C'est un peu la situation en 1983. Les Peul de Mbozo qui ont dépensé de fortes sommes pour le repiquage du mil se désolent de voir les tiges se flétrir dès le mois de novembre. En contexte climatique incertain, les systèmes agricoles basés sur le salariat deviennent assez fragiles.

### *Les limites de l'équipement*

La comparaison entre l'engagement agricole des Wazan et des habitants de Mbozo est un peu faussée car ils ne font plus tout à fait usage des mêmes techniques. Alors que les Wazan restent des cultivateurs à la houe, les Peul de Mbozo pratiquent de plus en plus le labour attelé.

TABLEAU 18  
Superficies labourées à la charrue (en hectares).

Wazan		Mbozo	
de montagne	de piémont	anciens montagnards	Peul et Musulmans
0	0,08	0,14	0,42

Près de la moitié des cultures pluviales des Peul de Mbozo sont maintenant labourées avant les semis. Les labours ont comme principal effet de réduire les premiers sarclages qui provoquent les plus fortes pointes de travail en cultures à la houe. Grâce à cette technique, les travaux agricoles accaparent moins les Peul que ne le font supposer les superficies cultivées.

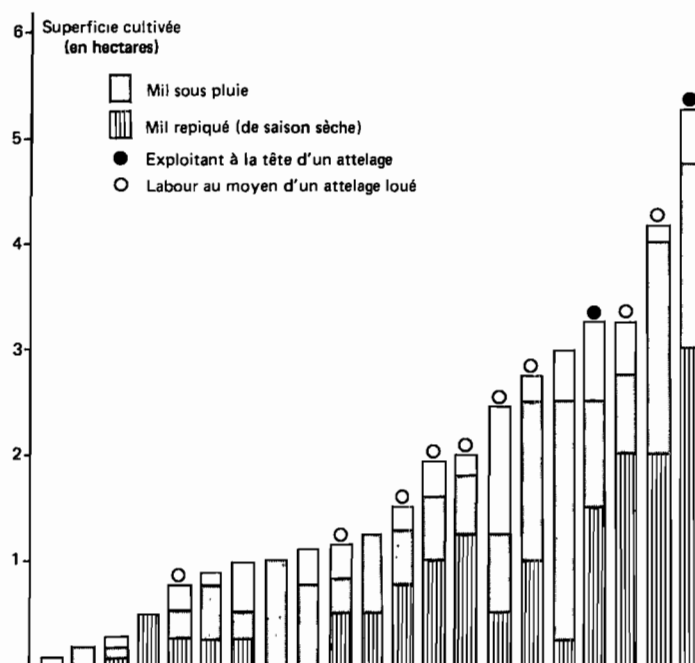


Fig. 30. — Les exploitations des Musulmans de Mbozo.

Les labours sont destinés avant tout au coton. Presque toutes les parcelles cotonnières appartenant aux Peul de Mbozo sont labourées. Aux yeux des cultivateurs, la culture commerciale peut rentabiliser au mieux l'investissement consenti dans la culture attelée. Dans les exploitations qui fonctionnent beaucoup par main-d'œuvre salariée, les dépenses faites pour la location d'un attelage sont économisées au moment des sarclages.

Les Peul de Mbozo ont franchi une nouvelle étape en utilisant aussi la culture attelée pour le mil *njigaari*. Cette extension procède de la même logique d'économie des sarclages que pour le coton. Elle est d'abord le fait des propriétaires d'attelages qui rentabilisent ainsi leur investissement en bœufs et en charrue. Mais d'autres exploitants n'hésitent pas à requérir leurs services pour labourer une parcelle de mil.

La culture attelée est devenue habituelle chez les Peul de Mbozo dont l'exploitation atteint ou dépasse 2 hectares. Mais la portion de l'exploitation en *karal* lui échappe<sup>21</sup>. Il est donc préférable de mettre en rapport la culture attelée uniquement avec l'extension des cultures pluviales. On constate que la pratique du labour devient courante chez les Peul de Mbozo à partir d'un hectare en cultures pluviales. Ce seuil est donc assez bas pour concerner beaucoup d'exploitants. Il résulterait d'un calcul implicite de cultivateurs qui estiment dès lors avantageux de labourer (fig. 30).

Cependant, quelques Peul recourent au labour alors même que leurs superficies n'atteignent pas le seuil supposé de rentabilité. Dès qu'une possibilité s'offre de réduire le travail agricole manuel, on s'aperçoit que des Peul sont disposés à l'adopter.

\*

(21) Quelques cultivateurs utilisent quand même leur charrue pour édifier des diguettes de retenue d'eau dans leur *karal*. Mais il s'agit d'un emploi annexe d'attelage disponible, en fin de saison des pluies.

Alors que la culture attelée devient habituelle chez les Peul, elle reste encore une exception chez les autres. Même leurs voisins de Mbozo, anciens montagnards, ne sont qu'une minorité à l'utiliser : 4 sur 24 exploitants. Les plus gros exploitants ne labourent pas, alors qu'ils sont à la tête de 2 à plus de 4 hectares en cultures sous pluie. Tous les travaux sont accomplis à la houe, en mobilisant la main-d'œuvre familiale. Les rares exploitants qui se mettent à la culture attelée le font uniquement pour les parcelles de coton. Un seul propriétaire d'attelage étend le labour à ses parcelles de mil *njigaari* (fig. 31).

Le décalage de techniques mises en œuvre devient très net entre les deux catégories d'habitants de Mbozo. Bien que les anciens montagnards s'adonnent davantage que les Peul à la culture cotonnière, celle-ci ne leur a pas encore permis de moderniser leurs techniques.

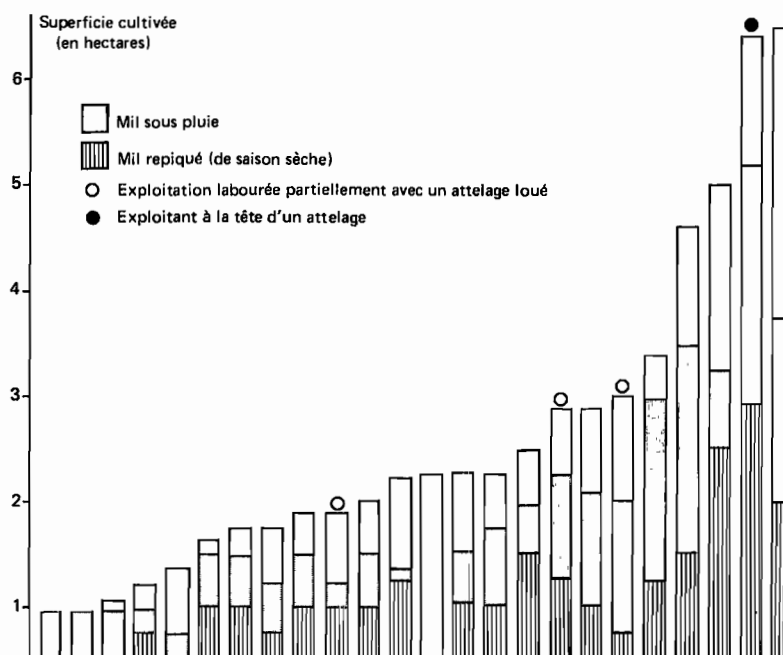


Fig. 31. — Quelques caractéristiques des exploitations d'anciens montagnards à Mbozo.

La même constatation s'applique encore davantage aux Wazan. Parmi ceux de la montagne, un seul a loué un attelage en 1983 pour labourer sa parcelle de coton en piémont. Quant à ceux de piémont, ils continuent à cultiver à bras dans leur grande majorité. Sur les 43 exploitants enquêtés dans le transect, seulement 5 ont labouré en se limitant presque exclusivement au coton. Dans leur cas, la taille des exploitations varie donc en fonction de la main-d'œuvre familiale et non par suite de l'adoption d'un niveau technique plus efficace. La masse des Wazan ne dispose pas des moyens nécessaires à l'acquisition d'un autre outil de travail que la houe. Ils ne se risquent même pas à en louer : là réside, en fait, la principale différence avec les Peul de Mbozo.

\*

Parmi les 116 exploitants répartis de Wazan à Mbozo, seuls 6 possèdent un attelage, dont le chef de Wazan. Cela démontre encore la faiblesse de l'équipement de ces cultivateurs.



Les Peul de Mbozo ne sont guère mieux lotis puisque seuls deux d'entre eux disposent d'attelage. Mais plus de la moitié (11 sur 21) ont quand même pratiqué en 1983 des labours en louant des attelages de Mbozo ou des villages voisins. Pourtant, les tarifs sont relativement élevés : de 2.700 à 3.000 francs les 25 ares. Chaque emprunteur d'attelage a payé entre 3 et 7.000 francs. Les Peul de Mbozo sont convaincus des avantages du labour attelé : « *ga'i Don hoyna kuugal* », les bœufs allègent le travail. D'un autre côté, les propriétaires d'attelage sont très sollicités à l'extérieur de leur exploitation. Ils deviennent des entrepreneurs de labour.

La généralisation du labour attelé chez les gros cultivateurs peul démontre qu'ils gèrent déjà leur exploitation selon des critères économiques et monétaires. Ils engagent de l'argent à la fois en attelage et en salariés agricoles. Malgré l'ampleur de ces débours, ils misent sur leur rentabilité non seulement en culture cotonnière mais aussi en culture vivrière. C'est une nouveauté car jusqu'ici, la culture attelée était liée au coton dans la région.

Il est probable que les hausses fréquentes du prix du mil leur donnent raison. Cependant, chaque campagne agricole implique de nouvelles dépenses. Ce type d'agriculture repose sur la mobilisation régulière de disponibilités monétaires qui proviennent souvent de ressources ou d'activités non-agricoles.

Au contraire, l'agriculture des Wazan est encore un système simple, basé sur la force de travail familiale. Des familles sont cependant liées par un réseau d'entraide ou d'obligations matrimoniales. Certaines bénéficient d'une force de travail supérieure à celle qu'elles pourraient déployer par elles-mêmes. Mais ces excédents sont dictés par l'organisation sociale ou bien, momentanés et destinés à corriger le déséquilibre causé par le départ d'une fille en mariage.

Les sociétés de travail fonctionnent sur la base de la réciprocité : chaque famille fournit une force de travail équivalente à celle qu'elle reçoit. Par compensation, le bilan est donc neutre pour chacun. Seulement, il est reconnu que le travail en commun est plus efficace que le travail individuel.

Les investissements agricoles se limitent à l'achat périodique de houes que les Wazan ne fabriquent pas eux-mêmes.

Il en résulte un système assez fermé. Même le recours actuel à des travaux à l'extérieur n'en remet pas en cause le fonctionnement. De ce point de vue, l'économie agricole des Wazan est peut-être moins fragile que celle des Peul de Mbozo. Mais, d'un autre côté, elle est moins ouverte à la culture attelée et, en général, à l'innovation technique.

Ainsi et de façon paradoxale, les cultivateurs qui se trouvent à la tête des exploitations en moyenne les plus grandes restent les plus attachés à l'agriculture manuelle.

\*

La société cotonnière a joué un rôle décisif, au cours des années soixante, pour équiper les « planteurs » en attelages et charrues. Mais cet effort a surtout profité aux riches cultivateurs des plaines les plus fertiles. Les anciens montagnards, contraints à la culture cotonnière sur des sols trop sableux de piémont, n'obtenaient pas de résultats suffisants pour prétendre à une aide de la société d'encadrement.

Dans ces conditions, la culture attelée restait limitée, autour des montagnes, à des chefs de canton et de village. Parfois, quelques cultivateurs émergeaient de la pauvreté générale et acquéraient d'eux-mêmes bœufs et charrue, devenant les nouveaux leaders des montagnards descendus en piémont. Leur dynamisme personnel, l'investissement en petit outillage des profits agricoles, l'orientation vers une agriculture moins dominée par les préoccupations vivrières laissaient entrevoir ce que pourrait être le progrès pour les montagnards descendus en plaine<sup>22</sup>.

---

(22) BOUTRAIS (J.), 1973, p. 249.

Malheureusement, les sécheresses des premières années 70 ont réduit les récoltes cotonnières et contraint ces « nouveaux riches » à se séparer de leurs bœufs. Ils ont rejoint la masse des cultivateurs à bras.

A la fin des années 70, un programme national d'aide à l'agriculture est lancé dans le cadre de la « révolution verte ». Des crédits sont alloués aux cultivateurs par une banque rurale créée à cet effet, le FONADER<sup>23</sup>. Dans le Nord, cette politique se traduit par une relance de la culture attelée, grâce à des prêts étalés sur 3 ans.

A Wazan, 4 anciens montagnards bénéficient de ce crédit d'équipement, dont le chef de canton. A Mbozo, un Peul constitue aussi un nouvel attelage grâce à cette aide et en prélevant des bœufs dans son troupeau. Le thème de la culture attelée devient familier à une partie des paysans. Les aides financières destinées à cet objectif reçoivent une réponse favorable en milieu rural de plaine.

Pourtant, trois ans après la constitution des 5 nouveaux attelages, 3 viennent de s'en défaire. Chez un Peul, le manque de main-d'œuvre pour tenir la charrue et conduire les bœufs a provoqué l'abandon. Chez les Wazan, il est causé chaque fois par la perte d'un ou des deux bœufs. Un seul Wazan a surmonté cette épreuve en réunissant le bœuf qui lui reste avec celui d'un Peul de Mbozo. Les autres, découragés, ont vendu la charrue.

La culture attelée n'est plus tellement freinée par des obstacles agricoles mais elle butte sur la fragilité des animaux. La difficulté de la culture attelée provient de ce qu'elle exige des qualités à la fois d'agriculteurs et d'éleveurs. L'élevage devient la pierre d'achoppement du progrès agricole. Pourtant, l'existence d'un élevage traditionnel en plaine n'est-il pas un élément très favorable à l'adoption de la culture attelée ?

Une fois les labours achevés, les anciens montagnards ne savent trop que faire de leurs bœufs. La solution la plus facile et habituelle consiste à les mettre en pension chez les Peul de Mbozo. Mais les bergers ne leur accordent pas de meilleurs soins qu'au reste du troupeau. Quand le propriétaire reprend ses bœufs, ils sont à peine en état d'entreprendre une campagne de labour. Si la saison sèche a été longue et rigoureuse, ils ne résistent pas à l'effort exigé dès les premières pluies. Sollicités par de nombreuses demandes, des propriétaires d'attelage font trop travailler les animaux. Les bœufs utilisés pour le labour devraient bénéficier d'une sur-alimentation, au moins temporaire. Or, les ressources fourragères des pâturages de Mbozo semblent plutôt se détériorer.

### ***Anciens et « nouveaux » éleveurs***

Il est habituel d'insister sur les difficultés d'enquête à propos de l'élevage. Nombre de propriétaires de bovins évitent de les déclarer ; ceux qui l'admettent n'en indiquent jamais le vrai nombre de têtes. Ces réticences, bien connues de la part des Peul, sont maintenant partagées par les montagnards qui ont acquis quelques bovins.

Dans ces conditions, l'enquête de terrain ne peut aboutir qu'à des données approximatives. Elle est complétée par les statistiques du service de l'Élevage mais celles-ci sont également sujettes à caution. L'arrondissement de Méri n'étant pas un grand secteur d'élevage, l'encadrement vétérinaire est réduit au minimum. Aucun chef de poste ne consent à y rester longtemps. Le plus souvent, un adjoint fait tant bien que mal le travail. Les statistiques d'élevage se ressentent de cette désaffection de l'encadrement vétérinaire.

En 1963-64, une campagne anti-pestique indiquait un cheptel de seulement 9.600 bovins à Méri, soit le plus faible de tous les arrondissements du Diamaré<sup>24</sup>. Vingt ans plus tard, le cheptel aurait un peu régressé, puisque le total des chiffres relevés à Méri n'aboutit qu'à 8.800 bovins.

(23) FONADER : Fonds National de Développement Rural.

(24) FRECHOU (H.), 1966, tabl. 4, p. 31.

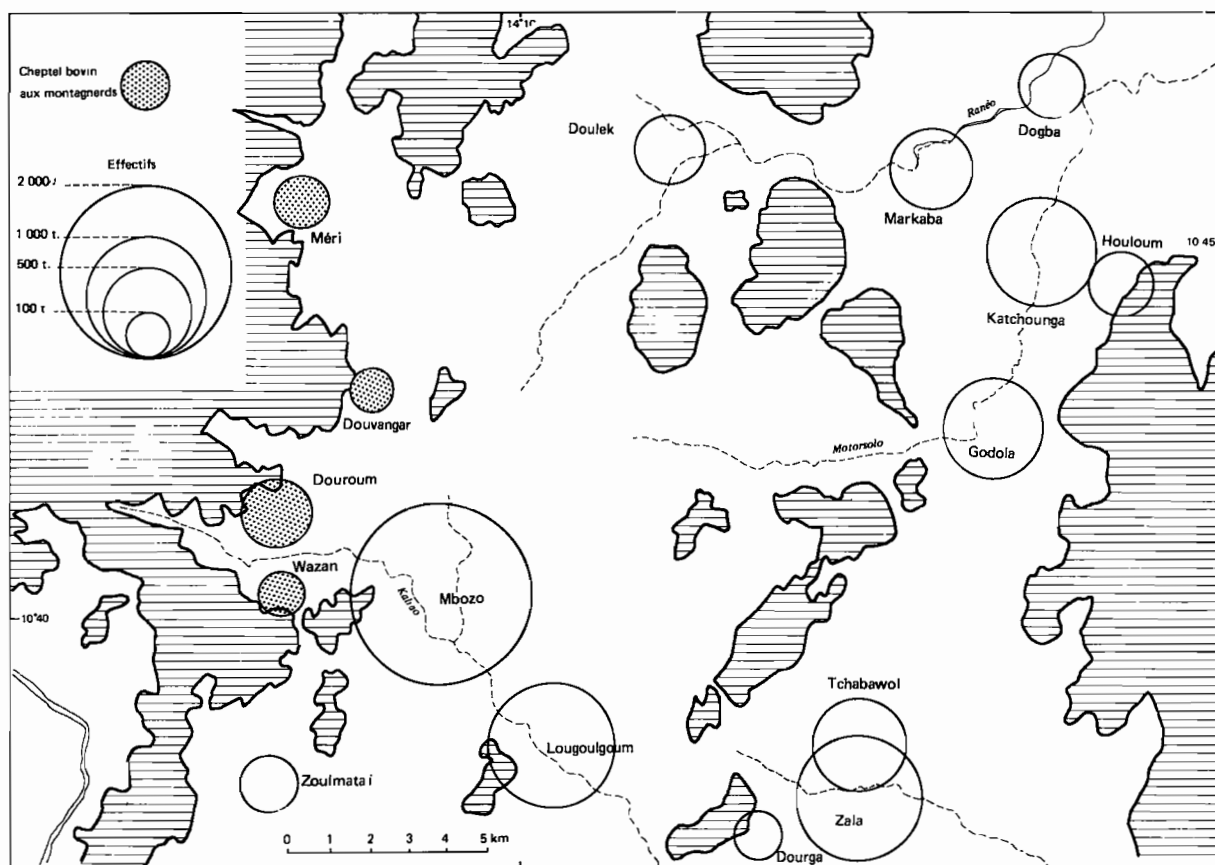


Fig. 32. — Répartition du cheptel bovin dans l'arrondissement de Méri en 1983.

En fait, le recul des troupeaux appartenant aux Peul est encore plus net que ne le laissent supposer ces statistiques. En 1963, ils sont pratiquement les seuls à posséder des bovins tandis qu'en 1983, les montagnards, notamment ceux descendus en piémont, disposent officiellement de 650 animaux.

La figure 32 montre la répartition schématique de ce nouveau cheptel au pied de chaque massif. Les éleveurs peul sont dispersés dans la plaine, entre les massifs-îles qui accidentent ici le Diamaré. Chaque cheptel villageois ne dépasse pas un millier de têtes.

Deux types d'élevage coexistent donc maintenant : l'un est pratiqué par les Peul, éleveurs traditionnels, l'autre est le fait de paysans qui investissent de plus en plus en bovins.

\*

L'élevage reste une activité importante à Mbozo puisque 12 Musulmans sont propriétaires de bovins. Deux autres gardent sur place des troupeaux appartenant à des Peul du Diamaré. Les non-propriétaires de bovins à Mbozo sont mandara, très rarement peul. Sur ces 14 éleveurs, la majorité (10) s'adonnent aussi à des cultures. Les autres ne cultivent pas ou bien des parcelles minuscules, de 10 à 30 ares. Mais il arrive aux premiers de délaisser aussi les champs pour ne s'occuper que de leurs animaux. Ce fut le cas en 1983 quand il devint évident que la culture du mil sous pluie allait échouer.



1. Troupeau, en saison sèche, sous un parc arboré à grands *Acacia albida*, près de Mbozo.



2. Petit troupeau, d'une trentaine de têtes, enfermé la nuit dans un enclos d'épineux; race « pulfuli » assez composite.



3. Jeune berger d'origine montagnarde conduisant le bétail de son « patron » au pâturage.

Les plus gros troupeaux atteignent une centaine de têtes mais la taille la plus fréquente semble se situer entre 30 et 50 têtes. Ce sont donc de petits troupeaux par rapport à ceux de l'Adamaoua. Le bétail n'est pas non plus laissé à lui-même comme en Adamaoua. La nuit, il est enfermé dans une clôture, « *koagol* », circulaire ; le jour, il est gardé par un berger. Les jeunes bergers conduisent souvent les troupeaux aux mêmes pâturages et passent la journée ensemble. Sur 12 bergers identifiés à Mbozo, 4 sont d'anciens montagnards. L'emploi de jeunes montagnards comme bergers est devenu un usage chez les Peul du village (planche photo. 8).

Autrefois, il était habituel d'employer en tant qu'aides bergers des montagnards capturés ou achetés comme esclaves. A présent, les Peul propriétaires d'un troupeau se heurtent fréquemment au refus de leur fils de le garder. « *O jangi Al Korani, o jaBataa haala nagge* » : il a étudié le Coran, il ne veut pas s'occuper des vaches, avoue un Peul à propos d'un fils de 20 ans parti à Maroua comme brodeur de bonnets. Un autre : « *naane, o joggi na'i, amma o sali* » : avant, il gardait les vaches, mais il a refusé (de continuer). Le jeune en question se promène d'un marché à l'autre, en faisant du petit commerce...

La réticence des jeunes à assurer la garde du troupeau est amèrement ressentie par les anciens. Il faut dire que ce gardiennage est pratiquement gratuit ; le père ne verse pas de salaire au fils berger puisqu'il héritera du troupeau. Néanmoins, du vivant de son père, le jeune ne possède rien. Tout appartient au père qui, selon une comparaison imagée employée par l'un d'eux, est « le grand arbre qui protège ses enfants autour de lui ».

L'héritage est lointain et parfois hypothétique. D'anciens bergers ont l'impression d'avoir travaillé pour rien. « *Mi haBdi meere* » : j'ai besogné en vain, avance un Peul qui s'est occupé du troupeau paternel pendant une vingtaine d'années, avant de le remettre à un jeune frère.

La crise du gardiennage tire ses origines du mode d'héritage du bétail. Les jeunes se sentent de moins en moins concernés par le devenir du troupeau paternel. Ils deviennent sensibles à d'autres sollicitations et partent à Maroua. Devant cette désaffection, les Peul font appel aux enfants plus jeunes, d'une douzaine d'années, ou à de jeunes montagnards. Mais la conduite du troupeau s'en ressent.

La dégradation du gardiennage devient surtout sensible en saison sèche, période la plus difficile. Les jeunes bergers répugnent à partir en transhumance comme autrefois au centre des monts Mandara. L'isolement au milieu de populations plus ou moins hostiles, les dangers de vols de bétail, les difficultés de ravitaillement font de la transhumance une véritable épreuve pour le jeune berger accoutumé à un troupeau sédentaire.

A mesure que les montagnards descendent et se dispersent dans les plaines, le déplacement du troupeau vers les hauteurs de Mokolo devient plus difficile. Un berger ne peut l'acheminer seul. Il est accompagné par le propriétaire, sans quoi les bêtes fatiguées, à la traîne, seraient volées. Arrivé sur le plateau de Mokolo, le propriétaire indique au berger l'endroit où le troupeau séjournera. Mais là-bas, les Matakam et les Kapsiki colonisent aussi le plateau ; les pâturages disponibles aux troupeaux transhumants se réduisent.

Le berger aspire à rester aux environs de Mbozo où il revient se reposer régulièrement. D'un autre côté, certains propriétaires préfèrent aussi que leur troupeau reste sur place ; si des animaux sont prêts à crever, ils peuvent au moins les abattre et consommer la viande. Ce raisonnement ne caractérise pas des éleveurs très attachés à la progression de leur cheptel.

De fait, les témoignages concordent pour souligner une régression du cheptel de Mbozo. Les Peul l'attribuent à un manque de pâturages. A partir du piémont, les cultures s'étendent aux plaines au fur et à mesure que la descente des montagnards s'accroît. Il n'y a plus assez d'herbe ; résultat de la restriction des pâturages ou du ralentissement de la transhumance et du pacage permanent des mêmes savanes ? Autrefois, les troupeaux transhumants ne rentraient qu'une fois l'herbe bien poussée.

Il n'y aurait pas de repousses de saison sèche comme autrefois, par suite peut-être d'un climat à tendance plus sèche. La péjoration climatique commence également à poser des problèmes pour l'abreuvement du bétail en saison sèche. Alors qu'autrefois, les enfants de

Mbozo s'amusaient à nager en saison sèche dans les rivières autour du village, elles s'assèchent maintenant dès le mois de janvier. Les éleveurs doivent alors creuser des trous dans les sables du lit pour trouver de l'eau.

Le bétail des Peul, de race « *pulfuli* », à petite taille, est mieux adapté que celui des Mbororo pour supporter des restrictions alimentaires. Les Peul reconnaissent qu'ils peuvent maintenir leurs troupeaux sur place grâce aux qualités de cette race. Mais les saisons sèches très longues, comme celle de 1982-83, provoquent quand même des pertes. « *Ceedu filti haa lesdi fuu* » : la sécheresse a couvert tout le pays...

Enfin, les Peul prélèvent des animaux qu'ils vendent au marché de Maroua. Pour la plupart, le troupeau est, avec un peu de coton, l'unique source de numéraire. Or, leurs besoins en numéraire augmentent, ne serait-ce que pour mener à bien les travaux agricoles dans leur exploitation.

Toute une série de facteurs se conjuguent pour porter préjudice à l'accroissement du cheptel. La crise actuelle de l'économie pastorale traditionnelle n'est pas spécifique de Mbozo ; elle touche tous les Peul du Diamaré. Du moins, le cheptel de Mbozo a-t-il échappé à l'épizootie de peste bovine qui, en 1983, a décimé des troupeaux au nord du Cameroun.

\*

Les Wazan sont tous éleveurs de petit bétail. Chaque chef de famille dispose de 2 à 10 chèvres, plus rarement de moutons : 1 à 5. Achats et ventes de petit bétail sont incessants. C'est le premier achat auquel procède le montagnard dès qu'il dispose d'un peu d'économies. La vente de chèvres lui permet aussi de faire face à des besoins d'argent. C'est souvent une véritable « monnaie » pour régler la dot ou procéder à une acquisition de parcelle en montagne.

Presque tous les Wazan se plaignent en 1983 des pertes que vient de subir leur petit bétail pendant la saison sèche précédente : épizootie ou épuisement des animaux ? La rusticité des chèvres est pourtant reconnue. Le service de l'Élevage néglige complètement ce petit cheptel qui n'est jamais recensé ni inspecté.

Des Wazan de montagne et de piémont se plaignent aussi d'avoir perdu des bovins lors des dernières saisons sèches. Cela prouve que les Peul ne sont plus les seuls propriétaires de gros bétail. Malgré les pertes récentes, des montagnards possèdent encore des bovins mais il est bien difficile, sinon impossible, d'en déterminer l'effectif.

L'intérêt des Wazan pour les bovins n'est pas nouveau, les traditions historiques des Erketché le prouvent suffisamment. Mais depuis la détente des rapports avec la plaine, ils dépendent entièrement du cheptel des Peul pour leurs bœufs de sacrifice. Les vieux montagnards envoient depuis longtemps les jeunes acquérir des taurillons sur les marchés à bétail de la plaine : Bogo autrefois, maintenant Gazawa, Maroua ou Méri. Un Mandara de Mbozo est spécialisé dans le commerce de jeunes bovins, achetés à Maroua et revendus à Méri aux montagnards. Un Wazan islamisé s'est lancé lui aussi dans ces transactions de bétail.

L'élevage à but religieux ne débouche pas sur une capitalisation en cheptel. Les animaux sont destinés à l'abattage. Ce n'est pas un vrai élevage autonome mais un finissage. Les bovins ne sont pas élevés pour leur valeur propre mais en vue du symbole religieux lié à leur abattage.

Les abattages deviennent plus habituels, bien que ceux du *maray* ne soient plus de règle comme autrefois. Le *maray* est, en effet, un sacrifice difficile : nécessité de se procurer un taurillon en temps utile, de l'acheminer en montagne, d'être capable de le nourrir, de satisfaire à des exigences religieuses. Des montagnards assurent que c'est un sacrifice « dangereux ». Il faut que les ancêtres soient bien disposés, que le sacrifice n'ait pas été interrompu lors d'échéances antérieures. Des chefs de famille ne le célèbrent plus, leur père leur ayant interdit de le faire après sa mort<sup>25</sup>.

(25) Néanmoins, en 1968, près de 100 taureaux ont encore été égorgés dans le seul massif de Douvangan (CUENO, S., 1976), alors que les années précédentes avaient connu une disette !

Actuellement, de nombreux Wazan n'achètent plus tellement de bovins pour les destiner au *maray* mais à la fête annuelle *mogurlom*. L'abattage du bœuf se banalise.

Des montagnards ne se limitent plus à cet « élevage » religieux. Ils commencent à acquérir des animaux pour eux-mêmes. Des Wazan possèdent ainsi de 2 à 6, les plus riches de 9 à 10 bovins. Quant au chef de canton, il aurait maintenant une vingtaine de bovins à lui seul.

La capitalisation en bovins provient directement des revenus procurés par la culture cotonnière. En 1982, le chef de Wazan a vendu 200.000 francs de coton. L'essentiel de ce capital a été consacré à des achats de bovins sur le marché de Gazawa. Ainsi, pour les montagnards et anciens montagnards, la culture cotonnière sert moins de tremplin à une modernisation des techniques de culture qu'à la constitution d'un capital-cheptel. La destination des réserves monétaires acquises par les ventes de produits agricoles à l'achat de cheptel bovin est un phénomène assez général dans les paysanneries soudanaises.

A présent, le produit de la vente des oignons est aussi souvent investi en bétail. Avec 80.000 francs obtenus en 1982, un jeune Wazan peut se permettre d'acheter un beau bœuf.

D'autres Wazan amorcent un petit troupeau de manière plus progressive et plus traditionnelle. A partir de ventes d'arachide et de coton, ils achètent d'abord des chèvres et des moutons qui, avec deux mises bas par an, prolifèrent vite. Les gains sur la vente du petit bétail leur permettent d'acquérir plus tard des bœufs.

Le finissage du bétail à but religieux est presque toujours pratiqué en stabulation permanente chez le montagnard. Au contraire, les propriétaires de plusieurs bovins les confient à un Peul de Mbozo ou des environs. Certains divisent même leurs animaux entre plusieurs Peul, de façon à réduire les risques.

Malgré cette précaution, les pertes fréquentes qui affectent récemment les troupeaux des Peul, touchent aussi les animaux mis en pension. Tel montagnard apprend que ses deux bœufs ont été égorgés *in extremis* en saison sèche, car ils allaient crever... Beaucoup de propriétaires de bétail parlent de leurs animaux au passé lors de l'enquête; vérité ou dérobade?

Des Wazan ont décidé de rassembler leurs bovins en un troupeau collectif, enfermé dans un pâturage enclos au pied de la montagne. Le chef de canton a retiré ses animaux au Peul qui en avait la charge et a rejoint ce troupeau. Il ne quittera plus le pied de la montagne. Sera-t-il mieux sauvegardé qu'aux mains des Peul? L'ancien chef de canton avait déjà constitué un troupeau. Lorsqu'il l'avait retiré lui aussi aux Peul, tous les animaux avaient crevé...

Pour les Wazan, la possession de bétail est le moyen le plus commode d'investir un petit capital. En retour, il offre la possibilité de verser une dot ou de faire face à des difficultés familiales. Mais les propriétaires de bétail ne vont pas traire les vaches mises auprès d'un éleveur alors que chez les Peul, le berger amène régulièrement un peu de lait. Les épouses des bergers Peul commercialisent le lait auprès des non-éleveurs de Mbozo. Elles l'échangent contre du mil. Seuls, les Wazan engagés comme bergers dès leur jeune âge pratiquent la traite. Les autres ne sont pas buveurs de lait.

D'autre part, un Wazan ne demande jamais au Peul qui garde ses animaux de venir fumer ses champs en piémont. Il veut éviter avant tout que ses voisins « voient sa richesse ». L'élevage bovin des montagnards est encore uniquement une forme de « caisse d'épargne ». Pour cette raison, il est aussi un élevage « caché ».

\*

Ainsi le transect offre deux exemples d'évolutions. A un terme, des éleveurs se sont mis à l'agriculture mais sans s'y impliquer totalement et en comptant d'abord sur des ouvriers agricoles. A l'autre terme, des cultivateurs investissent dans le gros bétail mais, comme incapables de s'en occuper en permanence par eux-mêmes, ils recourent aux services d'éleveurs spécialisés.



D'un côté et de l'autre, l'agriculture et l'élevage ne sont pas vraiment menés de front. Les deux activités ne s'associent pas en un système.

L'incapacité à intégrer un élevage à part entière avec l'agriculture est une règle commune à la plupart des montagnards. Cependant, elle ne manque pas d'étonner chez les Wazan dont le clan du chef conserve très vivant le souvenir d'un ancien cheptel bovin.

Anciens agro-éleveurs de plaine, les Wazan nobles ont cependant trop longtemps vécu en montagne pour pouvoir rétablir, une fois descendus en piémont, le système de leurs ancêtres. Ils n'y parviendront qu'après un long apprentissage de la conduite et de l'entretien des bovins.

En 1946, A. VAILLANT avait déduit de leur passé d'agro-éleveurs tout un programme de développement rural, basé sur la reconstitution d'un cheptel bovin. Les arguments avancés pour justifier l'opération valent la peine d'être exposés.

Les Wazan ont été « chassés de la plaine où ils élevaient autrefois des troupeaux et se livraient à la culture »<sup>26</sup>. Dans les conditions difficiles de la montagne, ils ont quand même « continué l'élevage de quelques bœufs ». Ce mérite doit décider l'administration à leur rétrocéder des pâturages en bordure de montagne. Comme ils expriment vivement le désir de faire de l'élevage, « un troupeau d'une dizaine de vaches pleines et d'un taureau » leur sera confié par l'administration. Les vaches seront affectées à 10 familles. Puis, quand elles auront mis bas, elles seront transférées à de nouvelles familles et ainsi de suite. Seuls, les bœufs pourront être sacrifiés<sup>27</sup>.

Il est intéressant de prendre note de ce projet. Il montre comment une tradition historique peut amener l'idée d'un programme de développement. A partir de bases historiques aussi favorables, l'initiateur du projet était persuadé du succès : « on pourra fournir aux paysans les plus pauvres la possibilité de se livrer à l'élevage »<sup>27</sup>. Il suffisait de veiller à ce que « cet élevage ne donne lieu à aucune redevance d'usage aux représentants fulbe »<sup>27</sup>.

Projet entièrement utopique ou trop en avance sur son temps ? On ignore s'il a connu un début d'application. En tout cas, il n'a pas réussi à constituer un cheptel bovin chez les Wazan.

Jusqu'à la tentative actuelle de quelques-uns, aucun élevage bovin autonome n'a pu s'y développer. Avant tout « consommateurs religieux » de bovins, les Wazan dépendent des Peul pour reconstituer régulièrement leurs bœufs de case.

\*

Les Wazan et les Peul suivent donc chacun une évolution qui les rapproche. Mais, dans cette ouverture et cette convergence de leurs intérêts, ils restent comme dépendants les uns des autres ; les Wazan des Peul pour leur bétail, les Peul des montagnards en général pour les travaux dans leurs exploitations.

### ***Bilans et problèmes actuels***

Des Wazan aux Peul de Mbozo deux systèmes de production s'opposent, les anciens montagnards marquant une transition de l'un à l'autre. En ressources monétaires, la supériorité du système peul est indéniable. La disposition d'un cheptel bovin et l'augmentation du prix des

---

(26) VAILLANT (A.), 1947, p. 92.

(27) IDEM, p. 95.



animaux sur les marchés leur donnent la possibilité d'engager des ouvriers agricoles, de louer un attelage et d'acheter, le cas échéant, des appoints alimentaires. A côté de ces disponibilités, celles que représentent les chèvres de la plupart des montagnards ne laissent qu'une faible marge de manœuvre.

Quelle est l'efficacité de l'un et de l'autre système en termes de ressources vivrières ?

**Bilans vivriers** Au cours de l'enquête de 1983, des questions sont posées aux chefs de famille à propos des déficits ou des excédents de leur production en mil les années précédentes. Les réponses ne sont fiables et comparables que pour les deux années 1981-82 et 1982-83. La plupart des Wazan pouvaient déjà apprécier le bilan de leur production de 1983-84. Mais ce n'était pas encore le cas des habitants de Mbozo car le mil repiqué n'était qu'en début de cycle végétal.

Dans la région, l'année 1981-1982 fut mauvaise tandis que celle de 1982-1983 fut exceptionnellement bonne pour les mils<sup>28</sup>. A nouveau, celle de 1983-1984 s'annonce mauvaise. Les mils repiqués ne compenseront sans doute pas la récolte plus que médiocre des mils sous pluie. Les mauvaises années agricoles deviennent plus fréquentes que lors de la décennie des années soixante.

En fait, chaque année la situation est différente de la montagne de Wazan au piémont et à Mbozo. En 1981-1982, les Wazan de piémont souffrirent davantage d'un manque de mil que ceux de la montagne. Sur 28 cultivateurs de piémont, 20 durent compléter leur production par des achats de quelques sacs de mil. Mais la plupart ne dépensèrent que 10.000 francs ou moins. Ils firent face à ces besoins en vendant des chèvres, des arachides décortiquées et, en dernière ressource, en allant travailler à Maroua. Les dépenses maximum consenties par des Wazan de piémont ont atteint 30 et 35.000 francs.

A Mbozo, 1981-1982 fut également une année déficitaire en mil, surtout pour les Peul et les Musulmans. L'un d'entre eux affirme avoir alors dépensé 100.000 francs en achats de mil et de riz. Quand leur récolte en mils ne suffit pas, les Peul ont maintenant pris l'habitude de la compléter en riz qu'ils apprécient beaucoup. Quelques anciens montagnards à Mbozo n'ont pas non plus récolté assez de mil. Ils ont dû s'en procurer, bien difficilement : « *bee bone* ! », avec de la misère. Ils sont partis couper du bois en brousse pour le vendre à Maroua, une tâche qui est plutôt, en temps normal, le fait des montagnards à la recherche d'argent.

En 1982-1983, la récolte des mils sous pluie et de mil repiqué est excellente. Aucun montagnard n'achète du mil cette année-là, contrairement à quelques habitants du piémont et de Mbozo. Des commerçants et des éleveurs de ce village ne cultivent pas à plein temps. Ils sont acquéreurs de mil quelles que soient les années agricoles. Par contre, des montagnards ont rempli leurs greniers à ras bord. Ainsi, une famille wazan n'a consommé que le mil de la femme jusqu'au mois de novembre; elle commence alors seulement à puiser dans les greniers du mari<sup>29</sup>.

Les montagnards abordent l'année 1983-1984 avec des réserves dans les greniers. De plus, le mil de montagne est le seul qui ait surmonté la fin prématurée des pluies. Sans être normale, la récolte ne s'annonce pas catastrophique comme en plaine. La majorité des Wazan de montagne estiment qu'ils auront assez de mil pour l'année à venir. Au contraire, la plupart des Wazan de piémont prévoient des achats importants. Quant aux habitants de Mbozo, ils redoutent une année difficile si l'échec du mil repiqué s'ajoute à celui, à peu près complet, du mil *njigaari*.

(28) En zone humide et forestière, elle fut au contraire catastrophique par une sécheresse inhabituelle qui fit échouer les cultures vivrières à cycle court (maïs) et éprouva même les plantations arbustives (cacaoyères et caféières).

(29) En année normale, les familles prélèvent dans les greniers des femmes en saison sèche, réservant ceux du chef de famille pour la saison des pluies.

« Cette année, il n'y a du mil que dans les montagnes mais les montagnards n'en vendent pas », remarque un Peul de Mbozo. Cette affirmation, peut-être valable autrefois, ne l'est plus entièrement. A leurs ventes habituelles d'arachide et d'haricots, des montagnards ajoutent maintenant celles de mil.

On a déjà signalé que la levée de l'impôt était autrefois simultanée à la récolte du coton. Maintenant, elle la précède. Tous les montagnards ne consentent plus à s'éloigner comme saisonniers dans les *karal* de plaine. Ils sont amenés à vendre du mil, récolté avant le coton. Ne risquent-ils pas de s'en défaire de façon excessive ? A Wazan, on n'a relevé qu'un cas de ce genre : un célibataire a vendu beaucoup de mil au moment de la récolte ; plus tard, il a dû en racheter ... au prix fort. Pour le moment, les autres chefs de famille n'écoulent du mil qu'en année de production excédentaire.

Il n'existe pas de grand marché au pied de Wazan. Mais Mokong et Doulek sont devenus, en quelques années, des marchés actifs pour les transactions de mil de montagne. Dès la période de récolte, des commerçants de Maroua viennent y charger des camions entiers. Selon une méthode classique, ils stockent et revendent au moment de la soudure. Le prix du sac de mil passe alors de 3.500 à 15.000 francs. L'année 1983-1984 risque de connaître une flambée des prix de cette ampleur<sup>30</sup>. L'Office Céréalière, pourtant créé dans ce but, n'intervient pas encore sur les marchés pour contrer cette inflation saisonnière.

\*

La revue des bilans vivriers d'années récentes montre une situation assez bonne des montagnards. C'est une conséquence de la priorité accordée au mil dans les superficies cultivées par exploitation. De plus, la plupart des Wazan de montagne sont maintenant des anciens, avec moins d'enfants à charge que les jeunes adultes du piémont. Mais surtout, le mil est de meilleure venue en montagne qu'en piémont.

Les Wazan répètent que les sols de montagne sont plus fertiles qu'en bas<sup>31</sup>. Il suffit de se promener dans les champs de montagne, juste avant la récolte, pour confirmer cette supériorité. Beaucoup de montagnards affirment qu'ils n'achètent jamais de mil, sauf en 1966-1967 « mais alors, tout le monde en a acheté ».

La sécurité alimentaire des montagnards Wazan semble assez bien garantie. Quand elle est menacée, ils ont le recours d'aller s'employer comme ouvriers agricoles dans les *karal* de la plaine voisine.

Les employeurs sont souvent en même temps prêteurs d'argent aux montagnards. Certains vont travailler depuis plus de dix ans chez le même Peul. Ils l'appellent « leur ami » ou « leur Peul ». De plus, l'emploi dans les *karal* de plaine survient au moment de la soudure, quand les greniers des montagnards risquent le plus d'être vides. Nourris par leurs employeurs, les montagnards évitent d'acheter du mil à prix élevé.

Par contre, quand la récolte de mil est excellente en montagne, comme ce fut le cas en 1982, certains montagnards négligent d'aller s'employer ailleurs en saison sèche.

**Élargissements de l'économie agricole** L'autonomie vivrière des Peul de Mbozo serait plus fragile que celle des Wazan. Mais leur système économique est plus complexe. L'élevage bovin intervient dans l'équilibre vivrier en fournissant une production minime mais quotidienne de lait.

(30) En prévision d'une année difficile, les maîtres des écoles catholiques ont obtenu des prêts pour constituer des réserves dès le mois de novembre.

(31) D'après l'ancien chef de Wazan, les Erketché, d'abord installés au pied de la montagne, sont montés s'installer en haut parce qu'ils y récoltaient davantage de mil.

Les femmes peul ne pratiquent pas elles-mêmes la traite, contrairement à certains groupes mbororo. Elles ne se rendent même pas au campement du bétail. Le chef de famille ou le berger ramène chaque matin au *saare* le produit de la traite. Ensuite, la plupart des femmes d'éleveurs commercialisent le lait contre du mil.

Les autres femmes d'islamisés valorisent leur petite production d'arachide en fabricant de l'huile et en cuisinant des beignets, « *makala* ». Parfois, elles les vendent elles-mêmes les jours de marché. Souvent, elles les confient à une fille qui, plat de beignets sur la tête, va chaque matin les proposer de *saare* en *saare*.

Même en restant chez elles, les femmes musulmanes se livrent à un commerce « caché » par le biais d'intermédiaires, enfants ou serviteurs. Ces transactions féminines, se déroulant de *saare* à *saare* et non sur la place du marché, se retrouvent aussi chez les Haoussa du Nigeria. Les bénéfices reviennent aux femmes et leur servent à améliorer l'ordinaire de la famille.

La plupart des Mandara et Bornouan de Mbozo se livrent à des activités commerciales qui viennent en complément à leur exploitation agricole. Par contre, les Peul se disent incapables d'entreprendre du commerce, « *filu* ».

Parmi tous ces commerces, celui du bétail est le plus prospère mais il exige des capitaux de départ. Un Mandara de Mbozo s'est constitué un troupeau de bovins grâce à cette activité.

Les autres commerces sont plus modestes : achats d'haricots et d'arachide au pied des montagnes (Mérid, Douroum) et à Mbozo puis revente à Maroua ; en sens inverse, achats de vêtements, de savon, sel, noix de cola à Maroua et revente sur les petits marchés aux environs de Mbozo.

Des Mandara et d'anciens montagnards maintenant islamisés se livrent à ces petites transactions à bicyclette, surtout en saison sèche. Mais l'institution de patentes dans chaque arrondissement décourage ces commerçants occasionnels. Ils en sont réduits à éviter les grands marchés, soumis à de fréquentes visites des gendarmes.

Beaucoup de Musulmans de Mbozo complètent leur production agricole par une petite activité commerciale. Les deux activités ne sont pas indépendantes l'une de l'autre : les bénéfices tirés du commerce donnent les moyens monétaires d'engager des ouvriers agricoles. Maintenant, les Wazan élargissent eux aussi leur production agricole montagnarde en s'engageant, non pas dans le commerce, mais dans d'autres productions agricoles.

\*

Au salariat au service des Peul, les montagnards préfèrent de plus en plus la location de *karal* qu'ils exploitent à leur compte.

Les Wazan essaient d'en louer à Mesquine, village de plaine qui leur est familier depuis plusieurs décennies. Bien que les taux de location soient élevés, en année normale l'entreprise est avantageuse. Une fois le mil récolté, ils le vendent sur place car le champ est éloigné de la montagne. Depuis quelques années, des Douroum s'associent pour affréter un camion et rapatrier la récolte au pied de la montagne. Dans ce cas, la base vivrière de l'économie montagnarde s'élargit d'une production supplémentaire. Si les pluies sont insuffisantes, comme en 1983, les montagnards hésitent à s'engager dans une location. Certains n'ont pu repiquer qu'une partie du terrain loué au tarif fort.

Depuis une dizaine d'années, le développement de la culture de l'oignon est spectaculaire le long des mayo Tsanaga et Kaliao. Autrefois limitées aux environs de Mesquine, les cultures irriguées ont gagné toutes les berges alluviales, jusqu'au pied des montagnes. Le long de la Tsanaga, la limite des maraîchages se situe maintenant à Minglia, entre les montagnes de Wazan et de Mokong. Bien que les rivières soient à sec, l'eau d'irrigation est puisée dans les nappes phréatiques sous-jacentes. Les montagnards participent activement à cette culture. Les meilleurs cultivateurs y obtiennent des revenus bien supérieurs à ceux procurés par les autres cultures commerciales, arachide et coton (planche photo. 9).



1. Édification des diguettes et mise en eau d'un grand «jardin» le long du Mayo Kaliao.



2. Un ouvrier agricole montagnard et un jeune Peul préparent, à la houe, les planches inondées, avant le repiquage des oignons.



3. Oignons en végétation, quelques semaines après repiquage ; légumes semés sur les diguettes.

Mais la culture des oignons est particulière. Les récoltes les plus précoces sont les plus valorisées. Le sac d'oignons est alors négocié à 15.000 francs. Puis, à mesure que la production augmente en cours de saison sèche, les prix baissent, jusqu'à tomber à 3.000 francs le sac. A ce prix-là, la quantité de travail fournie dans les «jardins» est mal rémunérée.

Or, les montagnards interviennent tard dans cette production, une fois libérés des travaux dans leur exploitation. Ils pratiquent une culture et une irrigation manuelles, au rythme lent. Ils livrent leur production au moment où les prix ont déjà chuté.

Au contraire, les Peul de la vallée de la Tsanaga et du Kaliao profitent des prix les plus élevés. Ils préparent rapidement les parcelles au labour attelé. Ils sont équipés de moto-pompes japonaises, utilisent de l'engrais et emploient des ouvriers agricoles.

Un équipement moderne qui n'est pas encore à la portée des montagnards devient l'élément décisif du succès dans cette spéculation. En pleine saison, les producteurs sont très nombreux et la culture des oignons rapporte peu.

D'autre part, cette production, entièrement commercialisée, est dominée par des commerçants de Maroua. Leurs camions sillonnent les villages maraîchers importants le long de la Tsanaga puis atteignent les plus isolés, comme Mbozo. Ils évacuent les oignons vers le sud du Cameroun, le Gabon et même le Congo. Au fur et à mesure que la culture s'est développée au Diamaré, ils ont étendu l'aire de desserte en zone forestière. Certains sont maintenant à la tête de grosses affaires.

Les commerçants sont en position de force face à la multitude de maraîchers et se réservent les plus grandes marges de bénéfice. Les producteurs, inorganisés, dépendent entièrement d'eux. En effet, la récolte d'oignons doit être évacuée le plus vite possible car elle ne supporte pas la chaleur de la saison sèche.

Malgré les risques que comporte cette nouvelle culture, les jeunes montagnards s'y adonnent avec enthousiasme. En fait, c'est la seule alternative qui s'offre jusqu'ici à l'exode rural.

### ***L'ouverture au monde moderne***

Aussi bien les Peul de brousse que les montagnards ont longtemps boudé l'école. Depuis une dizaine d'années, ils ont complètement révisé leur attitude<sup>32</sup>.

L'école catholique de Wazan a démontré aux montagnards combien la scolarisation était un instrument social efficace. La plupart des premiers élèves qui ont achevé leurs études primaires ont eu accès à des postes dans l'administration, d'autres se sont installés en ville. Même si les anciens scolarisés ne sont pas en majorité employés dans des métiers non agricoles, l'exemple de ceux qui ont «réussi» est le plus significatif pour les montagnards. De ce point de vue, il ne faut pas se fier uniquement aux statistiques.

A présent, les maîtres d'école à Wazan sont originaires du massif. Les Wazan, et notamment le chef de canton, contrôlent la promotion des leurs par le biais de l'école. Ils ont maintenant incorporé l'école dans une stratégie de promotion, non seulement individuelle mais aussi collective de leur petite ethnie pour accéder à des postes de responsabilité.

La plupart des maîtres nantis du certificat d'études préparent les concours de la police et de la gendarmerie. L'enseignement primaire agit lui-même comme une école de formation à des carrières plus prestigieuses.

(32) VINCENT (J.-F.) (1979). Le massif Wazan a envoyé, proportionnellement à sa population, beaucoup plus d'enfants à l'école que les voisins Douroum et Douvangan. L'ancien chef de Wazan a envoyé très tôt ses fils à l'école, montrant l'exemple aux autres montagnards. Dans leur cas, il n'y a pas eu vraiment de refus de scolarisation comme en d'autres ethnies montagnardes.

A Mbozo, les classes de l'école primaire officielle sont aussi bondées d'élèves. Chez les Peul et les autres Musulmans, l'école coranique exerce encore une concurrence, notamment dans le recrutement des filles. Mais, à présent, les familles musulmanes dirigent la majorité des garçons vers l'école. Les anciens montagnards envoient encore davantage que les Peul leurs enfants à l'école, garçons et filles.

A Wazan, les classes de l'école sont maintenant surchargées. Des SIL (Section d'Initiation Linguistique) comptent 70 élèves. Devant l'insuffisance de maîtres, les parents s'organisent en comités pour rémunérer des jeunes qui ont suivi l'école jusqu'au Cours Moyen sans avoir obtenu le certificat. Malgré cette formation au rabais, tous les enfants montagnards ne peuvent être scolarisés.

L'effort de scolarisation pèse déjà lourd dans le budget des parents quand l'enfant aborde le secondaire. Le jeune qui entre à Méridi doit verser 1.300 francs par mois pour être logé et nourri chez l'habitant. Beaucoup de parents en montagne ne disposent pas de telles sommes. Les élèves dans les collèges de Maroua ou de Garoua coûtent encore plus cher à leurs parents. Un Douvanger installé à Mbozo a deux fils et une fille à l'école du village et un fils aîné au C.E.S. de Garoua; il se plaint des dépenses qu'il doit leur consacrer. En plus de son exploitation, il s'emploie comme maçon pour gagner un peu d'argent et sa femme tient « cabaret » de bière de mil.

Dès l'école primaire, les jeunes sont détournés des tâches rurales : garde du petit bétail à Mbozo, recherche du fourrage et de l'eau pour les chèvres à Wazan. Au mieux, les écoliers gardent les chèvres le soir, autour de Mbozo, au retour de l'école. Un ancien montagnard possède 10 chèvres mais les enferme à l'étable en saison des pluies, comme en montagne, alors qu'il y a des pâturages à proximité. Son fils de 12 ans et sa fille de 10 ans, qui pourraient les y emmener, sont à l'école. C'est donc lui qui coupe de l'herbe après le sarclage, et la transporte en bottes sur la tête jusqu'à la maison.

Autrefois, l'essentiel des travaux liés au petit élevage incombait aux jeunes pendant que les parents se consacraient aux travaux agricoles. Maintenant, ils doivent mener de front les deux activités. Cela se répercute par un mauvais entretien du petit bétail qui n'est sans doute pas étranger aux pertes récentes. La scolarisation remet en cause le petit élevage pratiqué par les cultivateurs, aussi bien en montagne qu'à Mbozo. La fin du gardiennage régulier par les enfants explique que les chemins enclos de Mbozo soient tombés en désuétude.

\*

L'école peut être un moyen rapide de promotion sociale mais aussi, et en même temps, la meilleure préparation à l'exode rural.

De Wazan à Mbozo, sur plus de 150 familles visitées, seuls deux cultivateurs adultes sont allés suffisamment à l'école pour parler couramment le français<sup>33</sup>. Or, l'école de Wazan fonctionne depuis les premières années soixante. De nombreux anciens élèves, notamment parmi les mieux scolarisés, ont émigré vers les villes<sup>34</sup>.

Contrairement à d'autres montagnards au centre des monts Mandara, l'exode rural n'est pas une nouveauté chez les Wazan. Mais les ponctions de montagnards profitaient jusqu'ici aux villes de la région : Maroua surtout, et Garoua. Depuis quelques années, les migrations urbaines des montagnards ont changé de destination.

---

(33) Pourtant, d'après une enquête de VINCENT (J.-F.) (1979, p. 313) sur l'émigration après l'école, plus de la moitié des jeunes Wazan restent en montagne. Mais beaucoup d'entre eux, 72 sur 138 (p. 311, tabl. 4) ont passé moins de 2 ans à l'école. Ils n'ont pas été vraiment scolarisés.

(34) VINCENT (J.-F.), 1979, p. 314.

Ils s'arrêtent moins à Maroua pour travailler comme portefaix des Peul citadins mais partent de plus en plus nombreux à Yaoundé. Ils y gagnent plus d'argent que dans la région mais la vie est rude dans la capitale. La majorité de ceux qui partent dans le sud du Cameroun sont célibataires. Quelques-uns, mariés, laissent leur jeune femme chez le père. Ils reviennent après un séjour de 6 mois à 1 an, nantis d'un petit pécule, de l'ordre de 30 à 50.000 francs<sup>35</sup>.

La spécialité des Wazan à Yaoundé, comme des montagnards voisins, est le gardiennage de nuit. Maintenant, les jeunes hésitent cependant à s'y engager car les gardiens deviennent de plus en plus les victimes de bandes organisées de voleurs qui n'hésitent pas à tuer.

De jour, ils pratiquent le commerce à la sauvette autour du grand marché de Yaoundé. Ils sont alors la cible des policiers qui les chassent car ils échappent à la patente. Ils se donnent parfois comme principe d'épargner tout le revenu de leur métier régulier et de subsister à partir des bénéfices de leur petit commerce : règle très dure que tous ne peuvent tenir...

Ils reviennent en montagne mais beaucoup n'y restent pas. Après quelques mois, ils retournent vers le sud du Cameroun. Certains font ainsi, depuis quelques années, des allées et venues entre le nord et le sud du pays.

Quel est le résultat de cet exode rural lointain ? Autrefois exutoire d'une population nombreuse, il prive maintenant l'agriculture montagnarde d'éléments dynamiques. Les départs des jeunes enlèvent des actifs aux exploitations montagnardes. Ils freinent les possibilités de changements, d'adoption de nouvelles techniques ou de nouvelles cultures. Mais, de toute façon, les jeunes disposeraient-ils de cette marge d'initiative en restant sur place ? Probablement non, à moins d'une remise en cause de la société montagnarde.

Les migrants rapatrient la plus grande partie possible de leurs gains. Cet apport de numéraire en montagne est sans doute bénéfique. Pourtant, en restant sur place, ne pourraient-ils pas obtenir des revenus agricoles équivalents ?

Une fois de retour, les migrants destinent leur épargne à des dépenses sociales (versement de la dot) plutôt qu'à des investissements productifs dans l'agriculture. L'inefficacité de l'épargne lointaine à moderniser le système de production de la région de départ est une constante du phénomène migratoire.

Parmi les quelques « retombées » positives sur place, se remarque quand même une amélioration de l'habitat et de son « mobilier ». Les habitations montagnardes ne comportent aucun mobilier, si ce n'est l'étroite planche-lit taillée dans un tronc d'arbre. Dès qu'ils le peuvent, les migrants achètent à Yaoundé un lit en bois. Ils le ramènent au pays, à grands frais, chargé au-dessus des petits cars. Ils n'achètent pas encore de lits de fer qui sont trop chers. Par contre, de petites tables en bois et une ou deux chaises font aussi partie de leurs acquisitions. Ce mobilier moderne reste encore modeste mais il est significatif d'une volonté d'améliorer l'équipement domestique.

L'exode rural suscite ainsi, en premier lieu, un désir de changement dans les conditions de vie quotidienne en montagne. C'est sans doute par ce biais, plus social que directement économique, que se fera l'amorce d'une série d'innovations dans les années à venir.

---

(35) D'après CUENO (S.) (1976), sur un groupe de 300 jeunes de Douvanger, 210 quittent la montagne pour aller chercher du travail en ville pendant les longs mois de la saison sèche.

# Conclusion

En géographie humaine, les données chiffrées sont souvent moins significatives en elles-mêmes qu'une fois mises en séries et confrontées à d'autres indicateurs.

Des paramètres démographiques ne prennent tout leur intérêt qu'une fois comparés à ceux de populations voisines. La plupart des ethnies au nord du Cameroun peuvent ainsi être classées les unes par rapport aux autres d'après un « chapelet » d'indices.

Dans le domaine économique, il semble difficile *a priori* d'isoler des indicateurs aussi significatifs car l'interférence de nombreux facteurs exogènes est difficile à extraire. Ainsi, il faudrait déduire des variations induites par le support naturel mais aussi des écarts provoqués par différents niveaux de techniques mises en œuvre. L'interaction de variables multiples dans l'activité agricole brouille la pertinence des indicateurs qui pourraient définir le comportement économique d'une population. Cet effet parasite devient plus sensible à mesure que les espaces pris en compte sont plus diversifiés et les populations plus hétérogènes.

Par contre, si deux petites communautés rurales très voisines mais d'organisation sociale différente présentent des caractéristiques agricoles divergentes, celles-ci peuvent servir d'indicateurs. De plus, entre les deux types de sociétés rurales s'interposent souvent des strates de peuplement intermédiaires. Leurs indices agricoles s'intercalent justement entre les termes précédents. Il devient alors possible de situer plusieurs groupes ruraux en un classement ordonné d'après quelques indicateurs économiques. On découvre que ce classement est parallèle au classement démographique. Cela n'est pas pour étonner : en agriculture manuelle, les paramètres démographiques sont parmi les plus décisifs.

Dans le cas du transect de Mbozo à Wazan, les critères les plus significatifs sont la superficie par exploitation et par actif, l'extension des cultures féminines, les superficies cultivées en mil et celles du mil repiqué. Pour chacun de ces indicateurs, les groupes humains se situent de la même manière les uns par rapport aux autres. Ils se rangent en un ensemble ordonné. Des corrélations lient certains de ces indices agricoles entre eux, de même qu'avec des repères démographiques, par exemple l'indice de polygamie et probablement le nombre de personnes par *saare*.

D'autre part, il semble que cet enchaînement de résultats agricoles indique l'évolution possible d'un groupe. Par exemple, à mesure que les montagnards descendent et s'éloignent en plaine, ils auraient tendance à cultiver moins de mil sous pluie et surtout, la part des femmes dans l'exploitation familiale se réduirait sensiblement. Bien sûr, ces tendances agricoles vont de pair avec, et expriment en même temps, une évolution globale marquée par un alignement progressif sur un modèle d'organisation sociale.

\*

La monographie villageoise circonscrit un espace rural, le plus souvent homogène, pour y analyser en détail le fonctionnement d'un système agraire. Il y manque un élargissement du cadre d'investigation permettant de situer ce système par rapport à d'autres ou d'en cerner l'extension géographique.



Dans la pratique quotidienne, les paysans travaillent rarement « enfermés » dans le cadre villageois. Ils sont attentifs à ce que font leurs voisins. Ils modifient parfois la gestion de leurs travaux agricoles ou l'agencement de leurs cultures d'après ce qui se fait tout près. C'est là une règle paysanne à peu près universelle. Les habitants de Mbozo ont une certaine idée de la façon dont cultivent leurs voisins Wazan. Ils reconnaissent leurs qualités agricoles, tout en choisissant de procéder d'une autre façon.

La méthode du transect permet de situer un système agraire par rapport à un autre ou à d'autres pratiqués dans des espaces contigus. Elle invite à mesurer des oppositions ou des interférences entre des systèmes de production proches dans l'espace.

Un ensemble de techniques et de productions agricoles est rarement statique. Or la monographie villageoise ne saisit bien souvent qu'un instantané. Seul le retour sur le terrain après un délai de plusieurs années peut lui conférer une profondeur temporelle. Un système de production peut évoluer en s'alignant sur un modèle estimé plus efficace ou simplement plus valorisé. La méthode du transect permet déjà d'indiquer une dynamique probable des systèmes agraires.

Cette esquisse comparative entre la monographie d'un terroir et le transect en travers de plusieurs unités agraires conduit à tenter un premier bilan de la méthode d'approche adoptée dans ce texte. Quels sont les avantages et les limites d'une étude linéaire des petits espaces ruraux ?

Elle permet une saisie rapide et nette des phénomènes de contrastes et de discontinuités. Or, les lignes de rupture dans les espaces agraires devraient constituer des objets d'étude, au même titre que les ensembles homogènes. L'approche linéaire s'y prête bien, en juxtaposant des tranches limitées d'espaces agraires.

Inversement, cette méthode ne prenant en compte qu'une base spatiale étroite, il en résulte des relevés statistiques peu fournis qui empêchent de mener une analyse approfondie dans certains thèmes. On l'a bien vu dans ce texte au moment de l'étude démographique.

La méthode privilégie des relations « longitudinales », c'est-à-dire dans le sens du tracé du transect, aux dépens de relations qui seraient « transversales ». L'espace agraire n'est pas abordé dans ses deux dimensions. En ce sens, c'est une approche réductrice.

Pour reprendre la remarque initiale de ce texte, il est impossible, en géographie rurale, de s'en tenir à des transects vraiment linéaires, comme le sont les coupes et les profils en géographie physique. Les transects agraires engloberont plutôt des bandes d'espace.

Tout dépend alors de la largeur de la bande. Ici, elle a été fournie par la distance au sol, 800 à 900 mètres, d'une série de photographies aériennes prises au 1/5.000<sup>e</sup>. Une grande échelle de cet ordre paraît la plus indiquée pour une étude agraire. Cependant, une largeur de moins d'un kilomètre au sol soulève des problèmes d'enquête. Des éléments d'exploitations agricoles s'écartent de part et d'autre du ruban d'espace : faut-il éliminer ces exploitations ou déborder des limites retenues *a priori* ?

Du point de vue de la pratique de l'enquête, la méthode du transect est plus difficile à mener à bien que celle du terroir. En effet, une fois accepté par une communauté rurale qu'il entreprend d'étudier, le chercheur s'insère du mieux possible dans « sa » localité. Une recherche concentrée plusieurs mois au même endroit finit par obtenir un consensus de la population locale. Le chercheur valorise le village par rapport à ses voisins. Les villageois en retirent quelques profits et peuvent exprimer des doléances.

L'enquête par transect oblige à passer d'une communauté rurale à une voisine. Mais leurs rapports sont souvent faits de jalousie, de rivalité, parfois même d'opposition franche. Parce qu'il commence par un terme du transect, le chercheur est perçu, bien malgré lui, comme l'envoyé ou le défenseur du village précédent. Il a du mal à être accepté sans réserve par l'autre. Bien souvent, il devra, entre-temps, changer d'interprète et d'enquêteurs pour faciliter les nouveaux contacts.

L'enquête agraire est toujours impliquée dans un réseau de tensions locales. L'approche par le terroir peut s'en servir, au point que des chercheurs prennent parti avec passion pour « leur » village. L'étude d'un transect à travers plusieurs villages, au contraire, en est rendue plus délicate.

Enfin, comme toute méthode de sondage, l'approche linéaire appelle une phase ultérieure de généralisation. Comment procéder pour élargir les résultats obtenus le long d'un transect ?

Il est possible de prévoir cette généralisation dès le départ par un choix raisonné de transect représentatif d'une zone plus vaste. Mais cette démarche suppose une connaissance préalable de la zone.

Une autre procédure, plus empirique, consiste à répéter des transects à intervalles réguliers, striant la zone en cours d'investigation. Il ne reste plus qu'à généraliser dans les vides qui séparent les bandes étudiées. Ce serait là une méthode efficace et rapide pour l'étude de vastes espaces agraires ou pastoraux.

\*

L'intérêt du transect de Mbozo à Wazan est de présenter côte à côte en moins de 10 kilomètres des communautés rurales que sépare un gradient humain considérable. Il traverse l'une des lignes de discontinuité fondamentales qui disjoignent de part en part les civilisations rurales au sud du Sahara.

En fait, des transects analogues pourraient être multipliés tout autour des monts Mandara. Sur une distance aussi réduite, ils présenteraient des écarts de comportements démographiques et de structures agraires tout aussi larges. Citons par exemple quelques transects qu'il serait possible de tracer dans les environs : de Serawa au massif Zoulgo, de Makélingay ou d'un autre village du mayo Mangafé au massif Mouyeng, de Warba au massif Ouldémé, de Gouzoudou ou d'un autre village du mayo Nguetchewé aux massifs Podokwo, de Mozogo aux massifs Matakam de Moskota...

La liste pourrait être allongée. Partout s'impose un grand écart entre deux civilisations rurales, avec pourtant des situations intermédiaires qui se multiplient et des rapprochements qui s'esquissent.

Chacun des systèmes agraires ne peut être tout à fait analysé en lui-même. Il doit être évalué par référence à celui qui lui fait face.

Un contact aussi net, des organisations sociales aussi divergentes ne se sont figées face à face que grâce au support d'un milieu naturel contrasté, juxtaposant d'un côté des montagnes abruptes, de l'autre des plaines peu accidentées. Mais les oppositions sont avant tout d'origine historique et humaine.

Dès lors, la restitution de l'évolution des rapports entre plaines et montagnes ne peut plus se limiter à un cadre linéaire d'investigation. L'échelle s'élargit à des unités plus vastes dans lesquelles s'insère chaque terme du transect : d'un côté un ensemble de « massifs », entendus dans le sens humain que prend ce terme dans la région ; de l'autre les centres politiques qui ont commandé la portion de plaine qui leur est adjacente. Chaque phase historique est présentée dans ce cadre élargi puis recentrée au niveau du transect. Le passage est constant d'une échelle à l'autre.

\*

Le contact plaines-montagnes n'a pas toujours été une barrière ni une ligne de démarcation dans le peuplement. Il a d'abord attiré des groupes humains, en une dérive migratoire des plaines vers les montagnes.

La fermeture des montagnes, la mise en état de siège de populations contraintes de devenir uniquement montagnardes, est certes antérieure à l'arrivée des Peul. Mais ceux-ci ont fortement contribué à l'accentuer. La zone de piémont est alors évitée aussi bien par les montagnards que par les gens de plaine, notamment les Peul éleveurs. Un véritable *no man's land* se crée, limité d'un côté par les fortifications qui colmatent les ouvertures vers les montagnes.

Enfin, dernière phase, la détente et le rétablissement des relations entre plaines et montagnes sont acquis lentement. L'ouverture des montagnards vers l'extérieur, depuis longtemps souhaitée par l'administration, a été brutalement précipitée depuis l'indépendance. De toute façon, elle se serait produite mais sans doute par un étalement progressif de l'espace habité des montagnards, en maintenant un équilibre avec celui d'altitude. Au contraire, si les objectifs de l'administration avaient été pleinement atteints, ils auraient abouti à créer un nouveau vide humain, mais cette fois en montagne.

L'administration a quand même réussi une partie de son programme de redistribution du peuplement montagnard. L'ancien *no man's land* du contact entre plaines et montagnes est devenu un centre de gravité du peuplement. D'autre part, les centres politiques des montagnards, chaque fois qu'ils existaient, ont été transférés au pied des montagnes.

Ces endroits marquaient autrefois l'une des seules lignes nettes de séparation politique dans un espace où les pouvoirs se diluaient, le plus souvent, en des marches indécises. Maintenant, ils fixent les lieux de recentrage politique des massifs qui les bordent.

Si ces massifs ne sont pas encore totalement vidés de leur population, ils subissent néanmoins comme une amputation politique. Maintenant, les ordres du chef viennent d'en bas et non plus du sommet de la montagne. C'est de là que les tambours du chef sont frappés le soir, à l'intention des montagnards.

Une fois transféré au pied de la montagne, le chef détient moins son pouvoir d'une légitimité historique et autochtone que d'une caution administrative. Les visites du sous-préfet, les convocations prouvent qu'il est reconnu comme l'unique interlocuteur.

Islamisé, le chef de canton participe de plus en plus du principe peul du pouvoir, négligeant ses attributions d'essence montagnarde. Il en résulte un désarroi des montagnards, surtout des anciens, qui se trouvent dépossédés de leur chefferie dont la nature était autant religieuse que politique.

En 1983, les Wazan de montagne se demandent avec inquiétude si le nouveau chef va procéder au sacrifice des premiers bœufs de l'année du *maray* comme la tradition le prescrit. Le chef islamisé est placé devant une série de choix entre un pouvoir peul ou montagnard. Sera-t-il logique avec lui-même en adoptant une nouvelle pratique du pouvoir ou tentera-t-il une sorte de synthèse avec les anciennes responsabilités des chefs de montagne ?

De manière curieuse, les détenteurs d'anciennes chefferies montagnardes s'alignent sur une conception peul du pouvoir alors que celui-ci se vide presque de tout contenu. Les chefs peul ne sont plus que chefs de canton, au service de l'administration préfectorale dont ils transmettent les directives à la population. En sens inverse, leur rôle est surtout celui de percepteurs, tâche dont ils rendent compte au sous-préfet.

Ils ne conservent une autonomie relative que dans la gestion de leur patrimoine foncier. Et encore n'est-ce qu'une prérogative de fait car, légalement, l'État s'est attribué des droits étendus sur ces terres dites du « domaine national ».

Finalement, l'organisation politique peul subsiste mais seulement en façade. La capacité de décision des chefs n'existe presque plus. C'est une forme de dépossession politique silencieuse.

\*

Par rapport à l'altération de l'ancienne chefferie dont se sentent victimes les montagnards, le maintien d'une agriculture d'abord vivrière manifeste la solidité de leurs systèmes agraires.

La montagne reste un milieu privilégié pour la production de mils. Les aptitudes des sols de montagne sont indiscutables pour cette culture. Les montagnards deviennent vendeurs de mil sans, malheureusement, en contrôler les prix.

Un développement rural basé sur la culture des mils pourrait être spécifique des montagnards. Les cultures commerciales ne sont plus la panacée du développement rural, même si les plans quinquennaux du Cameroun accordent toujours au coton la primeur des investissements publics au nord du pays.

Alors que les responsables s'entêtent dans une seule culture commerciale, des cultivateurs s'orientent vers d'autres initiatives spontanées. Même les montagnards élargissent ainsi leurs compétences agricoles et diversifient leur système de culture.

Les anciens montagnards descendus en plaine intègrent de plus en plus le mil repiqué de saison sèche aux mils sous pluie. Les jeunes s'engagent avec ardeur dans la culture de l'oignon. Le développement spectaculaire de cette culture ne doit pratiquement rien à une intervention extérieure. C'est le type même de la petite agriculture irriguée requérant peu de moyens et aucun grand aménagement hydro-agricole.

Les paysans sont capables d'en maîtriser les techniques. Ils assument la conduite de l'irrigation et les soins cultureux. Rien qui ressemble aux paysans encadrés, surveillés, dirigés et imposés de charges des grands périmètres irrigués !

Cependant, des difficultés attendent quand même les montagnards après l'enthousiasme des premières années. Des maraîchers commencent à s'équiper en matériel et prennent de l'avance. Ils livrent leur production avant les autres auprès des commerçants et profitent des prix les plus avantageux. Les montagnards devront s'initier à ces nouveautés pour que leur nouvelle culture reste rémunératrice.

Les montagnards, surtout les jeunes et les Chrétiens, s'ouvrent à de nouvelles productions agricoles mais restent des cultivateurs à bras. Par contre, les Peul et les Musulmans deviennent réceptifs à de nouvelles techniques. Ainsi, des sociétés moins performantes par leurs résultats agricoles sont pourtant les premières à s'engager dans l'innovation technique. Pour le moment, celle-ci se limite encore à la culture attelée dans un petit village comme Mbozo. Mais les maraîchers de Maroua ont déjà des motopompes et il est à prévoir que les Peul les plus riches du Diamaré s'équiperont bientôt en tracteurs.

Par opposition aux mutations et aux initiatives en agriculture, l'élevage peul est plutôt en crise : réduction et appauvrissement des pâturages naturels, désaffection pour le gardiennage, limitation des transhumances.

Partout, en Afrique sahélienne et soudanienne, l'élevage traditionnel est ainsi en situation de crise. Les difficultés actuelles de l'élevage nomade sont bien connues : altération des ressources pastorales en pâturages et en points d'eau, condamnation du nomadisme, fermeture des frontières, hostilité des cultivateurs, oubli des éleveurs dans les plans de développement.

A tous les maux du nomadisme, les gouvernements opposent comme solution la fixation, la sédentarisation des éleveurs. En fait, l'exemple du nord du Cameroun montre qu'un élevage sédentaire est tout autant remis en cause. L'activité même d'élevage extensif et la libre disposition de pâturages naturels sont de plus en plus mal acceptées par les non-éleveurs, ruraux ou responsables. Cela au moment même où les cultivateurs s'intéressent de plus en plus au bétail bovin ...

\*

L'ouverture des montagnards à de nouvelles cultures ne semble pas les rendre plus fragiles à la menace de déficits vivriers. En année agricole réputée mauvaise, leur situation serait même meilleure que celle des Peul de la plaine. Tel est le constat après les trois dernières années.

Cependant, les moyens d'autonomie vivrière des montagnards sont relativement limités. Ils supportent assez bien une année de mauvaise récolte de mils grâce aux réserves gardées dans les

greniers. Mais qu'en serait-il si plusieurs années déficitaires se succédaient ? Pas plus et peut-être moins qu'autrefois, les montagnards n'auraient les moyens d'y faire face sur place. C'est une éventualité que personne ne semble prendre suffisamment en compte, ni les sociétés rurales, ni les responsables administratifs.

Mai 1984.

## BIBLIOGRAPHIE

### Études relatives aux mêmes populations

- CUENO (S.), 1976. — Rencontre avec les Mofu du Nord-Cameroun. *Études Scientifiques*. 34 p., fig., fotogr.  
*La plus grande partie du texte est consacrée à la vie religieuse (cosmogonie, rites, sacrifices). L'auteur estime que l'animisme est la religion répondant le mieux aux besoins vitaux des montagnards.*
- GRAFFENRIED (Ch. de), 1984. — Criquets et vautours; mythes de migration et d'installation des Gemjek et Zulgo du Nord-Cameroun. *Genève-Afrique*, vol. XXII, n° 2, p. 103-118, fig., fotogr., bibliogr.  
*Des récits de fondations montrent quelles migrations aboutirent au peuplement de deux montagnes mais aussi, dans quel contexte économique et social ont vécu ces montagnards pendant plusieurs siècles.*
- VAILLANT (A.), 1947. — Une enquête agricole chez les Mofu de Wazan. *Bull. de la Soc. d'Et. Cam.*, n° 17-18, p. 41-98, 2 fig., tabl.  
*Il s'agit d'une enquête botanique plutôt qu'agricole. L'auteur ne se limite pas aux Wazan mais élargit ses réflexions à l'ensemble des montagnards que, par un contresens étonnant, même en 1946, il nomme Mandara.*
- VINCENT (J.-F.), 1972. — Données sur le mariage et la situation de la femme Mofu (massifs de Douvanger et de Wazan, Cameroun du Nord). *Cah. ORSTOM, sér. Sci. hum.*, vol. IX, n° 3, p. 309-323, tabl., fig.  
*Une étude de nature démographique (premiers mariages-remariages, monogamie-polygamie) à partir d'une enquête statistique originale car conduite auprès des femmes et non du point de vue des hommes.*
- VINCENT (J.-F.), 1979. — Bilan de la scolarisation dans les montagnes Mofu (Nord-Cameroun). *Cah. ORSTOM, sér. sci. hum.*, vol. XVI, n° 4, p. 305-328, tabl., fig.  
*Étude, à partir de données numériques recueillies dans les registres des écoles catholiques, de la scolarisation dans les massifs Douvanger, Douroum et Wazan puis de ses conséquences sur l'émigration, les occupations et la religion des jeunes. L'école provoque l'exode rural, surtout parmi les vrais scolarisés, les « certifiés ».*
- VINCENT (J.-F.), 1979. — Place et pouvoir de la femme dans les montagnes mofu (Nord-Cameroun). *Cah. d'Ét. Afr.*, n° 73-76, p. 225-251, fotogr. bibliogr.  
*Revue complète de la place de la femme, depuis les mythes et la symbolique jusqu'à la vie familiale et sociale, en grande partie d'après des témoignages d'hommes.*
- VINCENT (J.-F.), 1981. — Éléments d'histoire des Mofu, montagnards du Nord Cameroun. In « Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun ». CNRS, Paris, p. 273-295, fig., bibliogr.  
*Une première partie est consacrée à une synthèse des relations entre les Mandara et les Peul. Dans l'autre partie, l'utilisation critique des généalogies montagnardes est exemplaire.*
- VINCENT (J.-F.), 1982. — Pouvoir et contrôle du mil : greniers individuels et collectifs chez les montagnards Mofu (Afrique sahélienne). *Journ. d'Agric. Trad. et de Bot. Appl.*, t. XXIX, n° 3-4, p. 295-306, bibliogr., fotogr.  
*D'après l'auteur, la coordination des travaux agricoles est à la source du pouvoir politique des chefs chez ces montagnards. Pourtant, une coordination à peu près semblable existe chez d'autres montagnards des monts Mandara sans qu'ils soient organisés pour autant en chefferies. A notre avis, l'origine de l'organisation politique des Mofou déborde largement les attributions agricoles de leurs chefs.*

### Études générales ou concernant des populations voisines

- BARRETEAU (D.), 1983. — Description du Mofu-Gudur ; 1 : phonologie, esquisse grammaticale, conte. 498 p. multigr.
- BOUTRAIS (J.), 1973. — La colonisation des plaines par les montagnards au nord du Cameroun (monts Mandara). *Trav. et Doc. ORSTOM*, n° 24, Paris, 277 p., fig., fotogr., bibliogr. + cart. dépl. en coul.
- BOYER (P.), 1983. — Le statut des forgerons et ses justifications symboliques : une hypothèse cognitive. *Africa*, Londres, vol. 53, n° 1, p. 44-63.
- COHEN (R.), 1971. — Dominance and Defiance : a study of marital instability in an Islamic African Society. *Americ. Anthr. Assoc.*, Washington, IX-213 p.
- DERRIENIC (H.), 1977. — Famines et dominations en Afrique Noire ; paysans et éleveurs du Sahel sous le joug. L'Harmattan, Paris, 285 p., cart., tabl., bibliogr.
- FRECHOU (H.), 1966. — L'élevage et le commerce du bétail dans le Nord du Cameroun. *Cah. ORSTOM, sér. Sci. hum.*, vol. III, n° 2, p. 1-125, cart., tabl., bibliogr.
- HALLAIRE (A.), 1971. — Hodogway (Nord-Cameroun) ; un village de montagnards en bordure de plaine. *Atlas des Struct. Agr. au sud du Sahara*, n° 6, ORSTOM, Paris, 84 p., fotogr. + 4 cart. dépl. en coul.
- HALLAIRE (A.), 1972. — Marchés et commerce au nord des monts Mandara (Nord du Cameroun). *Cah. ORSTOM, sér. Sci. hum.*, vol. IX, n° 3, p. 259-285, fig., fotogr.
- KIRK-GREENE (A. H. M.), 1956. — Tax and travel among the hill-tribes of Northern Adamawa. *Africa*, vol. 26, n° 4, p. 369-379, fig., tabl.
- LABOURET (H.), 1955. — La langue des Peul ou Foulbé ; lexique français-peul. IFAN, Dakar, 160 p.
- LEMBEZAT (B.), 1961. — Les populations païennes du Nord-Cameroun et de l'Adamaoua. P.U.F., Paris, 252 p., index, bibliogr., carte dépl. h.-t.
- LESTRINGANT (J.), 1964. — Les pays de Guider au Cameroun ; essai d'histoire régionale. S. éd., Paris, 466-XIV p. multigr., fig., tabl., index, bibliogr. + cart.
- MARTIN (J.-Y.), 1970. — Les Matakam du Cameroun. *Mém. ORSTOM*, n° 41, 215 p., fig., cart., bibliogr.
- MOHAMMADOU (E.), 1976. — L'histoire des Peul Férôbé du Diamaré ; Maroua et Pétété. ILCAA, Tokyo, 409 p., bibliogr., tabl., cart.
- PODLEWSKI (A.), 1966. — La dynamique des principales populations du Nord-Cameroun. *Cah. ORSTOM, sér. Sci. hum.*, vol. III, n° 4, 194 p., cart., tabl., graph., bibliogr.
- PONTIE (G.), 1973. — Les Guiziga du Cameroun septentrional ; l'organisation traditionnelle et sa mise en contestation. *Mém. ORSTOM*, n° 65, Paris, 255 p., fig., tabl., index, annexes, bibliogr. + fotogr.
- RICHARD (M.), 1977. — Traditions et coutumes matrimoniales chez les Mada et les Mouyeng (Nord-Cameroun). Anthropos-Institut, Haus Völker und Kulturen, St. Augustin, 380 p., fig., tabl., fotogr., annexes, index, bibliogr.
- SCHULTZ (E. A.), 1984. — From Pagan to Pullo : ethnic identity change in Northern Cameroon. *Africa*, vol. 54, n° 1, p. 46-64, bibliogr.
- SEGALEN (P.), 1962. — Carte pédologique du Nord-Cameroun (1/100.000) ; feuille Maroua. 67 p. multigr., index, bibliogr. + 3 cart. en coul.

SEIGNOBOS (C.), 1982. — Nord-Cameroun; montagnes et hautes terres. Éd. Parenthèses, 188 p. fig. fotogr.

SMITH (M.F.), 1969. — Baba de Karo; l'autobiographie d'une Musulmane Haoussa du Nigeria, textes de Baba Giwa. Plon, *Terre Humaine*, Paris, 354 p., fig., bibliogr.

TAYLOR (F.W.), 1931. — A Fulani-English dictionary. Clarendon Press, Oxford, 242 p.

VAN APELDOORN (G.J.), 1981. — Perspectives on drough and famine in Nigeria. G. Allen & Unwin, Londres, 184 p., index, bibliogr.





## TABLE DES ILLUSTRATIONS

### Liste des tableaux

	pages
1. Évolution de la population des montagnards de l'arrondissement de Méri .....	12
2. Prévisions et situation récente de la population montagnarde .....	12
3. Valeur des récoltes au cours des dernières années soixante .....	63
4. Quelques données démographiques en 1983 .....	84
5. Épouses divorcées de 1978 à 1983 .....	86
6. Alliances matrimoniales des Wazan .....	86
7. Alliances matrimoniales à Mbozo .....	87
8. Localisation des villages d'origine des épouses à Mbozo .....	100
9. Résidence des filles wazan récemment mariées .....	101
10. Cessions récentes de terres chez les Wazan du transect .....	105
11. Superficies moyennes des exploitations agricoles .....	109
12. Surfaces cultivées par actifs .....	110
13. Superficies moyennes des parcelles féminines dans les exploitations .....	110
14. Superficies moyennes cultivées en sorgho par exploitation .....	112
15. Superficies moyennes en mil repiqué par exploitation .....	115
16. Superficies moyennes cultivées en coton par exploitation .....	115
17. Superficies moyennes en arachide par exploitation .....	116
18. Superficies labourées à la charrue .....	121

### Liste des figures

1. Croquis de localisation .....	8
2. Le relief : plaines, montagnes et trouée de la Tsanaga (extrait de la carte Maroua 3a au 1/50 000) .....	9
3. Les origines de quelques clans des Wazan et de leurs voisins montagnards .....	16
4. Profils des âges des adultes dans le transect .....	27
5. Schéma de l'extension d'exploitations agricoles de la montagne au piémont .....	32
6. L'extension des terroirs montagnards au cours des années cinquante .....	34
7. La transhumance de saison sèche des troupeaux à l'ouest du Diamaré pendant les années soixante .....	41
8. La descente des montagnards à la fin des années soixante .....	65
9. Évolution de la descente des montagnards Wazan, Douroum et Douvanger pendant les années soixante .....	66
10. Migrations temporaires des montagnards vers les « karal » du Diamaré à la fin de 1969 .....	69
11. Évolution des migrations des Wazan, Douroum et Douvanger au cours des années soixante ...	71
12. Trajets migratoires des Wazan et montagnards voisins au cours des années soixante .....	72

13. L'occupation du sol en montagne et en plaine en 1975 .....	76
14. L'occupation du sol à Wazan.....	76
15. L'occupation du sol aux environs de Mbozo .....	78
16. Évolution des secteurs cultivés en plaine de 1963 à 1975 .....	78
17. Évolution de la descente des Wazan du transect, de 1963 à 1983.....	80
18. Profils des âges d'adultes à Wazan .....	81
19. Profils des âges d'adultes à Mbozo .....	82
20. Disposition du peuplement à Matsaray en 1963 .....	88
21. Généalogie des habitants en haut de Matsaray en 1963 .....	89
22. Disposition du nouveau peuplement du piémont de Matsaray en 1983 .....	90
23. L'espace vécu des Wazan de montagne .....	96
24. L'espace vécu des Wazan de piémont .....	98
25. Aires matrimoniales de Wazan et de Mbozo .....	99
26. Classement des exploitations du transect par superficies .....	111
27. Évolution des superficies en sorgho par exploitations de taille croissante .....	114
28. Les activités agricoles complémentaires des Wazan de piémont .....	119
29. Activités agricoles complémentaires chez les Wazan de montagne.....	119
30. Les exploitations des Musulmans de Mbozo.....	122
31. Quelques caractéristiques des exploitations d'anciens montagnards à Mbozo .....	123
32. Répartition du cheptel bovin dans l'arrondissement de Méri en 1983.....	126

## Liste des planches photos

Planche 1. MONTAGNE ET PLAINE .....	44
1. Haut de Matsaray, en limite avec Gabao : monoculture du sorgho qui estompe les terrasses, versants parsemés de rochers et piquetés d'un parc arboré.	
2. Premières pentes de Matsaray au-dessus du piémont : nombreux <i>Acacia albida</i> , « hay » de piémont, bosquet de neems autour de l'école catholique et, à gauche, champs de coton regroupés.	
Planche 2. MBOZO.....	47
Village peul organisé en plusieurs quartiers; place centrale près du grand «saare» enclos du chef et des mosquées; pistes à bétail encore en usage ou déjà tombées en désuétude; parcs à bétail (taches noires encloses) à la périphérie du terroir (cliché I.G.N., mission AE 219/50, n°s 004-005, 29 décembre 1963). Montage stéréoscopique.	
Planche 3. HABITAT DANS LE MASSIF WAZAN.....	49
1. Adossement du mur en pierres sèches du vestibule contre un rocher; linteau de pierre pour l'entrée; mur en terre protégé d'un «sekko»; édification d'un séchoir dans l'ancien jardinet à tabac entouré d'une murette (Boutskam).	
2. Mise à profit des rochers par l'habitat : le passage entre deux blocs est devenu l'entrée du « hay », l'ogive en pierres sèches du vestibule s'appuie sur les deux rochers (Matsaray).	
3. Les toits d'un « hay » : faitages renforcés de débris de poteries ou de cuvettes; à droite, grand toit de la salle des greniers; clayonnage de tiges de mil entre les cases; au premier plan : autel édifié sur un dos de rocher (Waway).	
Planche 4. COLLINE ET PIÉMONT DE MAKABAY .....	58
Rassemblement des habitations en haut de la colline; mise en valeur discontinue des versants; ouverture, parmi les herbes du piémont, de grands champs d'arachide étagés par des rideaux de pierres; petit «dled» barrant un ensellement creux entre deux collines (cliché I.G.N., mission AE 219/50, n°s 015-016, 29 décembre 1963). Montage stéréoscopique.	

Mbozo-Wazan. Peul et montagnards au nord du Cameroun	151
Planche 5. LA MONTAGNE.....	60
Versant nord de la crête montagneuse de Matsaray. Du haut en bas, le versant est strié de terrasses. Les habitations sont juchées en haut de montagne ; réseau de sentiers, parc arboré clairsemé. Apparition des premières jachères sur les pentes les plus fortes. Là, les terrasses sont-elles masquées par les grandes herbes ou déjà éboulées ? (cliché I.G.N., mission AE 219/50, n°s 020-021, 29 décembre 1963). Montage stéréoscopique.	
Planche 6. MONTAGNARDS DESCENDUS EN PLAINE.....	93
<ol style="list-style-type: none"> <li>1. Nouveau venu installé à l'écart de Mbozo : premières cases construites sans enclos, séchoir à récoltes, sorgho « njigaari » mis à sécher en bottes, jeunes Acacia albida.</li> <li>2. Habitation d'un Wazan islamisé, près de Mbozo : adoption de la case peul, cour centrale sablée et fermée par un « sekko ».</li> <li>3. Habitation d'un « jardinier » chrétien à Wazan : juxtaposition de techniques anciennes et modernes de construction, investissement dans l'habitat des gains obtenus par la culture de l'oignon.</li> </ol>	
Planche 7. LES SORGHOS .....	113
<ol style="list-style-type: none"> <li>1. Beau champ de mil « dlaraway » en montagne, en contrebas d'une habitation (Waway).</li> <li>2. Même variété de mil mais de moins belle venue sur un versant en forte pente ; association avec des haricots ; restes d'un « dled » (vallon entre Matsaray et Maldoa).</li> <li>3. Mil repiqué « muskuari » sur sols argileux noirs de plaine ; aménagement de la périphérie du « karal » en diguettes pour retenir l'eau ; plants de mil espacés ; déboisement intégral.</li> </ol>	
Planche 8. ÉLEVAGE PEUL A MBOZO .....	127
<ol style="list-style-type: none"> <li>1. Troupeau, en saison sèche, sous un parc arboré à grands Acacia albida, près de Mbozo.</li> <li>2. Petit troupeau d'une trentaine de têtes, enfermé la nuit dans un enclos d'épineux ; race « pulfuli » assez composite.</li> <li>3. Jeune berger d'origine montagnarde conduisant le bétail de son « patron » au pâturage.</li> </ol>	
Planche 9. MARAÎCHAGE D'OIGNONS EN AVAL DE MBOZO .....	135
<ol style="list-style-type: none"> <li>1. Édification des diguettes et mise en eau d'un grand « jardin » le long du Mayo Kaliao.</li> <li>2. Un ouvrier agricole montagnard et un jeune Peul préparent, à la houe, les planches inondées, avant le repiquage des oignons.</li> <li>3. Oignons en végétation, quelques semaines après repiquage ; légumes semés sur les diguettes.</li> </ol>	

## Liste des cartes hors-texte

1. Les paysages agraires en 1963.
2. L'occupation du sol en 1963.
3. Le peuplement en 1963.
4. Les nouveaux terroirs de migrants montagnards à Makabay, près de Maroua (1969).
5. Les migrations rurales de 1963 à 1983 dans le transect.
6. Le peuplement le long du transect en 1983.
7. L'occupation du sol en 1983.



## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction</b> .....	5
<b>Des rapports difficiles mais anciens</b> .....	7
UN CLIVAGE NATUREL ET HUMAIN .....	7
DE LA PLAINE AUX MONTAGNES .....	13
Des agro-pasteurs devenus montagnards .....	14
La fermeture du passage entre plaine et montagne .....	21
LA PLAINE COMME ÉCHAPPATOIRE .....	25
La famine de 1931 .....	25
Le débordement montagnard .....	30
La plaine refuge .....	35
DU CÔTÉ DES PEUL .....	36
Le lawanat de Mbozo-Débi .....	36
Des intermédiaires dans les échanges .....	38
De l'esclavage à l'adoption .....	40
Plaine et montagne dans le système d'élevage .....	41
<b>Montagnes et plaines lors des années soixante</b> .....	42
DE WAZAN A MBOZO EN 1963 .....	42
Contrastes agraires .....	43
Profil d'occupation du sol .....	50
Des Wazan en plaine .....	56
MIGRATIONS MONTAGNARDES .....	61
Un nouveau contexte migratoire .....	62
Des montagnes aux plaines .....	64
<i>La descente des montagnards, 64. Les déplacements de travail agricole, 67. Migrations rurales, 70. L'amorce de migrations urbaines, 73.</i>	
Une conséquence des migrations : des modifications dans l'occupation du sol .....	74
<i>Plaines et montagnes en 1975, 75. L'évolution de l'occupation du sol en plaine, 77.</i>	
<b>De Wazan à Mbozo en 1983</b> .....	79
CHANGEMENTS DE PEUPLEMENT .....	80
Une nouvelle répartition .....	80
Contrastes démographiques .....	84
Encadrements politiques et religieux .....	88
Élargissement des espaces vécus .....	96
D'UN SYSTÈME AGRAIRE À L'AUTRE .....	101
Une nouvelle occupation du sol .....	102
Contrastes de régimes fonciers .....	104
Une gamme d'exploitations agricoles .....	108
<i>Des tailles inégales, 109. Les agencements culturels, 112. Des capacités inégales de travail agricole, 118. Les limites de l'équipement, 121.</i>	
Anciens et « nouveaux » éleveurs .....	125

<b>BILANS ET PROBLÈMES ACTUELS</b> .....	131
Bilans vivriers .....	132
Élargissements de l'économie agricole .....	133
L'ouverture au monde moderne .....	136
<b>Conclusion</b> .....	139
<b>Bibliographie</b> .....	145
<b>Table des illustrations</b> .....	149
<b>Table des matières</b> .....	153

---

**IMPRIMERIE A. BONTEMPS**  
LIMOGES (FRANCE)  
N° imprimeur : 29049-86  
Dépôt légal : Mars 1987

---



*Déjà parus dans la collection*  
*Atlas des structures agraires au sud du Sahara :*

1. RÉMY (G.) — 1967 — Yobri (Haute-Volta).  
EPHE, Paris; 99 p., 3 cart. H.T.
2. BARRAL (H.) — 1968 — Tiogo (Haute-Volta).  
ORSTOM, Paris; 72 p., 8 cart. et 5 pl. H.T.
3. TISSANDIER (J.) — 1969 — Zengoaga (Cameroun).  
ORSTOM, Paris; 88 p., 5 cart. et 3 pl. H.T.
4. SAVONNET (G.) — 1970 — Pina (Haute-Volta).  
ORSTOM, Paris; 65 p., 7 cart. et 3 pl. H.T.
5. WURTZ (J.) — 1971 — Adiamprikofikro-Douakankro.  
Étude d'un terroir baoulé (Côte d'Ivoire).  
EPHE, Paris; 68 p., 4 cart. H.T.
6. HALLAIRE (A.) — 1972 — Hodogway (Cameroun nord).  
ORSTOM, Paris; 84 p., 4 cart. et 3 pl. H.T.
7. LERICOLLAIS (A.) — 1972 — Sob. Étude géographique  
d'un terroir sérère (Sénégal).  
ORSTOM, Paris; 110 p., 3 cart. et 10 pl. H.T.
8. GUILLOT (D.) — 1973 — La Terre Enkou (Congo).  
EPHE, Paris; 128 p., 4 cart. et 10 pl. H.T.
9. CHAMPAUD (J.) — 1973 — Mom, Terroir bassa  
(Cameroun).  
ORSTOM, Paris; 62 p., 7 cart. et 2 pl. H.T.
10. BERNUS (E.) — 1974 — Les Illabakan (Niger).  
ORSTOM, Paris; 116 p., 14 cart. et pl. H.T.
11. BOULET (J.) — 1975 — Magoumaz, pays Mafa (Nord  
Cameroun).  
ORSTOM, Paris; 94 p., 6 cart. et 4 pl. H.T.
12. SAVONNET (G.) — 1976 — Les Birifor de Diepla et sa  
région, insulaires du Rameau Lobi (Haute-Volta).  
ORSTOM, Paris; 178 p., 6 cart. et 4 pl. H.T.
13. BOUET (Cl.) — 1977 — Bettié et Akiékrou — Étude comparée  
de deux terroirs en zone forestière ivoirienne.  
ORSTOM, Paris; 138 p., 18 cart. et 10 pl. H.T.
14. ANTREAUME (B.) — 1978 — Agbetiko, terroir de la basse  
vallée du Mono (Sud-Togo).  
ORSTOM, Paris; 128 p., 54 fig. dont 5 cart. H.T., 4 pl. H.T.
15. LAHUEC (J.-P.) — 1980 — Le terroir de Zaongho — Les  
Mossi de Koupéla (Haute-Volta).  
ORSTOM, Paris; 112 p., 21 fig., 3 cart. et 5 pl. H.T.
16. SAUVAGET (C.) — 1981 — Boua, village de Koudé. Un  
terroir kabyè (Togo septentrional).  
ORSTOM, Paris; 78 p., 22 fig., 14 cart. et 4 pl. H.T.
17. PILLET-SCHWARTZ (A.-M.) — 1982 — Aghien, un terroir  
ébrié. Quinze ans de « technostucture » en Côte d'Ivoire.  
ORSTOM, Paris; 164 p., 20 fig., 5 pl. photo, 5 cart. H.T.
18. MARCHAL (M.) — 1983 — Les paysages agraires de Haute-  
Volta. Analyse structurale par la méthode graphique.  
ORSTOM, Paris; 116 p., 6 fig., 8 pl. et cart. H.T., 2 dépliant  
H.T.
19. CHAUVÉAU (J.-P.), RICHARD (J.) — 1983 — Bodiba en  
Côte d'Ivoire. Du terroir à l'État : petite production paysanne  
et salariat agricole dans un village gban.  
ORSTOM, Paris; 120 p., 10 fig., 14 cart.
20. GUILLOT (B.), DIALLO (Y.) — 1984 — Systèmes agraires  
et cultures commerciales. L'exemple du village de Boutazab  
(région de la Sangha au Congo).  
ORSTOM, Paris; 70 p., 23 fig., 3 phot., 8 cart. H.T.
21. IMBS (F.) — 1987 — Kumtaabo. Une collectivité rurale mossi  
et son rapport à l'espace.  
ORSTOM, Paris; 270 p., 26 fig., 6 phot., 45 cart. H.T.

*Atlas des structures agraires à Madagascar :*

1. DANDOY (G.) — 1974 — Vavatenina (Côte orientale malgache).  
ORSTOM, Paris; 94 p., 4 cart. et 4 pl. H.T.
2. MARCHAL (J.-Y.) — 1974 — La petite région d'Ambohimambola (Sous-préfecture de Betafo).  
ORSTOM, Paris; 122 p., 13 cart. et 8 pl. H.T.
3. BONNEMAISON (J.) — 1976 — Tsarahonenana. Des riziculteurs de montagne dans l'Ankaratra.  
ORSTOM, Paris; 98 p., 5 cart. et 4 pl. H.T.

**ORSTOM**

Direction générale : 213, rue La Fayette, 75480 Paris Cedex 10

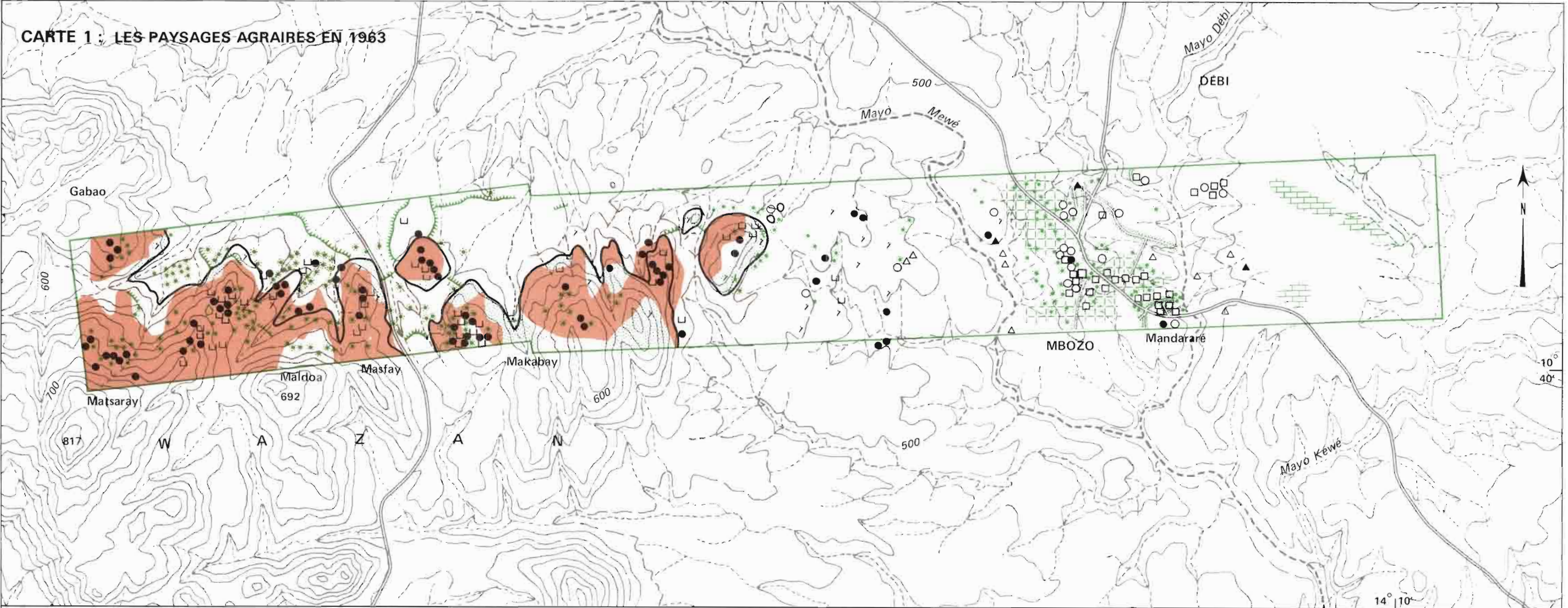
Service des Éditions : 70-74, route d'Aulnay, 93140 Bondy

Imprimé par A. BONTEMPS : 4, rue Legouvé, 87002 Limoges Cedex

ISBN 2-7099-0840-9

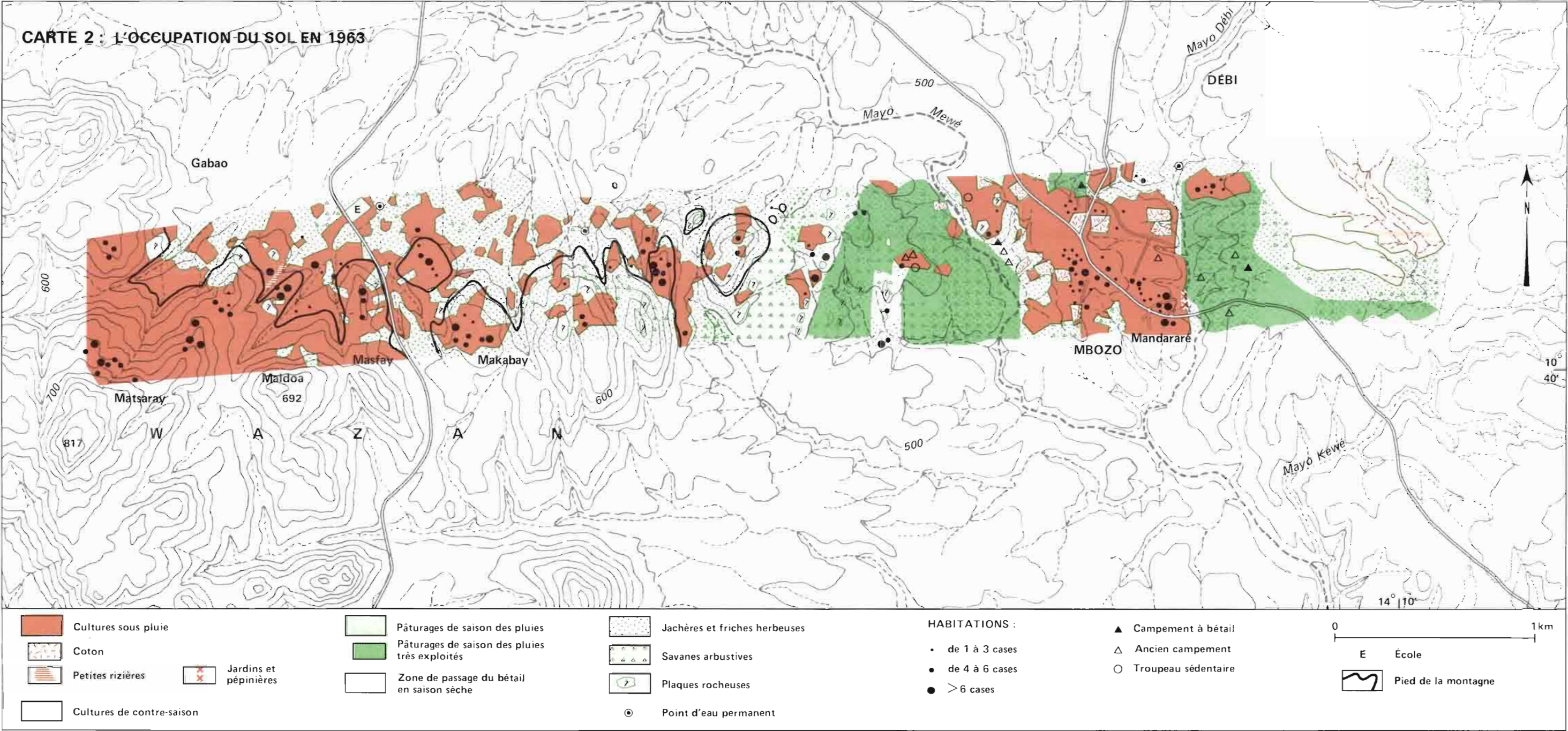
ISSN 0067-0286

CARTE 1 : LES PAYSAGES AGRAIRES EN 1963



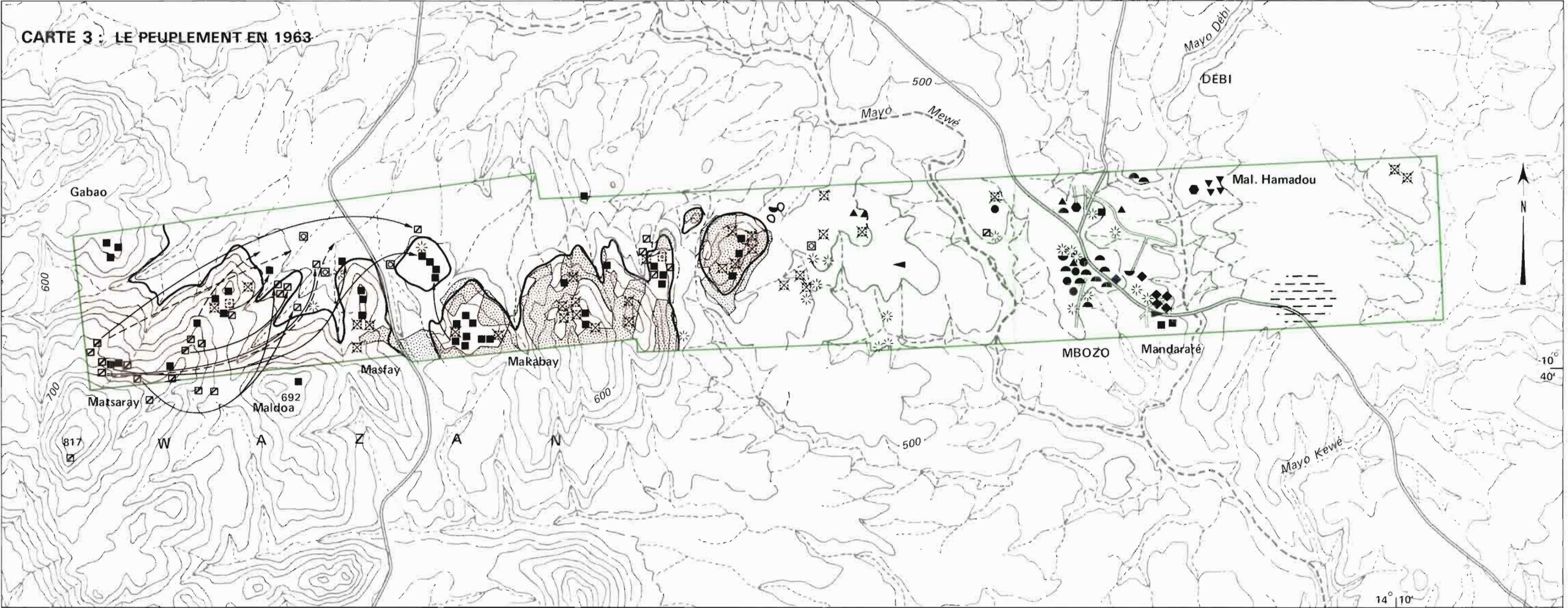


CARTE 2 : L'OCCUPATION DU SOL EN 1963





CARTE 3 : LE PEUPLEMENT EN 1963



ETHNIE DES CHEFS DE FAMILLE :

- |                             |           |                  |
|-----------------------------|-----------|------------------|
| ■ Wazan                     | ● Matakam | ▲ Peul           |
| ☐ Wazan (Clan des Erketché) | ▶ Guemjek | ◆ Mandara        |
| ▲ Douroum                   | ◐ Guiziga | ● Bornouan       |
| ▼ Douvanger                 |           | ▲ Arabe Choa     |
|                             |           | ✱ non déterminée |

- |  |  |
|--|--|
|  | Ouverture de champs en piémont à partir de la montagne |
|  | Descente de montagnards                                |

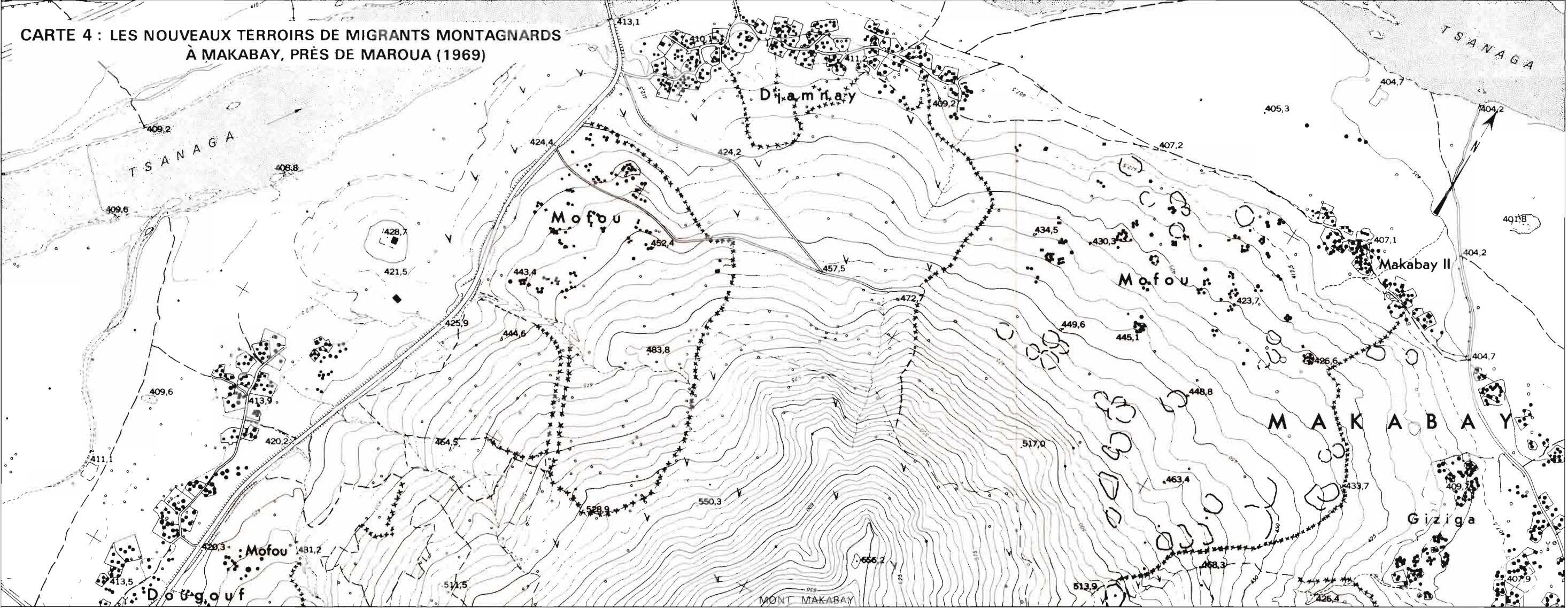
- |  |                                  |
|--|----------------------------------|
|  | Habitation en construction       |
|  | Habitation en cours d'abandon    |
|  | Habitation déjà tombée en ruines |







- |  |  |
|--|--|
|  | Versants montagneux aménagés puis laissés en friches |
|  | « Karal » aménagé puis abandonné                     |

- |  |         |
|--|---------|
|  | Piémont |
|  | Plaine  |



CARTE 4 : LES NOUVEAUX TERROIRS DE MIGRANTS MONTAGNARDS  
À MAKABAY, PRÈS DE MAROUA (1969)

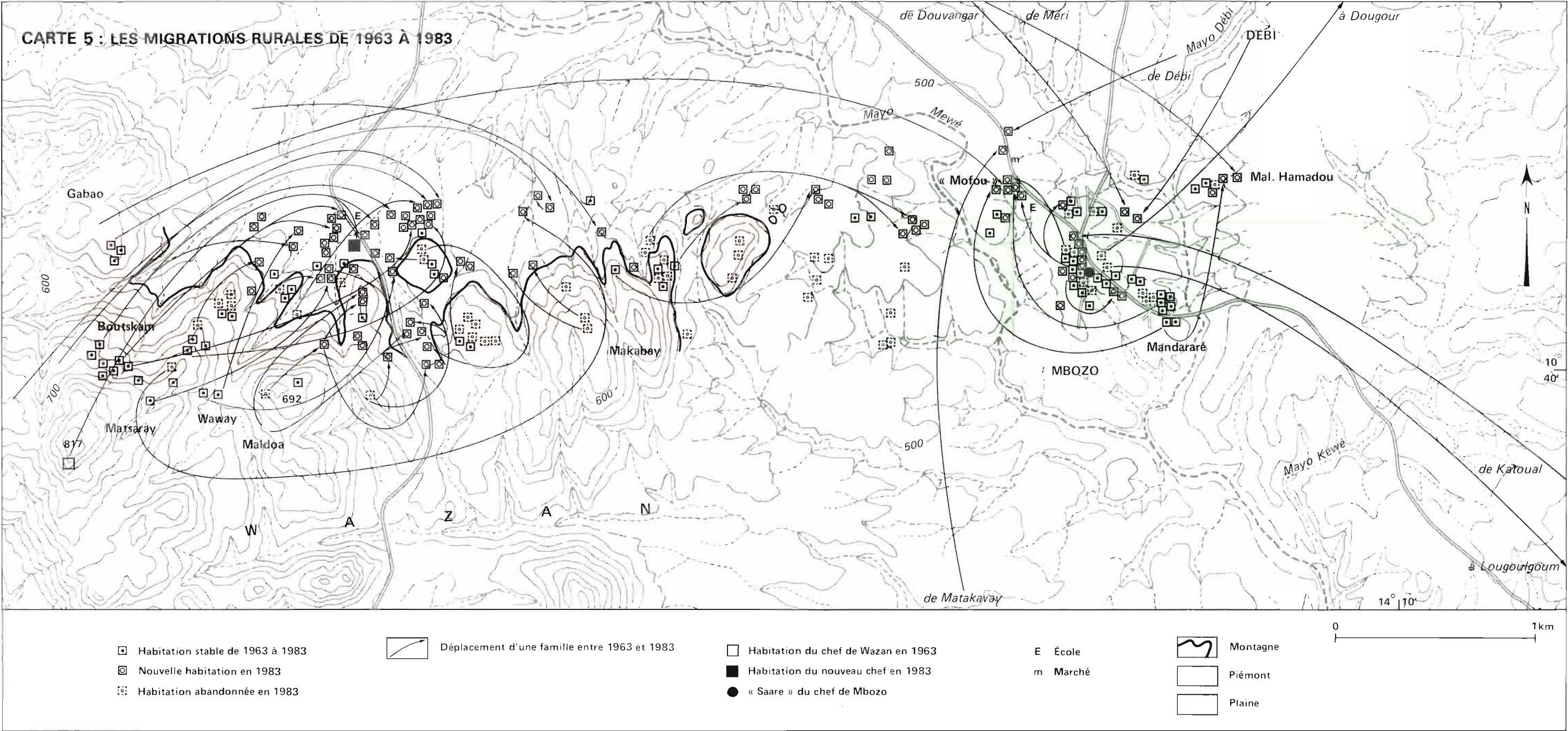


- |   |  |  |  |   |   |
|---|--|--|--|---|---|
|  | Nouvelles habitations de migrants montagnards              |  | Substructures des habitations des anciens occupants de Makabay |  | Haies d'épineux de protection des nouveaux terroirs |
|  | « Saare » enclos des populations de plaine (Guiziga, Peul) |  | Nouveaux terroirs ouverts par les migrants montagnards         |  | Savanes arborées à Boswellia dalzielii (pâturages)  |

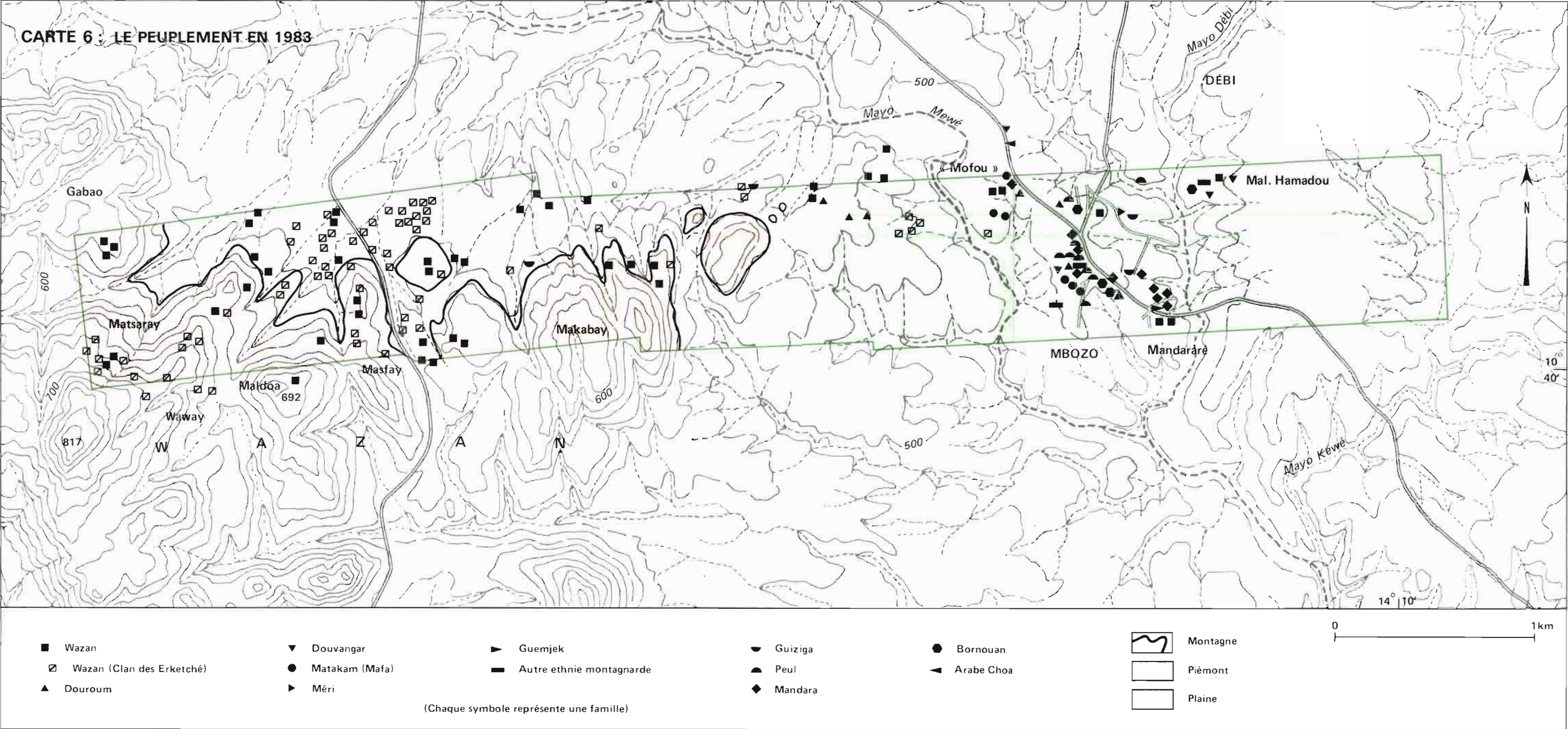
0 100 200 m



CARTE 5 : LES MIGRATIONS RURALES DE 1963 À 1983









CARTE 7 : L'OCCUPATION DU SOL EN 1983

